Фр/п
F 834

IVAN FRANKO



IVAN FRANKO

Les Chemins croisés

KIEV
EDITIONS « DNIPRO »
1989



Іван Франко

1856 – 1916

IVAN FRANKO

Les Chemins croisés

ROMAN

Traduit de l'ukrainien
par *Ginette Maxymovytch*

У1
Ф83

Литературно-художественное издание

ФРАНКО ИВАН ЯКОВЛЕВИЧ

Перекрестные тропы

Роман

Перевод с украинского
Ж. Т. МАКСИМОВИЧ

Киев, издательство художественной
литературы «Днипро», 1989

На французском языке

Редактор К. Ю. КВІТНИЦЬКА-РИЖОВА
Художне оформлення С. П. САВИЦЬКОГО
Художній редактор А. І. КЛИМЕНКО
Технічний редактор Н. К. ДОСТАТНЯ
Коректор О. Я. МАЛКІНА

ИБ № 3749

Здано до складання 22.05.87. Підписано до друку 17.11.87. Формат 70×100¹/₃₂. Папір друкарський № 1. Гарнітура літературна. Друк високий. Умовн. друк. арк. 18,2. Умовн. фарбовідб. 18,363. Обл.-вид. арк. 20,428. Тираж 600 пр. Зам. 7—1660. Ціна 2 крб. 30 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро».
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство республіканського
виробничого об'єднання «Поліграфкнига».
252057, Київ, вул. Довженка, 3.

Ф 4702640101—217
М205(04)—89 217.89

ISBN 5-308-00223-1

© Traduction française,
présentation —
Editions « Dnipro », 1989.

I

— Ah, M. l'avocat ! Je vous félicite, tous mes compliments ! Notre ville peut vraiment être fière de posséder un défenseur aussi brillant ! Depuis bien longtemps notre tribunal n'a pas entendu de pareille plaidoirie.

La conversation se déroulait dans la rue, devant l'immeuble du tribunal, dans une assez grande ville de province. Une heure venait de sonner, le procès s'était achevé, et les témoins — paysans, Juifs, artisans, sergents de ville — sortaient en foule de l'immeuble. L'avocat, le docteur Evguéni Rafalovytch sortit aussi, après s'être débarrassé de ses clients, des paysans accusés de s'être révoltés et qui, maintenant, grâce à sa brillante et ingénieuse plaidoirie, se voyaient non seulement acquittés par le tribunal, mais espéraient en outre gagner ce maudit pâturage, cause de toute cette agitation, par voie de procès civil. Les larmes aux yeux, ils remerciaient le docteur Rafalovytch, mais celui-ci prit très vite congé d'eux, leur dit ce qu'ils avaient à faire, et sortit du tribunal par un corridor assez sombre, sale et étroit où, il est vrai, il faisait plus froid que dans la salle de débats, mais où, par contre, flottait une poussière épaisse montant du plancher qui n'avait pas été balayé depuis longtemps. Il sortit, aspira profondément l'air chaud, mais un peu frais et, sans s'arrêter, marcha droit devant lui, sans se préoccuper du chemin qu'il suivait, ne désirant qu'une chose : sortir

de cette foule de gens où — il le savait et le sentait — tous les regards étaient fixés sur lui et où l'on parlait de lui. Aujourd'hui, il avait fait sa première plaidoirie dans cette ville où il venait de s'établir. De sa plaidoirie d'aujourd'hui dépendait son succès ultérieur à ce nouveau poste, et il sentait bien que son début oratoire était une réussite. Il était très content, mais, s'en tenant au vieux principe *« aequam servare mentem »* [1], il avait un air à la fois tranquille et indifférent, et, en même temps, préoccupé; il marchait sans promener ses regards autour de lui, sans se presser et sans prêter attention à son entourage.

C'est une interpellation qui venait de l'autre bout de la rue qui le tira de cet état. Il se tourna et vit venir à lui, traversant la rue, un monsieur d'âge mûr, de taille moyenne, aux cheveux coupés court et clairsemés, aux moustaches rousses parsemées de fils d'argent, vêtu d'une redingote noire et rapée, qui le saluait de son chapeau tout en parlant gaiement. Le docteur Rafalovytch avait bon œil et bonne mémoire, cependant il ne put se souvenir d'avoir vu et connu cet homme-là. Vraisemblablement, l'autre dut s'en apercevoir.

— Alors, M. l'avocat ne me reconnaît pas ? dit-il gaiement et très haut, comme s'il voulait attirer l'attention des passants sur ses paroles. Ah, rien d'étonnant après tout, rien d'étonnant ! Cela fait bien longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Et nous nous sommes bien connus ! Voyons, voulez-vous bien me regarder et vous rappeler, ha, ha, ha !...

Debout sur le trottoir, il se tenait souriant, tout en nage, son chapeau rejeté sur la nuque, ses deux

---

[1] Conserver l'équilibre de l'esprit (lat.).

mains tendues vers l'avocat, prêt, semblait-il, à se jeter dans ses bras à la première invitation.

L'avocat garda un bon moment le silence, chaussa son pince-nez, observa l'homme, sourit, toussota, puis finit par dire :

— Excusez-moi, monsieur, mais je n'arrive pas à me rappeler de vous.

— Valérien Stalski ! s'écria l'homme avec triomphe et il fit le geste de se jeter dans les bras du docteur Rafalovytch. Mais celui-ci demeurait immobile, le visage grave où se lisait une tension et une recherche vaine dans les replis de ses souvenirs.

— Stalski... Stalski, répétait-il mécaniquement. Pardonnez-moi, monsieur !... Ne voudriez-vous pas aider ma mémoire ! Ma parole, je suis tout confus, cependant je n'arrive pas...

Mais tout à coup, il se frappa le front.

— Ah, ce que je peux avoir la mémoire courte ! Monsieur Stalski, mon précepteur en troisième... non, pardon, en deuxième classe au collège !

— Oui, oui, oui, approuvait Stalski des mains, de la tête, de tout le corps. On voit que vous ne m'avez pas oublié, M. l'avocat. Oui, oui, j'étais votre répétiteur... les verbes latins irréguliers, vous vous souvenez ?

— Ha, ha, ha ! Les constructions participes, les *ablativus absolutus !* [1] Eh bien, comment allez-vous, M. Stalski ?

L'avocat prit dans ses mains potelées les deux mains que Stalski lui tendait depuis longtemps et, les ayant serrées, les lâcha. Stalski, tout heureux, très loquace, marchait à ses côtés.

— Merci, merci ! Oh, je vis ma petite vie.

— Vous avez une place ici ?

---

[1] Ablatif absolu (lat.)

— Bien sûr, bien sûr ! Je suis au tribunal. Vous n'êtes pas encore au courant, M. l'avocat... Je suis petit employé au service auxiliaire, je m'occupe de l'enregistrement. Cela fait quinze ans que je travaille ici !

— Attendez, je crois que vous avez été à l'armée ?

— Oui. Juste à l'époque où je vous donnais des leçons, on m'a appelé sous les drapeaux, j'étais en sixième classe. J'étais bête. Il fallait me conduire comme il faut, devenir officier... Et moi, au commencement, je me suis fait remarquer un peu... Vous savez, à l'armée, il faut qu'il y ait de la subordination. Or, je me suis arrêté au grade de sergent-major. Après un service de dix ans, j'ai renoncé et j'ai obtenu une place de clerc au tribunal. En cinq ans, j'ai avancé,— et voilà toute ma carrière.

Ils descendaient une longue rue droite qui menait à la gare. Le soleil de juillet dardait ses rayons juste sur eux et chauffait impitoyablement et, tout autour, rien que des murs, pas un verger, pas un arbre. On étouffait. L'avocat ôta son chapeau et en éventa son visage en nage, après avoir préalablement essuyé avec un mouchoir les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

— En voilà une chaleur ! dit-il.

— Monsieur l'avocat va sûrement à la gare ? demanda Stalski.

— Non.

— Pourquoi monsieur l'avocat suit-il cette rue ? Vous y avez affaire ?

— A Dieu ne plaise ! A vrai dire, je voulais aller déjeuner.

— Déjeuner ? Vous êtes invité à déjeuner ?

— Non. Je veux trouver un restaurant. Hier et avant-hier, tant que durait l'audience, je n'avais pas le temps de chercher et je déjeunais à l'hôtel.

— Donc, monsieur l'avocat est descendu à l'hôtel ?

— Oui. A « L'Aigle noir ». Vous savez, je suis étranger dans cette ville. J'ai quelques connaissances parmi les fonctionnaires et les professeurs de collège, mais tous, ils sont en congé, en vacances, ils ont quitté la ville. Alors, je suis descendu à l'hôtel et j'y resterai jusqu'à ce que je déniche un logement. Mais la nourriture ne me plaît pas là-bas.

— Je pense bien ! Je vais vous montrer, monsieur l'avocat, un très bon restaurant. Passons par ici !

Stalski emprunta une petite rue latérale, il marchait aux côtés de Rafalovytch et ne cessait de parler.

— Ah oui ! Alors, M. l'avocat est à l'hôtel ! Vous n'avez pas encore de logement ! Eh bien, j'espère qu'en l'occurence vous ne refuserez pas mes services. Permettez-moi de vous aider à trouver un appartement. Je connais tout le monde ici.

— Mais je vous en prie, monsieur Stalski ! Je vous en serai très reconnaissant. D'autant plus que j'ai un tas d'écritures à faire, je n'ai pas le temps de courir la ville à la recherche d'un logement.

— Oh, je vous arrangerai ça dans les délais les plus brefs. Vous serez content. Mais où est votre famille ? A l'hôtel aussi ?

— Ma famille ? Mais je n'ai pas de famille. Je suis seul, tout seul.

— Comment ça ? Vous n'êtes pas marié, monsieur l'avocat ?

— Non, monsieur.

— Ah oui ! Vous faites votre vie de garçon ! Evidemment, cela change tout ! Il fallait me le dire tout de suite ! Mais nous voilà arrivés ! Préférez-vous déjeuner dans la salle commune ou à part ?

— Cela m'est égal, répliqua l'avocat. A moins que vous ne soyez assez aimable de déjeuner avec moi, nous pourrions prendre un cabinet particulier.

— Je suis si heureux de vous avoir rencontré, monsieur l'avocat...

— Eh bien, en ce cas, déjeunons ensemble ! Commandez un cabinet particulier ! fit l'avocat, et tous deux entrèrent au restaurant.

II

Pendant que Stalski courait et s'entretenait avec le garçon, puis avec le maître d'hôtel, pour finir avec le chef du restaurant en personne, le docteur Rafalovytch était debout sur une étroite véranda, devant le restaurant, séparée de la rue par une grille en fer et bordée de grands lauriers-roses plantés dans des caisses en bois. Sur la véranda il y avait quelques tables en bois, rondes, tendues de toile cirée qui, de loin, avaient l'air d'être en marbre. La véranda donnait en plein sud et le soleil y tapait si fort que les tables étaient inoccupées, et nul bruit non plus ne parvenait de l'intérieur ce qui aurait témoigné d'une grande affluence. Dans cette ville, on vivait essentiellement une vie de famille ; la majorité de ceux qui pouvaient se permettre un bon déjeuner, se restaurait à la maison. De surcroît c'était l'été, le temps des vacances ; les plus riches, les habitués de la maison étaient partis à la campagne, aux eaux ou dans les montagnes, et le restaurant était assez désert.

Mais le docteur Rafalovytch s'en moquait. Pendant qu'il allait et venait sur la véranda, pendant qu'on lui préparait un cabinet particulier et, pendant que Stalski débitait pour la troisième fois des choses sur l'hôte peu commun venu au restaurant et sur les liens intimes qu'il avait eus avec lui, l'avocat s'efforcait de rafraîchir, dans ses souvenirs, l'image de

son ancien précepteur. Il est vrai qu'après quelques instants d'efforts et de recherches, son étonnante mémoire lui vint en aide pour retrouver le nom, reconnaître la physionomie de Stalski, quoique plus de vingt-cinq ans se soient passés depuis le temps où ils s'étaient vus pour la dernière fois. Or Rafalovytch sentait qu'il y avait quelque chose d'autre derrière cette première image revenue à sa mémoire, un sentiment confus, mais douloureux, désagréable, et que seul le verbiage continu de Stalski ne permettait pas à ses souvenirs de remonter à la surface et d'arriver à sa pleine conscience. Mais maintenant que Stalski s'était absenté pour un instant, Rafalovytch concentra toutes ses facultés, et les anciens souvenirs commencèrent à émerger tout doucement dans son âme.

Ah oui ! Stalski avait été un mauvais instituteur. Rafalovytch, enfant de santé fragile, avait terriblement craint ce grand garçon moustachu. Et il avait ses raisons de le craindre. Sachant que l'enfant était orphelin et n'avait qu'un tuteur, un curé de campagne, Stalski l'avait malmené, il ne lui avait pas tant enseigné qu'il l'avait battu, grondé et puni par toutes sortes de moyens. Adulateur avec le tuteur, il était brutal avec l'enfant, il n'avait eu pour lui nulle parole cordiale, au contraire rien que des cris ou des railleries. Maintenant encore, Rafalovytch eut un tressaillement, comme si un vent acide avait brusquement soufflé, lorsqu'il se rappela cet état de peur perpétuelle, de tristesse et d'abrutissement dans lequel se débattait son âme d'enfant durant ces deux années où Stalski avait été son précepteur. Il se remémora vivement la joie sauvage et folle avec laquelle il avait accueilli la nouvelle du départ de son précepteur appelé sous les drapeaux : désormais il ne dépendrait plus de lui.

Le docteur Rafalovytch se souvint encore d'une chose, une futilité qui n'avait aucun rapport avec ses études, mais qui caractérisait Stalski et qui s'était gravée très profondément dans sa mémoire d'enfant, l'avait torturé des années entières et fait souffrir comme un chardon planté dans une chair vivante. Voici les faits. Stalski partageait à l'époque avec le petit Rafalovytch le même logement. Le tuteur ramenait de la campagne des provisions à l'enfant et, juste avant les fêtes, il apporta une fois un bon bout de saucisson à Stalski. Celui-ci le partagea en portions égales de telle sorte qu'elles eussent dû lui suffire pour une quinzaine de jours, mais comme il craignait qu'on ne lui chipât son bien,— quelques autres écoliers demeuraient également dans ce logement,— il l'avait enfoui dans une cachette connue de lui seul. Il avait judicieusement supputé cette cachette : pas un des écoliers ne put la trouver. Pendant quelques jours tout alla bien, mais une fois Stalski s'engouffra en coup de vent dans la chambre, tout rouge, furieux, et se jeta sur le premier venu des enfants qui lui tomba sous la main :

— Où est mon saucisson ?

— Dis donc, est-ce que je suis le gardien de ton saucisson ? répliqua l'enfant, mi-effrayé, mi-riant.

— Tu dois le savoir ! Tu vois, tu ris ! avait crié Stalski, rageant de plus en plus fort. Par bonheur, l'écolier auquel il s'était accroché était de la même classe que lui, et bien que plus jeune, il était cependant robuste et courageux. Sur un plus petit, Stalski se serait jeté avec les poings, mais là, il n'osa pas.

— Je ris parce que cela me fait rire, répondit le garçon.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Mais que tu te caches avec ce saucisson fai-

sandé comme si nous n'avions rien d'autre à faire, et pourtant tu es tombé sur un voleur.

— Le chat a dû le flairer ! ajouta, comme à son corps défendant, un autre qui était assis à table et faisait ses devoirs.

Stalski demeura soudain planté comme s'il avait reçu une douche froide. En effet, il n'y avait pas pensé. Ça ne pouvait être que le chat ! Parce que si cela avait été une personne, elle aurait pris tout le saucisson ; et là, on avait déchiré le papier dans lequel il était enveloppé et on n'en avait retiré qu'un morceau. Il décida de veiller, d'attraper le voleur. La moitié de la journée, il était resté rêveur, cherchant le moyen de saisir le voleur. Enfin, il avait imaginé un système ingénieux à lacet, l'avait placé dans sa cachette et s'était couché tard dans la nuit. Vers minuit, toute la maisonnée fut réveillée par un horrible miaulement au grenier. Stalski avait bondi hors de son lit, comme s'il n'avait pas dormi et n'avait attendu que ce moment.

— Ha, ha ! Je l'ai, le voleur ! Je l'ai, le voleur ! avait-il murmuré, se frottant les mains. Il avait allumé une bougie et l'avait mise dans une lanterne, ensuite, un sac à la main, il était monté au grenier. Un instant plus tard, il était de retour, les mains en sang. Le chat qui avait dû comprendre ce qui le menaçait, bien que pris dans le lacet, s'était farouchement défendu. Mais Stalski l'avait dans le sac, il le secouait, frappait avec contre le montant de la porte, donnait des coups de pied, puis après l'avoir bien noué, l'avait enfermé dans son coffre et s'était couché.

De ce qui se passa par la suite, de ces quatre ou cinq jours, Rafalovytch s'en souvenait comme d'un horrible et ignoble cauchemar. Stalski avait torturé le chat par les moyens les plus divers : il l'avait

frappé à l'aveuglette dans le sac, l'avait pendu par le cou, avait accroché à sa queue une bûche en feu, lui avait arraché les griffes, brûlé les yeux, l'avait piqué avec une alêne, lui avait fourré du poivre et du verre pilés dans le nez. Le miaulement plaintif du malheureux chat s'entendait de loin, bien que Stalski procédât à ses opérations sadiques dans la hutte du jardinier qui se trouvait au milieu d'un grand verger, loin des habitations. Rafalovytch tressaillit une nouvelle fois, quand il se rappela comme il n'avait pu dormir toutes ces nuits, entendant de loin le miaulement, et comme il l'avait supplié un soir, baisant, les larmes aux yeux, les mains de Stalski, de faire grâce de la vie au chat. Mais ses prières avaient été vaines. Cinq jours plus tard, le chat avait crevé ; les grands froids avaient dû l'achever. Mais le petit Guénio crut entendre encore longtemps le miaulement plaintif et les cris désespérés du chat qui rappelaient les pleurs d'un bébé, il avait le sommeil agité, il criait et pleurait et, le matin, il se levait fatigué, avec un mal de tête et des yeux chassieux.

Le docteur Rafalovytch se rappela tout cela maintenant, en arpentant la véranda. L'ancienne peur qu'il avait éprouvée pour cet homme, s'était transformée en aversion et en profonde antipathie.

« Que me veut-il, celui-là ? pensait Rafalovytch. Pourquoi cette joie, cet empressement autour de moi, comme si nous avions été Dieu sait quels amis ? »

A toutes ces questions, il ne trouvait pas de réponse. Il n'était point superstitieux et ne croyait pas aux rencontres fortuites, mais, par vieille habitude, une question lui vint à l'esprit : « Que peut bien signifier que cette brute à visage humain, au seuil d'une nouvelle vie, croise mon chemin ?... »

III

— Veuillez m'excuser, M. l'avocat, d'avoir un peu tardé, s'écria Stalski, accourant sur la véranda. Mais, attendez, attendez ! Vous devez déjà avoir faim. C'est qu'il va être deux heures ! Eh bien, merci, être à jeun depuis le petit déjeuner jusqu'à maintenant !...

— Oh non, je suis allé casser la croûte entre les pauses, répliqua Rafalovytch tranquillement, montant aux côtés de Stalski l'escalier étroit et sale qui menait au premier. Ici, c'était le casino, désert à cette heure, composé de trois pièces et d'une salle de danse. Dans la salle de billard, il y avait une table, où le couvert avait été mis pour deux personnes et, à côté, un garçon avec la carte et une serviette sous le bras.

— Monsieur l'avocat désire ? demanda-t-il, en saluant Rafalovytch.

Ce dernier commanda un repas pour deux personnes. Ils prirent auparavant un petit verre pour arroser « le rétablissement de leurs vieilles relations », selon les propres termes de Stalski. Décidément Rafalovytch avait faim, et les souvenirs qu'il venait d'évoquer ne l'encourageaient pas trop à s'entretenir avec M. le clerc. Stalski, par contre, pérorait, buvant et mangeant, comme s'il fut content d'avoir trouvé une personne prête à l'écouter.

— Ho, ho ! Je le savais, moi, que monsieur Evguéni Rafalovytch deviendrait quelqu'un. Quand il n'était encore que le petit Guénio, on voyait déjà qu'il en avait dans la tête. Je paraissais sévère, je manifestais mon autorité, mais le petit Guénio, je l'aimais comme mon enfant ! Ne vous fâchez pas... j'étais déjà un grand garçon portant moustache. Ce qui est vrai est vrai. Plus tard non plus, je n'ai pas cessé de

m'intéresser à vous... Oh, ma joie a été grande, quand j'ai lu dans la « Narodivka » que mon élève, monsieur Evguéni Rafalovytch, avait obtenu le grade de docteur en droit, à l'université de Lvov. Ça, vous pouvez me croire !... Enfin, vous n'êtes rien pour moi, ni un parent ni un ami... mais le cœur de l'homme est ainsi fait, il se réjouit du bonheur d'autrui, se chagrine de la tristesse des autres comme si c'était les siens.

A cet instant, sans raison apparente, Evguéni crut entendre le miaulement plaintif du chat maltraité. Il reposa sa cuillère et regarda Stalski avec une expression de saisissement ou d'angoisse.

— Qu'est-ce que monsieur l'avocat a vu sur moi ? demanda celui-ci, interrompant son babillage et s'inspectant.

— Rien, répliqua Evguéni. Je vous en prie, monsieur, veuillez manger !

— Ah, je suis si content de vous voir, monsieur l'avocat, d'avoir le bonheur de vous voir plus souvent — monsieur l'avocat me permet-il que je lui dise « vous » ?

— Comment donc, je vous en prie !

— C'est beaucoup mieux ! La conversation semble venir du cœur. Je n'aime pas cette manière de parler à la troisième personne. Je m'excuse, est-ce vrai que vous avez plaidé à Ternopil, monsieur l'avocat ?

— Oui, j'ai été trois ans chez l'avocat Dobrytski.

— Oh, je sais, je sais ! J'ai suivi minutieusement chacun de vos pas dans l'arène publique pour ainsi dire, monsieur l'avocat. Surtout depuis que vous êtes devenu le défenseur des affaires criminelles. Vous savez, monsieur, je vous le dis sans emphase... j'ai entendu une seule de vos plaidoiries, celle d'aujourd'hui, mais j'ai lu le compte-rendu de quelques autres procès où vous avez plaidé... Depuis longtemps

notre barreau n'avait pas de défenseur de cette envergure.

— Monsieur Stalski, soyez aimable, mangez donc. Vous voyez, je mange pour deux et je ne pense pas être rassasié de vos aimables compliments.

— Oh, bien sûr que non! Dieu vous garde! Ce ne sont pas des compliments, riposta vivement Stalski, agitant ses mains armées, l'une d'un couteau, l'autre d'une fourchette. Ce n'est même pas mon opinion. C'est l'opinion générale à la Cour du pays. Monsieur le président lui-même — vous avez remarqué l'attention avec laquelle il écoutait votre défense, comme il suivait vos idées dans son résumé? — donc, monsieur le président lui-même après la clôture du procès a dit au procureur en sortant du Palais de justice: « C'est un plaisir de mener une affaire avec un défenseur comme celui-là ». Et le procureur lui a répondu: « Oh oui, c'est une des têtes les plus fortes du barreau de Galicie. Dommage qu'il ne soit pas devenu juge, il aurait pu faire carrière ». Eh oui, monsieur l'avocat, votre réputation est déjà faite chez nous.

Pour changer le cours de la conversation, Rafalovytch demanda à Stalski de le mettre au courant des relations existant au Palais de justice du pays et qui pourraient lui être utiles dans son activité ultérieure. Stalski ne demandait pas mieux. Les lèvres qui venaient de prononcer des paroles de sympathie et des compliments, déversaient maintenant des flots de saletés incroyables, des commérages et des insanités. Autrefois, le président avait été un juge doué, mais actuellement il s'était abêti, sa cuisinière, une chipie tout simplement, le mène à la baguette chez lui, et à la Cour, c'est son greffier, un Juif rusé et un affreux preneur de pots-de-vin. Au Palais la règle dit que personne ne gagne un procès avec un Juif.

Il y en a qui ne veulent pas croire que le président prenne la moitié des pots-de-vin que touche son greffier, mais lui, Stalski, en est persuadé, parce que le président avait beau être veuf et sans enfants, il a, du côté de son frère, tout un tas de parents, une bande de fainéants et de prodigues qui le sucent comme des sangsues. Et le conseiller N. a toujours été le dernier des imbéciles. C'est celui-là qui, adjoint à Pétchénijyne, avait condamné un paysan à mort et écrit aussitôt à Golomoutsa de faire venir le bourreau ; ce n'est que lorsque ce dernier eut télégraphié au procureur général de Lvov, demandant s'il devait se rendre à Pétchénijyne que les autorités supérieures eurent vent de cette condamnation extraordinaire et l'expulsèrent de là-bas. On le fit passer pour malade mental pour la frime, on le garda un certain temps à Koulparkiv [1], puis on lui restitua sa place. On dit qu'il est bien épaulé, qu'il a de la protection. On aurait mis un autre à sa place à la retraite, et à lui, on lui a permis de travailler jusqu'à l'âge de la pleine retraite, mais il ne mène plus d'affaires de façon indépendante, il ne fait qu'assister au tribunal, il gagne, comme on dit, sa retraite non pas avec sa tête, mais avec son hum, hum... Par contre, le conseiller M. est un joueur de cartes. Il vient au bureau pour une heure. Le stagiaire mène les affaires à sa place, lui, il ne fait qu'y jeter un coup d'œil, signe ce qu'il faut et s'en va au café. Là-bas, une partie de cartes l'attend déjà, à chaque moment de la journée une nouvelle. Il a pour femme une de ces chipies — que Dieu nous en préserve ! Une Mazurienne [2], simple et vulgaire, taillée en gre-

[1] Maison de fous à Lvov. (N.d.T.)

[2] Grand groupe ethnique de Polonais vivant au nord-est de la Pologne et parlant un des dialectes polonais. (N.d.T.)

nadier, grosse comme un cuveau, avec une langue qui vaut celle de dix revendeuses. Alors, elle sait où le trouver. Dès que monsieur le conseiller apprend qu'elle le recherche, il file sur-le-champ, parce que si sa virago le rattrape, elle n'a que faire qu'il soit monsieur le conseiller, qu'il y ait du monde qui s'attroupe, elle l'empoigne par le fond de son pantalon et le traîne à la maison, avec ça elle lui chante en chemin de ces mots que l'on entend trois rues plus loin. Oh, c'est une femme ignoble ! Je peux vous dire que dans notre Palais de justice c'est elle que l'on craint le plus. Même monsieur le président tremble devant elle. Vous savez, il y avait une fois une histoire...

Ils avaient achevé leur repas, allumé des cigares. Evguéni commanda du café noir. Stalski n'arrêtait pas de débiter les potins de la ville et les scandales du Palais : il parla du troisième conseiller, des adjoints, puis il passa au pouvoir politique, cassa du sucre sur le dos de monsieur le staroste, de madame la staroste, de messieurs les commissaires, et s'apprêta à passer au percepteur, quand Evguéni, son café avalé, regarda sa montre.

— Allons, monsieur Stalski, dit-il en se levant, votre société m'est très agréable, mais il est temps que je revienne à mon hôtel.

— Aïe, aïe, fit Stalski, après un coup d'œil à la sienne. Ça alors, je me suis oublié à bavarder, et il va être trois heures. J'ai aussi des affaires en retard au bureau. Je ne vais plus passer chez moi, je m'y rends directement.

Evguéni sonna, paya et sortit. Il avait envie de se débarrasser de Stalski dont la conversation gâtait son humeur d'après-dîner, mais il n'était pas si facile de s'en défaire.

— Monsieur l'avocat ! prononça-t-il d'une voix

émue. Permettez-moi de vous remercier pour votre bonté et pour votre régal d'aujourd'hui !

— Mais, monsieur, il n'y a vraiment pas de quoi. J'avais... enfin, il est toujours plus agréable de déjeuner à deux que tout seul.

Ils étaient dans la rue, devant le restaurant, où les serveurs les avaient reconduits avec force courbettes.

— Où allez-vous maintenant ? demanda Evguéni.

— Oh, je vais vous raccompagner jusqu'à votre hôtel, monsieur l'avocat. J'ai encore quelques minutes à moi avant de me rendre au bureau.

— Mais je ne voudrais pas abuser de votre temps.

— Je vous en prie ! J'ai tout mon temps ! Je n'ai pas envie de rentrer chez moi, et le bureau, eh bien, il ne filera pas.

— Donc, vous êtes célibataire, vous aussi, puisque la maison ne vous dit rien ? fit Evguéni en souriant.

— Et non, vous n'avez pas deviné ! répliqua Stalski. Je suis marié depuis dix ans. Mais ma femme — euh-euh-euh — est civilisée à tel point qu'elle ne me dira rien.

— Elle ne vous dira rien ? Même si vous n'êtes pas rentré pour déjeuner ?

— Oui, monsieur, elle ne me dira rien.

— Alors elle ne doit pas être à la maison, elle est partie à la campagne ?

— Non, monsieur, elle est à la maison.

— Eh bien, elle est peut-être muette — veuillez me pardonner le mot.

— Non, elle n'est pas muette.

— Allons, ce doit être une femme idéale en ce cas. C'est bien la première fois que j'entends parler d'une femme qui ne dit rien à son mari, si celui-ci ne rentre pas à temps pour déjeuner.

— Voyez-vous, monsieur l'avocat, tout cela dépend, comment vous le dire, de la civilisation... du dressage. L'homme qui ne sait pas se comporter avec les femmes, ferait mieux de ne pas se marier. Et s'il le sait, alors il peut tout faire.

Evguéni crut réentendre l'on ne sait d'où et pourquoi le miaulement désespéré du chat maltraité. Il tressaillit, prit congé de Stalski et se rendit à son hôtel.

IV

Le lendemain était un dimanche. Il n'y avait pas de procès en cours au Palais de Justice aussi le docteur Rafalovytch faisait-il la grasse matinée, se reposant après toutes ses peines. Il était déjà huit heures. Les stores tirés de la fenêtre d'hôtel laissaient filtrer une douce lumière rougeâtre. Evguéni venait de se réveiller, il s'étira, bâilla et goûta aux délices d'un repos de toute quiétude. Les voitures roulaient avec fracas sous ses fenêtres, de loin lui parvenaient la rumeur de la rue, le carillon des cloches, le sifflement et le grondement du train du matin qui partait à cette heure-ci pour Lvov. Mais tout cela ne dérangeait point le jeune avocat, habitué depuis longtemps au bruit de la ville. Au contraire, toute cette musique d'une ville populeuse et agitée, entendue d'une certaine distance surtout, le prédisposait à la bonhomie, développait dans son âme un sentiment de plénitude de l'être, d'agréable confort, rappelant le sentiment d'un homme revenant de la solitude des bois au sein d'une famille nombreuse et loquace.

Mais tout à coup on frappa à la porte de sa chambre et, avant qu'il eut le temps de dire un mot,

celle-ci s'ouvrit, et la tête rousse de Stalski s'y encadra.

— Bonjour ! prononça-t-il gaiement. Oh, vous êtes encore au lit, monsieur l'avocat. Je m'excuse, je m'excuse... je pensais...

— Mais je vous en prie ! Je ne dors plus. Je voulais justement me lever.

— Eh bien, alors j'attends... je vais faire un petit tour, pendant que vous...

— Mais non ! Entrez donc ! Je ne suis pas une demoiselle, je ne vais pas me sentir gêné. Stalski entra et referma la porte derrière lui.

— Prenez place ! Je vais me lever. Ces derniers temps j'avais beaucoup à faire...

— Mais c'est fort raisonnable que vous vous reposiez. Il faut ménager vos forces, dit Stalski, déposant son chapeau et sa canne sur une chaise et prenant place sur une autre. Dans la douce pénombre, on voyait qu'il était mis, aujourd'hui, avec un peu plus de recherche que la veille, il était frais rasé et s'était fait couper les cheveux ; apparemment il venait ici tout droit de chez le coiffeur, parce qu'il embaumait encore l'eau de Cologne et ses moustaches étaient fraîchement pommadées.

— Je croyais, disait-il, pendant que Evguéni faisait sa toilette, prenait une chemise propre et s'habillait, je croyais que vous aviez un peu plus de temps aujourd'hui, et que nous irions ensemble voir votre logement, monsieur l'avocat.

— Quel logement ?

— Comment, auriez-vous oublié, monsieur l'avocat, que vous m'aviez demandé hier, si je pouvais vous trouver quelque chose ?

— Ah oui, oui ! Eh bien ?

— J'ai trouvé. Un bel appartement, une maison à un étage, la façade donne sur la rue, tout autour

il y a un jardin qui donne sur le jardin de la ville. Une situation merveilleuse, près de la grande rue, non loin de la place du Marché et de l'église ukrainienne. Semblant spécialement fait pour l'étude d'un avocat populaire.

— Oh, monsieur Stalski, je vous suis infiniment reconnaissant !

— Et j'espère bien que vous aurez de quoi me remercier. Je connais le propriétaire. Vous avez de la chance, deux chambres au rez-de-chaussée avec antichambre — cela ferait une belle étude, et à l'étage, deux chambres avec cuisine — ce serait votre appartement, monsieur l'avocat,— se libèrent à partir du premier. Je pense que vous n'avez pas besoin d'appartement plus vaste ?

— Oh non, je n'en ai nullement besoin ! Votre description m'a fort intéressé. J'espère bien que cet appartement me plaira. Quel en est le prix ?

— Le Juif veut un peu cher. Il faudra marchander. Pour les deux parties, il veut 25 florins par mois.

— Soit cinquante par mois ou 600 par an ? Et vous dites que c'est dans une bonne place ?

— Vous pouvez en être sûr, monsieur l'avocat ! Je ne regarderais pas quelque chose de médiocre.

— Et c'est trop cher à votre avis ?

— Disons pour une ville comme Lvov ce ne serait pas cher, mais pour la nôtre c'est un peu salé. Il faudra marchander. Je pense que si la maison vous plaît, monsieur l'avocat, et si vous voulez la louer pour un an, il la cèdera à 500 florins.

— Eh bien, ce serait merveilleux !

— Vous êtes prêt, monsieur l'avocat ? Nous pouvons aller voir la maison.

L'avocat était prêt à sortir. Mais dehors, il se rappela qu'il n'avait pas encore pris son petit déjeuner. Tout près de l'hôtel, il y avait une pâtisserie où

il prenait d'habitude son café, aussi y dirigea-t-il ses pas.

— Je n'ai pas encore déjeuné, dit-il à Stalski. Allons prendre ensemble le petit déjeuner !

— Merci, j'ai déjà déjeuné.

— Eh bien, vous prendrez un petit cognac. Allons, ne faites point de cérémonie.

Assis à une table ronde en marbre, tout en buvant son café chaud, le docteur Rafalovytch observait Stalski qui n'arrêtait pas de pérorer et lui racontait d'une voix étouffée toutes sortes de nouvelles de la ville. Sur le visage de Stalski il y avait encore de petites taches blanches de poudre que le coiffeur lui avait généreusement appliquées ; d'ailleurs une sincère satisfaction s'y dessinait. On ne savait pas si le contentement en était la cause ou si c'étaient les deux cognacs avalés, mais le bout de son nez avait légèrement rougi et des feux s'étaient allumés dans ses yeux. L'avocat le regardait à présent avec beaucoup plus de bienveillance que le jour précédent, peut-être à cause de la bonne nouvelle que lui avait rapportée Stalski ou parce que celui-ci racontait des choses beaucoup plus gaies aujourd'hui que la veille. Aujourd'hui une réunion d'ouvriers qui voulaient revendiquer le droit au vote devait se dérouler en ville, mais monsieur le staroste l'a défendue, oui, oui... « Si longtemps que je suis staroste ici, a-t-il dit aux militants du comité, pas une assemblée ou une réunion n'aura lieu dans mon district ». Hier, on a apporté au staroste un énorme saumon pêché dans la rivière voisine, et le staroste l'a payé deux florins aux pêcheurs. Le Juif chez lequel l'avocat va louer l'appartement est le premier richard de la ville et un usurier ; il se fait bâtir maintenant trois nouvelles maisons ; si monsieur l'avocat rachetait la maison où il va s'installer, il ferait très bien !...

Aujourd'hui Stalski avait l'air d'être sincère dans ses propos ; on n'y sentait pas cette note méchante qui avait si désagréablement choqué Evguéni la veille. Après un coup d'œil aux journaux du matin, l'avocat paya et ils sortirent tous deux du café. La place du Marché et la rue qui menait à l'église étaient pleines de bourgeois et de faubouriens endimanchés. Les cloches sonnaient à toute volée. Du ciel serein, le soleil répandait l'or de ses rayons qui n'étaient pas encore brûlants. Un froid humide montait de la rivière qui contournait la ville, en formant une large boucle, des deux côtés. Il faisait très beau, tout était gai et agréable alentour, et l'avocat marchait à pas lent, regardant d'un œil amical autour de lui, comme s'il prenait contact avec tout l'entourage. Aujourd'hui il se sentait pour la première fois chez lui, dans cette ville.

Soudain, il ressentit un vif pincement au cœur ; il tressaillit comme si sans le vouloir il avait touché un fil électrique. Il jeta un coup d'œil à droite, tout en continuant de marcher. Une femme, grande, vêtue d'une modeste robe noire, coiffée d'un chapeau noir orné d'une simple plume blanche, au visage caché par un voile noir assez épais venait à sa rencontre. De loin, il ne put reconnaître ses traits ; ce qui l'avait tant frappé, c'était une impression générale, assez vague, l'impression de sa silhouette, de sa taille, de ses gestes, de sa démarche — droite, lente et balancée. Il y avait, dans tout cela, quelque chose qui remua aussitôt, dans son âme, de vieux souvenirs et le bouleversa entièrement. Elle venait à lui, et ses yeux s'efforcèrent de distinguer les traits de son visage sous le voile. Mais arrivée à dix pas de lui, elle tourna à droite, se mêla à la foule dense des bourgeois qui se rendaient à l'église et disparut. Evguéni l'aurait volontiers suivie, mais il ne put

se le permettre, se rendant avec Stalski visiter son futur appartement. Stalski, occupé à raconter une nouvelle, puis ayant croisé un citadin avec lequel il s'entretint à mi-voix, n'avait pas vu la dame en noir.

Le cœur d'Evguéni battit à coups précipités, ses pensées se brouillèrent, il s'arrêta et regarda après Stalski.

« Qu'est-ce donc ? pensait-il. Est-ce elle ou n'est-ce pas elle ? Je doute que ce soit elle ! Comment serait-elle ici ? Mais c'est sa silhouette, sa démarche, cette démarche que, je crois, je reconnaîtrais entre mille ! Mais non, ce n'est pas possible, ce n'est pas elle ! Allons, calme-toi, mon cœur ! Calme-toi ! »

Et il pressa de la main cet endroit de sa poitrine où son cœur battait la chamade.

Stalski, sa conversation finie, accourait déjà. Lorsqu'il vit Evguéni presser son cœur de la main, il lui jeta un coup d'œil attentif.

— Oh, qu'est-ce donc ? Vous vous sentez mal, monsieur l'avocat ?

— Moi ? A Dieu ne plaise ! Pourquoi le demandez-vous ?

— Mais parce que vous pressez votre poitrine. Et puis vous êtes tout pâle.

— Ce n'est rien ! répliqua Evguéni, se remettant en marche. Cela m'arrive parfois... d'avoir de ces petites attaques. Autrefois, c'était pire, mais Dieu merci, maintenant, cela m'arrive plus rarement.

— Mais ça peut-être dangereux. Une faiblesse du cœur peut-être ?

— Quelque chose dans ce genre, mais, à vrai dire, il n'y a pas de quoi en faire un drame.

— Il faudrait consulter quand même un médecin.

— Oh, je me suis déjà soigné. Et c'est justement les médecins qui m'ont calmé. Venez donc, monsieur ! C'est encore loin cette maison ?

— Non, tout près. En général, il n'y a pas de grande distance dans notre ville. Les faubourgs sont étendus comme des saucissons à une demi-lieue chacun et encore plus loin, or le centre est tassé et s'étale comme sur une assiette. Il y a là ses avantages, mais aussi ses inconvénients. La ville est trop acoustique.

— Acoustique ?

— Oui ! Vous éternuez à un bout, on l'entend à l'autre. Et nulle part on n'est à l'abri des yeux curieux. Et ce que ceux-ci apercevront, les langues curieuses le moudront, l'exagéreront, le délayeront en deux, en dix. C'est comme ça chez nous. Tout le monde en souffre, parce que l'on peut attacher à n'importe qui une étiquette, mais n'empêche que tout le monde s'occupe de ce métier-là. Chacun pense : « On m'attache une étiquette, eh bien, je vais rendre la pareille à d'autres ! » Et c'est comme ça que nous vivons. Au début, plus d'un râle, s'indigne en entendant dire des choses sur lui, puis il cesse de s'énerver, s'habitue, et le plus important : c'est qu'il se persuade que chacun est dans le même pétrin que lui. Mais nous voilà arrivés ! Par ici, par ce portillon. Que Dieu nous vienne en aide !

V

Le docteur Rafalovytch eut vite l'occasion de s'assurer que Stalski n'avait pas exagéré en disant que la ville était très acoustique. Conformément à l'usage, il dut faire des visites à tous les notables de la ville. Il alla chez le président du tribunal, puis chez le staroste, ensuite chez le bourgmestre ; après, il se rendit chez le vice-président du tribunal, chez le percepteur et le directeur du lycée ;

ensuite, il dut faire le tour de tous les conseillers, selon l'ordre hiérarchique, rendre visite aux curés de l'église romaine et ukrainienne, au commissaire de la starostie, à quelques médecins et à quelques professeurs de lycée, et à la fin à ses collègues-avocats, au notaire et aux négociants les plus notables et aux gens les plus riches. Il put remarquer que si la gent féminine de la société s'intéressait fort à lui et l'accueillait très aimablement comme un cavalier et un excellent parti, « les bâtonnets de l'administration » par contre (c'est ainsi que Stalski avait traduit le terme allemand *Spitzen der Behörden* [1]) manifestaient à son égard un protectionnisme bon enfant, et certains lui donnaient toutes sortes de conseils amicaux en tête à tête et lui faisaient la leçon. Le staroste lui dit :

— Je suis très content que dans notre district il y ait un avocat aussi doué, mais... J'espère que vous ne le prendrez pas en mauvaise part, monsieur l'avocat, si je vous le dis en toute franchise. Je suis un vieil homme et je voudrais avoir la paix *in politicis* [2], dans mon district. Je vous en prie, pas d'assemblées, de réunions, de Maisons du peuple, pas de propagande, pas de sociétés. Je me suis laissé dire que vous aviez des ambitions démagogiques, monsieur l'avocat. Ne vous fâchez pas, je dis ce que je pense. Je vous prierai donc fort de ne pas... euh, euh... Je serais forcé de m'opposer rigoureusement à tout cela, et en ce cas je ne doute nullement que votre étude, monsieur l'avocat, en souffrirait forcément. Or, il n'y aurait quand même aucun profit. Et moi, prenant possession du pouvoir dans le district, je me suis juré que tant

---

[1] Les chefs, les supérieurs (all.)
[2] Dans les affaires politiques (lat.)

que je vivrai, je soutiendrai infailliblement l'autorité du pouvoir, et voilà vingt ans, Dieu merci, que je monte la vigile à mon poste. Enfin, au revoir, monsieur l'avocat, et que cela reste entre nous, mais je vous prie de le retenir, ne me causez pas d'ennuis !

Monsieur le président du tribunal lui dit :

— Enchanté... Sincèrement heureux... C'est vrai, après votre premier procès, j'ai dit au procureur : « C'est un plaisir de mener un procès avec un défenseur comme lui, il ne permettra jamais de s'endormir ». C'est bien vrai ! Seulement... voulez-vous m'excuser, monsieur l'avocat... mais vous êtes étranger dans cette ville, vous n'êtes pas au courant des relations qui existent chez nous, et le fait d'avoir loué un appartement chez Wagmann... Excusez-moi ! Je ne voudrais pas que vous me soupçonniez de vouloir vous offenser, mais je vous le dis en toute franchise, cela peut donner cours à toutes sortes de rumeurs. Je n'en disconviens pas, l'appartement vous est très commode, mais ce Wagmann — vous ne le savez peut-être pas — c'est la plus grande sangsue de notre district, un usurier, un homme qui ne répugne à aucun commerce, même le plus sordide. Il aime surtout jeter ses filets sur les fonctionnaires et les avocats. Déjà trois stagiaires prometteurs ont été perdus à cause de lui ; un s'est endetté et pendu, les deux autres sont allés jusqu'à la falsification de documents et ont été mis à la porte du tribunal. Je vous en prie, méfiez-vous de cet homme !

Le percepteur, un vieux célibataire, homme fielleux et mauvaise langue, après les premières salutations et les phrases banales, dévia aussitôt sur le même thème :

— Ha, ha ! Oui, oui, eh bien, voilà, j'ai entendu dire que monsieur le « présus » vous a mis en garde contre Wagmann. Je ne veux pas prendre la défense

de Wagmann — du reste, je pense que vous apprendrez à mieux le connaître, en tout cas, cela vaut la peine, c'est un homme intéressant, tout usurier qu'il soit. Mais monsieur le « présus » a raison de vous mettre en garde contre lui, parce que tous ces stagiaires prometteurs — il les a nommés ainsi, n'est-ce pas ! — sont ses cousins ! Bon, disons que pas un d'entre eux n'était stagiaire, c'est déjà un euphémisme de monsieur le « présus ». Un seul a terminé, avec beaucoup de peine, le droit et a fait son stage, et c'est celui-là qui s'est pendu, mais pas à cause de Wagmann, mais plutôt à cause de monsieur le « présus » qui n'a pas voulu payer ses fausses lettres de change ; et les deux autres, ce sont de simples « claquedents », des clercs, des fainéants et des voleurs qui ne valent pas la branche sur laquelle on devrait les pendre. Actuellement, protégés par monsieur le « présus », ils battent le district et s'occupent d'écritures fortuites. J'espère que vous tomberez vite sur ces oiseaux-là, dans votre pratique. Ce serait merveilleux, si vous pouviez leur tordre, d'une manière ou d'une autre, le cou, parce que ce sont des individus dangereux, de vrais bandits !

Le directeur du lycée dont la maison, véritable parterre, était fleurie de quatre grandes filles, vantait à Rafalovytch les délices de la vie de famille et l'invitait à venir prendre le thé, chaque dimanche soir. Par contre, le curé ukrainien qui avait, lui aussi, trois grandes filles le mit en garde contre le thé du directeur. Le directeur était le mouchard général de la ville, il écrivait sur tous des dénonciations au gouvernement général, il persécutait ses professeurs comme ses plus grands ennemis, surtout les mariés et ceux qui ne voulaient pas fréquenter sa maison. Ses filles bien qu'Ukrainiennes par leur père, étaient des chauvines polonaises, du reste sans

aucune instruction, elles étaient coquettes et célèbres déjà dans la ville par leurs nombreuses aventures amoureuses. « Vous savez, disait le curé avec indignation, cela frise au scandale extrême leur manière de démoraliser la jeunesse estudiantine. Pas un lycéen des classes supérieures et de belle prestance ne saurait échapper à leur coquetterie, et l'année passée un garçon très doué et fils de bonne famille s'est noyé pour avoir négligé ses études à cause de l'une d'elles et par-là même échoué à son certificat de maturité ».

Le curé polonais se trouva être encore plus informé. Il dit :

— Ne vous fâchez pas contre moi, monsieur l'avocat,— vous connaissez depuis longtemps monsieur Stalski ?

L'avocat ouvrit de grands yeux.

— Ne soyez pas étonné ! Vous vous voyez assez souvent avec lui, il vient chez nous, se vante d'appartenir au cercle de vos amis. Je ne sais pas si vous connaissez bien ce monsieur, j'aimerais supposer au contraire qu'il recherche vos faveurs, veut s'insinuer dans votre amitié pour mieux vous exploiter. Donc, je trouve bon de vous prévenir contre lui. C'est un type dangereux. C'est avant tout un type amoral. Je passe le fait qu'il ne fréquente pas l'église, qu'il ne s'est pas confessé depuis plus de dix ans — cela peut me faire de la peine en tant que père spirituel de cette localité, mais qui peut ne pas être un argument probant à vos yeux. Mais vous savez la manière dont il se comporte avec sa femme est une chose si sauvage, si inhumaine, que je ne comprends pas comment un honnête homme puisse lui tendre la main.

Le docteur Rafalovytch ouvrit des yeux encore plus grands.

— Je comprends, vous êtes surpris que je me sois mis à parler de ces choses-là, s'empressa de se raviser le curé. En effet, il aurait été bon de parler de choses plus agréables pendant votre première visite. Mais que voulez-vous, je suis comme ça : je dis ce que je pense. Et le sort de cette malheureuse madame Stalski me tient fort à cœur.

— Mais, monsieur le chanoine, dit le docteur Rafalovytch, ça ne fait que quelques jours que j'ai appris tout à fait fortuitement que Stalski était marié, et je ne sais pas du tout comment est sa femme ni de quelle façon il vit avec elle,— je vous assure !

— Je vous crois, je vous crois, fit le curé, et c'est pour cela que je ne veux plus disserter sur ce thème désagréable. Je vous ai prévenu, j'ai accompli le devoir de ma conscience, à vous d'agir selon vos convictions.

Evguéni collectait, des points les plus divers, à chacune de ses visites, des avertissements de ce genre, et lorsqu'il eut fait le tour de tous les notables de la ville, il eut l'impression d'avoir accompli un voyage à travers une *cloaca maxima* [1].

« Un tas si petit de matadors, pensait-il en son for intérieur, mais que de vilenies, de méchancetés et d'offenses mutuelles portent-ils dans leur âme et dans leur conscience ! Et ils peuvent vivre dans cette atmosphère infectée et ils ne deviennent pas fous, ne se noient pas ! Mais le plus curieux c'est que chacun répand son fiel sur son prochain par grand amour pour lui, le couvre de boue par la plus pure des affections, rogne sa bonne réputation par sincère humanisme, et te remplit les oreilles de saletés avec les excuses les plus courtoises. Et tout cela pendant la première visite ! Que se passera-t-il, quand, plus

[1] Canalisation (lat.)

tard, nous nous ferons les uns aux autres et quand il nous arrivera de nous marcher sur les cors ? »

Il se sentait terrifié à la pensée que la même destinée pouvait l'attendre : celle de plonger la tête la première dans les eaux troubles de ce lac et de s'y noyer tout entier. Mais il avait ses projets de travail qui lui donnaient du courage. Il décida de fréquenter le moins possible cette société et de créer autour de lui un autre monde, une autre société, même si cela devait être de simples faubouriens et des paysans. Il avait l'intention de commencer son travail de civilisateur, puis de former une organisation politique dans le district, d'attirer ici, peu à peu, des forces intellectuelles d'élite, de créer un centre, petit mais énergique de vie nationale,— et cela lui donnait du courage à accomplir son pénible travail à l'étude, et dans cette société moisie et vermoulue.

VI

Une seule visite fut différente de toutes les autres — sa visite au bourgmestre. Celui-ci était médecin, Juif, mais ardent patriote polonais, un des plus remarquables hommes d'action de ladite direction d'assimilation. Il était un des rares Juifs galiciens, participant de l'insurrection de 1863 et qui ne s'en était pas enrichi. Cela lui fit gagner une grande estime parmi les Polonais. Comme on le sait, dans les années 60 et 70 les circonstances avaient été telles en Galicie que le seul fait d'avoir participé à l'insurrection était pour un citoyen la meilleure recommandation à toutes sortes d'administrations autonomes, aux places de grand rapport et aux honneurs ; partout les anciens insurgés s'étaient faits

nonces, directeurs de banques et de caisses « populistes », maréchaux ou du moins secrétaires de conseils de district, bourgmestres et présidents de toutes sortes d'organisations patriotiques. Toutes les maisons leur étaient ouvertes, toutes les instances leur étaient accessibles, toutes les institutions financières étaient généreuses envers eux, les administrations les accueillaient à bras ouverts. Leur parole était sacrée, leur activité sans contrôle, leur nom était entouré de toutes parts, comme un bouclier d'acier, d'un mot *« poczciwy »* [1]. L'histoire élucidera plus tard tous les malheurs et toute la démoralisation que ces patriotes causèrent à notre vie publique ; il fallut de longues décennies pour que les fruits de leur activité mûrissent, pour qu'ils apparaissent à la face de la société longuement aveuglée et amènent à ce que tout doucement s'éteigne à nos yeux l'auréole de leur héroïsme.

Monsieur Resselberg fut lui aussi durant plusieurs années nonce en vertu de « sa lutte pour la patrie », il faisait partie à la Diète de la commission budgétaire et, quoique nulle trace ne fut restée après lui dans l'histoire de notre autonomie, cependant, revenu à ses pénates familiales, il jouit d'une grande estime. Médecin médiocre, il eut toutefois assez d'esprit pour faire un riche mariage et, en qualité d'un des premiers richards de la ville, il entra au conseil municipal et, peu après, fut élu bourgmestre. Petit à petit, habilement, il inaugura dans la ville cette économie juive qui, avec le temps, se fit typique pour les villes les plus grandes de Galicie, cette économie qui forme dans la ville des cliques de Juifs tout-puissants — cabaretiers, fournisseurs et autres sangsues, prête à la ville l'éclat d'une culture

[1] Honnête, probe (pol.)

supérieure, introduit les trottoirs, le gaz, les omnibus, établit des parcs et des promenoirs, mais en échange de tous ces bienfaits suce sans pitié la population citadine, vide les caisses, rafle tout l'argent, dévaste les forêts et met en vente les terres communales. Des patriotes comme Resselberg sont la meilleure couverture pour l'économie de ces cliques, surtout quand elles sont elles-mêmes irréprochables et qu'elles ont de bons rapports et savent les entretenir avec tous les chrétiens influents de la ville et des environs. Resselberg jouissait vraiment d'une confiance illimitée ; les fonctionnaires et les gros propriétaires le considéraient comme un homme très intelligent, doué, émérite et certainement honnête. Il est vrai qu'il ne ménageait pas les frais pour entretenir sa réputation, aimait à recevoir et à bien recevoir chez lui les notables, ne ménageait point les vivres, et sa cave était célèbre par ses vins, les meilleurs du pays. « Quoique Juif, Resselberg est pourtant un homme comme il faut », disait-on de lui, derrière son dos, et certains ajoutaient dévotement : « Oh, Seigneur, donnez-nous plus de Juifs comme lui ! »

Rafalovytch n'avait pas grande envie de rendre visite à ce Juif-patriote, mais de tous côtés on lui répétait qu'il serait bienséant d'y aller,— et il y alla. Resselberg le reçut avec joie, le présenta à ses filles, des demoiselles de 20 et 25 ans, vêtues assez simplement, mais affectant des manières de grandes dames et, bientôt, une conversation assez animée s'engagea dans le salon orné de glaces et de fleurs. Rafalovytch fit allusion, en passant, au fait que toutes les rues de la ville portaient les noms de rois polonais, d'hetmans et de patriotes qui n'y avaient jamais mis les pieds et que rien ne liait à ce pays, et que pas un nom, pas une inscription ne rappelait

que cette ville se trouvait en Ukraine et possédait un passé ukrainien. Resselberg leva la tête comme un cheval tiré par une bride.

— Monsieur l'avocat, je me sens Polonais et j'œuvre pour la cause polonaise.

Rafalovytch remarqua qu'il respectait tout sentiment sincère, mais que selon lui, ce sentiment ne devait pas voiler la vue de monsieur le bourgmestre sur l'existence et la culture d'une autre nationalité également.

— Je ne connais aucune Ukraine ! répondit fermement Resselberg. Je ne la connais pas et ne veux pas la connaître. J'ai bien entendu dire qu'il y avait des patriotes ukrainiens, mais où sont donc les insurrections qu'ils ont faites pour leur peuple ? Où est le sang qu'ils ont versé pour leur drapeau ? Où sont leurs martyrs ? Où sont leurs prophètes ? Où sont leurs *voïvodes* [1] ?

— Allons, ne soyez pas si avide de nos insurrections, monsieur le bourgmestre, parce qu'on ne sait pas si elles seraient de votre goût ou de celui d'autres personnes encore. Quant à nos martyrs — mon Dieu ! Il y a toutes sortes de martyrs. Les uns dénudent leur poitrine devant les carabines, d'autres traînent toute leur vie le joug de leur fortune adverse et souffrent en silence pour leur idéal.

— Je vois que vous êtes avocat, fit Resselberg en souriant, mais, cher monsieur, vous devez savoir que je suis sur ce point plus intransigeant qu'il ne peut vous sembler. Vous savez, je suis Juif, élevé dans les traditions juives. Il m'a fallu dépenser beaucoup d'efforts, de travail, de peine jusqu'à ce que je me fusse arraché à toute cette juiverie et que je

---

[1] Chef de l'armée (ukr.)

me fisse sur le moule polonais. Mais rechanger une fois de plus de peau, me refaçonner sur le moule ukrainien — excusez-moi, monsieur l'avocat,— je n'en ai ni la force, ni le temps, ni l'envie.

Leur entretien fut interrompu par l'arrivée d'un nouvel hôte, le maréchal du district, monsieur Brykalski qui, lorsqu'il était en ville, ne laissait jamais passer l'occasion de rendre visite au bourgmestre. Mis au courant par ce dernier du visiteur qui se trouvait dans le salon, monsieur le maréchal fonça en bombe dans la pièce et se jeta vers Rafalovytch.

— Enchanté, monsieur, enchanté, fit-il en serrant avec force la main de l'avocat, après que le bourgmestre eût fait les présentations usuelles. J'ai déjà eu le bonheur de faire votre connaissance, monsieur l'avocat.

— Veuillez bien me pardonner, monsieur le maréchal, mais je ne vois pas trop... dit Evguéni avec embarras, sentant que ce nom de Brykalski tournait dans sa tête, mais il ne put se rappeler où et dans quelles circonstances il l'avait rencontré.

— Oh oui, vous avez raison, déclara le maréchal avec une expression de grande cordialité, seulement nous ne nous sommes pas vus, j'ai eu le plaisir de vous sentir sur ma peau.

Un éclair s'alluma dans la tête de Rafalovytch et expliqua tout.

— Ah, c'est vous, monsieur le maréchal, le propriétaire de Bourkotyne? Ah oui, je comprends. Eh bien, il m'est très désagréable que mon premier pas dans ce district ait amené un conflit avec vous, monsieur...

Evguéni se rappela que le seigneur contre lequel il avait gagné son premier procès dans ce district, s'appelait Brykalski, et cela lui expliqua aussitôt l'accueil insolite du maréchal.

— Oh, vous n'avez pas à vous excuser ! fit le maréchal bon enfant. L'avocat et le médecin ne choisissent pas leurs clients, mais vont là où on le demande, et montrent ce qu'ils savent faire. Et moi, en dépit des pertes subies, je suis heureux de faire la connaissance d'un avocat aussi éminent. Oh, soyez sûr, je suis loin de prendre en mauvaise part votre plaidoirie, bien que vous m'ayez dépeint un peu... euh... euh... Enfin, peu importe ! Dieu veuille que la prochaine fois, ce soit autrement. Je ne peux vous dire qu'une chose : vos clients ne valaient pas votre défense.

— Comment le comprenez-vous, monsieur le maréchal ?

— Tout simplement. Je sais, vous êtes jeune, vous êtes idéaliste, Ukrainien, vous aimez votre peuple et vous avez la manie des paysans. Pour vous, un rustre c'est quelque chose de sacré, et un hobereau c'est un tyran, une sangsue. Allons, allons, allons... Je me réjouis d'avance à la pensée que vous aurez l'occasion de connaître un peu mieux vos paysans idéaux. Vous apprendrez à les connaître de plus près, mon bon monsieur, oui, oui ! Et alors, Dieu le veuille, nous nous rencontrerons et nous en reparlerons.

Evguéni s'apprêtait à discuter, mais le maréchal ne lui donna pas la possibilité de placer un mot.

— Voyons, voyons, monsieur l'avocat, dit-il, le prenant par l'épaule et le menant à la fenêtre. Voilà, blagues à part ! Toutefois j'ai une affaire — vous savez, je respecte toutes les convictions, même la « paysanomanie »,— donc, si j'ai une affaire qui ne gênera point vos opinions « paysanomanes », puis-je venir avec elle à votre étude ?

— Je vous en prie, répliqua Rafalovytch en saluant.

— Me compterez-vous parmi vos clients ?

— Vous l'avez dit vous-même, il y a un instant, monsieur le maréchal, l'avocat et le médecin ne choisissent pas leurs clients. Il est vrai que cela ne se vérifie pas toujours et dans toutes les circonstances, parce que je n'accepterai aucune affaire contre les paysans, mais dans tous les autres cas, je suis à votre disposition.

Monsieur le maréchal serra une fois de plus chaleureusement sa main, se tourna ensuite vers le maître de la maison et commença à s'entretenir avec lui des affaires du district. Rafalovytch conversa encore quelques instants avec les demoiselles, puis il se leva, prit congé et s'en fut.

VII

Après avoir aidé Evguéni à s'installer dans son nouvel appartement, Stalski ne se montra pas de longtemps chez lui. Le docteur Rafalovytch n'en était nullement affligé. Mais une fois, sortant assez tard du Palais de Justice, il rencontra Stalski dans la rue. Celui-ci avait quitté son bureau deux heures auparavant et sortait justement d'un cabaret où il avait eu le temps de bien se régaler. Il regarda d'un œil vague Rafalovytch, se planta sur le trottoir, les jambes écartées, le visage tordu par une grimace, et se mit à pérorer d'un ton ironique :

— Ah, les avocats ! Les gens moraux ! Ils commencent à éviter l'athée ! Voilà, il faut écouter monsieur le curé ! Et puis comment ne pas l'écouter, quand il sait parler à la conscience ! Parfaitement !

Rafalovytch éclata d'un rire sonore.

— Eh bien, c'est vraiment une ville acoustique ! Vous savez déjà ce que m'a dit monsieur le curé !

— Dieu merci, on ne vit pas dans une cave et on n'est pas sourd, aussi on entend ce que racontent les bonnes gens, répliqua Stalski avec défi.

— Allons, allons, les bonnes gens vous ont menti en prétendant que je vous évitais.

— Personne ne m'a dit cela. Je suis venu moi-même à cette conclusion.

— Et sans aucune raison. Vous voyez que maintenant non plus je ne cherche pas à vous éviter. Et si cela vous dit quelque chose, je vous prie même de venir avec moi.

— Où ça ?

— Mais chez moi, voyons. Il n'est pas séant de parler dans la rue.

Rafalovytch voyait que Stalski était un peu éméché et qu'il parlait fort, aussi se sentait-il vraiment gêné de discuter avec lui dans la rue et d'attirer l'attention des passants sur lui. Mais Stalski s'entêta comme une mule.

— Non, cela ne me convient nullement. Qu'est-ce que j'irai faire chez vous ? C'est rasant chez vous. Je n'aime pas causer à sec.

— On trouvera bien quelque chose de mouillé.

— Ah oui ? Alors c'est autre chose. Eh bien, allons, enfants de la patrie ![1]

Et, sans façon, il s'empara du bras du docteur Rafalovytch et, l'ayant plié comme le plie le cavalier menant sa dame, il prit de lui-même, de sa grande main, le bras de l'avocat et ils s'en furent ainsi tous deux par la rue. Rafalovytch n'était nullement charmé de cette rencontre et de cette promenade pompeuse avec un homme à moitié ivre, mais il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser. Par bonheur

---

[1] En français dans le texte. (N.d.T.)

il n'y avait pas loin jusqu'à sa maison et aucun des matadors de la ville ne les rencontra en chemin. Stalski était très gai et ne cessait de parler.

— Ha, ha, ha, ha, il est bon, monsieur le curé! Voyez-moi ça, il a trouvé une instance pour m'accuser! Allons, dites-moi, s'il vous plaît, monsieur l'avocat, comment avez-vous trouvé tout cela ?

— Etrange.

— Quoi ? A-t-on entendu chose pareille ? Me dénigrer aux yeux d'un vieil ami! M'appeler tyran. Dire que moi, j'outrage ma femme! Ah, mon Dieu! Mais je ne l'ai jamais touchée, même du doigt! Depuis dix ans, depuis que nous sommes mariés, je ne lui ai pas adressé la parole. Nous vivons, je ne dirai pas comme les anges au paradis — non... Vous savez, il arrive que parmi les saints il y ait un paradis et un enfer. Mais nous vivons encore mieux, comme deux bûches placées l'une à côté de l'autre. Dites alors, est-ce juste, sachant tout cela, de parler de tyrannie ?

Le docteur Rafalovytch s'efforçait d'entraîner au plus vite Stalski dans sa chambre, parce qu'il parlait de plus en plus fort, semblant vouloir attirer exprès l'attention générale sur lui. Evguéni ouvrit le portillon qui menait dans la cour de sa demeure et laissa passer Stalski devant lui. Mais il n'était pas encore entré lui-même et n'avait pas refermé le portillon que Stalski arriva à provoquer un scandale.

Le gardien de la maison, un grand homme morose et taciturne, au visage pâle, à la barbe noire et en broussaille, avec des yeux aux lueurs féroces, était occupé à travailler dans la cour. Evguéni le voyait chaque jour, mais jamais il ne l'avait entendu dire un mot jusqu'ici. Il avait l'impression que le gardien évitait les gens, mais jusqu'à présent, il n'avait eu ni le temps ni l'occasion d'apprendre un peu plus sur lui. En le voyant, Stalski, avec la résolution d'un

homme ivre, s'approcha de lui et, le montrant du doigt, émit d'une voix forte, dans un rire rauque :

— Le voilà, le vrai tyran ! Ha, ha, ha ! Ça, c'est un gaillard ! En voilà un qui est raisonnable, un coquin de pur sang ! Eh, Baran ! Raconte un peu à monsieur l'avocat comment tu as noyé ta femme. Eh oui, celui-là n'a pas hésité. Il a souffert et a souffert longtemps, puis il en a eu assez, il a attrapé sa femme par les cheveux, lui a ligoté bras et jambes et l'a jetée du pont dans l'eau ! Va-t-en nourrir les crabes. Et que pensez-vous ? Qu'est-ce qu'il a eu pour ça ? Vous voyez bien qu'on ne l'a pas pendu. Allons, Baran, qu'est-ce que tu as à me reluquer comme ça ? Raconte voir à monsieur l'avocat comment t'as noyé ta femme ! C'est qu'elle était belle, ton épouse ! Parole d'honneur qu'elle était belle !

Evguéni fut médusé sur place, regardant le gardien sous le choc de ces mots. Et puis Stalski, en dépit de son ivresse, comprit qu'il avait outrepassé la mesure, car il se tut et eut un mouvement de recul. Mais trop tard. Le visage de Baran devint féroce. Ses dents serrées grincèrent, ses yeux sortirent à moitié des orbites, des lèvres mordues, le sang jaillit et, comme un fou, avec un cri sauvage et guttural, il se rua sur Stalski. En un clin d'œil, le pauvre clerc fut par terre ; il n'eut même pas le temps de pousser un cri que les poignes de fer de Baran lui étreignirent la gorge. Il se pencha au-dessus du visage de sa victime épuisée, avec l'intention de le déchirer avec ses dents, mais au même instant son visage bleuit, ses yeux fixèrent un point, sur ses lèvres parut de l'écume et, lâchant prise, il tomba à la renverse et commença à se trémousser dans des convulsions épileptiques.

— C'est bien fait pour toi, espèce de diable ! grognait Stalski, dégageant son corps décharné de

dessous celui du gardien engourdi. Voyez-moi ça, comme cet énergumène s'est mis en rage ! Il aurait pu écourter mes jours. Mais il en a pris un coup ! Vas-y, hoquète, monstre, hoquète, grince tant que tu veux des dents !

Et, secouant la poussière de ses vêtements, il envoya quelques coups de pied aux côtes, à la poitrine du malade inconscient, puis il se tourna vers Evguéni qui avait suivi cette scène avec crainte et aversion.

— Venez, il n'y a rien à voir ! Rien ne lui arrivera à ce salaud. Il va gigoter, va écouter voler les bourdons et se relèvera comme si de rien n'était. Et le meilleur c'est qu'une fois debout, il ne se souviendra de rien, de ce qui s'était passé juste avant la crise. Une heureuse canaille, hein ! Figurez-vous qu'une crise pareille l'a sauvé de la potence. Oh, c'était une affaire retentissante. On avait retrouvé sa femme noyée dans la rivière, avec des traces de strangulation au cou et les mains ligotées. Enfin, mot après mot, trace après trace — mon Baran a fini par avouer qu'il s'était bel et bien débarrassé de sa femme. Pour quelle raison ? Il avait commencé à biaiser, à tourner, puis avait dit : elle était frivole, lui faisait la vie dure — voilà, il a chanté comme il savait. Et sa femme, il faut vous dire, eh bien, elle était belle, ardente, avec un tempérament fougueux ! Et puis le jour du procès est venu, l'affaire a été examinée à fond, les témoins ont déposé, on avait lu les procès-verbaux, voilà le procureur qui tonne, qui exige la peine capitale ; l'avocat nommé par l'administration a marmonné quelque chose entre ses dents, monsieur le président a élaboré un de ces résumés qui aurait suffi à deux procureurs — après une délibération d'un quart d'heure, les jurés ont clamé d'une voix unanime : à la première question capitale — déclaré

coupable. Le procureur exige la potence, le tribunal se retire et, un quart d'heure plus tard, annonce le verdict : mort par pendaison. Et qu'en dites-vous : le président a à peine prononcé ces mots que Baran se met à hurler comme il vient de le faire, à se jeter en avant, à tomber par terre et à gigoter !... Dans la salle, c'est la panique. Quoi ? Comment ? Depuis quand ? Au procès il y avait un médecin de Lvov, il l'a ausculté et a déclaré : un épileptique peut devenir parfois dément. Alors le tribunal, tout bredouille, renvoie les actes à la Cour d'appel, on met Baran à l'observation à l'hôpital et, six mois plus tard, on le relâche sans procès, parce que, comme on dit, il a tué pendant un accès de folie épileptique.

— Et cette même opération, il a failli la répéter avec vous, dit Evguéni qui avait repris ses esprits après l'horrible scène de la cour. Il regarda par la fenêtre de sa chambre et vit Baran qui, bien que ne se trémoussant plus, restait cependant couché au milieu de la cour, immobile, comme mort.

— Il restera étendu une demi-heure encore et se relèvera comme si de rien n'était, dit Stalski.

Pour effacer au moins un peu cette terrible impression, Evguéni sortit du buffet une bouteille de ratafias des cerises et deux petits verres et les déposa sur la table.

— Voilà qui est bon ! dit Stalski, clappant des lèvres. Sacré Baran, quand il s'est jeté sur moi, ben, je suis devenu momentanément lucide. Eh bien, ça m'apprendra pour la prochaine fois à ne pas toucher à cette canaille. C'est qu'il aurait pu m'étrangler pour de bon, et pas un chien n'aurait trouvé à redire ! Ben quoi, un accès de folie épileptique, et rien à faire ! A votre santé !

Ils burent leur verre. Stalski prit place sur le sofa, étendit ses jambes devant lui en croisant les mains

sur son ventre. Evguéni sentait encore des tressaillements nerveux le parcourir.

— Tout ça à cause des femmes ! dit Stalski, dégustant lentement son deuxième verre. C'est si facile de dire : le mari tyrannise la femme,— c'est si humain, si moderne de revendiquer Dieu sait quels droits pour la femme !... Et si ces messieurs les émancipateurs savaient tout l'abîme de sottise, de fausseté, de colère obtuse, de perfidie qui se cache dans le cœur d'une femme, se cache sous la douce expression des yeux d'une femme, gicle sur nous du charmant sourire des lèvres de femme ! Ah, s'ils savaient ce que l'homme doit souffrir à cause d'elles et par elles, ils abandonneraient vite leurs phrases humaines et penseraient plutôt aux moyens de vaincre les femmes, comme ils cherchent les moyens de vaincre la peste. Prenez, par exemple, ce même Baran ! Avait-il besoin de devenir assassin ? Avait-il besoin d'être épileptique ? Son père n'avait pas cette maladie, sa mère non plus, jeune homme, il était bien portant, a fait son service, dans ma compagnie même,— c'est depuis ce temps-là que nous nous connaissons. Mais voilà qu'il s'est marié — et s'en était fait du bonhomme. Figurez-vous : il s'était épris, mais alors éperdument, que je n'ai jamais rien vu de pareil. Tout simplement, il perdait la raison auprès d'elle. C'était peut-être le commencement de sa maladie, mais à l'époque, personne n'y pensait. Bon, ils se sont mariés — mon Baran est heureux, comme au paradis ! Il croyait qu'il avait attrapé le Bon Dieu par les pieds. Pendant ce temps, sa chère femme — c'était, vous savez, une donzelle de ville, mais de la pire espèce. Quand elle a compris qu'il se mourait pour elle, alors elle a commencé à faire la vie. Il y avait de tout... Moi-même, à vrai dire déjà marié, je suis allé plus d'une fois la voir. Et puis étais-je le seul ! Lui, il voyait

tout, mais ne disait jamais rien. Tout d'abord, il n'en a pas cru ses yeux, après il s'est tu comme s'il avait avalé sa langue, il pleurait des nuits entières, se mordait les doigts, et là-bas il a commencé à avoir des crises de cette maladie. Il se cachait, le pauvre, ne disait mot à personne, et quand il sentait la crise venir, il se sauvait des gens, se tapissait dans un coin, et gigotait tout son soûl. Mais s'était encore pire. Et voilà qu'une idée s'est ancrée dans sa pauvre tête malade — tuer sa femme. Il couva longtemps cette idée, quand, une fois, il la trouva, la nuit, ivre, à la maison, en compagnie d'un homme, alors il la prit dans ses bras, comme un écouvillon — c'était un gaillard terriblement fort ! — l'emmitoufla dans une couverture pour qu'elle ne prenne pas froid, l'emporta hors de la ville, là-bas,— comme elle dormait toujours — il lui ligota les bras et les jambes, l'étrangla, puis la jeta dans l'eau. Et lui, il est rentré à la maison avec la couverture, s'en est couvert et s'est endormi.

VIII

Evguéni eut un nouveau tressaillement nerveux à ce récit. Il regarda machinalement par la fenêtre — Baran n'était plus dans la cour.

— Eh bien, dites voir, n'est-ce pas à cause d'une femme ? Ce n'est pas du fatalisme, ça ? Que peut-on y faire ? Comment prévenir ces cas ? C'est que ça ne va pas mieux chez moi et ma vie est aussi brisée, empoisonnée ! Vous avez été tout étonné l'autre jour quand j'ai déjeuné avec vous et que vous avez appris que j'avais une femme. Mais est-ce que quelque chose m'attire vers elle ? Est-ce que je peux manger tranquillement, quand je la regarde et que je dois penser

à chaque instant : c'est mon ennemie, mon ennemie la plus grande, mon ennemie mortelle ! C'est une personne qui ne pense qu'à une chose, qui ne prie Dieu que d'une chose, que je meure le plus tôt possible, maintenant même, là, sur place ! Une personne pour laquelle ma mort serait la plus grande joie, le plus grand bonheur ! Vivre avec cette femme sous un même toit, me retrouver avec elle à la même table, c'est un enfer, c'est la chose la plus pénible que l'on puisse s'imaginer. Qu'est-ce qui peut en ce cas m'attirer vers un enfer pareil ? Alors, mieux vaut aller au cabaret, dans un fossé, en prison, que vers ce hâvre domestique !

Assis près de la table, Evguéni contemplait Stalski dans un envoûtement muet, avec la même expression dans les yeux que lorsqu'il avait regardé tout récemment le gardien fou furieux se jeter sur Stalski. Cette explosion de haine sauvage envers les femmes — il le sentait bien — était plutôt le résultat de la propre cruauté de cet homme, que de ses expériences personnelles avec les femmes. Evguéni avait la chair de poule à la seule pensée du destin de la malheureuse femme tombée entre les mains d'un tel mari. Et Stalski qui s'était versé une troisième rasade et s'en délectait avec un appétit qui contrastait étrangement avec sa péroraison pathétique et passionnée, poursuivait son récit :

— Elle se plaint de ce que je la tyrannise, de ce que j'ai détruit sa vie ! Et, moi, quand je pense que j'ai lié ma vie à elle et que j'étais forcé de m'enchaîner à perpétuité à cette brouette de bureau,— quand je songe que ma vie avec elle ne m'a procuré ni un instant de plaisir ni un jour de joie, rien de ce qui rend si précieux notre vie,— quand je pense à tout cela et que je regarde sa mine contrite, ses lèvres tordues, ses yeux froids de vipère, il me sem-

ble alors que je la déchirerais en morceaux, lui arracherais les cheveux, la traînerais par terre et la piétinerais à coups de bottes ! Je ne lui épargnerais aucun tourment, aucune honte, aucune humiliation, aucune lâcheté ! Je m'étonne que je ne sois pas devenu fou jusqu'à présent, m'abreuvant, jour après jour, depuis dix ans, d'une haine et d'une répulsion pareilles !

— Vous avez des enfants ? demanda Evguéni, pouvant à peine reprendre son souffle.

— Non, il ne manquerait plus que cela ! C'est que, pour elle, avoir des enfants serait la plus grande vertu, le plus grand bonheur. Eh bien, moi, tout chrétien que je sois, je ne peux tout de même pas m'engager si loin et rendre heureuse ma plus grande ennemie. Du reste, si elle a tant envie d'avoir des enfants, je ne le lui défends pas...

— Permettez, l'interrompit Evguéni, je ne comprends pas une chose dans votre récit. Vous dites que vous n'avez pas connu un instant de plaisir avec elle, que, dès le premier jour pour ainsi dire de votre mariage, vous avez vu en elle votre ennemie. Comment est-ce arrivé ? Et puis, pourquoi l'avez-vous épousée ? Vous avez compté peut-être sur sa fortune, la protection, ou bien vous vous êtes marié par amour et vous vous êtes trompé en elle ? En général, comment cela s'est-il passé entre vous, qu'aussitôt après votre mariage, vous étiez à couteaux tirés ?

— Hélas, jeune homme, reprit Stalski, hochant la tête et regardant fixement Evguéni de ses yeux troubles. Soyez gentil, versez-moi encore un peu à boire ! Oui ! Merci ! Je n'aime pas parler à sec. Et puis c'est une affaire qu'il faut raconter en détail, autrement votre esprit d'avocat sera capable de me comprendre à rebours.

Il voulut boire un petit coup, mais sans doute par

habitude vida le verre d'un trait. S'étant essuyé les moustaches avec un mouchoir et commodément installé sur le sofa, il continua son récit :

— Permettez-moi avant tout de vous donner un bon conseil, le conseil d'un homme fortement expérimenté. Si vous vous mariez, Dieu vous préserve de prendre pour femme une blonde ! C'est l'espèce la plus dangereuse, la plus fausse et la plus égoïste de la gent féminine. La blonde est froide en elle-même, sans tempérament, sans feu, elle-même, elle ne chauffe pas, mais veut être chauffée, elle est encline à la mélancolie qui, dans la vie conjugale, a la saveur du lait caillé. Elle aime s'amuser, mais seulement s'amuser ou plus précisément que vous l'amusiez. Par elle-même, elle est passive, inerte, et si elle pense à quelque chose ce n'est que pour vous piquer, vous causer des ennuis, et jamais pour vous faire plaisir à vous et à elle-même. Elle est plus portée aux larmes qu'au rire, ne se souvient pas du bien que vous lui avez fait, mais se rappelle parfaitement tout le mal et le cultive même dans son âme comme le jardinier ses légumes : d'un petit fait, minime comme un grain, elle en fait une énorme citrouille, une gigantesque betterave, et elle ne se lassera jamais de vous le flanquer à la tête. Elle n'attend que l'occasion que vous soyez de bonne humeur pour vous empoisonner la vie ; embusquée comme un ennemi, elle choisit pour attaquer, l'instant où vous vous y attendez le moins. Quand, affamé et fatigué, vous vous mettez à table pour dîner, elle vous enlèvera tout appétit par ses reproches ; lorsque vous vous mettez à pied d'œuvre à une affaire importante, à un travail qui exige toute la concentration de votre esprit, elle se jettera sur vous pour la plus futile des bêtises, elle vous abrutira par ses paroles, elle vous bouleversera l'âme par ses larmes et vous

rendra pendant trois jours incapable de travailler. Et n'oubliez jamais : il n'y a que sa peau qui est fine, douce et transparente, mais ses nerfs sont gros et obtus. Ici, elle pleure et se lamente, et là, elle va à la cuisine et discute tranquillement avec la cuisinière des nouvelles de la ville, et vous, pendant ce temps, vous êtes sans force et énervé pour tout le reste de la journée et vous garderez le souvenir de ce jour de longues années dans votre âme.

En écoutant cette tirade, le docteur Rafalovytch ne put se retenir et éclata de rire.

— Eh bien, monsieur Stalski ! Vous en faites un procureur ! Et je crois que ce n'est pas sans raison ! Une blonde a dû vous piquer au vif !

— Ma femme est blonde, répondit celui-ci brièvement.

— Et vous n'avez pas connu ces expériences avec des brunes ?

— Oh, vous savez ! Une brune, c'est une tout autre espèce de femme. La pire des brunes vaut toujours mieux que la meilleure des blondes.

— Ah oui, je comprends, le blé est toujours plus beau sur le champ des autres.

— Oh, ne me le dites pas ! Dans ma vie j'en ai goûté aux unes et aux autres.

— Comment cela se fait-il que, possédant de si riches informations inductives, vous vous êtes marié avec une blonde ?

— Le fatalisme ! On ne saurait éviter ce qui vous est destiné. A vous dire franchement, je n'avais pas du tout besoin de me marier. Vous savez, j'ai eu mes premières expériences sentimentales dès le lycée et quand en sixième j'ai été appelé sous les drapeaux, je possédais déjà une solide connaissance de tout ce qui concerne l'amour et le sexe. Comme on le sait, l'uniforme contribue beaucoup à enrichir ce procédé.

Si vous l'ignorez, apprenez en ce cas que l'uniforme militaire exerce sur les cœurs des femmes une étrange influence magnétique. Je n'arrive tout simplement pas à me l'expliquer. La même femme — peu importe qu'elle soit mariée ou non — qui ne vous regardera même pas si vous passez près d'elle en habit civil, vous sourira certainement ou du moins vous fera les yeux doux, quand vous êtes en uniforme et que vous la fixez avec une impudence suffisante. Très peu résisteront à une attaque de votre part. Vous pensez bien que j'étais du nombre de ceux qui exploitaient l'envoûtement de l'uniforme jusqu'aux limites du possible. Dix fois j'aurais pu me marier ; des femmes riches et influentes, des demoiselles et des veuves se pendaient tout simplement à mon cou, elles auraient été heureuses, si je les avais épousées. Et moi, j'étais bête ! Je pensais tout le temps : j'attendrai, je tomberai sur quelque chose de mieux. En un mot — le fatalisme.

Il secoua la tête, se tut un moment, puis reprit :

— Et puis, tout à coup, il m'a semblé que j'en avais assez de cette armée. J'ai remercié pour le service, j'ai obtenu une place d'employé au tribunal, j'ai ôté mon uniforme et, seulement alors, j'ai vu que ma force magique sur les femmes, c'est comme si elle n'avait jamais existé. Je me suis enchaîné pour ainsi dire à mon attelage de bureau, j'ai arrangé ma vie d'une manière étriquée, régulière, comme réglée par une montre et, faisant mon deuil de tous les plans matrimoniaux, j'ai décidé de vivre ma vie de garçon. J'avais une cuisinière — une jolie coquine brune, des yeux, comme deux charbons, elle-même, vive comme un écureuil, joyeuse, chantante, agile, pleine de vie. Je vivais avec elle — je ne dirai pas comme frère et sœur, mais en général, très bien. C'est vrai, elle m'a quitté peu après, mais j'en ai

trouvé une autre à sa place,— la variété a même augmenté mon plaisir, a déployé devant moi une large perspective de changements ultérieurs. Voyons, dites-moi, qu'est-ce qui m'a forcé à me lier? Et, pourtant, j'en suis arrivé-là! Le fatalisme, et rien d'autre.

— Eh bien, mais ce fatalisme devait pourtant avoir des formes concrètes? demanda Rafalovytch, lorsque Stalski s'arrêta un instant et baissa la tête comme s'il s'apprêtait à plonger dans un bain froid.

— Bien sûr qu'il en avait! Vous croyez que le malin manque d'imagination pour trouver une forme? S'il veut vous prendre dans ses filets, il revêtira une de ces formes que vous n'espéreriez même pas. Il vous apparaîtra sous la forme d'argent trouvé sur le chemin, d'un ami influent ou d'un avancement au service — comme, par exemple, à moi, pauvre pécheur. Après un service de dix ans, j'avançai, je devins greffier, et ce fut le commencement de mon malheur. Me remettant le décret de ma nomination, monsieur le président de la Cour — ce n'était pas ici, mais à Lvov — me fit un discours bien senti sur mes nouvelles obligations, sur l'importance de ma charge, etc., puis il me dit:

« Encore une chose, monsieur Stalski: vous devez changer votre mode de vie. Il y avait des plaintes sur votre vie amorale. Je n'y ai pas prêté attention, mais à cette heure, ce n'est plus possible. Je vous conseillerais, dans les intérêts de votre service, pour votre propre bien, de vous marier ».

Alors que devais-je lui dire, hein? Il m'a cloué le bec avec ces plaintes si bien que j'ai pu seulement saluer et sortir. Et mon chef immédiat, monsieur le conseiller, me voyant tout chose, s'est mis à rire et m'a dit:

« Hé, monsieur Stalski, on voit que monsieur le

président a bien secoué votre conscience que vous voilà tout marri ? »

Je l'ai mis au courant de toute l'affaire.

« Vous devez vous marier, a dit le conseiller, secouant la tête. Vous connaissez monsieur le président : si vous ne vous faites pas à son désir dans le moindre détail, il se mettra fort en colère, comme si vous lui aviez tué sa belle-mère. Non seulement il se fâchera, mais soyez sûr que, dans votre qualification, il vous administrera un de ces *« unzuverlässig »* [1] dont vous vous souviendrez longtemps ».

Je le savais. Et au Palais de Justice, tout le monde connaissait le président sous cet angle-là. On racontait des tas d'anecdotes sur lui, les choses pour lesquelles il écrivait *« unzuverlässig »* sur ses subordonnés dans la lettre de qualification. Pendant son séjour à Stanislav, il arrivait des cas saugrenus. Par exemple, un employé du Palais prend un jour de congé pour aller voir ses proches à Lvov ; monsieur le président le lui accorde, ce congé, et ajoute : « N'oubliez pas, monsieur, de m'acheter un paquet de tabac « spécialité» [2]. L'homme part, revient, mais le tabac, il l'oublie. Ça y est, le président ne lui adresse plus la parole pendant six mois, et après dans la lettre de qualification, il mentionnera toutes ses bonnes qualités : bon juriste, ponctuel au service, assidu au travail et ainsi de suite,— mais, à la fin, il ajoutera : *« unzuverlässig »*. Bon, disons à un clerc ou à un juge cela ne peut nuire, mais à un pauvre employé, une mention pareille équivaut à une condamnation à mort, à la fin de toute sa carrière.

« Que faire ? ai-je dit à mon conseiller. Me marier avec ma servante ? »

---

[1] Incertain, peu sûr (all.)

[2] En français dans le texte. (N.d.T.)

« Dieu vous préserve ! Ce serait votre fin ».

« Eh bien, je ne sais plus que faire. Je n'ai pas de connaissance dans les hautes sphères ».

« Des bêtises ! m'a dit le conseiller. Aujourd'hui, vous n'en avez pas, demain, vous pouvez en avoir. Jusqu'ici vous n'étiez rien, maintenant, vous êtes greffier, donc pas une porte ne restera fermée devant vous. Si vous voulez, je vais vous introduire dans la maison de ma belle-sœur, chaque samedi une petite société s'y rassemble, il y a des demoiselles qui viennent,— et il se peut fort que l'une d'elles vous plaise ».

« Oh, vous êtes très aimable, monsieur le conseiller. Je vous en serai infiniment reconnaissant ».

La belle-sœur du conseiller était une bourgeoise de Lvov, propriétaire d'une maison. On la connaissait bien au tribunal et on ne l'appelait pas autrement que « tante Ziuzia ». On disait que, dans le temps, elle avait été de conduite fort légère jusqu'au jour où un riche bourgeois la retira de la rue et se maria avec elle. Elle s'acquitta envers lui comme s'acquittent les femmes de son genre : par sa conduite, elle l'amena à la folie qui se transforma avec le temps en doux idiotisme. On le remit entre ses mains comme un malade inoffensif et incurable, elle l'installa dans une aile de la propre maison de son époux, dans une étroite chambrette obscure et froide sous le toit, elle le traita pire qu'une bête et le soigna si bien qu'au bout de quelques années il mourut dans un horrible état d'abandon et d'inanition. A présent, c'était une dame « posée », de bel embonpoint, hospitalière et bonne et elle avait la passion invincible de marier les jeunes gens et les jeunes filles. Son salon était fréquenté par monsieur le président, mon conseiller, et presque tous les employés-célibataires du Palais de Justice, de la direction du Trésor, des

postes, les candidats au barreau, etc. Il suffisait à la tante Ziuzia de jeter un coup d'œil au prétendant pour deviner aussitôt son goût et elle savait lui trouver un parti convenable. Elle avait constamment chez elle quelques jeunes filles, des nièces, des cousines qu'elle faisait venir de tous les coins de province, habituellement des orphelines, pauvres et sans protection, et elle mettait toute son ambition à les marier. On disait même qu'elle leur préparait un trousseau, et le plus important c'est que, grâce à son cercle de personnes influentes, elle obtenait toutes sortes de petits postes à leur futur mari, les aidait à avancer au service, les secourait dans leurs embarras, les fautes disciplinaires, etc.

Et c'est là, dans le salon de tante Ziuzia que je fis la connaissance de ma future épouse. Je dansai avec elle une mazurka, la demoiselle me plut, nous parlâmes de banalités et nous nous quittâmes. Pendant ma deuxième visite, nous eûmes l'occasion de nous entretenir plus longuement. Elle était orpheline, sa mère lui avait laissé un petit capital, elle avait terminé le collège de district et pensait entrer dans une école normale. Le même soir, je parlai à la tante, lui déclarai que je voudrais demander la main de la jeune fille. La tante m'annonça que la demoiselle avait une dot de mille cinq cents zlotys et qu'elle n'avait rien contre moi, mais qu'elle devait en parler à monsieur le président. Ma troisième visite fut en même temps mes fiançailles et, un mois plus tard, je me mariai, obtenant le même jour ma nomination au poste de cette ville. Après la cérémonie de mariage, il y eut une petite réception avec danse chez la tante, et à onze heures du soir nous étions déjà tous les deux dans un wagon de deuxième classe — la

tante nous avait remis les tickets après le mariage — et nous roulâmes, sous la force de la vapeur, vers notre nouvelle vie.

IX

— Eh bien, tout cela me semble une histoire assez banale, déclara Evguéni, quand Stalski interrompit, pour un instant, le cours de son récit. J'avais entendu parler avant de ces salons et de ces « tantes », et j'ai failli moi-même être l'hôte de l'un d'eux. Seulement, tout cela n'explique toujours pas votre... disons... antipathie pour votre femme. Vous avez donc dit vous-même qu'elle vous avait plu. Quelque chose se serait-il passé plus tard qui...

— Bien sûr! Dès le premier jour de notre vie commune, je compris que j'étais mal tombé. Et pas parce que ma femme ne m'aimait pas. Vous savez, je n'ai jamais eu la prétention de croire et je ne me leurrais pas qu'une femme puisse m'aimer vraiment. Cela m'était bien égal. Au contraire. Un grand amour c'est comme la haute aristocratie : noblesse oblige [1]. Et moi, je préférais toujours être libre de toute obligation. Je savais par expérience que l'on pouvait fort bien s'amuser, se distraire, et même vivre avec une femme, sans éveiller d'amour spécial. C'est vrai que vivre avec une femme et l'amuser, être son valet, son bouffon, son esclave et son banquier n'était point de mon goût. Tous ces verbiages sur l'altruisme, l'abnégation et autres niaiseries, je les considérais toujours comme des bêtises. Je vous avoue que je me trompais un moment en pensant : « J'épouse une fille

[1] En français dans le texte. (N.d.T.)

pauvre, sans protection et défense, alors en voyant que je l'entretiens par mon travail, que je lui donne position et respect dans le monde, elle voudra m'être reconnaissante, fera ce que je voudrai ». Et voici que dès les premiers instants de notre vie conjugale, je me suis persuadé que ma femme ne comprenait même pas tout cela. Non, ce n'est pas le mot, elle ne possédait même pas la capacité physique. Elle n'a pas de tempérament. Elle est frigide comme un poisson, maussade, toujours pensive, n'inventant jamais rien, sans initiative, et de surcroît, têtue et enragée là où elle peut me causer un désagrément. En un mot, tous ces défauts que j'ai notés, jusqu'à présent en désordre, chez différentes blondes, je les ai trouvés au complet chez elle, au plus haut degré. Notre attelage familial commença à grincer dès les premiers moments. Quelques jours, je m'efforçais encore de trouver langue commune avec elle, mais de sa part, je ne rencontrais que froideur et apathie. Quelques jours plus tard survint la catastrophe, désagréable certainement, mais pas pour elle seule.

Stalski se leva et fit quelques pas dans la chambre. Il faisait déjà assez sombre, aussi Rafalovytch alluma-t-il la lampe et la déposa sur la table.

— J'avais une servante. Une jeune femme magnifique, joyeuse, fougueuse, une de celles comme je les aimais. Le soir, après le dîner, ma femme se tait, regarde par la fenêtre et soupire ; je me tiens à table, je lis mon journal, j'essaie de lui parler, elle, c'est comme si elle ne m'entends pas. Bon, j'essaie une fois, une deuxième, et puis je me dis : « Que le diable t'emporte ! » Et je m'en vais dans la cuisine. Ici, ma servante Oryssia range la vaisselle, cire les bottes et fredonne tout doucement. J'arrive, je m'asseois, nous bavardons, nous plaisantons... Ma femme reste un peu debout près de la fenêtre, devient encore

plus maussade et va se coucher, et moi, je m'en fiche. Je me sens bien avec Oryssia. Il en fut ainsi une fois, une deuxième. Mais là, une nuit j'entends ma femme se lever du lit et s'approcher à pas de loup de la porte qui mène à la cuisine. « Tiens, tiens, me suis-je dit, elle est jalouse ! Elle m'épie. Voyons, voyons, peut-être que la jalousie réchauffera au moins son sang de poisson ». Et je continue à plaisanter avec Oryssia, je la pince... vous savez... Ma femme est restée une bonne demi-heure à écouter, et puis tout doucement elle s'est recouchée. Moi, bien après minuit, je suis allé aussi au lit et j'entends qu'elle pleure. « Ma foi, ma pauvre fille, me suis-je dit, tu ne m'en imposeras pas avec tes larmes, je suis dur à cette sorte d'arme ». Je fais semblant de ne pas entendre, je me couche et je dors tranquillement. Le lendemain, elle me boude, ne me parle pas. Je m'en balance. Tu ne veux pas parler, ne parle pas. Au déjeuner, elle est renfrognée, au dîner elle se taît. Alors, moi, le repas fini, je cours à la cuisine et je m'amuse avec Oryssia jusqu'à minuit. Cela dura ainsi quelques jours. Elle pensait certainement qu'elle triompherait de moi avec ses sanglots et sa tristesse, mais cela m'exaspérait davantage, m'indisposait encore plus contre elle. Tu es têtue, ma fille, eh bien, moi, je le suis encore plus !

Il racontait tout cela avec indifférence, en plaisantant presque, ne ressentant même pas l'impression de dégoût qu'il éveillait chez son auditeur. Evguéni était assis à table, la tête dans sa main, les yeux clos ; pour rien au monde, il n'aurait pu maintenant regarder Stalski en face.

— A la fin des fins ma bourgeoise ouvrit quand même la bouche et, bien entendu, commença d'une façon qui, au lieu d'améliorer la situation, l'aggrava davantage. Un jour comme je rentrai du bureau

et pris place à table pour dîner, elle me déclara :

« Ecoute, Valérien, ça ne peut plus durer ».

« Qu'est-ce qui ne peut plus durer ? »

« Tu le sais bien toi-même. Je suis ta femme ou je ne le suis pas ».

« Et alors ? »

« Tu dois renvoyer Oryssia ».

« Je le dois ? »

« Oui, tu le dois ».

« Je n'en vois pas la nécessité ».

« Je ne peux pas vivre avec elle dans la même demeure ».

« Mais tu n'y vis pas. Tu vis dans le salon, elle, dans la cuisine ».

« Je ne peux pas souffrir qu'elle se trouve plus longtemps dans la cuisine ».

« Elle fait mal la cuisine ? »

« Ne plaisante pas, Valérien ! Tu comprends très bien ce que je veux dire ».

« Si tu sais que je le comprends, alors je ne comprends pas pourquoi tu me le dis. Oryssia est une bonne servante, elle me plaît, et je ne vois pas la raison pour laquelle je devrais la congédier ».

« Donc, tu veux que je m'en aille ? »

« Je n'en vois pas non plus la raison. Il y a quelque chose qui ne te convient pas ? »

« Valérien ! Comment peux-tu me demander des choses pareilles ? »

« Tu vois bien que je peux, puisque je le demande. Et puis non, je ne vais pas te le demander, mais je te dirai tout simplement que je ne vois pas pourquoi tu te mets en colère. Tu es jalouse d'Oryssia ? »

« Moi, jalouse ? D'Oryssia ? » s'écria-t-elle, mettant dans ces paroles tout le mépris qu'elle emmagasinait en elle.

« Puisque tu n'es pas jalouse, que te faut-il donc ? »

« Que tu me considères, moi, comme ta femme, et non pas elle ».

« Ça dépend de toi. Si je trouvais auprès de toi plus de plaisir, je ne le chercherais pas dans la compagnie d'Oryssia ».

Elle se tut. Je croyais qu'ayant déballé tout son paquet, elle se calmerait. Ah ouiche ! J'allai au bureau et elle fit venir le déménageur et lui ordonna d'emporter la mallette d'Oryssia, elle paya le gage d'un mois à la servante et la congédia. Tout en larmes, Oryssia accourut à mon bureau et me raconta ce qui était arrivé.

« Oh, oh, pensai-je, ma jeune dame commence à montrer son caractère. C'est mauvais signe. Si je lui cède maintenant, dès les premiers pas, elle me battra vite au deuxième, au troisième, elle fera de moi son esclave. Eh non, ma petite dame, ça ne donnera rien ! Je ne t'ai pas pris pour femme pour supporter tes caprices ».

« Madame, lui dis-je le soir, rentré du bureau. Permettez-moi de vous demander de quel droit vous vous êtes permis de congédier Oryssia ? »

« Parce que tel était mon désir ».

« C'est une raison très importante, lui dis-je doucereusement. Mais permettez-moi de vous demander si, dans cette maison, ma volonté signifie quelque chose ? »

« La cuisine et la servante c'est mon affaire ».

« Mais si je vous priais de reprendre Oryssia à notre service ? »

« Si tu as envie de la reprendre, reprends-la, mais à l'instant même je quitte la maison ».

« Et si je vous priais intensément de reprendre Oryssia et de ne pas faire de scandale ? »

«Ha, ha, ha ! En voilà une prétention sauvage ! »

« Non, madame, il n'y a pas de quoi rire. Je prends cette affaire très sérieusement, et je vous prie encore une fois de bien y réfléchir ».

« Réfléchis-y toi-même. Je ne me dédis pas. Ou moi, je reste, ou elle ».

« Ma chère dame ! J'attire votre attention sur le fait que vous me causez un gros ennui ».

« Et toi, tu me causes un gros plaisir ».

« Si vous me faites un petit plaisir, je vous en ferai un plus grand et si vous me faites un gros ennui, je vous en ferai un plus gros encore ».

Elle claqua la porte derrière elle et s'enferma dans sa chambre à coucher. Le lendemain matin, elle ne se montra pas. Je sortis de la maison sans déjeuner et je dus prendre mon repas au café. Elle prépara le dîner elle-même et, bien entendu, le prépara mal, et le soir elle trouva une servante, une vilaine vieille bonne femme. J'essayai encore une fois de la raisonner.

« Ecoute, femme, lui dis-je cette fois sans ironie, parlons sérieusement. A quoi bon t'obstiner contre moi ? Tu ne souffrais nullement de ce que je parlais et plaisantais avec Oryssia et, l'ayant renvoyée, tu m'as causé un gros ennui. Quel besoin as-tu, pour un caprice, d'empoisonner notre vie commune ? Tu dis que tu me quitteras si je la fais revenir. Pourquoi raconter des enfantillages ? Tu sais bien toi-même que c'est impossible. Bon, disons que tu me quittes, et où iras-tu ? Tu sais fort bien que ta tante ne te reprendra pas chez elle, parce qu'elle ne t'hébergeait que pour te marier au plus vite, et, maintenant, elle ne voudra pas te revoir. Tu sais bien que si tu me quittes, ce sera un scandale pour moi aussi, cela me nuira dans l'opinion de mes supérieurs et que j'userai de tous les moyens juridiques pour te faire réintégrer le foyer conjugal, et de surcroît, je serai

forcé de crier sur les toits que tu m'as quitté pour te livrer à une vie amorale — et tu auras la voie coupée à toutes sortes d'occupations, pas une maison honnête ne te recevra. Pense un peu à tout cela ! C'est que, ma chérie, tu es entre mes mains, d'autant plus que ta tante m'a remis ta dot, et moi en tant que ton mari, je suis également ton tuteur, du moins tant que tu es mineure ».

Elle éclata en longs sanglots, resta comme brisée, mais ne dit mot.

« Tu vois, poursuivais-je, tous deux nous avons vu dès le début que nous n'étions pas un couple assorti, que nous ne ferions jamais un ménage heureux, que tu ne peux pas me satisfaire tout comme moi, je ne peux le faire. Mais qui sait si nous nous faisons l'un à l'autre, peut-être alors cela marchera mieux. Je suis un homme d'un certain âge et tu ne me changeras plus, mais toi, tu es jeune, tu dois te soumettre à moi. Tu dois faire tout ce qui est en ton pouvoir pour m'attirer à toi, pour que la maison m'attire au lieu de me repousser. En attendant Oryssia serait cet aimant, avec le temps tu pourrais l'être ».

Elle se dressa comme échaudée,— voyez donc, elle n'était pas habituée à ce qu'on lui parle à cœur ouvert, franchement.

« Non, non, non ! Je ne veux pas ! Pas un instant, je ne souffrirai que la concubine de mon mari vive dans ma maison ! »

« Allons, allons ! La concubine ! A quoi bon employer tout de suite un si vilain mot ? Est-ce qu'elle est une concubine ? Une servante, voilà tout. Qui est-ce que cela regarde le genre de travail qu'elle accomplit ? »

« Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Mieux vaut me noyer », répétait-elle.

« Eh bien, si tu ne veux pas, tant pis, dis-je. Je ne

veux pas non plus que tu me quittes ou que tu te noies. Je te cède cette fois-ci ou plutôt je vais attendre que tu le veuilles ».

« Jamais, jamais ».

« Oh, il ne faut jurer de rien. Tu ne me connais pas encore. Tu pourrais le regretter de m'avoir forcé à te céder ».

Elle me regardait, les yeux écarquillés. Elle a de grands yeux qui, dès l'abord, m'avaient beaucoup plu, mais là, quand une peur sauvage s'y dessina, ils me parurent être des yeux de veau.

« Quoi, tu vas... me battre peut-être ? »

« Ha, ha, ha ! dis-je en riant. Te battre ! Non, mon chou. Je ne te toucherai pas du doigt. Mais je te préviens toutefois. Tu payeras cher ma concession et tu me prieras peut-être toi-même de te battre. Pense un peu à cela ».

Elle écarquilla des yeux encore plus grands, devint toute pâle, puis tout à coup se mit à trembler comme dans un accès de fièvre, et fondit en larmes :

« Maman chérie, ma petite maman ! Sauve-moi ! Vois donc cette brute, cet ogre que j'ai épousé ! »

Et elle sortit en courant de la pièce pour s'enfermer dans sa chambre à coucher.

Ce fut notre dernière conversation.

X

Evguéni était assis, comme dans une brume. Il lui semblait qu'il regardait dans une cave pleine de pourriture et de vermines. Il était saisi d'effroi en pensant à la vie conjugale qui pouvait commencer par des scènes de ce genre. Les dernières paroles de Stalski heurtèrent son âme, comme une

voiture lancée en pleine course heurte contre une grosse pierre placée sur la route.

— Comment ça, la dernière ? demanda-t-il. Elle vous a quitté ?

— Non.

— Elle est morte ?

— Non.

Evguéni le regardait avec des yeux pleins d'étonnement et d'angoisse nerveuse.

— Rien ne s'est passé, reprit Stalski, indifférent, seulement moi, à partir de ce jour-là, j'ai cessé de lui adresser la parole. J'ai cessé de la connaître, de la voir, de me soucier d'elle. Je vis avec elle, comme si elle n'existait pas au monde.

Evguéni eut un de ces sourires forcés nuancé de timide scepticisme.

— Vous ne me croyez pas ? Vous croyez que ce n'est pas possible. Vous avez un peu raison. Je feins une indifférence complète, je fais semblant auprès d'elle de ne pas la voir, mais en réalité, non seulement je la vois, mais je l'observe même avec vigilance. Je suis un esprit systématique. Vous savez comme l'a dit le Tchèque : *« Nie bój se, Mařiška, ja tê budu pomalenki rizàl »* [1]. Je fais mon affaire tout doucement, tranquillement, froidement, mais elle ne s'en porte pas mieux.

Evguéni ne fut plus maître de lui. Il cracha et se dressa sur ses pieds.

— Monsieur ! dit-il. Je ne connais pas votre femme, mais même si elle était un chien, non, une hyène, ce serait encore un péché de la traiter de la sorte.

Stalski ne fut pas un instant troublé par ces paroles. Un rire cynique parut sur ses lèvres.

---

[1] Ne crains rien, Maroussia, ja vais te découper tout doucement (tch.)

— Ah oui, le lait idéaliste n'a toujours pas séché sur vos lèvres. Si vous viviez avec elle, vous verriez alors, si l'on peut se comporter autrement.

— Voyons, voyons, dites, comment vivez-vous avec elle ?

— Comment nous vivons ? Mais très paisiblement. Je ne lui parle pas, elle me rend la pareille. Le premier de chaque mois, je lui remets la somme nécessaire pour le mois — pas un liard de plus ; quant au reste de mes appointements, elle n'y a aucun droit. Je paie moi-même le loyer de la maison, le bois, le chauffage, la servante. Pour ce qui est de ses toilettes, elle se les paie elle-même des intérêts de sa dot. De quelle tyrannie peut-il être question ? Quel tort lui fais-je ?

— Eh bien, comment passez-vous la journée ?

— Normalement, comme il se le doit. Nous faisons chambre à part. Je m'enferme la nuit dans la mienne, elle, dans la sienne. En allant au bureau, d'habitude, je ne la vois pas. Nous dînons ensemble, mais nous ne nous adressons pas la parole. Si je veux dire quelque chose, je m'adresse à la servante. Autrefois, j'avais une chienne, Fidolka, une brave petite bête intelligente, alors je lui parlais. Il arrivait que je lui dise :

« Fidolka, si tu savais le procès intéressant qui vient de commencer au tribunal, aujourd'hui ! »

Et Fidolka, comme si elle voulait vraiment savoir, me saute sur les genoux, lèche mes mains, me regarde droit dans les yeux, et je commence à raconter. Ou bien une autre fois je lui fais :

« Fidolka, une troupe de comédiens est arrivée dans notre ville. Aujourd'hui on joue une comédie très drôle. Tu voudrais aussi la voir, hein ? Eh non, j'irai tout seul, et demain je t'en ferai le récit ».

Si quelque chose n'était pas apprêté comme je

l'aime, je m'adressais à Fidolka avec des reproches ; si ma femme sortait la tête enveloppée, je demandais à Fidolka ce qui troublait sa maîtresse. Si ma femme se mettait à parler,— je faisais semblant de ne pas l'entendre, et je ne parlais qu'à Fidolka. A la fin des fins — pensez donc ! — ma femme s'est débarrassée de Fidolka, elle l'a certainement empoisonnée ou noyée et, depuis ce temps, je n'ai plus à qui parler.

— Bon, mais que fait votre femme toute la sainte journée ?

— Qu'est-ce que cela me regarde ? Qu'elle fasse ce qu'elle veut ! Je ne veille qu'à une chose, à ce qu'elle n'ait pas d'amourette avec les hommes. Ça je ne le souffrirai pas. Pour cela je me suis fait faire une deuxième clef de sa chambre et je peux y entrer quand bon me semble. A part cela, je lui laisse la pleine liberté.

— Et elle supporte tout cela sans broncher ?

— Elle s'y est faite maintenant. Au début, elle pleurait des nuits entières dans sa chambre. Je m'endormais bien tranquillement sous ses sanglots comme sous le chant de la pluie qui tinte en automne, sur les gouttières en fer blanc. Elle est même venue quelques fois à ma porte, elle pleurait, demandait pardon, cognait sa tête contre le montant de la porte, mais on ne me prend pas avec ces trucs-là ! Je feignais de ne rien entendre et elle, toutes les larmes versées, revenait chez elle, et le lendemain elle apparaissait avec une mine renfrognée, cette expression de *Mater dolorosa* [1] que je déteste de tout mon cœur.

— Et vous n'avez pas pitié d'elle ?

— Non. Vous savez, il y a deux expressions de

---

[1] Mère douloureuse (lat.)

souffrance chez les hommes et chez les bêtes ; une qui éveille la compassion, et l'autre qui suscite une plus grande colère encore, une passion plus cruelle. Sa souffrance à elle — si seulement elle souffre — appartient à la deuxième catégorie. D'ailleurs, elle s'est jetée maintenant dans la dévotion. Un temps, elle avait pris l'habitude d'aller se confesser chez un jeune jésuite, mais je suis un vieux renard, je sais à quoi cela peut mener, j'ai fait une scène au jésuite ; il l'a renvoyée chez le vieux curé, et celui-là n'a pas envie de la confesser chaque jour ; il ne vient que de temps à autre chez nous, et lui, elle n'ose pas le recevoir pendant mon absence.

— Et ça fait longtemps que vous êtes avec elle dans ces rapports-là ?

— Dieu, merci, cela va faire dix ans.

— Eh bien, monsieur Stalski, je vous dirai franchement que vous êtes la bête la plus féroce de toutes celles que la zoologie connaisse. Parce que pas une bête ne fait souffrir sa victime aussi longtemps, et avec un tel acharnement.

— Ha, ha, ha ! répondit Stalski en riant. Il faudrait toutefois que vous voyiez cette victime. Nonobstant une souffrance de dix ans, elle a l'air encore tout à fait appétissant. Quand ma Fidolka vivait encore, il arrivait que je lui dise :

« Ecoute, Fidolka, il y a des femmes qu'on enlève... Comment cela se fait qu'il ne s'est pas trouvé de chevalier jusqu'à présent pour m'enlever ta maîtresse ? Elle ferait un assez beau meuble, et dans des salons plus beaux que les nôtres ».

A ces mots Fidolka se tournait vers elle : aou-aou-aou ! Elle ne devait pas l'aimer, sentant en elle son ennemie.

Evguéni avait des vertiges. Il se retenait pour ne pas cracher à la face de cet homme impudent et

cruel, pour ne pas le saisir à la gorge et l'étrangler ou le jeter par la fenêtre. Son visage brûlait de honte.

— Mon Dieu ! Et c'est ainsi que vivent les gens ! dit-il avec peine.

— Avec les femmes, vous savez, il faut être dur, l'instruisait Stalski. Il faut manifester son caractère. Il faut les prendre sous les pieds, autrement ce sont elles qui vous prendront. Ne vous indignez pas si fort, monsieur l'avocat. On voit que vous connaissez bien peu les secrets de la vie conjugale. Il y en a qui vivent encore pire. Avant tout c'est qu'ils vivent d'une manière brutale, ils se battent, se disputent de jour en jour. Et nous ? Une fois qu'on s'est dit qu'on n'était pas fait l'un pour l'autre, on vit ensemble pour la montre, mais, en réalité, séparément.

— Monsieur, ne mentez pas ! marmotta Evguéni d'une voix exaspérée. Vous vivez comme bon vous semble, d'accord, mais elle, vous la tenez sous votre pleine dépendance, sous votre surveillance.

— Parce qu'il faut tenir la femme à l'œil. La femme a une tête de linotte. Il lui faut bien peu et elle est prête à faire tant de sottises que dix hommes intelligents ne sauraient se dépêtrer de ce scandale.

Evguéni fit un geste de la main à cette logique.

— Mais il est temps de nous reposer. La nuit est courte, et demain j'ai du travail.

Stalski consulta sa montre, puis sans se lever du sofa, dit :

— Permettez-moi, monsieur l'avocat, de coucher ici et de passer cette nuit chez vous. J'ai un bon bout de chemin à faire pour rentrer chez moi et, présentement, c'est assez dangereux de se promener la nuit dans nos rues. Je ne vous dérangerai pas, je n'ai pas besoin de lit.

— Enfin, couchez ici si vous voulez. Je peux vous donner un oreiller et une couverture.

— Mais non, mais non, merci ! Je peux très bien dormir comme ça.

Evguéni lui rapporta un oreiller et une couverture.

— Oh, je vous remercie ! dit Stalski. Et puis, vous savez, vous faites une bonne action. Mon propre bavardage aujourd'hui et cette aventure avec cet idiot de Baran m'ont un peu irrité. Si je rentrais chez moi maintenant, je serais très méchant. Et dans ces cas, je suis tout à fait *« ungemütlich »* [1]. Vous savez quand je rentre si tard à la maison, j'ai un peu dans la tête ou bien je me sens en colère, alors je ne peux pas résister à la tentation d'enlever mes souliers et de me rendre à pas de loup, en chaussettes, dans sa chambre à coucher. J'ouvre tout doucement la porte, je m'introduis à l'intérieur, je vérifie s'il n'y a personne dans l'armoire ou sous le lit — avec les femmes, il faut toujours être prudent ! Et si après ça, elle ne s'est pas réveillée — parfois, elle a le sommeil dur, je m'approche du lit, je m'empare de la couverture et, d'un geste énergique, je la rejette du lit, sur le plancher. Elle se réveille en sursaut, comme si on l'avait plongée brusquement dans l'eau, se dresse sur ses pieds, ne sait pas au premier moment ce qui se passe, puis, elle me voit debout au pied du lit, une bougie à la main, et une expression de peur sauvage, de peur bleue se dessine sur son visage. Elle se tient comme figée, elle craint certainement que je l'étrangle un beau jour ou que je la tue de cette manière. Elle demeure comme ça, attend mon geste et retient son souffle pour pouvoir crier. Et moi, je me tiens debout, longtemps, j'admire sa terreur, puis, je me retourne et je vais me coucher.

---

[1] Insupportable (all.)

Et s'il m'arrive de trouver sa porte fermée de l'intérieur, je frappe si longtemps jusqu'à ce qu'elle se réveille et ouvre ; alors j'entre, j'inspecte tout dans la chambre, comme dans un cachot de prison, et je sors sans mot dire. Vous savez, mes visites doivent lui être sans doute très désagréables ; elle s'en est plainte le plus à monsieur le curé, et celui-ci a commencé à me démontrer que ce n'était pas très chrétien. Eh bien, il doit mieux le savoir que moi. Je lui ai plus d'une fois démontré que cela ne relevait d'aucun paragraphe juridique. Mais il ne faisait que lever les yeux au ciel, soupirait et reprenait :

« Monsieur Stalski ! Monsieur Stalski ! Vous n'avez pas une âme de chrétien ».

Voilà pourquoi je dis qu'en m'hébergeant cette nuit, vous me préservez contre une action antichrétienne, parce que je suis aujourd'hui dans un état d'esprit tel que j'en aurais une envie folle.

Sans entendre la fin du récit, Evguéni se rendit dans sa chambre à coucher, s'y enferma, semblant craindre que ce monstre veuille accomplir sur lui son action antichrétienne. Cette nuit il ne put fermer l'œil.

XI

Quelques mois passèrent. L'étude du docteur Rafalovytch prospérait de plus en plus. Il fut bientôt renommé dans tous les districts comme étant l'un des meilleurs avocats. Les paysans venaient à lui avec leurs peines et leurs plaintes, très souvent avec des procès depuis longtemps perdus, soit par négligence, soit par la mauvaise volonté des avocats précédents, et il arrivait souvent qu'ayant compris de quoi il s'agissait, il était forcé de renvoyer

ces gens sans rien arranger, bien qu'il comprît et ressentît vivement leur offense. Il avait pris pour règle générale de dire à chacun la pure vérité, de ne tromper personne par de vaines promesses, et dès l'abord cela ne fut point du goût de beaucoup de paysans habitués à se voir promettre par les avocats ordinaires, surtout les avocats juifs, d'abord un prompt et facile gain de cause, puis à être traités comme il faut, et, en fin de compte, être amenés à la ruine ou, dans le meilleur des cas, renvoyés de l'étude, les mains vides. Le docteur Rafalovytch n'aspirait visiblement pas à une popularité facile et rapide, mais menait sa ligne posément et avec persévérance, ne défendait que les affaires défendables où il voyait la possibilité de gagner le procès ; les pères de la ville qui, dès les premiers instants, avaient composé une formule sur lui : « c e s e r a u n d é m a g o g u e », furent vite obligés de se rétracter.

Toutefois le docteur Rafalovytch se montra novateur, conséquent et obstiné, dans une autre affaire : dès le début son étude fut ukrainienne et il prit pour règle que pas « un bout de papier » n'aurait le droit d'en sortir dans une langue autre que l'ukrainien. C'était une vraie révolution. Bien que légaux, ses agissements lui amenèrent mille désagréments, de l'aigreur, des récriminations, des reproches faits amicalement de la part de toutes sortes de fonctionnaires qui, sur le tard, étaient soi-disant forcés d'apprendre la langue et l'écriture ukrainiennes. A maintes reprises il vit ses requêtes rejetées, mais il revendiqua son droit et rien ne put le subjuguer : ni les instigations ni les rancunes, au contraire, il les réduisait à son habitude aux plaisanteries, décourageait par le rire, la bonté derrière laquelle se tenaient, en régiments armés, les invincibles arguments juridiques. Aussi, peu après, son opiniâtreté commen-

ça-t-elle à prendre le dessus. Après une ou deux démarches de ce genre, les magistrats, les trésoriers et les fonctionnaires autonomes commencèrent à accepter, sans faire d'empêchements et même sans grognements, les requêtes ukrainiennes, ils furent forcés d'abandonner les méthodes bureaucratiques ordinaires qui consistaient à laisser des « affaires » en sommeil et à les faire mariner jusqu'aux calendes grecques. Les paysans eux-mêmes qui, au début, l'avaient prié plus d'une fois de leur écrire les requêtes en polonais, parce que, avec l'ukrainien, ils avaient des embêtements dans les administrations, commencèrent à se persuader de leur droit et, grâce à ces formalités, se mirent à revendiquer le respect de leur nationalité et de leur personne, ressentant qu'ils avaient en cas de préjudice l'assistance assurée de l'avocat inlassable et doué. Cependant parmi les pères de la ville dont la tranquillité pourrie fut troublée par ces innovations, une autre formule se trouva vite prête pour définir le caractère particulier du docteur Rafalovytch : c'est un Moskal[1] ! Leurs cervaux obtus ne pouvaient le comprendre autrement. Un Ukrainien qui ne plie pas sous le joug polonais, n'aspire pas à la hiérarchie polonaise est soit un démagogue et un socialiste, soit un Moskal. *Tertium non datur*[2]. Tout au plus l'un et l'autre pris ensemble.

Evguéni ne s'en souciait pas et poursuivait tranquillement sa ligne. Déjà un mois plus tard, il vit qu'il ne viendrait pas à bout tout seul de tout le travail qui affluait et il engagea un stagiaire et deux clercs. Sans aucune publicité, sans racolage de clients, sans facteurs, par la seule force de son travail

---

[1] Moscovite, par ext. russe (ukr.)
[2] De troisième il n'est pas donné (lat.)

et de ses connaissances, il se rendait maître de la magistrature dans la ville, dans le district, dans tout l'arrondissement. Et tout en menant les affaires judiciaires et celles d'avocat, il faisait la connaissance des gens, de leurs rapports et de leurs intérêts. Il se faisait une idée des villages qui étaient riches, de ceux qui étaient plus pauvres, il voyait où les gros propriétaires étaient honnêtes et où c'étaient de fieffés coquins, il apprenait à connaître les araignées par les traces de leurs griffes qu'il voyait sur ses clients. Sans avoir encore parlé à personne de politique, dans le calme de sa chambre à coucher, tout doucement, ses affaires d'étude arrangées, il assemblait en un tout ses observations sur les gens et les circonstances, mesurait et évaluait les forces sociales et les contradictions sociales, recueillait des données pour pouvoir apprécier les caractères de certains paysans, curés, petits bourgeois, instituteurs du district et méditait sur le genre de travail que l'on pourrait commencer avec eux. Mais, fréquentant le monde, surtout les curés à toutes sortes de réceptions et fêtes paroissiales, il n'aimait pas parler politique dont eux étaient trop friands, tournait habituellement une conversation de ce genre en plaisanteries, et seulement à quelques-uns dont il était plus sûr, il disait de temps à autre : « On verra », « c'est une affaire trop grave pour être traitée, le verre à la main », « le temps viendra, on en parlera ».

En revanche, il ne cessait de rabâcher à tous et à toute occasion la nécessité d'organiser un travail local concernant l'essor économique du peuple. « Notre paysan est un mendiant, un valet de seigneur, de Juif, de qui vous voulez. De quelle politique peut-il être question ? Quelle politique pouvez-vous faire avec des mendiants ? Quelles élections ferez-vous

avec des gens pour qui un morceau de saucisson ou une assiette de galantine est une friandise, plus compréhensible que toutes vos diètes et vos conseils d'Etat ? Essayez donc de l'organiser pour une lutte économique, formez donc des caisses d'emprunt dans les communautés, des élévateurs, des boutiques, habituez-les à administrer, à acheter, à se soucier du lendemain ; après nous déployerons cette organisation sur des districts entiers, nous mènerons une lutte systématique contre les usuriers, les taverniers, les banques juives. Et vous allez voir qu'à mesure que notre force économique s'accroîtra, nous conquerrons des droits nationaux, et le respect pour notre peuple ».

Friands de débats, les curés et les intellectuels dont le patriotisme s'achevait d'ordinaire par des débats, applaudissaient ces paroles ou soulevaient leur voix contre elles, mettant en garde contre la révision excessive du « matérialisme économique » et des « idées stomacales ». Mais Evguéni ne discutait jamais avec ce genre de personnes et leur abandonnait une victoire facile, mais, par contre, jamais par la suite, il n'engageait avec eux de conversation sérieuse. Il cherchait des hommes chez qui les paroles allaient de pair avec les actions ; seulement avec ces personnes-là, il parlait plus intimement, faisait d'eux un lien, petit mais très ferme, de « sa communauté ».

Quoique tout cela se fît tout doucement, imperceptiblement, sans bruit et sans couverture politique, on ressentit quand même dans le district, jusqu'ici sourd et perdu, un courant de vie. Aux petits conciles, les popes bien que s'en tenant toujours à leurs cartes préférées, parlaient toutefois, de plus en plus fréquemment, d'affaires dépassant les limites de la simple paysannerie, des moyens d'aider les paysans

à prendre en bail une prairie chez le seigneur, de procéder à l'élection d'un honnête conseil social, de fonder une Maison du peuple. Les paysans se mirent à observer d'un œil plus attentif l'administration des conseils sociaux ; des plaintes sur l'abus et les désordres dans les caisses affluèrent à la starostie et au département de district, des députations de paysans se rendirent à plusieurs reprises au département régional, et deux ou trois cas s'achevèrent au tribunal criminel et amenèrent des maires et des adjoints très *« porządnych »* [1] en prison. Tout ça avait encore l'air inoffensif, semblant découler de soi, tout ça n'avait aucune couleur politique, mais on voyait partout la même main, le même travail.

— Monsieur l'avocat ! dit une fois le staroste, rencontrant le docteur Rafalovytch dans une société et le menaçant plaisamment du doigt. Je crois que nous allons nous battre.

— Seulement si vous me déclarez la guerre, monsieur le staroste, répondit Evguéni d'un ton également enjoué.

— Mais vous minez clandestinement mes positions !

— Dieu m'en préserve ! répliqua Evguéni avec une indignation facétieuse. Je ne mine rien clandestinement. En ce qui concerne les usuriers et les sangsues humaines, disons que je mène une guerre ouverte et impitoyable contre eux. C'est vrai. Mais je n'ose pas penser que c'étaient ça vos positions, monsieur le staroste.

— *Ach, junger Mann, junger Mann !* dit le staroste, employant l'allemand selon l'habitude des vieux bureaucrates, et tapant l'épaule d'Evguéni. *Sie ver-*

---

[1] Honnête, probe, comme il faut (pol.)

stehen nichts von Politik [1]. Puisque vous menez une guerre contre les usuriers, pourquoi ne vous en prenez-vous pas à Wagmann ? C'est bien l'usurier le plus redoutable et le plus grand de tout notre district. Pourquoi ne luttez-vous pas contre lui mais, au contraire, le soutenez-vous ?

— Moi ? Je le soutiens ?

— Ma foi oui ! Vous voyez comme je vous ai attrapé ! Vous soutenez un usurier, la pire des sangsues ! Vous le soutenez par le fait même que vous demeurez dans sa maison.

— J'y demeure, parce que la maison m'est très commode, et j'y demeurerais si celle-ci vous appartenait et que vous la louiez, monsieur le staroste. Quant aux affaires usuraires de Wagmann, jusqu'à présent je n'ai pas encore eu affaire avec.

— Vous n'avez pas eu affaire avec elles ? Mais il a dressé ses filets dans tous les villages.

— Je n'en sais rien. Si je tombe sur une piste, vous pouvez me croire, monsieur le staroste, que je ne prendrai pas garde à ce qu'il est mon logeur et moi son locataire, je l'acculerai comme je le pourrai au pied du mur.

— Eh bien, si c'est sérieusement votre désir, je pense que l'occasion ne se fera pas attendre.

XII

En effet, le docteur Rafalovytch n'eut pas longtemps à attendre l'occasion. Un soir, lorsqu'il se trouvait seul à l'étude et s'apprêtait à la fermer, un Juif de haute taille, vêtu d'un long sur-

[1] Ah, jeune homme, jeune homme! Vous ne comprenez rien à la politique (all.)

tout, maigre, portant une barbe noire et de longs peyoss [1] parut à la porte et, après un salut, s'y arrêta, sans mot dire.

— Vous désirez ? demanda Evguéni, s'approchant de lui.

— Je suis Wagmann, répondit le Juif, avançant d'un pas.

— Le propriétaire de cette maison ?

— Oui.

— Enchanté.

Evguéni lui tendit la main. Il ne l'avait jamais vu jusqu'ici, parce que, quand il avait loué l'appartement, Wagmann était absent, et il s'était entendu avec sa femme à laquelle il avait payé le loyer pour six mois et qui gérait toutes les maisons qui, d'après la tradition juive, étaient portées sur son nom.

— A savoir encore si vous serez enchanté, dit Wagmann avec un petit sourire.

— Pourquoi donc ? M'apporteriez-vous une mauvaise nouvelle ? Me donneriez-vous congé ?

— Oh non ! Mais je sais que toutes sortes de messieurs vous ont battu et rebattu les oreilles que j'étais un usurier, une sangsue, un homme redoutable.

— Eh bien, alors je suis doublement enchanté d'apprendre de vous que ce n'est pas vrai.

— Et si vous appreniez que c'est vrai ?

— Ma foi, dit Evguéni en riant, vous seriez alors le premier usurier à l'avouer ouvertement, et en ce cas il est très curieux tout de même de faire la connaissance d'un merle blanc. Mais avant tout, veuillez m'excuser de vous parler ainsi sur le pas

---

[1] Boucles de cheveux que les Juifs polonais qui d'ailleurs ont la tête rasée, laissent croître au-dessus des oreilles et tomber le long de la figure. (N.d.T.)

de la porte. Vous avez une affaire à me soumettre ?

— Non. Je pensais que vous aviez un peu plus de temps libre aujourd'hui. Je m'apprêtais depuis longtemps... je voulais vous parler de choses et d'autres...

— A votre service, quoique de temps libre, je n'en ai pas de trop. En ce cas, permettez-moi de fermer l'étude et je vous prierai de monter chez moi.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'appartement d'Evguéni, celui-ci pria Wagmann de prendre place et lui offrit un cigare, mais Wagmann refusa en affirmant qu'il ne fumait pas.

— Je dois vous dire, monsieur l'avocat, fit-il, regardant de biais Evguéni, que je me suis bien renseigné sur vous avant de venir vous voir : de quelle famille vous provenez, où vous avez fait vos études, où vous avez exercé votre profession. Cela se pratique d'ordinaire chez nous, lorsqu'on veut avoir affaire à une personne.

— Oh ! Donc, vous voulez avoir affaire à moi ?

— Oui. N'ayez pas peur, il ne s'agit nullement d'une affaire usuraire ni de celle dont ces messieurs vous ont prévenu contre moi.

— Je suis très curieux de l'apprendre.

— Eh bien, avant que nous nous mettions à en parler, il faut que je vous dise quelques mots sur moi-même. Parce qu'il ne suffit pas que je vous connaisse ; il faut que vous appreniez à me connaître et que vous ne vous engagiez pas à l'aveuglette.

— Parfait.

— Donc, je vous dirai que je suis en effet un usurier. A quoi bon dissimuler la vérité, n'est-ce pas ? Cela signifie que je ne l'avouerai pas à monsieur le staroste ni à monsieur le président, mais

à vous, je dois le faire. Je dirai plus encore : mes collègues-usuriers me considèrent comme le plus redoutable et le pire des usuriers, parce que je connais les lois, des milliers de trucs, je connais les hommes et la nature humaine, et je sais si bien les embrouiller qu'ils ne font que se débattre dans mes filets, mais ne peuvent jamais s'en dépêtrer.

— Oh, vous êtes un homme dangereux, dit Évguéni en riant, continuant à considérer les aveux de Wagmann comme une bonne plaisanterie.

— Les autres vous l'ont déjà dit, donc, je n'ai pas besoin de le répéter, repliqua Wagmann tranquillement et gravement. Seulement, voyez-vous, monsieur, entre moi et les autres usuriers il y a une différence. Vous savez, parmi les usuriers il y a des spécialistes : les uns prêtent de l'argent, d'autres font de l'usure sur le blé, le bétail, la nourriture des paysans ; il y en a qui misent sur les paysans, d'autres sur les officiers, les uns prêtent à gages, d'autres sur des lettres de change. J'ai essayé toutes sortes de procédés et je me suis fait... comment vous dire... le bienfaiteur des bienfaiteurs.

Évguéni éclata d'un rire sonore.

— Je ne plaisante pas, reprit Wagmann gravement. Vous savez bien qu'on appelle les usuriers les bienfaiteurs de l'humanité. Et moi, je suis le bienfaiteur seulement d'une partie.

— De laquelle, je vous prie ?

Wagmann pencha la tête de côté, comme s'il méditait sur la manière d'exprimer sa pensée.

— C'est ainsi. Je divise les hommes en deux parties : les uns ce sont ceux qui travaillent, creusent la terre, rabotent les planches, taillent, cousent, bâtissent. Ce sont les gens simples. Mais il y a les autres, ceux qui font du bien à ces simples gens, et rien de plus. Le seigneur, disons, que fait-il ? Il veille à

ce que les domestiques et les journaliers ne perdent pas leur temps, fassent bien leur travail, servent fidèlement. Saurait-il lui-même faire convenablement un travail, saurait-il servir fidèlement, ça personne ne le demande. Il vit seulement pour que les autres accomplissent bien le travail pour lui, pour qu'ils servent fidèlement. Il apprend aux autres l'amour du travail, la précision, la fidélité,— en un mot, il leur fait du bien,— et vit de cela. Vous comprenez maintenant pourquoi je l'appelle bienfaiteur.

— Je comprends, je comprends...

— Ou bien dans notre ville, prenons monsieur le staroste, monsieur le président, monsieur l'inspecteur, messieurs les magistrats — que font-ils ? Ils font du bien aux autres, et rien de plus. Ils maintiennent l'ordre, préservent la justice, apprennent aux gens à aimer la patrie et à respecter les lois. Que vous fait-il de plus ?

— Est-ce que je me plains, moi ?

— J'ai longtemps observé tous ces ordres et vous savez, monsieur l'avocat, j'ai été frappé par la grande inégalité. Chacun fait du bien à ce sale paysan, à cet artisan, à ce pauvre gueux, au trafiquant, chacun se soucie de lui, de son corps et de son âme, chacun applique tous ses efforts pour lui enseigner l'amour du travail, l'exactitude, la justice, l'amour de la patrie, et mes camarades — les usuriers — leur apprennent même à vivre sans terre, sans maison et sans pain. Et à ces bienfaiteurs, à ces maîtres, personne ne leur enseigne rien. Ils ont soi-disant tout appris dans les écoles. Eh bien, monsieur, j'ai senti leur tort, je me suis mis à leur faire du bien, à me soucier d'eux, à les faire passer par mon école, et je vous dirai que je peux me vanter d'avoir obtenu des succès considérables.

L'intérêt avec lequel Evguéni écouta dès le début

les paroles de Wagmann, se transforma peu à peu en dégoût. Ce qu'il avait d'abord pris pour une plaisanterie, commençait à friser le cynisme.

— Je ne comprends pas, monsieur Wagmann, pourquoi, à vrai dire...

— Je m'excuse, l'interrompit Wagmann tout à fait sérieusement, et ses yeux commencèrent à avoir une lueur étrange. Je suis venu pour me présenter et je veux me présenter ni meilleur ni pire que je ne suis. Je vous ai dit : je suis un usurier. Maintenant, je vous dirai plus : j'ai tendu mes filets dans tout le district. Vous ne trouverez pas ici de seigneur, de fermier, de fonctionnaire qui ne soit plus ou moins dans ma poche. Et puis, il faut que vous sachiez que celui qui est tombé entre mes pattes, ne peut s'en tirer à moins d'un miracle de Dieu. J'ai des moyens, des complices discrets, des conseillers et des aides... Je mène mes affaires honnêtement ! Et ne pensez pas, monsieur, que je veuille vous suborner pour que vous deveniez mon avocat, que vous défendiez mes intérêts dans les tribunaux. Dieu merci, je connais les lois autant que j'ai besoin de les connaître. Et nos messieurs ont beau serrer leurs poings contre moi et mordre leurs lèvres, ils ne peuvent rien contre moi avec les lois. Ha, ha, ha ! Ils connaissent une loi, moi, je connais dix moyens de la contourner. Ils connaissent les paragraphes — bon, qu'est-ce que c'est que ces paragraphes ? Mais moi, je sais beaucoup plus ! Je connais leurs côtés faibles, leurs habitudes, leur manque d'esprit de pratique, leur malhonnêteté, leur manque d'économie, leur fainéantise, et tout cela, ce sont mes aides. Non, monsieur, jusqu'à présent je n'avais pas d'affaire en justice, et j'espère ne pas en avoir de sitôt. Aussi, n'avez-vous pas besoin d'avoir peur que je veuille vous compromettre avec ma clientèle. Certes oui,

ces messieurs seraient fort aise, si je le faisais. Ils auraient une arme contre vous.

— Pourquoi ont-ils besoin d'arme contre moi? s'étonna Evguéni.

— Pourquoi? Monsieur, comment pouvez-vous le demander? C'est qu'ils voient un ennemi en vous, ils ont peur de vous, ils seraient contents de vous compromettre d'une manière ou d'une autre.

— Je ne sais pas à quoi cela leur servirait.

— Vous n'êtes pas de leur milieu. Vous êtes Ukrainien, avocat des ruraux. Ils ont peur que vous ne montiez les paysans contre eux, ne dévoiliez leurs saletés et leurs turpitudes — diable sait de quoi ils ont encore peur. Vous savez celui qui a du saindoux sur la tête craint le soleil.

— Et pourtant je ne comprends pas en quoi je puis vous être utile... ou bien vous à moi, dit Evguéni.

— Vous ne pouvez rien pour moi. Quoique en certaines choses, si, mais nous en reparlerons plus tard. Mais ne pourrais-je pas vous aider en quelque chose? Vous savez, je connais ici, dans tout le district, ce que vaut chaque homme.

— Qu'en ai-je besoin?

— Eh bien, si vous voulez mener votre politique ici, exercer votre influence, cela pourrait vous être d'un grand secours. Je sais, vous voulez faire quelque chose parmi les paysans. Eh bien, tout le monde se dressera aussitôt contre vous,— vous verrez. Rappelez-vous que tous vos adversaires, je les ai dans ma poche, et que je suis prêt à vous aider.

Sans mot dire, Evguéni serra la main de Wagmann.

— Ce sera pour plus tard, poursuivit Wagmann. Et, maintenant, je voudrais vous dire une chose. Monsieur le maréchal de district, celui qui, il n'y a

pas longtemps, avait une révolte dans son village et qui a fourré vingt paysans en prison — vous savez, ceux que vous avez défendus... Je me suis laissé dire que vous lui avez intenté un procès pour le pré ?

— Oui.

— Pardonnez-moi, si je me permets de vous donner un conseil. En fait, ce serait plutôt un conseil pour les paysans de ce village. Le pré pour lequel vous êtes en procès a en tout vingt arpents. Que vaut-il ? Cinquante florins. Cependant son procès doit déjà monter à 500, et pendant la révolte et l'exécution militaire, les paysans ont connu des dommages qui coûtent d'autres 500, sans parler de la prison qu'ils ont dû faire et du nombre des blessés... Eh bien, dites-moi, est-ce une affaire ça ?

— Que faire s'ils se sentent dans leur droit, et le seigneur cherche manifestement la dispute, hein ?

— Il la cherche, parce qu'il ne peut faire autrement. Parce que le malheur le presse. Vous savez, monsieur, il faut me demander comment vit ce seigneur-là. Et encore quel avantage tirerez-vous de lui de ce procès ? Aucun, quand il porte tout son Saint-Crépin ! Monsieur est endetté, son domaine grevé d'hypothèques, mais il est bien épaulé au Palais de Justice. Il ne sera pas facile de gagner avec lui, et si vous gagnez, de profit, vous n'en aurez pas. Je vous conseillerais mieux : que vos paysans aillent chez lui, mais avec vous ! Et assoupissez le différend. Mais il ne faut pas l'accommoder comme l'ont fait les paysans jusqu'ici. Il ne voudra même pas vous parler. Mais je vais vous donner ses lettres de change et ses traites, faites un petit extrait de son tableau et mettez-le au pied du mur : ou les enchères, monsieur, ou vous acceptez de nous vendre tout votre domaine.

Evguéni écarquilla les yeux.

— Je ne vous comprends point, monsieur Wagmann.

— Dame, c'est parce que vous n'êtes pas accoutumé à avoir affaire à des usuriers comme moi, dit Wagmann avec un petit sourire. Or, je veux faire déguerpir tout doucement ces messieurs-là des villages. C'est pour ça que je m'empresse de la sorte auprès d'eux. Quant aux paysans, je ne veux rien avoir avec eux,— ça ne me convient pas. Aussi, je vous demande de m'aider. Voyez-vous, vous avez la réputation, dans tout le district, d'être un homme aisé, très aisé. D'où vous vient cette renommée? Qui le sait! Il se peut que je l'aie répandue moi-même ou peut-être ce n'est pas moi. Toujours est-il que cela m'arrange parfaitement. Je veux vous faire confiance, je vous remettrai les lettres de change et les traites de monsieur Brykalski que je possède,— et il y en a un beau petit tas, presque la moitié de la valeur de son domaine. L'autre moitié est noyée dans les banques. Ainsi, possédant tous ces papiers, vous pouvez réduire à l'instant même ce monsieur à la besace. Au commencement, il va gronder, puis deviendra plus doux, après il enverra sa femme pleurer devant vous, mais tenez-vous le pour dit, tout ça c'est de la comédie, parce que cette femme est la cause principale de sa ruine.

— Non, mais dites un peu que peut me faire qu'il soit réduit à la mendicité? Il faut acheter le domaine.

— Que les paysans l'achètent.

— Les paysans l'achèteraient bien, mais ils n'ont pas les fonds.

— Quels fonds faut-il? Ce qui est emprunté à la banque restera sur l'hypothèque, et ce qui est chez moi,— ma foi, on s'arrangerait toujours.

Evguéni n'arrivait toujours pas à s'orienter. Il ne voulait tout simplement pas y croire, d'autant

moins que tout en Wagmann disait de deviner tout ce qu'on voulait en lui sauf son amour pour le paysan. Mais, au lieu de poursuivre l'entretien, Wagmann tira un paquet de lettres de change et de traites, les étala, pria Evguéni de les examiner et de se persuader de la véracité de ses paroles, ensuite il se mit à raconter l'histoire de chacun de ces papiers qui, pris ensemble, signifiaient la ruine complète d'une maison de hobereau. Tout le domaine seigneurial était évalué à 120 000 florins. Il avait pour 50 000 de dettes hypothécaires, et Wagmann avait entre ses mains des lettres de change et des traites pour 55 000. La propriété était dans un état d'abandon, et les besoins, immenses, parce que les maîtres avaient deux demoiselles qui étaient déjà fiancées, et une qui était en âge de se marier, et puis la dame du domaine (la belle-mère des demoiselles) adorait la vie mondaine. Les maîtres dépensaient dix mille florins annuellement, et le domaine n'en rapportait que cinq mille au plus, six, si l'année était bonne.

Après avoir examiné les papiers et entendu toute l'histoire, Evguéni secoua la tête.

— Je doute que les paysans puissent acheter ce domaine. Le morceau est trop grand pour leurs forces. D'où prendraient-ils tous ces capitaux pour couvrir au moins vos lettres de change ?

— Eh, monsieur, fit Wagmann, se penchant vers lui et baissant la voix. Il faut que vous sachiez que c'est moi qui a i f a b r i q u é ces lettres de change. Cela ne veut point dire qu'elles soient falsifiées, oh non ! Monsieur Brykalski ne niera aucune d'elles, comme il ne peut pas porter plainte contre moi pour aucune d'elles. Vous voyez que presque chaque lettre ici est portée sur un autre acceptant. Tout ça c'est mon argent, seulement différents Juifs l'ont prêté au maître du domaine, et jusqu'ici celui-ci croit

que pas un des créanciers ne sait rien de l'existence de l'autre. Et encore une chose. Vous voyez cette lettre de change pour 8 mille. Combien, croyez-vous, lui en a-t-on effectivement prêté, hein ? Trois mille en tout, mais à condition qu'à l'expiration de trois mois, le propriétaire le rende avec un intérêt de 12 %. Et s'il ne le rend pas, il payera pour chaque mois qui suivra 20 %. Bien entendu, il n'a pas rendu l'argent, et un an après la vieille lettre de change est allée au feu, et la même dette figurait sur une nouvelle lettre de change avec la somme de 4000. Une nouvelle année s'est écoulée, le maître a fait de nouveaux emprunts pour deux cents florins et recopié la lettre pour une somme de 5 mille, et, maintenant, après cinq ans, c'est la cinquième lettre, et la dette est montée jusqu'à 8 mille. Il en va de même avec presque toutes les autres. Oh, nous savons les chatouiller, ces petits seigneurs. Et si jamais les paysans veulent acheter le domaine, je leur ferai grâce de tous les intérêts, vous me comprenez, monsieur ? Ils ne me rendront que le capital, et pas forcément sur l'heure. Des 50 mille il ne restera peut-être que 18 ou 20 mille.

L'étonnement d'Evguéni fut grand à ces paroles.

— Je vous comprends de moins en moins, monsieur Wagmann, dit-il. Prenez vos papiers !

— Eh bien, vous ne voulez pas suivre mon conseil ? demanda Wagmann, rangeant ses lettres de change.

— Je vais essayer. Je n'ose pas rejeter votre conseil, parce que ce n'est pas mon affaire, mais celle de mes clients. Seulement, je ne comprends pas votre intérêt dans tout cela.

— Mon intérêt ? Dois-je avoir un intérêt ?

— Voyons, un commerçant,.. comme vous dites, un usurier...

— Je vous ai déjà dit pour qui j'étais un usurier.
— Et vous voudriez aider les paysans ?
— Si je veux les aider ? Hum... Que vais-je vous dire, oui ou non ? Vous avez le droit de ne pas me croire. Mais demandez à l'occasion l'opinion du curé Zvarytch, de Babyntsi.
— Je le connais.
— Eh bien, demandez-lui ce qu'il pense de Wagmann, et moi, je ne vous dis plus rien.
— Ça va. En attendant je vais faire venir les paysans du domaine de monsieur Brykalski et je leur conseillerai de se mettre à l'achat du village.
— Mais je vous en prie, pas un mot de moi ! Dites, s'ils sont d'accord que vous pouvez leur donner un coup de main.
— Et s'ils ne sont pas d'accord ?
— Alors, je vous conseillerais d'acheter vous-même ce domaine.
— Moi ? Mais pour quel argent ? Et puis à quoi bon ?
— Monsieur, dit Wagmann, approchant ses lèvres de l'oreille de l'avocat, je vais vous confier un secret : ce domaine possède trente arpents de bois mixte avec de beaux vieux chênes. Une de mes connaissances m'écrit de Hambourg que, sous peu, on aura besoin là-bas de 500 000 chênes pour la construction de vaisseaux. Les agents se rendront dans tous les pays, ils payeront bien. Comprenez-vous ce que cela veut dire ? Vous achetez aujourd'hui, vous attendez un an et vous vendez vous-même les chênes — et je les connais, ces chênes ! Faites à tout hasard un tour par là-bas, voyez vous-même, passez chez le forestier, demandez-lui combien il y a là-bas de chênes. Je suis certain qu'il y en a dans les dix mille, bons pour les vaisseaux. Disons qu'on vous donne

pour un chêne *loco* [1] seulement 10 florins, vous avez cent mille net. Cela signifie que vous avez acquis tout le domaine pour 20 mille, et si vous voulez, vous pouvez faire don aux paysans de tous les champs, des métairies, des meules de foin, des prairies, et vous ne perdrez rien.

— Allons, monsieur Wagmann, c'est de la fantaisie, ça.

— Non, ce n'est aucune fantaisie, vous pouvez me croire. D'ailleurs, non, ne me croyez pas, assurez-vous d'abord, si je mens.

— Mais pourquoi ne faites-vous pas vous-même cette transaction ?

— Ce n'est pas de mon ressort. Et puis à quoi bon ? Je n'ai pas d'enfants,— là-dessus, il poussa un profond soupir,— nous sommes deux, ma femme et moi, et avec ça nous avons tant d'autres affaires en mains. Qu'en avons-nous besoin ? Je voudrais beaucoup, monsieur l'avocat, que vous vous mettiez à cette affaire. Je vous connais, j'ai confiance en vous et je sais que vous le ferez bien, et au profit de ces gens-là. Et si vous ne voulez pas, je trouverai toujours un Juif qui me baisera encore les mains. Mais je ne sais pas si vos gens en profiteront.

Evguéni promit de s'occuper de cette affaire et prit congé de Wagmann. Puis il arpenta longtemps, jusqu'à minuit environ, sa chambre et réfléchit aux paroles de cet usurier singulier. Tout n'était pas clair pour lui, et il décida, à la première occasion, de se renseigner sur lui auprès d'autres personnes.

---

[1] Sur place (lat.)

XIII

Le docteur Rafalovytch avait presque entièrement oublié sa rencontre fugitive avec la dame en noir, ce dimanche, quand il se rendait avec Stalski louer l'appartement. Quelques mois avaient passé depuis lors, et il ne l'avait plus jamais revue. Du reste, son travail à l'étude, les perpétuels jours d'audience et les milliers de soucis permanents qui passaient par sa tête, ne lui donnaient le temps de penser ni à cette apparition ni au drame qu'elle évoquait dans son cœur. Mais voici que le lendemain, après la visite de Wagmann, une petite aventure effleura à nouveau, dans son âme, cette corde sensible qui semblait cassée.

Ce jour-là, exceptionnellement, il n'y avait pas d'audience au Palais de Justice, aussi pouvait-il se reposer un peu. Levé à huit heures, il prit son petit déjeuner à la maison, puis écrivit quelques lettres à ses amis de Lvov, ainsi qu'aux paysans de Bourkotyne qui venaient d'ordinaire chez lui pour l'affaire du procès avec leur seigneur et qui lui semblaient plus intelligents et plus influents que les autres, et, après avoir rapporté les lettres à l'étude pour les faire poster, après avoir donné quelques dispositions à son stagiaire, il remonta chez lui pour lire un peu les nouveaux livres parus récemment qu'il avait reçus de Lvov. A cette époque, un nouveau livre ukrainien était une chose rare en province, aussi Evguéni suivait-il d'un œil vigilant non seulement les affaires politiques et économiques, mais aussi les belles lettres, et pas seulement ukrainiennes. Il appartenait à cette génération qui s'était déjà façonnée sous l'influence de l'européanisme dont Dragomanov avait obtenu droit de cité en Galicie ukrainienne, et il s'intéressait à beaucoup de choses aux-

quelles ses collègues polonais et juifs — avocats et magistrats — ne s'intéressaient pas.

Ayant lu quelques dizaines de pages d'un livre, Evguéni le mit de côté et se leva. Le livre l'avait ému, il éprouvait un besoin de mouvement et il se leva pour arpenter la chambre et réfléchir, analyser ce qu'il avait lu. Après avoir fait quelques fois le tour de sa chambre, il s'arrêta près de la fenêtre qui donnait sur le parc de la ville, et demeura aussitôt comme cloué sur place. Ses yeux convergèrent vers un endroit et ne purent s'en détacher.

Juste en face de sa fenêtre, à une distance de quelques vingt mètres, derrière la haie vive qui ceinturait le parc, montait un large sentier et, à son tournant, grimpait un peu et disparaissait dans l'épaisseur des hauts épicéas. A l'endroit où le sentier se noyait dans l'ombre, dévalant la pente, se trouvait un banc sous l'épicéa, de loin presque invisible et caché des autres parties du parc, mais bien visible du haut de la fenêtre. En ce moment, la dame en noir était assise sur ce banc, cette fois-ci sans voile à son chapeau, le visage tourné juste vers la fenêtre d'Evguéni. Y ayant jeté un regard fortuit, Evguéni ne put détacher son regard de ce visage. Il se rappela aussitôt les traits familiers. Il est vrai que, cette fois aussi, il ne la voyait pas distinctement, car les rayons du soleil tombant obliquement de derrière l'épicéa, éclairaient bien le sentier qui paraissait être une immense feuille de papier étalée au milieu de la sombre verdure, illuminaient le banc, mais la dame qui y était assise, était dans l'ombre, de sorte que seul son visage oblong luisait d'un éclat mat, profilant à peine ses contours fins. Mais à sa vue, Evguéni éprouva ce battement depuis longtemps si familier à sa poitrine et qu'il n'éprouvait pas à la vue d'un autre visage.

— Serait-ce elle ? se demandait-il et il tendait sa vue pour mieux la voir, la reconnaître. Il se tenait près de la fenêtre fermée et avait peur de l'ouvrir, avait peur de bouger pour ne pas effaroucher la vision, il était debout à moitié caché derrière le châssis de la fenêtre de manière qu'elle ne pût le voir, si vraiment, comme il le supposait, elle surveillait des yeux sa fenêtre.

« Je vais attendre qu'elle se lève, pensait-il. Je la reconnaîtrai tout de suite à sa démarche ».

Mais la dame ne se levait pas. Sans se détourner, elle était assise, immobile, comme une statue de pierre. Dans une main, elle tenait son parapluie, l'autre était nonchalamment posée sur l'appui du banc, comme si elle se reposait après une marche trop longue.

Evguéni était aussi debout, n'osant pas bouger. L'inquiétude allait croissant dans son âme. L'incertitude le tourmentait.

« Est-ce elle ou n'est-ce pas elle ? » songeait-il. Il s'efforçait de repousser la pensée que ce pouvait être elle. Que ferait-elle dans ces parages ? Pourquoi regarderait-elle ma fentêre ? Mais une voix intérieure invincible lui murmurait en même temps des choses si exquises, si charmantes, extrayait de son âme les joyaux d'un sentiment si sincère et si profond, que son cœur se mit à battre plus vite, des points noirs, roses et dorés commencèrent à danser devant ses yeux, un frisson parcourut son corps, un flux de sensations se mit à noyer sa raison, à arranger ses pensées à sa manière. Il saisit son chapeau et courut dans la rue.

« Je vais arriver de derrière l'angle, je vais entrer au parc et passer devant elle, comme ça je vais savoir si c'est elle ou non ».

A la pensée que ce pouvait être elle, que, dans

un instant, il allait voir ce visage si cher qu'il n'avait pas revu depuis dix ans, mais qui, toutefois, ne s'était pas un instant éteint dans son âme, y resplendissait comme un soleil et lui faisait mal comme une blessure mal guérie,— cette pensée, radieuse et terrible, le laissait à bout de souffle, le rendait ivre, insensé. Il courait, sans voir personne, mais, ayant franchi le tourniquet du parc et se trouvant sur le sentier qui menait au fameux banc, il dut s'arrêter. Il sentait qu'il avait l'air ridicule, que la gêne, l'angoisse et l'inconscience se lisaient sur son visage et pour cette raison il voulut se reprendre un peu, se donner l'air d'un flâneur nonchalant qui rencontre fortuitement une de ses connaissances. Lorsqu'il réussit avec beaucoup de peine à se composer cet air, il suivit le sentier jusqu'au tournant. Il marchait lentement, jetant des regards de tous côtés et brandissant sa canne. Il essaya même de siffloter doucement un air, mais ses lèvres sèches tremblaient et rien ne sortit de son sifflement.

Le voilà au tournant. Ses genoux fléchissent, sa main cesse de brandir la canne, ses yeux courent, anxieux, sur le sentier, vers le banc,— celui-ci est désert. Il a l'impression d'avoir été arrosé avec de l'eau froide, mais en même temps il sent son âme plus légère, plus libre. Il hâte le pas. Si elle est partie, il peut toujours la rattraper. En quelques secondes il fut sur le monticule, le dévala en courant, dépassa l'épais bouquet d'épicéas, parcourut des yeux de-ci, de-là le parc — pas de dame en noir. Il courut plus loin, fit plusieurs fois le tour de tout le parc, fouilla des yeux chaque recoin — pas de trace de la dame en noir.

Evguéni revint chez lui, accablé, troublé, comme une âme en peine. Il se sentait confus que la vue d'une dame, vraisemblablement, d'une dame incon-

nue, eut dérangé d'emblée l'équilibre de son âme ; confus aussi que les souvenirs de celle que cette vue lui avait rappelé possédaient encore et toujours une si grande puissance sur lui. Il s'était juré à maintes reprises de l'oublier, de ne pas penser à elle, de l'arracher de son cœur, comme une mauvaise herbe, de la couvrir de son oubli, comme on couvre l'endroit où est enterré un suicidé de branches mortes ! Depuis quelques années il lui avait semblé qu'il avait atteint son but. Depuis quelques années il n'éprouvait plus ce frisson, ni cette ivresse amoureuse, ni cette angoisse que son visage, son seul souvenir éveillait naguère dans son cœur. Et maintenant, il en était pour ses frais ! Une dame quelconque en noir, telle un lièvre, traversait pour la deuxième fois son chemin ! C'était honteux ! C'était une honte de succomber à des impressions de ce genre !

Il se rassit à son bureau et prit un livre. Il s'efforçait de concentrer sa volonté, de rassembler ses pensées pour suivre le fil du récit. Mais en vain. Comme une mer déchaînée qui brame et s'agite même après que la tempête se fût apaisée depuis longtemps, ainsi son âme ne recouvra pas aussitôt sa quiétude. Ses yeux couraient sur les lettres, omettaient les virgules et les points, mais son âme n'absorbait rien en elle de ces lettres. Comme un fesse-mathieu qui aime à étaler ses trésors devant lui et à les admirer, de même son âme plongea au plus profond de ses rêves, déploya devant elle l'image de ce drame que Evguéni avait souffert, il y a dix ans.

Le drame était très simple, l'un de ceux que Heine a immortalisé dans ses vers :

Est in eine alte Geschichte,
Doch bleibt sie ewig neu,
Und wem sir just passieret,
Dem bricht das Herz entzwei [1].

Celui qui voyait le docteur Rafalovytch toujours calme, un léger sourire à la lèvre, un peu sceptique, mais de part en part pratique et voire même égoïste, celui qui entendait son parler sage et froid, dépourvu de tout sentimentalisme, celui-là n'aurait jamais pensé que cet homme portait, dans son cœur, une plaie d'amour, profonde, à peine cicatrisée, que, dans son cœur, avait fait rage non pas une de ces fortes tempêtes, mais plutôt un cauchemar doux et meurtrier, une histoire assez bête, puérile qui, dans une nature plus superficielle, aurait passé comme une légère pluie printanière, sans laisser de traces après elle ou aurait même rafraîchi son âme pour un nouvel essor de sentiment.

Faisant sa troisième année de droit à Lvov, Rafalovytch avait vu à un bal académique une demoiselle qui avait aussitôt charmé sa vue. Il avait fait quelques tours de danse avec elle, échangé quelques phrases banales, n'accordant pas de trop grande attention à sa première impression. Il ne lui avait même pas demandé qui elle était, ne s'en était pas informé auprès des camarades du comité, et comme ça ils s'étaient séparés. Quelques jours avaient pas-

---

[1] C'est une histoire très vieille,
Mais qui reste toujours neuve,
Et si justement elle arrive à quelqu'un,
Elle lui fend le cœur en deux (all.)

sé. Plus d'une fois Evguéni était revenu en pensée à la jeune fille, mais sans émotion particulière. Il était occupé par ses cours et ne voulait pas penser aux amourettes, aussi s'efforçait-il de dompter ses « caprices amoureux », comme il appelait les épisodes de ce genre qui lui étaient plus d'une fois arrivés. Il s'était persuadé que la jeune personne n'avait, en fait, rien de particulier, que son nez était trop long, sa bouche trop grande, son ovale de visage assez irrégulier, en un mot — elle n'était point du tout une beauté, et même pas « de son goût ». Mais voici qu'un jour, se dépêchant d'aller à l'université, il l'avait rencontrée dans la rue. Elle portait un vêtement de tous les jours, un long manteau, sur sa tête elle avait un modeste chapeau orné d'une simple plume blanche, dans une main elle tenait un manchon bon marché de mouton noir, l'autre pendait libre, et sous son bras elle avait un livre. Il l'avait reconnue aussitôt et noté à l'instant même qu'il la reconnaissait à sa démarche, celle-ci avait quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qu'il n'avait remarqué jusque-là chez aucune femme, quelque chose de si bien balancé, de libre et d'harmonieux qu'il se dit aussitôt :

— Cette démarche-là, je la reconnaîtrais entre mille autres !

Il l'avait regardée avec un air soit d'étonnement, soit de crainte, et il avait senti d'emblée une main transpercer son cœur avec une épingle glaciale. Il avait frissonné, l'avait saluée, un sourire à peine perceptible aux lèvres elle lui avait fait un signe de tête, et lui, tremblant de tout son corps, presque inconscient, sans se retourner, il avait couru devant lui comme s'il cachait l'on ne sait quel trésor inestimable. Quelques minutes plus tard seulement, l'idée lui était venue qu'il aurait fallu se retourner et

voir où elle était allée. Il s'était retourné et, bien entendu, ne l'avait pas vue. Il était revenu en courant à la place où il l'avait rencontrée,— naturellement, elle n'y était pas. Il avait couru le long de la rue là où elle avait pu aller, avait guigné la foule des passants — elle n'y était pas. Quelque cent mètres plus loin, deux routes se croisaient. Il s'était arrêté comme fou. Où avait-elle pu aller ? Les passants flânaient de-ci, de-là, tout se confondait dans sa tête, jusqu'à ce qu'il comprît enfin que, présentement, il serait vain de la chercher. Le cœur lourd, tout chose, il avait repris son chemin initial à l'université.

« Je la retrouverai une autre fois et alors coûte que coûte je saurai où elle demeure »,— c'est avec cette décision qu'il avait franchi la porte de l'université.

Mais c'est en vain que, d'un bout à l'autre de la ville, il avait dévisagé, dans les rues, toutes les jeunes passantes, c'est en pure perte qu'à ses heures de loisir il avait flâné dans les rues « cherchant midi à quatorze heures », comme disaient ses amis, se moquant de lui,— il n'avait plus rencontré la jeune fille. Le joli de l'affaire était que des camarades qui avaient été présents au bal mémorable et qu'il avait commencés à interroger, le cœur battant, sur la jeune inconnue, pas un ne la connaissait et ne se souvenait d'elle ; chacun était, bien sûr, occupé avec sa propre demoiselle et avec celles qui lui étaient proches ; apparemment elle n'avait charmé l'œil de personne, n'avait intéressé personne, ne connaissait personne.

Rafalovytch avait attendu avec impatience le bal le plus proche. Cette année, les jours gras furent longs, on prévoyait beaucoup de bals, et il s'était consolé avec l'espoir qu'il l'y retrouverait sinon à

un du moins à un autre, et alors il ne manquerait pas de recueillir tous les renseignements nécessaires. Mais le sort s'était joué de lui : autant lui, au préjudice de son maigre budget, s'était fait le participant infaillible de tous les bals, de toutes les soirées et des bals masqués qui s'étaient déroulés cette saison, autant elle, semblant le faire exprès, ne s'était montrée à aucun d'eux. Le cœur du jeune homme brûlait, quelque chose s'embrasait dans son âme, comme un feu inextinguible ; la jeune fille était toujours devant ses yeux, tantôt en robe rose de bal, tantôt en simple manteau, un léger sourire à la lèvre, comme elle marchait de sa démarche majestueuse dans la rue. Ne la voyant pas, il ne l'avait pas oubliée pour autant, au contraire, il avait fixé dans sa mémoire chacun de ses gestes, chaque mot, chaque nuance de sa voix, chaque trait de son visage. Il avait cessé de critiquer la régularité de ses traits, il sentait qu'elle avait cessé d'être pour lui un objet de goût esthétique, et avait commencé à devenir quelque chose d'aussi indispensable à la vie, que le soleil, la chaleur, l'air. Il n'avait parlé à personne d'elle dans les conversations avec ses amis, avait caché son image dans les replis les plus profonds de son âme, craignant que quelqu'un, ne l'effleurât non seulement d'une plaisanterie cynique, d'une phrase grossière, mais même d'une pensée indécente. Il s'était étonné de lui-même : autrefois, lorsqu'il lui était arrivé parfois d'avoir une « infortune amoureuse », il s'était troublé, avait perdu goût au travail, avait soupiré et erré comme une âme en peine ; maintenant, rien de tout cela ; il est vrai qu'il avait souhaité ardemment la revoir, mais, après avoir flâné dans les rues, il était rentré chez lui et s'était mis avec une double ardeur au travail. L'espoir avait grandi en lui et s'était affirmé de jour en jour : il la rever-

rait bien une fois et, ne sachant pas encore qui et comment elle était, il s'était mis à projeter, dans son esprit, la possibilité de l'épouser. Il avait senti qu'avec une femme comme elle, il aurait pu être heureux ; qu'un amour comme celui qui naissait dans son cœur, s'il trouvait la réciprocité, pourrait être la base d'un heureux ménage.

XV

Evguéni était optimiste, « un incurable optimiste », comme le nommaient ses amis. Tout ce qui lui arrivait dans la vie, il se l'expliquait du bon côté. On avait volé à son tuteur, au moment de sa mort, tout l'argent qui devait revenir à Evguéni en héritage. « Ma foi, s'était consolé le jeune homme qui faisait sa deuxième année de droit et qui s'était trouvé tout d'un coup privé de tout entretien, apparemment le destin veut m'endurcir, veut façonner mes forces spirituelles. Donc, il me destine à quelque chose de meilleur ». La jeune fille qu'il avait aimée un temps vint à mourir. « Dommage, dommage, avait dit Evguéni, apparemment elle ne m'était pas promise et peut-être aurions-nous été malheureux tous les deux ». Et comme en toute chose Evguéni savait trouver le bon côté, cette fois-ci aussi, ayant perdu la trace de la jeune fille inconnue qui avait enflammé son cœur, il s'était calmé peu à peu, avait cessé de la chercher dans les rues et s'était fié au destin qui — il y croyait fermement — le mènerait tout seul sur le bon chemin.

Le semestre d'été s'était passé ainsi. Il avait quitté Lvov pour la campagne, y avait donné des leçons, et était revenu en automne. Il avait loué une petite garçonnière, bon marché, avec une fenêtre donnant

sur la cour, au deuxième étage, mais peu confortable par le fait qu'au premier se trouvait une école de musique ; donc, dans la journée, seul, un homme aux nerfs forts ou sourd pouvait tenir le coup. Mais Evguéni n'y avait pas pris garde ; dans la journée, il était très rarement à la maison ; l'université et les leçons remplissaient toutes ses journées, et ce n'est que la nuit qu'il travaillait pour lui, se préparait aux examens, et la nuit, tout était calme au premier.

Il avait vécu ainsi tranquillement un mois environ. Mais voilà qu'un jour, il était resté chez lui — soit pour cause de maladie, soit c'était jour de fête. L'horrible tintamarre de quatre pianos avait si bien détraqué ses nerfs qu'il n'avait plus pu tenir et avait bondi hors de sa chambre à midi, pensant aller déjeuner. Passant par le premier étage, il avait vu la porte de l'école s'ouvrir et, de l'intérieur, quatre demoiselles en sortir avec des notes sous le bras : c'étaient les élèves qui, leur leçon finie, rentraient chez elles. Evguéni s'était arrêté aussitôt sans mouvement : une de ces élèves était cette même jeune fille qui, au bal de l'année dernière et dans la rue, avait produit une si profonde impression sur lui. A présent, l'impression était encore plus forte. La demoiselle était tout en noir et, sortie de la salle, avait couvert son visage d'un long voile épais,— apparemment elle était en deuil. Evguéni n'avait entrevu qu'un court instant son visage découvert, et il lui avait semblé voir le soleil s'allumer et l'éclairer. Il s'était tenu stupéfait, oubliant où il était et ce qu'il avait. Les jeunes filles étaient passées près de lui sur le perron, et de là, dans l'escalier pour sortir dans la rue ; Evguéni n'avait même pas eu assez de courage pour saluer la jeune personne en deuil quand elle était passée près de lui. Il semblait qu'elle non plus ne l'avait pas regardé, ne l'avait

pas reconnu ; elle marchait d'un pas régulier, bien balancé, grave. Evguéni l'avait suivie des yeux, puis quelque chose sembla le pousser. Il avait dévalé l'escalier du pavillon, traversé la cour, mais de façon qu'on ne pût le voir de l'entrée principale. Il avait peur de quelque chose, était honteux de quelque chose ; il lui avait semblé que si la demoiselle en deuil s'était aperçue qu'il la suivait, il serait tombé sous l'effet d'un seul de ses regards, aurait brûlé sur place. Lorsqu'il était apparu dans l'entrée, il n'y avait vu personne ; il avait couru dans la rue — il n'y avait pas vu la demoiselle avec les notes. Mais, à proximité, il y avait une petite place où les rues se dispersaient en cinq côtés. Certainement la jeune fille en deuil avait emprunté l'une de ces cinq ruelles. Mais laquelle ? Evguéni avait senti à nouveau son cœur serré comme par des tenailles. Mais il avait vite repris ses esprits. A présent, il avait un indice. Elle venait prendre des leçons de piano chez cette dame qui habitait à l'étage inférieur. Il avait déjà un peu fait la connaissance de la dame, maintenant, il apprendrait à mieux la connaître et saurait tout ce dont il avait besoin. Et, calmé par cette pensée, il était allé déjeuner.

En effet, aussitôt après le déjeuner, il avait mis son habit de sortie et était descendu au premier chez le professeur de piano. La dame était seule, ses élèves n'étaient pas encore arrivées. La dame avait accueilli Evguéni très aimablement et fut fort étonnée quand il lui eut annoncé son intention de prendre chez elle une dizaine de leçons de piano.

— Je connais les rudiments, avait-il dit, et bien que je ne possède aucun talent, j'en ai bien envie. Et puis, peut-on jamais savoir ce qui peut servir dans la vie.

— Oh oui, avait répondu la dame, c'est très bien.

Les bonnes vieilles gens disaient encore : ce que l'on apprend dans la jeunesse est comme trouvé plus tard. Seulement, je ne sais pas, monsieur Evguéni, comment nous allons arranger cela. J'ai quatre demoiselles maintenant qui apprennent le piano de huit heures à midi et de trois heures à cinq heures de l'après-midi.

— Oh, je ne pourrais pas consacrer tant de temps. Une heure par jour tout au plus.

— Bon. Quand êtes-vous libre ?

— Si vous n'avez rien contre, madame, de onze heures à midi m'arrangerait le mieux.

— Moi, je n'ai rien contre. De toute façon, un piano est libre. Si seulement mes élèves n'ont rien à redire.

— Je suis un homme tranquille et je ne vais pas les déranger, avait déclaré Evguéni en souriant.

— Oh, quant à cela, je n'en doute pas, avait répondu la dame, d'autant plus que vous seriez dans une chambre à part. Quoique... mais enfin, nous verrons. Elles vont venir. Le mieux sera de leur demander leur avis.

Evguéni ne fut pas trop charmé par ce que la maîtresse de maison lui avait dit sur ses études dans une chambre à part. A vrai dire, il n'avait aucune envie d'apprendre à jouer du piano et n'en avait pas besoin, parce qu'il savait sans cela jouer, et même assez bien. « Enfin, avait-il pensé, peu m'importe comment ce sera, toujours est-il que c'est le moyen le plus simple de faire la connaissance de cette demoiselle ». Aussi avait-il accepté toutes les conditions de la maîtresse, s'était entendu sur le prix des leçons et n'avait attendu que la venue des élèves pour entendre d'elles si elles voulaient l'avoir pour compagnon d'études. Trois heures avaient sonné à l'Hôtel de ville, et les élèves avaient commencé à

arriver. Etaient venues d'abord deux sœurs, des adolescentes, de jolies brunettes, puis la troisième, une demoiselle âgée, maigre et laide qui prenait sans doute des leçons pour devenir elle-même, plus tard, professeur en province. La maîtresse de maison leur avait présenté Evguéni, annoncé son intention de prendre des leçons et demandé si elles n'avaient rien contre. Les petites brunes avaient piqué un fard intense, la blonde âgée avait hoché la tête. Non, elles n'avaient rien contre, d'autant plus que le professeur leur avait annoncé de prime abord que Evguéni ne ferait des exercices au piano qu'une heure par jour, et dans une chambre à part.

— Mais où est donc mademoiselle Régine ? avait-elle demandé aux deux petites brunes.

— Nous ne sommes pas passées chez elle, mais elle va certainement venir d'un instant à l'autre.

En effet, l'instant d'après, la porte s'était ouverte et celle que la dame avait appelée Régine, était entrée. Le cœur d'Evguéni battit la chamade, le monde vira devant lui, ses yeux se couvrirent de brume, et il ne sut quand et comment il s'était levé de son siège, avait salué la jeune fille et avait entendu la maîtresse de maison faire les présentations : « M. Evguéni Rafalovytch » — « Mademoiselle Régine Tvardovski ». Il ne se souvint pas comment ensuite il avait pris place, comment la dame avait expliqué son intention à Régine. Il n'avait pas eu le courage de la regarder une seule fois, il la craignait, comme un voleur pris en flagrant délit dans le garde-manger d'autrui, tremblait et était assis comme sur des épingles, ne sentant qu'une chose — elle était là, tout près de lui, une force invincible émanait d'elle et le pénétrait, le transperçait et l'affaiblissait. Elle avait dit quelques mots — il n'avait presque pas compris ce qu'elle avait proféré, mais le

son même de sa voix fut pour lui une de ces musiques que vraisemblablement il n'avait jamais entendue. Les deux petites brunes lui avaient dit quelque chose, puis s'étaient mises à rire,— elle avait aussi éclaté de rire, et ce rire lui avait inspiré un sentiment de volupté qu'il n'avait jamais éprouvé jusque-là. Seulement maintenant il sentit à quel point il s'était épris de cette jeune fille, la force magique qui le reliait à elle. La maîtresse l'avait tiré de cet état de torpeur.

— Eh bien, tout s'est arrangé, avait-elle dit en se levant et en lui tendant la main. Mes demoiselles n'ont rien contre. Et si vous tenez toujours à votre intention digne d'éloges, veuillez me dire quand je dois vous attendre pour la première leçon.

— Demain, avait fait Évguéni machinalement. Demain, à onze heures.

Et après avoir salué les demoiselles, il était sorti. De derrière la porte, il entendit un gros éclat de rire. Manifestement c'étaient les deux petites brunes qui riaient. Il n'avait pas entendu le rire de Régine.

XVI

« Oh, mon destin, mon destin ! Pourquoi n'es-tu pas comme celui des autres ? » ces mots vibraient dans ses oreilles pendant que sa mémoire égrenait ces souvenirs. La lourde ombre des événements ultérieurs tomba sur les instants infiniment heureux qu'il avait connus là-bas, dans la petite chambre déserte, près du piano détraqué, mais avec la certitude que seul un mur le séparait d'elle, qu'elle était là, tout près, que de ses doigts roses s'échappaient des gammes désordonnées, entremêlées aux

tons argentins de sa voix, aux rares éclats de son rire.

Du reste, ses leçons s'avérèrent tout autre que ce qu'avait espéré la maîtresse. Elle avait commencé à lui enseigner les rudiments, mais il apparut qu'il savait vraiment plus qu'elle. C'est vrai qu'un certain temps il s'était efforcé de jouer très mal devant elle, de taper mécaniquement les mêmes études fastidieuses et monotones que, pour « l'agilité des doigts », les demoiselles jouaient des heures entières. Mais lorsque, après avoir entendu, tour à tour, le jeu de tous, après leur avoir fait part de ses remarques et donné les devoirs, la maîtresse sortait pour aller vaquer à ses occupations dans la cuisine, Evguéni mettait alors de côté la maudite « école » et commençait à jouer de mémoire tout ce qu'il connaissait de meilleur. Il aimait la musique joyeuse et connaissait par cœur beaucoup de danses et de chants populaires. Plus son cœur était lourd, plus les sentiments qu'il n'osait manifester bouillonnaient en lui, plus ses doigts couraient, agiles, sur le clavier, et les morceaux appris, autrefois, presque à son corps défendant, sortaient plus beaux. L'amour faisait de lui un artiste, se répandait dans chaque ton, dans chaque accord qu'il savait tirer de ce vieux piano détraqué.

L'entendant jouer des pièces voisines, les demoiselles cessaient de pianoter comme sur commandement. Elles n'avaient pas entendu de jeu pareil entre ces murs. Ces polkas nerveuses au rythme accéléré, ces *kolomyikas*[1], ces cosaques étaient pour elles comme des éperons pour les chevaux. Les deux petites brunes, surtout, ne pouvaient demeurer en place. C'étaient des adolescentes très vives, gaies, de véri-

[1] Danses et chansons ukrainiennes. (N.d.T.)

tables écolières ; leurs têtes mignonnes semblaient pleines de rires, de gaieté et de boutades. Se dressant sur la pointe des pieds, elles s'approchaient à pas de loup de la chambre où Evguéni jouait, écoutaient sa musique, et lorsqu'il cessait de jouer, elles applaudissaient et se sauvaient à leur place. Cela le faisait reprendre ses esprits ; alors, pour ne pas sortir de son rôle, il se remettait à tapoter des gammes et des études.

Un jour, comme il avait joué de cette manière une valse ennuyeuse et s'était interrompu, on frappa à sa porte.

— Entrez ! dit-il, et son cœur défaillit d'incertitude : et si c'était elle ? Mais c'était la vieille fille et, derrière son dos, se montrèrent les deux petites brunes, toutes roses d'émotion.

— Puis-je entrer ?

— Je vous en prie.

La vieille fille le regarda avec un certain reproche.

— Mais, monsieur, vous jouez très bien. Que voulez-vous donc encore apprendre ?

— Je vous remercie pour le compliment, répliqua Evguéni en souriant. Mais ce que je joue, ce ne sont que des danses, et moi, mademoiselle, je voudrais apprendre à jouer de la musique sérieuse.

— Ah oui !

— Oh, monsieur, dirent les deux petites brunes, jouez-nous encore une fois cette valse que vous venez d'exécuter. Nous danserons dans le salon.

— Avec plaisir, heureux de vous servir, mesdemoiselles, fit Evguéni et il se tourna vers le piano. La vieille fille s'assit non loin de lui et regarda avec envie les doigts d'Evguéni courir comme fous sur le clavier. Mon Dieu, si elle pouvait jouer comme cela, elle ne resterait pas un jour dans ce sale Lvov,

dans cette école fastidieuse ! Pendant ce temps les jeunes adolescentes tournaient dans le salon, enlacées, comme deux bourdons, remis en même temps en liberté.

— Régine ! Régine ! cria l'une d'elles. Finis donc de pianoter. Viens ici !

Mais Régine ne se montrait pas, elle continuait à jouer opiniâtrement, semblant vouloir par ce pianotage se protéger contre une force malicieuse. Comme les adolescentes continuaient à l'appeler, elle vint enfin.

— Viens, on va danser toutes les deux ! dit l'une des deux sœurs, bondissant vers elle et, se cajôlant comme une chatte, se pendit à son cou.

— Je ne peux pas, ma petite Mania,— tu vois, je suis encore en deuil.

— Ah oui. Pauvre Régine, dit la petite, c'est vrai, tu as perdu ta mère ! Et, attrapant sa sœur, elle se mit à danser. Régine se tenait près de la porte de sa chambre et regardait leurs ébats, l'air chagrin et bienveillant. Rafalovytch ne la quittait pas des yeux.

Lorsqu'il cessa de jouer, elle s'approcha de lui.

— Mais vous jouez bien, dit-elle tranquillement.

— Faiblement... mécaniquement, répondit-il.

— Et vous pensez que, ici, vous apprendrez à mieux jouer ?

A ces mots, elle le regarda en face de ses grands yeux clairs. Il osa lever les siens sur elle. Leurs regards se croisèrent. Pendant un instant Evguéni tendit toute sa volonté, toute son âme pour lui dire, par ce regard, tout ce que ses lèvres ne pouvaient prononcer. Et il crut lire un étrange mouvement dans ses yeux à elle. Dès l'abord, une douce rêverie, une curiosité tranquille y brillèrent. Ensuite, le puits profond de ces yeux sembla se troubler, comme si

quelque chose, une étrange compréhension inattendue se fut agitée tout au fond. A cet instant, ses longs cils couvrirent ses yeux, une légère rougeur parut sur son visage et, sans attendre sa réponse, elle se détourna et revint dans sa chambre d'où parvint le tintement de gammes, encore moins harmonieux que d'habitude.

Ce seul instant provoqua dans l'âme d'Evguéni une vraie révolution. Il éprouva une volupté inconnue jusque-là, mariée à de l'effroi, comme un homme qui a jeté un coup d'œil dans un abîme où, tout au fond, se trouvait quelque chose d'indiciblement attrayant, d'ineffablement beau et merveilleux. Ce délicieux effroi l'affaiblit, paralysa toutes ses pensées, toute sa volonté, tous ses désirs. Il était assis sans rien voir, sans rien entendre, sans rien vouloir. Il n'avait devant lui ni temps ni espace ; les impressions physiques ne parvenaient pas à sa conscience. Sa main courait mécaniquement sur le clavier, mais il ne sentait pas son frôlement, n'entendait pas de son, ne savait pas s'il jouait et ce qu'il exécutait. La vieille fille se leva et s'en fut,— il ne la vit pas partir. Il crut lui avoir fait un signe de tête, lui avoir dit quelques mots mais de manière toute automatique. Enfin, quelque chose jaillit, dans son âme, des ténèbres infinies, une fois, une deuxième. C'était la pensée : « Hors d'ici ! Vite dehors, à l'air frais, dans la solitude — loin des hommes ! »

Et tout aussi machinalement, il bondit sur ses pieds, saisit son chapeau et, sans un mot d'adieu à personne, courut précipitamment hors de la chambre. Ce jour-là, il manqua toutes ses leçons, ne toucha ni aux livres ni aux repas, il ne faisait que marcher et marcher dans les rues, tantôt lentement, tantôt courant presque, comme s'il cherchait quelque chose. En effet, il cherchait son pauvre « moi » qui était

prêt à se noyer dans les profondeurs claires de ces beaux yeux.

Après cela il ne vit pas Régine de quelques jours. Il l'évitait formellement, avait peur de la regarder, comme s'il l'avait volée. Il l'entendait jouer de l'autre côté du mur, et son cœur défaillait. Venant à sa leçon, il ne la voyait pas,— elle se trouvait déjà d'ordinaire dans sa pièce et ne sortait pas le saluer, il en était content. Seules, les deux petites brunes accouraient, secouaient fortement ses mains en le saluant comme le font les camarades de classe, lui lançaient des œillades, et quand la « vieille » s'en allait dans la cuisine, elles venaient chez lui et le priaient de leur jouer des airs de danse. Il s'exécutait, mais n'aurait pour rien au monde regardé la porte qui menait à la chambre où jouait Régine. Il avait peur de la voir s'y montrer. Elle ne s'y montrait pas. « Tant mieux. C'est parfait ! » lui disait une voix intérieure.

« C'est parfait ! » mais en fait pourquoi était-ce parfait ? Pourquoi ne se montrait-elle jamais ? Certes, elle était en deuil et ne pouvait danser. Mais ne pouvait-elle pas venir tout simplement regarder et écouter ? Oh ! là ! là ! il n'y avait pas grand-chose à entendre. Et il n'était pas grand maestro ! Et le regarder ? Non, Evguéni avait peur de s'avouer à lui-même qu'elle aimerait peut-être bien le regarder. Son sentiment de pudeur virginale craignait même de supposer chez la jeune fille un sentiment identique au sien.

Cependant quelques jours plus tard, il s'aperçut que non seulement lui l'évitait, mais qu'elle l'évitait de la même façon. Il en fut tout chagriné. D'emblée, sans aucun motif apparent, son humeur changea : il tomba de son somme mi-rose dans une mélancolie noire. Tout au monde lui parut vide, niais, inutile,

tout avait perdu son attrait, la vie même ne valait rien. Les études lui devinrent odieuses, il maudissait le travail, évitait ses camarades et les distractions estudiantines, et la moindre allusion à l'amour l'indignait, comme un mépris cinglant. Il était déjà prêt à abandonner les fastidieuses leçons de piano sans avoir fait son mois, mais décida d'y aller encore quelques fois. Avec ça il n'avait aucun projet, aucun espoir, mais il savait que sans cela il ne saurait décider ce qui en son for intérieur le poussait à y aller, ce quelque chose qui était plus fort que tous les arguments, que toutes les décisions.

Mais voici qu'un jour il se trouva que des hôtes imprévus vinrent chez la maîtresse de maison, elle s'excusa auprès de ses élèves et les relâcha une heure plus tôt, à midi. Ils sortirent tous ensemble et là, il revit Régine. Elle était comme toujours calme, seulement Evguéni crut voir qu'elle était un peu plus pâle. Elle lui tendit la main; celle-ci était chaude.

Ils sortirent ensemble dans la rue. Evguéni marchait, comme enchanté, aux côtés de Régine. La vieille fille prit aussitôt congé d'eux et tourna à gauche; les deux petites brunes coururent comme des cabris par-devant. Evguéni et Régine marchaient lentement.

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous accompagner un peu? fit Evguéni, extirpant toutes les forces de son âme pour soutenir la conversation.

— Je vous en prie, répondit-elle d'une voix à peine perceptible.

Il y eut un instant de silence.

— Vous êtes fâchée contre moi, mademoiselle? demanda Evguéni, la voix tremblante.

— Moi? Contre vous? Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— Il se peut que je me trompe, mais je crois, mademoiselle, que vous m'évitez tout le temps. Nous fréquentons la même école et cela fait quelques jours déjà que nous ne nous sommes pas vus.

— Vous serait-il intéressant de me voir ? demanda Régine avec un petit sourire.

Evguéni se sentit pâlir, ses lèvres tremblèrent.

— Comment... mademoiselle... pouvez-vous... demander cela ?

Il y eut de nouveau un moment de silence. Evguéni faisait de terribles efforts pour dominer son émotion. Il sentait que cet instant devait décider de son avenir, que ce qu'il perdrait maintenant, il ne le retrouverait plus jusqu'à la fin de sa vie.

— Je me sens coupable envers vous, mademoiselle.

— Vous envers moi ?

— Oui, mademoiselle. Je ne fréquente ces leçons que pour vous, pour pouvoir vous voir, entendre votre voix, vous parler, apprendre à un peu mieux vous connaître.

— Je ne comprends pas pourquoi vous en avez besoin, dit Régine.

— Je ne le comprends pas moi-même, répondit Evguéni un peu plus courageusement. Et puis, je n'y ai point réfléchi. Qu'est-ce l'avenir pour moi ? Et le passé ? Je ne connais que le présent, je ne sais qu'une chose : je vous vois, j'entends votre voix.

— Je ne suis pas une chanteuse, répondit Régine, moqueuse, il n'y a pas de quoi s'emballer.

— Ah, mademoiselle ! Toutes les chanteuses du monde ne valent pas un mot venant de votre bouche.

— Vous êtes poète à ce que je vois ?

— Non, mademoiselle, je suis juriste.

— Alors, il ne sied peut-être pas à un juriste de parler aussi poétiquement ?

— Voyons, mais le juriste a aussi un cœur, et il y a des moments où le cœur n'a que faire des paragraphes et trouve sa propre langue.

Pendant cet entretien, Evguéni marchait, la tête basse, les yeux fixés sur le trottoir. Pour rien au monde, il n'aurait regardé le visage de la jeune fille qui marchait à ses côtés. Il ne savait pas l'impression que ses paroles avaient produite sur elle et craignait même d'y penser. Il était tout surpris de son audace, d'avoir pu lui parler de la sorte, et il ne reprit ses esprits qu'au moment où elle prononça en lui tendant la main :

— Je vous remercie de m'avoir accompagnée et je vous prie de ne pas aller plus loin. J'habite ici, à l'angle de cette rue. Au revoir.

Il s'arrêta. Elle avait disparu, et il se rendit tout doucement du côté opposé, erra longtemps à travers toutes sortes de places et de ruelles perdues jusqu'à ce qu'il débouchât sur la place du Marché et, plus tard, il n'arriva pas à se rappeler où tout cela avait eu lieu, où elle l'avait quitté et où elle habitait. Mais une chose lui était restée, ses paroles : « Au revoir ». Il pressait ces mots contre son âme comme le plus grand trésor et, en effet, ils changèrent en un instant toute son humeur présente. Ils donnèrent de l'éclat au soleil, du bleu au ciel, inondèrent d'or les murs gris de la ville, pavèrent de perles la rue inégale, rafraîchirent de senteurs l'air renfermé de la ville, égayèrent les visages des passants, remplirent le monde entier de délices, d'amour et de force inouïe. Evguéni respirait à pleins poumons, ses yeux brillaient, des pensées sauvages, audacieuses et énergiques tournoyaient dans sa tête ; il avait la sensation d'avoir remporté une grande victoire, gagné quelque chose d'ineffablement précieux, d'avoir été

un instant au paradis et d'en avoir emporté un tel trésor qu'il lui suffirait largement pour couvrir d'or la vie la plus malheureuse.

XVII

A présent, des jours d'or, merveilleux, s'enchaînèrent les uns aux autres que le jeune homme évoque encore maintenant comme le seul instant heureux de sa vie, son seul printemps avec tous ses charmes et ses senteurs. A présent, avec un recul de dix ans, séparés par un abîme de souffrances et de désespoir, ces jours-là lui paraissaient être un seul moment, une île éclatante se profilant au-dessus même de l'embouchure d'une chute d'eau. Et il lui semblait avoir nagé dans les eaux de cette île à une vitesse vertigineuse, bien qu'à l'époque il eût l'illusion d'être resté sur place ; il avait plongé si violemment dans son amour, y engageant toute son âme et ses sentiments que le temps et le lieu n'existaient pas pour lui, et il ne se réveilla que lorsque tout fut fini, et que l'heureuse île eut disparu à jamais pour lui.

Qu'est-ce qui, à proprement parler, l'avait rendu si heureux à l'époque ? Il sentait jusqu'à présent le souffle de ce bonheur, mais il n'aurait pas su dire comment il était venu et par quoi il s'était manifesté. Il ne lui avait pas fait de déclaration d'amour, n'avait pas entendu d'elle la moindre allusion à l'amour, n'avait pas embrassé ses lèvres, touché ses cheveux odorants, il avait à peine serré légèrement sa main à chaque rencontre et chaque séparation. Mais il sentait que l'indifférence n'existait pas entre eux, il ressentait, par la force de son amour, comme il lui semblait, chaque mouvement de son

âme, sentait la douce harmonie de cette âme, admirait chaque élan de sa volonté. Quand il venait à la leçon, il la trouvait au salon ; il savait que, toujours avant son arrivée, elle se lèverait du piano et viendrait à sa rencontre dans la salle — parfois avec l'une des demoiselles, d'autres fois, toute seule. Elle lui souriait doucement, tendrement, lui tendait la main, des fois elle disait quelques mots, pleins de douce sincérité, mais dépourvus de tout sentimentalisme ou d'ironie, elle l'accueillait gentiment, tranquillement, naturellement, comme si elle parlait à un frère chéri. Et cette harmonie se répandait autour d'elle, comme des rayons autour d'une lampe, et sous son influence il devenait également calme, pur et sincère. Les passions sauvages disparaissaient de son âme, et il s'y répandait par contre une si grande assurance et une si grande clarté, comme si cet état de félicité devait être éternel, inaltérable, normal pour l'esprit humain seulement. Il se mettait au piano et commençait à jouer aussitôt les exercices obligatoires, puis ses chansons populaires préférées composées par Lyssenko. Il savait que les premiers sons de ces merveilleux accords changeraient aussitôt la physionomie de l'école et attireraient, dans sa chambre, toutes ses compagnes. Régine venait toujours la dernière. Elle s'asseyait un peu plus loin, mais de façon à voir le visage d'Evguéni. Celui-ci, jouant par cœur, ne la quittait pas des yeux. Croisant son regard, il ne se troublait plus, ne se sentait plus gêné ; de son côté, elle soutenait aussi calmement le sien. Il sentait qu'elle savait qu'il l'aimait et n'était point honteux de son sentiment, et il lisait dans son regard à elle qu'elle éprouvait pour lui quelque chose de plus qu'une simple curiosité. Lorsqu'il la quittait dans la rue, il emportait de cette brève camaraderie avec la jeune fille aimée tant

d'énergie, de fermeté d'âme et d'élévation pure de sentiment que le travail de toute la journée lui paraissait plus facile. Il se préparait avec une vigueur redoublée aux examens, ne se souciant plus de rien. Il ne faisait pas de plans pour l'avenir, pourquoi faire? Elle, son plus bel avenir, était là, tout près de lui. Demain, il pourrait de nouveau la regarder en face, lui serrer la main, respirer le même air qu'elle. Il ne s'était promis qu'une chose: son doctorat achevé, il lui parlerait de leur avenir commun. Et cette époque n'était pas lointaine,— donc, inutile d'anticiper. Les jours s'enchaînaient ainsi aux jours, les semaines aux semaines. Les fêtes de Noël arrivèrent. A l'école de musique il y avait vacances jusqu'au carême. Après la dernière leçon, Evguéni suivait la rue avec Régine, vers sa demeure.

— En février, je m'attelle aux examens d'Etat, dit Evguéni.

— Je pense que je peux vous féliciter dès maintenant, répondit Régine.

— Oh, je n'en suis pas si sûr. Chaque examen c'est en quelque sorte une loterie: on gagne ou l'on perd.

— Allons, mais je suis sûre que vous allez gagner, dit-elle en souriant.

— Votre assurance est un compliment pour moi. Je serais heureux de le mériter.

— Faites-moi savoir le résultat de votre examen. Je serais curieuse de l'apprendre.

Et elle tira de la poche de son manteau un petit bristol où sous le nom imprimé, son adresse était écrite à la main, et le lui tendit.

— Voyons, mais nous nous verrons bien pendant les bals masqués? demanda Evguéni.

— C'est fort possible. J'espère être au bal des universitaires.

Ils marchèrent encore un instant, conversant librement, ne pressentant même pas que c'était leur dernier entretien. Tout d'un coup Régine trembla et pâlit.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle? Vous êtes devenue toute pâle! demanda Evguéni, effrayé à mort.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! dit-elle, reprenant avec peine son souffle. Puis, elle lui tendit la main.

— Portez-vous bien! Au revoir!

— Non, je ne vous laisserai pas comme ça, mademoiselle. Vous vous sentez mal. Donnez-moi votre main. Je vais vous raccompagner. Dois-je héler un fiacre?

— Non, non, non! Je vous en prie, partez... Je n'ai rien. Je ne peux pas...

— Mais, mademoiselle... Vous tremblez... vous êtes malade...

— Non, monsieur! Ce n'est rien... ça va passer. Je vous en prie... monsieur Evguéni, laissez-moi! Je vous raconterai un jour, plus tard.

— Non, mademoiselle! Je ne vous laisserai pas tant que vous ne m'aurez pas persuadé que vous n'êtes vraiment pas malade.

— Mais non, mais non! Je vais tout à fait bien.

— Eh bien, pourquoi alors êtes-vous devenue si pâle?

— Ah, ce n'est rien... Voyez-vous, il y a ma tante qui vient de passer en fiacre et elle m'a vue avec vous. Mais ça ne fait rien. Au revoir!

Ils se quittèrent. Pour la première fois Evguéni venait d'apprendre l'existence de cette tante, et il sentit un coup au cœur. Qu'était-ce que cette tante dont la vue même avait tant troublé, inquiété et effrayé cette jeune fille qui paraissait si calme et si sûre d'elle? Régine, aurait-elle peur d'elle? Dépendrait-elle de cette tante? Et si elle en dépendait,

un malheur provenant de celle-ci la menacerait-il ? Tout cela était des énigmes pour lui, et il décida de revoir Régine et de lui parler de tout, mais alors de tout. En attendant il se mit à courir, à se hâter de revenir chez lui : il avait dans sa poche un souvenir très cher d'elle, sa carte de visite ! Il brûlait du désir de se retrouver au deuxième étage, d'ouvrir la porte de sa petite chambre, de reprendre haleine. Puis, une fois rentré, il tira ce bristol, le couvrit de baisers ardents et seulement après, il lut ce qui y était écrit : Régine Tvardovski, 8, rue Zèlèna, 1er étage, chez madame Armaszewski ».

Puis vinrent les fêtes de Noël que le jeune homme passa penché sur ses livres. Ensuite il y eut le bal des universitaires auquel Evguéni assista, mais où Régine ne vint pas. Après, il passa son examen de doctorat *summa cum laude* [1] et, le même jour, il fit part, d'une main tremblante, sur sa carte de visite, en quelques mots, de cet événement et, le bristol cacheté dans une enveloppe, l'expédia par exprès à Régine à l'adresse indiquée. Le même jour encore, le même exprès lui apporta une autre carte de visite à la maison et la jeta dans la boîte à lettres, et sur celle-là était écrit :

« Vous êtes venu un peu trop tard. Ma nièce Régine Tvardovski vient justement de se marier, hier, et est partie cette nuit avec son époux se fixer pour toujours en province, aussi n'a-t-elle pas pu vous répondre personnellement. Je lui ferai parvenir votre billet à l'occasion. Respectueusement, votre *Aniela Armaszewski* ».

Cette petite carte de visite fut la cause d'une grave maladie d'Evguéni et il ne recouvra sa santé que tout doucement, de longs mois plus tard. Et bien

[1] Avec les meilleures éloges (lat.)

que son corps eût retrouvé son ancienne vigueur, son âme ne cessait de lui faire mal. Il ne cessait de songer à Régine, ses pensées, ses rêves aspiraient à elle, il la cherchait dans chaque nouvelle petite ville, dans chaque village où le destin le menait, mais en vain. Avec le temps, la douleur aiguë s'apaisa dans son âme, il se fit à la pensée qu'elle était perdue pour lui, il s'habitua à la lutte quotidienne de la vie, recouvra son assurance et l'équilibre de son âme, mais, pourtant, de temps à autre, les anciens souvenirs remontaient dans son cœur, les anciennes souffrances le torturaient et lui faisaient mal comme une blessure cicatrisée depuis longtemps et qui avait perdu beaucoup de sang. La vue d'un visage de femme rappelant celui de l'aimée, pouvait faire évoquer ses souvenirs et déranger sa quiétude comme, maintenant, la vue d'une dame en noir. Mais, chose curieuse, le seul souvenir qu'il possédât des mains de Régine, sa carte de visite qu'il conservait pieusement comme une relique, lui était un baume en ces moments-là, réconfortait son âme. Il la sortait du coffret, la couvrait de baisers, contemplait longuement son écriture et voyait renaître tout doucement devant lui sa chère main, sa taille, son visage, et il lui semblait alors la regarder de nouveau en face et boire de ses yeux une étrange harmonie, s'emplir d'un sentiment de quiétude et de bonheur surhumain, de ce bonheur qui, pour sa plénitude, n'avait besoin de nul contact physique, de nulle intimité, parce qu'il était lui-même l'union la plus étroite, une affinité d'âme, de volonté et de toutes les pensées.

— Il ne m'était pas donné de partager avec toi la prose de la vie, disait-il à la vision qui vivait dans ses pensées, mais c'est peut-être pour le mieux. Nul mariage, nulle séparation n'empêchera que tu sois la poésie de ma vie. Et, s'étant calmé avec cette

« pensée optimiste », Evguéni se remettait à son travail quotidien, comme après un bain fort, mais curatif.

XVIII

Deux ou trois jours plus tard, les villageois de Bourkotyne qu'il avait convoqués par lettre, vinrent le voir pour l'affaire du procès avec le maréchal. C'était un dimanche, et ils avaient choisi ce jour-là pour ne pas perdre une journée de travail. Ils étaient trois — robustes, larges d'épaules, vêtus de longues *svytkas* [1] en toile, la taille prise dans une large ceinture, portant de grands paniers en bandoulière, et un bâton à la main. Ils furent forcés d'attendre une demi-heure environ dans l'antichambre jusqu'à ce que Evguéni fût venu à bout d'autres clients et pût les prier d'entrer dans son étude.

— Ecoutez, messieurs les cultivateurs, dit-il, je vous ai fait venir pour l'affaire de votre procès.

— Grand bien vous fasse, cher monsieur, dit un des villageois. Nous voilà. Certainement ce procès se déroulera, n'est-ce pas ?

— Non, on n'en entend pas encore parler. Je voulais vous entretenir de quelque chose d'autre. Prenez place, s'il vous plaît !

Les hommes s'assirent sur le canapé canné, faisant craquer ce meuble maigre sous leur poids. Alors l'un d'eux se leva, jeta un coup d'œil méfiant à la place où il s'était installé, et s'assit sur une chaise.

— Ce pré pour lequel vous êtes en procès comprend vingt arpents, n'est-ce pas ?

---

[1] Sorte de manteau. (N.d.T.)

— Oui, monsieur.

— Et combien vaudrait-il si on voulait l'acheter, par exemple ?

— Ça dépend pour qui. Disons, pour un étranger, il ne vaut peut-être rien, mais à nous, il nous est très cher.

— C'est que c'est notre pré ancestral ! confirma un autre paysan.

— Voyons, mais si on voulait le racheter au seigneur ?

— Quoi ? s'écrièrent tous les trois à la fois. Nous devrions racheter notre propre bien au seigneur ? Mieux vaut mourir, mieux vaut aller mendier tous à la fois que d'acheter le bien de nos aïeux chez un écornifleur.

— Je ne parle pas de vous ! A Dieu ne plaise ! Vous savez bien que je vous ai donné raison, que vous devez gagner le procès.

— Dieu vous donne la santé, monsieur, reprit le premier paysan. Alors pourquoi penchez-vous maintenant d'un autre côté, monsieur l'avocat ?

— Je ne penche d'aucun côté, je ne fais que vous le demander tout simplement. Cependant pour le procès même il faut savoir à combien vous estimez ce pré ?

— Mais pour nous il vaut des millions. Nous ne pouvons pas vivre sans lui. Vous voyez, il est au nez du village. On ne peut lâcher ni une poule, ni une oie, ni faire sortir un veau. Et le seigneur se l'est approprié, il envoie des gardes-champêtres, il pille, fait rentrer volaille et bétail, enfin, il ne nous reste rien d'autre à faire qu'à quitter le village.

— Je comprends, je comprends. Seulement pas un mot au procès que ce pré vous est indispensable. Mais je pense : vingt arpents de pré ne sont pas

enfin une si grande fortune. Combien coûte un arpent de terre labourable chez vous ?

— Oh, vous savez un champ labourable ! On peut avoir un bon champ labourable chez nous pour cent, cent vingt florins.

— Bon, et un arpent de jardin ?

— Pour un arpent de jardin, entre les maisons, il faut donner trois ou quatre cents florins.

— Eh bien, le pré ne coûtera certainement pas tant qu'un champ labourable. Mais, enfin, supposons que si. Alors, vingt arpents de terre à cent florins coûteraient deux mille.

— Bah, le seigneur voulait le vendre à Chlomko pour mille florins, mais quand nous sommes tombés sur Chlomko, il a renoncé.

— Qui est ce Chlomko ?

— Un Juif, le tenancier.

— Eh bien, vous voyez que le seigneur lui-même n'estime ce pré qu'à cinquante florins pour un arpent. Combien vous coûte le procès jusqu'à présent ?

Cette conversation était manifestement désagréable aux paysans. Ils regardaient avec suspicion tantôt l'avocat, tantôt se regardaient l'un l'autre, puis, celui qui avait mené principalement la conversation, répondit à son corps défendant :

— Qu'est-ce que vous nous questionnez, monsieur, sur le coût du procès ? Il coûte ce qu'il coûte, mais nous devons arriver à nos fins.

— Je trouvais qu'il était de mon devoir d'attirer dès le début votre attention sur le fait que l'affaire allait vous coûter encore une bonne somme et de grands soucis. Et qui sait si cela vaut la peine d'arriver par ce moyen à vos fins.

Les paysans se levèrent comme sur commandement de leur chaise.

— Donc, si monsieur l'avocat, dit leur porte-parole

en saluant, si monsieur l'avocat s'est fâché contre nous pour une raison ou une autre,— il salua de nouveau — et ne veut pas continuer à mener notre affaire,— tous les trois firent un profond salut — en ce cas nous vous demandons de nous rendre tous nos papiers et nous irons voir un autre avocat.

— Mais, enfin, bonnes gens, reprit Evguéni, s'approchant d'eux et les faisant rasseoir de force, qu'est-ce qui vous prend? Qui vous a dit que j'étais fâché contre vous? Et pour quelle raison devrais-je l'être? Vous voulez me reprendre votre affaire — je ne vous le défends pas, et si vous me la laissez, je vais continuer à la mener; c'est votre volonté. Je voulais vous parler d'une autre affaire.

— De laquelle?

— Votre village est assez grand, n'est-ce pas?

— Dame, oui.

— Combien de numéros compte-t-il?

— Ben, il y en aura plus de deux cents.

— Voyons, et les gens ne sont pas si pauvres.

— Ah oui, parlez-en à votre aise, pas pauvres! En tout cas, ils ne sont pas riches.

— Pourtant vous avez assez de terre, du bétail, du pain.

— Et alors! Nous avons juste de quoi ne pas mourir de faim.

— Et votre seigneur, il est riche?

— Dieu le sait.

— Il a de l'argent? Ou bien il a des dettes?

— Qui le sait? Nous n'avons pas regardé sa caisse.

— Donc, vous dites qu'il a voulu vendre le pré au Juif.

— C'était fait de parti pris.

— Voilà. En bien, j'ai entendu dire qu'il était prêt à vendre tous ses biens.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Il les vendra, un autre les achètera, et nous, comme nous étions paysans, nous le resterons.

— Voyons, et si vous achetiez tout vous-mêmes ?

— Quoi ? Le pré ?

— Non, toutes les terres du seigneur avec la maison et les forêts.

— Et les forêts ? Hum, hum... Vous vous moquez de nous, monsieur. Les paysans sont-ils libres d'acheter les biens seigneuriaux ?

— Et pourquoi ne seraient-ils pas libres ? Si les Juifs le sont, les paysans le sont aussi.

— Les Juifs ont de l'argent, et les paysans, d'où le prendront-ils ?

— Les Juifs savent acheter sans argent, alors pourquoi les paysans ne le pourraient-ils pas ?

— C'est pas pour nos dents ça, dirent les villageois, hochant la tête.

— Enfin, cela vaudrait le coup d'y penser, reprit Evguéni, s'approchant plus près de la table. Ecoutez-moi, bonnes gens. Je vous dirais bien quelque chose, mais vous devez me donner votre parole que vous ne le répéterez à personne.

— Dame, à qui devrions-nous le dire ?

— Topez-la que vous ne direz rien !

Les paysans restèrent court. Pas un ne tendit la main.

— Vous pouvez parler, monsieur, nous ne le dirons à personne.

Evguéni comprit qu'ils se méfiaient de lui et décida de ne pas découvrir tout son jeu devant eux.

— Comme vous voulez. Ce n'est pas mon affaire, mais la vôtre. Donc, sachez que monsieur le maréchal serait prêt à vendre son domaine.

— Et alors, qu'est-ce que cela peut nous faire ?

— Que vous pouvez avoir pour seigneur soit un Juif, soit un seigneur encore pire.

— Oh, de pire, nous n'en aurons pas. Et nous préférons un Juif au seigneur que nous avons.

— Ne vaudrait-il pas mieux n'avoir personne ?

— Bah, et rien de plus !

— Et d'acheter le domaine vous-mêmes.

Les paysans se grattèrent la nuque.

— Eh, monsieur, vous nous en faites accroire. A-t-on jamais vu des paysans acheter des domaines seigneuriaux ?

— Eh bien, achetez-les, vous, alors les autres le verront.

— Que dites-vous là, monsieur, d'où prendrons-nous tant d'argent ?

— D'après vous quelle somme faudrait-il avoir ?

— Est-ce qu'on le sait, nous ? Certes, il faudrait un million pour le moins.

— Riez donc, bonnes gens ! Le domaine est évalué en tout à cent vingt mille florins, et de ça soixante-dix mille sont pris à la banque.

— Eh bien, c'est la banque qui va nous mettre aux enchères.

— Vous ? Et pour quelle raison ? Vous n'avez pas encore entendu jusqu'au bout ce que je veux dire et vous avez déjà peur que la banque vous mette aux enchères. Fi, ne soyez pas des enfants. Vous voyez bien qu'elle ne met pas le seigneur aux enchères, bien qu'il ait fait des emprunts et ne les rende pas. Vous prendrez la dette de la banque sur vous.

— Nous ne voulons pas ! s'écrièrent les paysans d'une voix unanime. Peu nous importe que la banque ne mette pas le seigneur aux enchères, mais nous, elle nous mettra, dans un an sûrement, à la besace.

— Mais ne craignez donc rien ! Attendez ! Je ne

vous ai pas encore tout dit. Je ne vous dis pas de prendre la banque sur vous d'ores et déjà, mais seulement au cas où vous achèteriez le domaine.

— Non, on ne veut pas. Ce n'est pas notre affaire ! Nous sommes des gens simples, n'importe qui peut nous rouler. Qu'avons-nous besoin de nous engager dans une si grande affaire ? Nous ne demandons qu'à subsister sur ce que nous avons...

— Eh, bonnes gens ! Vous regretterez un jour votre manque de sagesse, vous, et vos enfants. Donc, vous n'avez pas mal au cœur de jeter des milliers pour un méchant bout de pré, et quand je vous conseille une si bonne affaire qui peut vous donner, à vous et à vos descendants, du pain en main, vous ne voulez même pas m'écouter jusqu'au bout.

— C'est que vous nous conseillez, monsieur, ce qui vous convient, mais nous ne l'acceptons pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas notre affaire.

— Mais je suis prêt à vous aider à conclure cette affaire.

— Dieu vous le revaudra, mais nous n'acceptons pas.

— Vous préférez être des mendiants et des valets à tout faire que d'être les propriétaires de votre village, dit Evguéni amèrement.

Les paysans saluèrent.

— Ta-ta-ta ! Vous savez votre affaire, et nous la nôtre.

— Mais quelle est mon affaire dans tout ça ? Vous pensez que le seigneur m'a suborné pour que je l'aide à se débarrasser de son domaine ? Ou bien vous croyez que je veuille vous tromper ? Me faire une fortune sur vous ? Je ne souhaite qu'une chose : votre bien.

— Excusez-nous, monsieur, dit un des paysans

avec une humilité malicieuse, mais nous sommes des gens simples, nous ne comprenons rien à ces sortes d'affaires-là et ne pouvons pas nous y engager.

Ils se levèrent et prirent leurs bonnets dans leurs mains.

— Enfin, faites ce que bon vous semble. Vous vous souviendrez un jour de mes paroles, que je vous conseillais une bonne chose, mais alors ce sera trop tard.

Les paysans saluèrent et se tinrent debout, pétrissant leur bonnet dans les mains.

— Nous vous prierons, monsieur, d'être bien gentil et de nous rendre nos papiers.

Evguéni fut abasourdi comme si on lui eut versé de l'eau froide sur le visage. Sans un mot, il rassembla les papiers qu'il avait et qui se rapportaient à leur procès, et les leur remit.

— A la grâce de Dieu! Au revoir, monsieur! dirent les paysans en sortant.

— Dieu vous conduise! répliqua Evguéni, s'efforçant de parler d'une voix calme et détachée. Et si un Juif suce tout votre argent ou bien si vous engagez une nouvelle bagarre avec les heïduques du seigneur et que quelques dizaines d'entre vous se retrouvent en prison, revenez alors me voir!

Les paysans sortirent et, sur le seuil encore, se mirent à parler haut entre eux.

— Et alors, compère, Chlomko ne nous a-t-il pas dit la vérité?

— Eh oui! On le voit bien. Le monsieur prendra toujours la cause du monsieur.

— Et chacun cherche seulement à dépouiller le paysan. Que tous vous creviez jusqu'au dernier!

XIX

Cette conversation gâcha tout le dimanche à Evguéni. Bien qu'aux yeux du monde il parût toujours calme et sûr de lui, gai et enjoué, il lui arrivait aussi d'avoir des heures de doute et de découragement. A ces moments-là, s'il n'avait pas de travail urgent, il s'enfermait dans sa chambre, lisait, pensait ou écrivait pour dissiper les nuages noirs de son âme.

Il en était ainsi ce jour-là. Un dimanche. C'était une belle journée d'automne. Le carillon des cloches de toutes les églises faisait vibrer et trembler l'air. Dans les rues il y avait une foule de gens, près des églises se tenaient des bazars entiers, à côté des auberges on aurait dit un bourdonnement d'abeilles par une chaude journée, les rires fusaient, il y avait du bruit et le fracas des fiacres.

Tout se confondait, remplissait l'âme d'une plénitude de vie.

Evguéni avait fermé l'étude avec l'intention d'aller en ville. Mais à l'heure qu'il était il en avait perdu l'envie. Où aller ? Chez qui ? A quoi bon ? Il n'avait pas d'ami intime en ville. Du reste, l'heure du déjeuner approchait, les gens allaient sortir des églises ou rentrer de leur promenade et se mettraient à table — ce n'était pas l'heure des visites. Et il revint dans sa chambre, ferma la porte et essaya de s'occuper de quelque chose pour chasser ce sentiment désagréable. Mais ses nerfs étaient détraqués. Il n'avait rien à lire parmi les choses récemment parues, et il se mit à marcher de long en large dans sa chambre, commuant son insipide état d'esprit en paroles et syllogismes.

— Allons, il n'y a rien d'autre à espérer des paysans. On les a si longtemps trompés et roulés qu'ils

n'arrivent pas à comprendre qu'un porteur de redingote ne veuille pas leur en faire accroire. Ils comprennent le Juif, parce que celui-ci dit d'emblée : donne. Et ils savent qu'il les écorchera, mais ils vont chez lui parce que sa manière d'agir est plus simple, conforme à leur mentalité.

Il se remémora les conseils ordinaires que les intellectuels donnaient à ce propos. « L'instruction ». Il eut un sourire amer. « Qu'est donc l'instruction ? Serait-ce de l'instruction que de savoir lire et écrire ? Ou bien après avoir lu tous les petits livres de la « Prosvita »[1] et de la « Société Katchkovski »[2], l'homme deviendrait-il plus instruit ? Ou encore plus, l'université terminée et le diplôme obtenu, l'homme deviendrait-il instruit ? Instruit à tel point que, dans chaque situation de la vie, il puisse se débrouiller ? Qu'il ne fasse pas de bêtises dans les affaires qui lui sont les plus proches et les plus pratiques ? Toutefois Wagmann jette ses filets usuraires sur les seigneurs, les fermiers, les magistrats, c'est-à-dire sur la crème des intellectuels du district. Et alors ? Tous, ils se trémoussent dans ses filets et ne peuvent s'en dépêtrer. Je suis certain qu'à l'heure actuelle il peut mettre pas seulement à Brykalski le couteau sous la gorge. A quoi sert en ce cas l'instruction à ces messieurs ? Qu'en ont-ils besoin, s'ils ne sont pas en état de s'arracher des griffes d'un simple Juif ?

[1] Société culturelle fondée à Lvov en 1868 dans le but de répandre l'instruction dans les masses. Au début, l'activité de la « Prosvita » portait un caractère libéralo-bourgeois. Vers la fin du 19e s. dans la majorité de ses cellules commencèrent à prévaloir les éléments nationalistes. (N.d.T.)

[2] Société culturelle moscophile fondée en 1875 à Lvov par Ivan Naoumovytch. Elle doit son nom à la personnalité publique moscophile Mykhaïlo Katchkovski (1802—1872) qui a légué des sommes considérables et une maison à la Société. (N.d.T.)

Il se promenait de long en large dans la chambre, retournait ses pensées comme de lourdes pierres. Que fallait-il faire ici ? Où était l'issue ? Un proverbe lui remonta à l'esprit : « C'est parce que les Polonais marchent séparément que le diable s'empare d'eux ». Et, aussitôt, il se rappela des paroles de Wagmann sur Brykalski, que celui-ci empruntait de l'argent à toutes sortes de Juifs et se consolait avec la pensée que soi-disant ceux-ci, chacun pour soi, le tenaient en secret et il ne se doutait même pas que tous ces emprunts sortaient d'une seule main. Certes, tant qu'il le pouvait, M. Brykalski tenait lui-même secret ses emprunts, c'est-à-dire jusqu'à ce que le diable ne s'empare de lui. Et ça devrait être un homme instruit ? « Non, une instruction de livre ne donne pas encore une instruction de la vie. Un commerçant illettré peut être beaucoup plus instruit dans les affaires de la vie qu'un docteur en philosophie. L'instruction de la vie, voilà le clou de l'affaire ! Pour que l'homme s'habitue à vivre avec les hommes, à trouver langue commune avec eux, à se solidariser. Le sentiment de solidarité entre les hommes, voilà le but de cette école. C'est que jusqu'à présent nos paysans vivent à l'état de sauvages dans des forêts vierges : tout ce qui dépasse les limites de mon wigwam, m'est hostile, me guette, veut m'anéantir. D'ici provient cette hostilité entre les voisins pour des futilités, la méfiance générale, la vile flatterie et l'habitude de mentir. Voyons, je suis sûr que sortis de chez moi, ils se rendront de ce pas chez leur Chlomko et lui raconteront que je leur ai conseillé d'acheter les biens du seigneur du village. Ils ne manqueront pas de broder encore des choses car ils n'avaient pas l'air ravi en écoutant mes propos et ils sont partis sans avoir compris jusqu'au bout ce que je voulais ».

Il se mit à marcher d'un pas plus vif. L'état insipide de son âme avait atteint son paroxysme et avait passé la crise. Des horizons plus gais se découvrirent devant lui.

— Donc, puisque je le sais, puisque j'en comprends la cause, il n'est nul besoin de me faire du mauvais sang. Il faut les faire passer par l'école de l'instruction de la vie, réveiller en eux l'esprit public, et alors, on verra. A la première occasion venue, je me rendrai à Bourkotyne, je m'orienterai sur place, je causerai avec d'autres paysans. On verra, il se peut que le malheur ne soit pas aussi grand qu'il ne le semble.

Il s'arrêta près de la fenêtre et jeta un coup d'œil au parc de la ville. Ses yeux revenaient toujours à la place où il avait aperçu l'autre jour la dame en noir, mais elle n'y était pas. Un flot bariolé de bourgeois, de demoiselles, d'enfants suivaient le sentier, et près du banc où la dame en noir était assise, se tenait, immobile, un marchand de craquelins avec un panier plein et tenant des pains d'épice à la main.

Le regard d'Evguéni se reporta sur la cour étroite de sa maison. La cour de ce côté-là était exiguë, serrée par une muraille en pierre, presque sombre et humide. Le gardien Baran marchait le long de la muraille. Dès l'abord Evguéni ne lui prêta aucune attention ; le voyant raser le mur, il pensa qu'il allait dans sa cabane chercher l'arrosoir ou le balai. Mais au deuxième coup d'œil, il vit Baran relonger le mur au plus sombre endroit, marcher les mains vides, d'un pas régulier et cadencé. Arrivé à l'endroit où le mur s'élargissait et d'où, de derrière l'angle de la maison, jaillissait une raie claire de soleil, Baran revint dans l'ombre et marcha le long du mur, suivant le sentier qu'il avait emprunté tout d'abord.

Cela intéressa Evguéni. Il se mit à observer Baran, mais ne put rien découvrir. L'homme marchait comme la sentinelle à son poste. La tête rejetée, dans une pose martiale, ne regardant ni à droite ni à gauche, il marchait et marchait sans trêve. Evguéni crut voir ses lèvres bouger, comme si Baran se disait des choses, mais on n'entendait pas sa voix. Cela dura assez longtemps. Jusqu'au moment où l'horloge de l'Hôtel de ville sonna une heure. Baran sembla sortir d'un songe, il s'arrêta, soupira, regarda autour de lui, ôta son chapeau, essuya de sa manche la sueur de son front et s'en fut d'un pas las, cette fois sans éviter la lumière. Evguéni le suivit des yeux : il le vit se diriger vers sa chambre, au sous-sol — il allait dormir, sans doute.

« Certainement ses attaques d'épilepsie se répètent sous une autre forme », pensa Evguéni. Lors du dernier paiement du loyer, il avait touché deux mots à la femme de Wagmann sur l'état maladif du gardien.

— Que faire ? avait répondu la Juive. Il accomplit bien ses fonctions. Et puis parce qu'il est malade, faut-il le mettre à la porte ? Il ne fait de mal à personne tant qu'on ne l'irrite pas. Du reste, moi, je ne tiens pas à lui, mais Wagmann veut l'avoir chez lui.

A vrai dire, Evguéni n'avait pas non plus de raison de se plaindre de Baran ; il veillait à l'ordre de la maison, la tenait propre, était toujours sur place quand il fallait l'envoyer faire une course, et ce qui importait le plus, c'est qu'il était discret. Très rarement, on l'entendait prononcer un mot. Il avait l'air d'être plongé dans de profondes méditations. Et tous ceux qui connaissaient son état maladif, ne le touchaient pas et s'efforçaient de lui parler avec douceur — et le moins possible. On ne faisait

pas attention à ses singularités, comme ces allées et venues de sentinelle montant la garde. Tout le monde savait que « ça le prenait parfois », mais on savait aussi qu'il valait mieux ne pas lui en parler. En ce moment, il devait penser qu'il avait à monter la garde. « Allons, c'est une idée inoffensive », songea Evguéni. Il se rappela des paroles de la femme de Wagmann qui lui avait dit qu'elle se débarrasserait avec plaisir de Baran, mais Wagmann s'était entêté à le garder. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Y avait-il calcul de sa part ou le gardait-il par bonté de cœur ? En effet, la situation de Baran était peu commune ! C'était un homme malade, « parfois ça le prenait », donc, il souffrait d'une maladie que tout le monde craignait et qui était incurable, en plus il était connu comme le meurtrier de sa femme,— donc, si Wagmann venait à le renvoyer maintenant, qu'est-ce qui l'attendait ? Personne ne le prendrait à son service, il n'avait pas où aller, à moins de prendre la besace et d'aller mendier son pain. Non, Wagmann ne devait pas être méchant et n'avait certainement rien avec Baran. Il le tenait, le logeait et le payait encore, et ce que Baran gagnait de ses clients, c'était une autre affaire — et comme ça le pauvre diable pouvait vivre.

Allant déjeuner, Evguéni aperçut Baran occupé près du puits, dans la cour. Il le salua. Baran lui rendit son salut, sans un mot, mais Evguéni remarqua que, depuis qu'il avait fait sa connaissance, Baran braqua pour la première fois sur lui ses yeux brillants, il le fixa longuement et obstinément, sans ciller. Evguéni crut voir, dans ses yeux, une profonde tristesse mêlée à une curiosité douloureuse. Il semblait qu'il voulait lui dire quelque chose, lui demander quelque chose, et le jeune avocat s'arrêta court sous ce regard et attendit. Mais, l'instant

d'après, Baran baissa les yeux et s'occupa de ses affaires sans lui adresser la parole,— et Evguéni poursuivit son chemin.

XX

Le soir de ce même dimanche, Evguéni se trouvait dans sa chambre et était occupé à l'élaboration d'une plainte en cassation, quand on frappa à la porte, et Stalski entra. Après la rencontre mémorable où Stalski avait passé la nuit chez lui, Evguéni l'avait rarement vu, il n'engageait pas de conversation avec lui et était froid et distant à son égard. Il sentait que son ancienne antipathie pour cet homme s'était accrue et il ne se donnait pas la peine de le cacher. Mais Stalski feignait de ne pas le remarquer et continuait à le saluer humblement, l'accueillait et prenait congé de lui, un sourire adulateur à la lèvre, et même — ce qui paraissait étrange à tous — l'accablait de louanges derrière son dos. Et c'était chose inouïe que Stalski loue quelqu'un en son absence.

— Bonsoir, M. l'avocat ! fit-il, introduisant d'abord sa tête dans la chambre. Puis-je entrer ?

— Je vous en prie ! Bonsoir ! dit Evguéni d'une voix peu affable, sans se lever de table.

— Je m'excuse infiniment de vous déranger dans votre travail. J'espère qu'il n'est pas trop désagréable ?

Evguéni sourit.

— Oh, vous savez, si nous ne devions chercher que du travail agréable, toutes sortes d'avocats et de clercs pourraient mourir de faim.

— Ha, ha, ha ! C'est vrai, c'est vrai ! Donc, je

peux ne pas me faire de reproches de vous interrompre pour un petit moment.

— Ah, ça, c'est autre chose, dit Evguéni. Le travail est assez urgent, il faut le faire.

— J'espère que pas nécessairement aujourd'hui.

— Eh bien voilà, je suis de ceux qui préfèrent toujours aujourd'hui à demain. Mais, prenez place. Qu'est-ce qui vous fait venir chez moi à une heure aussi tardive, M. Stalski ?

— Tardive ? s'écria Stalski. Que dites-vous donc, M. l'avocat ! Il est à peine huit heures. En effet, je suis venu vous voir avec une toute petite demande.

— Je vous en prie. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je ne sais pas comment le dire. Ce sera peut-être une trop grande prétention de ma part...

— Allons, M. Stalski, sans préambule ! Vous savez, vous avez été si gentil d'avoir bien voulu m'aider à mon installation.

— Ah, M. l'avocat ! Veuillez ne pas le mentionner ! Je l'ai fait pour mon propre plaisir et je ne voudrais pas que vous vous sentiez obligé à mon égard.

— Allons, dites, enfin, ce dont vous avez besoin, sinon nous allons nous quereller au sujet des cérémonies mêmes, répliqua Evguéni, plaisantant.

— Voyez-vous, monsieur, commença Stalski, la tête appuyée contre sa main, et le coude à l'angle du bureau d'Evguéni, la dernière fois que j'ai passé la nuit chez vous... vous avez été très bon et m'avez régalé d'une si bonne liqueur...

— Et c'est elle qui vous prive de sommeil et exige de la compagnie, dit Evguéni en riant.

— Non, ce n'est pas ça ! Ce n'est point du tout ça ! répliqua Stalski. Vous savez, je vous ai alors conté toutes sortes de choses sur ma femme. Vous vous rappelez ?

Evguéni sentit un frisson parcourir son dos.

— Enfin, je ne sais pas ce qui m'a pris. Depuis lors, j'ai réfléchi à beaucoup de choses, j'ai observé certaines autres de plus près et je suis venu à la conclusion que moi non plus, je ne fais pas bien.

Il y avait, dans les yeux de Stalski, aux commissures de ses lèvres, dans toute l'expression de son visage, une sorte de raillerie à ces paroles ; aucune trace de sincérité dans sa voix qui aurait donné à ses propos leur juste valeur.

— Eh bien, c'est digne d'éloges de reconnaître son erreur, répliqua Evguéni, ne sachant que lui dire et ne comprenant pas pourquoi Stalski étalait devant lui ses affaires personnelles.

— Reconnaître ! Là n'est pas la question. Vous savez, je suis comme ça : je joue mon va-tout. Si je dois faire quelque chose, je le fais jusqu'au bout et si non, alors pas la peine de commencer. Une fois que j'ai reconnu mon erreur, il faut la réparer.

— Donc, si j'ai bien compris, maintenant, vous vivez bien avec votre épouse ?

— Ah, voilà ! dit Stalski. Vous savez, nous avons vécu pendant dix ans comme des étrangers, des ennemis, nous nous faisions toutes sortes d'ennuis, de saletés,— et tourner bride comme ça, tout d'un coup, en sens inverse... comment vous le dire, ce n'est pas à propos [1]. On n'en a pas le courage. Les paroles ne passent pas par la bouche. Aussi ai-je pensé à le faire d'une manière un peu plus attrayante. Plus solide. Si nous restons à deux à la maison, ça ne donnera rien, une saloperie en sortira, je le sais d'avance. Ça finira par de nouveaux reproches, de nouvelles bouderies. Alors, je me suis dit : « Je vais faire amende honorable, comme Dieu l'a prescrit. Je

[1] En français dans le texte. (N.d.T.)

vais inviter une personne étrangère qui m'est chère, devant laquelle je n'ai pas de secrets et n'ai pas besoin de me cacher » — cette personne c'est vous. Je voudrais pour ainsi dire que vous soyez ce témoin.

— Mais, cher monsieur... dit Evguéni, toutefois Stalski ne lui permit pas d'achever.

— Je vous en prie, monsieur, ne me le refusez pas. Je vous en supplie. Vous savez, le calme et le bonheur de deux personnes en dépendent. En outre, j'ose me permettre de vous rappeler que vous me devez une visite. Donc, pas la peine de discuter, je ne m'en irai pas d'ici avant que vous n'acceptiez.

— Soit, si telle est votre volonté, quoique je vous avoue qu'en tant que célibataire, je ne me sens pas la vocation d'intervenir dans des affaires de ménage aussi délicates.

— Mais ce ne sera pas une intervention. Une visite ordinaire. Vous faites semblant de ne rien savoir, et nous deux, nous causons, nous amusons notre hôte,— et par la même, nos différends s'arrangent. Doucement, paisiblement, imperceptiblement.

— Dieu le veuille ! Eh bien, quand pensez-vous le faire ?

— Aujourd'hui. Tout de suite. Tout est déjà prêt. J'ai acheté tout ce qu'il fallait, et le fiacre nous attend dans la rue. Veuillez vous changer — et nous partons !

— Enfin, puisque c'est ainsi, je suis à votre service.

Evguéni endossa un habit de sortie, ils montèrent tous deux dans le fiacre et partirent. Ils roulèrent assez longtemps, parce que Stalski demeurait dans une des plus longues rues, assez loin dans la banlieue. Lorsqu'ils arrivèrent, Stalski sonna à la porte. La servante sortit. Il lui enjoignit de prendre les paquets du fiacre et se dirigea avec Evguéni vers

le perron. Dans la pièce qui donnait sur le perron, on voyait de la lumière à travers la porte vitrée. C'était le salon. Une des chambres latérales, à droite était également éclairée. Stalski tira la clef, ouvrit la porte, et ils entrèrent. Le bruit de leurs pas et la rumeur de leur voix retentit dans la maison silencieuse.

L'instant d'après, la porte latérale s'ouvrit, et une haute silhouette en robe noire s'y encadra.

— Ma femme. Monsieur le docteur Evguéni Rafalovytch.

Evguéni leva les yeux et resta pétrifié de surprise. C'était Régine.

XXI

La lumière rose du matin filtre à travers la store tirée de la petite chambre à coucher, mais Evguéni dort encore. Son visage est noyé dans la pénombre. De temps à autre, il bouge comme s'il chassait de lui une mouche importune, puis se tourne de l'autre côté, murmure, à travers son somme, des mots entrecoupés et rapides, et là un gémissement s'échappe de sa poitrine. Des rêves inquiets doivent le tourmenter, de ceux qui s'abattent le plus souvent le matin sur une âme agitée et lui font voir en images crues et fantastiques, dans un style allégorique, son souci.

Il voit en rêve une place très vaste — soit un pré, soit un chaume piquant. Nulle trace de verdure, de fleurs et d'arbres. Tout est gris, morne, déplaisant, désert à la ronde. Il marche et marche sur un sentier infini, franchit des ravins, trébuche sur des mottes de terre, s'embourbe dans des marais et avance sans savoir où il va et pourquoi. Il est las, épuisé,

accablé par cet immense désert, cependant il ne cesse de marcher et d'aller toujours plus loin. Tout est silence. Rien, ni chant d'oiseaux, ni souffle de vent, ni stridulations de grillons, le désert morne engloutit même le bruit de ses pas. Dans ce silence infini il glisse comme un fantôme, seuls, la fatigue et un poids indicible lui rappellent qu'il est un homme fait de chair et d'os.

Mais voici qu'en travers de son chemin, s'étale un ruban noir, pourpre aux deux extrémités de l'horizon, comme un grand S, couché à plat. Ce ruban grossit au fur et à mesure qu'il s'approche de lui, à un bout il luit d'un éclat argenté, scintille et miroite au soleil, se fait large à une place et étroit à l'autre. En même temps, un bruit sourd parvient à l'oreille d'Evguéni, un souffle froid et humide embrasse son visage. Il reconnaît ce que c'est : c'est une grande rivière qui lui barre le chemin. De loin il ne voit que sa rive opposée — abrupte, haute, semblant taillée dans une roche noire ; çà et là la boucle de la rivière brille au soleil.

Mais le voici debout au-dessus de la rivière. Le vaste miroir d'eau trouble est encadré et bordé de raides rochers noirs en forme de grande ellipse. On croirait que c'est un lac, mais les copeaux, les flots d'écume où les brins de paille qui glissent vite sur ce miroir d'eau, montrent que c'est bien une rivière, montrent d'où elle jaillit et où elle coule. Elle sort de là-bas, de l'ouest, de derrière le haut rocher abrupt, et elle disparaît à l'est, derrière un rocher identique qui cache à la vue les sinuosités ultérieures de l'énorme serpent d'eau.

Evguéni se tient au-dessus de l'eau et contemple ses flots troubles. Mais voici que de loin, à l'ouest se fait entendre un tambour de basque, le bourdonnement d'une basse, la voix grêle d'un violon. Evguéni

porta ses regards de ce côté-là et vit émerger, de derrière la roche noire, un grand train de bois. Sur le fond gris acier de la rivière, celui-ci se distinguait d'emblée comme une claire tache verte,— tellement il était enguirlandé d'épicéas, à ses bords s'enroulaient des couronnes d'aiguilles, son fond était recouvert de feuilles odorantes, de roseaux aromatiques et de filets. Et quand il approcha, Evguéni crut reconnaître la société qui voguait sur le train de bois. A la proue travaillait, arc-bouté, un Houtsoul d'un certain âge, coiffé d'un bonnet en peau de renard, avec une pipe entre les dents ; Evguéni ne put reconnaître son visage. Derrière lui, quatre musiciens étaient assis sur un petit banc, ensuite sur de mêmes petits bancs disposés en rectangle, se trouvait une assez nombreuse société. Les jeunes gens et les jeunes filles en toilettes de bal étaient placés deux à deux. Les demoiselles avaient à leurs mains de belles gerbes de fleurs, de larges rubans bariolés à leurs robes; les jeunes gens tenaient des coupes de cristal dans leurs mains, d'autres débouchaient des bouteilles de vin, on entendait fuser des exclamations, des rires argentins, le tintement des verres. Au milieu du carré se dresse le banc le plus haut, il est court, pour deux personnes seulement. Un jeune couple qui forme le noyau de ce train somptueux s'y tient. On leur adresse de joyeuses allocutions, des souhaits sincères, de bruyants vivats. Et derrière, à la poupe se tient, immobile, un jeune timonier, un magnifique Houtsoul aux longs cheveux noirs, vêtu d'une chemise blanche richement brodée. Il tient le gouvernail d'une main ferme et tranquille, une douce joie illumine son visage ; il a braqué ses yeux noirs sur Evguéni, comme s'il voulait lui rappeler quelque chose.

« Qui est ce jeune couple ? Qui est ce couple ? »

se demande Evguéni. Il tend sa vue et arrête ses regards sur le jeune marié. Il y a quelque chose de familier en lui et en même temps d'étranger. « Qui est-ce donc ? Quand et où l'ai-je connu ? » Il tracasse son imagination, longuement, puis, soudain, une pensée fulgurante l'illumine : « Mais c'est donc moi ! Dans le frac que j'avais pour passer mon examen de docteur, la même cravate, avec la même épingle. Comment ai-je pu ne pas me reconnaître ? C'est vrai que dix ans se sont écoulés depuis. Aurais-je changé à ce point pendant ce temps ? Aurais-je vieilli, fripé mes habits ? »

Mais, stop ! Qui est la jeune mariée ? Qui est celle qui est assise près de lui, sur le banc, et hoche la tête, reçoit les félicitations avec un sourire étincelant ? Evguéni, celui qui est assis sur la berge, ne lui avait pas prêté de grande attention dès l'abord. C'est comme si quelqu'un tâchait tout le temps de la cacher à sa vue. Pendant ce temps, le train glisse, glisse tout doucement, puis vite, plus vite, de plus en plus vite. On voit encore la main blanche de la jeune mariée qui a levé son verre. Qui est-elle ? Comment est son visage ? Non, Evguéni tend en pure perte sa vue. Le train de bois est déjà passé, il s'éloigne, comme s'il glissait de la surface lisse dans un abîme sans fond. La musique s'apaise. Seul, le timonier de la poupe se tient calme, majestueux, beau comme sur les images, il se tient et regarde sans ciller Evguéni. Ce dernier croit voir maintenant, dans les yeux du timonier, un reproche muet. De son regard il accroche encore le timonier, comme s'il voulait lui demander quelque chose, mais, juste à cet instant, le radeau disparaît derrière le rocher noir, au tournant. Evguéni reste un instant, muet de surprise. Il veut crier, mais sa gorge est serrée et il ne peut en tirer un son. Il veut rattraper le ra-

deau, mais ses pieds semblent clouer au sol. Il reste sur place et contemple de nouveau l'eau trouble qui coule, roule et charrie à tout moment des copeaux, des flots d'écume et des fétus.

Mais voici que, des flots troubles, émerge quelque chose de blanc, une sorte de billot de bois, fraîchement écorcé. Cette chose vogue, s'approche. Evguéni a déjà oublié le train de bois et contemple le nouvel objet. Le voilà non loin de la rive... Ce n'est pas un billot de bois, c'est un corps blanc de femme. Les seins de marbre aux bouts roses flottent libres. Les bras sont rejetés sur l'eau, la tête émerge, puis replonge dans les vagues, le visage tourné vers le ciel. Les flots balancent ce corps, coiffent les longs cheveux d'or. Le visage émerge maintenant à moitié de l'eau. Les yeux sont ouverts et une expression d'effroi indicible, de souffrance intolérable s'y est figée à jamais. Les lèvres sont entrouvertes, le visage livide, seul, un calme céleste règne sur le front.

Et Evguéni croit reconnaître cette malheureuse femme noyée. Il poussa un horrible cri et sans réfléchir se jeta dans l'eau. Dans sa conscience somnolente il savait qu'elle ne vivait plus, que plus rien ne la ferait revenir à la vie, cependant, il sentait qu'il devait se jeter à l'eau et tirer ce corps de cette tombe d'eau. Les vagues grondèrent, l'abîme bouillonna, l'eau l'étreignit de partout — et il se réveilla.

En effet, il était tout mouillé — de sueur. Sa poitrine haletait ; sa tête brouillée ne put longtemps revenir à la pleine conscience. Et même après avoir chassé de lui le poids de la vision nocturne, après avoir ouvert les yeux et commencé à comprendre au juste où il se trouvait et ce qui s'était passé,— même alors la lourde oppression persista dans son âme. Parce que cette sensation n'était pas la conséquence de son rêve, mais, au contraire, la source d'où jaillis-

sait la rivière trouble de sa vision dans le rêve. Bien plus, plus sa conscience s'éclaircissait, plus le souvenir de ce qui s'était passé la veille se précisait, plus un lourd fardeau oppressait son âme, et plus grande encore était la douleur qu'il éprouvait — semblait-il au plus profond de son cœur, là, où était enfoui le nerf le plus sensible, foyer de toute sensibilité. Il s'assit sur son lit, son visage était pâle, ses lèvres ouvertes, comme pour pousser une exclamation d'effroi, et ses yeux écarquillés se plantèrent dans le coin le plus sombre de sa chambre à coucher.

XXII

Et toutes les vétilles de la soirée de la veille commencèrent à lui revenir à la mémoire, une à une, d'une manière nette, impitoyable, qui s'enfonçaient, onde après onde, comme des clous rouillés dans son âme. Il se voyait debout, tout pétrifié, reconnaissant en cette femme dont il connaissait le destin insondable à travers les récits de son mari,— elle, son idéal, sa Régine, son bonheur rêvé qui lui avait souri pour un court instant et qui s'était éteint aussitôt. Il était debout et la regardait avec une expression d'effroi sauvage. Il la regardait et ne voyait rien, ne comprenait rien, il ne sentait qu'un poids dans son cerveau, comme après un coup brusque asséné avec la tête d'une hache. L'avait-elle reconnu d'emblée ? Son visage avait-il trahi quelque chose ? Il ne put se souvenir de rien. Dans ses oreilles retentissait, comme un couteau sur du verre, la voix de Stalski d'une douceur répugnante :

— Ma petite Régine, c'est M. l'avocat Rafalovytch. Ma femme.

Elle fit un signe de tête, sans mot dire. Ses yeux

se levèrent lentement vers le visage d'Evguéni, s'y arrêtèrent un moment et, avec la même expression de doux étonnement, passèrent sur le visage de Stalski.

— Veuillez vous débarrasser de votre manteau, M. l'avocat ! dit Stalski, sans égard à sa stupéfaction et s'apprêtant à l'aider à ôter son manteau. Cela le fit reprendre ses esprits. Evguéni enleva son manteau et fixa à nouveau la haute silhouette de la femme vêtue d'une simple robe noire, sans aucun ornement, qui se tenait toujours immobile devant lui.

— Ecoute, Régine, dit Stalski d'une voix naturelle, comme s'il poursuivait une conversation interrompue il y a un instant, j'ai complètement oublié de te dire... En fait, je ne l'ai pas oublié, je ne le voulais pas, exprès, pour te faire bénéficier de la surprise, ha, ha, ha ! Aujourd'hui, nous avons une fête de famille. Tu as oublié laquelle ? Mais, ma chérie, pense un peu ! Le dixième anniversaire de notre premier rapprochement. Tu te souviens ? Allons, allons ! Aussi ai-je pensé : si nous fêtions cette soirée mémorable ! L'anniversaire d'un tournant aussi difficile dans notre vie. Je t'en prie, ma chère femme, n'aie pas l'air renfrogné ! J'ai pensé à tout. Sois gentille, va à la cuisine, tu y trouveras tout le nécessaire pour notre petite fête d'aujourd'hui.

Régine ne bougeait toujours pas de sa place. Evguéni avait repris contenance à un tel point qu'il put l'observer, tranquillement, de plus près. Avait-elle vieilli ? Avait-elle changé en ces dix ans d'horribles tortures morales qu'elle avait subies entre les griffes de ce monstre ? Evguéni était un peu déçu. Une femme qui avait souffert tout cet enfer, devrait paraître beaucoup plus malheureuse, beaucoup plus accablée. Régine n'avait pas trop vieilli, elle avait même un peu pris du poids, ses joues

avaient de belles couleurs, ses lèvres étaient assez fraîches, pas une ride ne barrait sa figure et son front, pas un sillon ne marquait son tourment intérieur. Elle ressemblait à beaucoup d'autres femmes, et son calme lui conférait même une expression de stupidité et d'indifférence. Evguéni en fut douloureusement affecté ; c'était comme si, de l'autel dressé dans son âme, on avait arraché les plus beaux ornements.

« Ainsi c'est elle ? Elle, ma Régine, mon idéal, ma divinité ? se répétait-il pour la centième fois. Ma foi, elle ne doit pas être très nerveuse, très sensible. Elle vit au jour le jour. Ce n'est pas pour rien qu'on dit : la femme est comme le saule, elle prend racine là où on la plante. Près d'une eau limpide — va pour l'eau limpide, sur une méchante décharge — va pour la méchante décharge. Il croîtra ici et là-bas, il se trouvera bien quelque chose à son goût ».

Pendant ce temps, Stalski s'affairait dans le salon, il ajouta quelques chaises à la table, sortit une belle nappe de la commode et en couvrit la table, ensuite, se tournant vers Régine, il lui parla de ce même ton détaché, douceâtre, encore plus douceâtre qu'auparavant :

— Ma chère femme est toute étonnée de voir que j'ai invité à cette fête de famille une personne étrangère. N'est-ce pas ? Ma foi, M. Rafalovytch n'est point du tout une personne étrangère pour moi. Je t'ai déjà raconté, Régine, que c'était mon élève du temps du collège encore. Oh, c'est une vieille connaissance, une ancienne amitié... N'est-ce pas, M. Rafalovytch ! Il serra chaleureusement dans ses mains la main d'Evguéni et la secoua. Mais veuillez prendre place ! J'espère, ma petite Régine, que lorsque tu auras fait plus ample connaissance avec

M. l'avocat, tu reconnaîtras que je n'aurais pu amener à notre fête d'hôte plus cher.

Elle demeurait debout à la même place et ne détachait pas de lui un regard mi-étonné, mi-abruti. Stalski s'approcha d'elle et, avec un sourire suave, lui murmura à l'oreille :

— Ne fais pas l'imbécile, espèce de cabotine ! Ne fais pas l'idiote ! Va à la cuisine et veille à ce que la Onoufrova nous prépare le souper. Nous souperons à trois. Et ne me joue pas la comédie, compris ? Ne me force pas à te faire d'esclandre devant une personne étrangère.

Il la prit doucement par les épaules et, feignant de l'accompagner à la porte, la poussa brusquement hors de la pièce. Evguéni qui avait l'ouïe extrêmement fine, entendit, dans le silence, chaque mot que Stalski chuchota à sa femme. Il s'étonna même quand, entendant ces paroles brutales, il éprouva en lui une sorte de soulagement. Pareilles à un jet d'eau froide, elles le firent revenir à la réalité, lui montrèrent, sous un éclairage convenable, l'horrible comédie que Stalski jouait devant lui. Et elle ? Certes, il en avait pitié, mais, au plus profond de son âme, naissait un sentiment, vilain, égoïste et hostile, qui semblait dire à Régine : « Tu vois, tu vois ce que tu as choisi ! Tu n'avais pas assez de volonté pour suivre la voix de ton cœur, pour résister à ta tante, et voici ce qui t'est échu ! »

Maintenant, quand il évoque la scène de la veille et les sentiments éprouvés, Evguéni s'étonne que son cœur n'ait pas éclaté à la vue de l'humiliation et de l'avilissement de la femme aimée. Hier matin encore, il n'aurait pu supposer de pouvoir être le témoin d'un dédain si grand de son idéal. Il aurait déchiré, dépiécé l'homme qui, même en pensée, aurait osé mépriser sa Régine idéale. Et le soir, il avait entendu ce

chuchotement abominable de Stalski — et il n'avait pas bougé, sa main ne s'était pas fermée en poing et n'avait pas écrasé sa physionomie, ne l'avait pas étranglé! Comment cela s'est-il fait? Les liens du mariage qui unissaient ces deux êtres, pour un destin indéchirable et un tourment indéfectible, l'en auraient-ils empêché? On dirait que non. Quelque chose d'autre l'avait arrêté, avait paralysé sa volonté. Cette Régine-là n'était pas sa Régine à lui. C'était une copie pâle et manquée de son idéal. Elle ne possédait pas ce charmant éclat qui, autrefois, avait si brusquement et si irrésistiblement captivé son âme. Elle n'émanait pas — Evguéni le sentait — cette force magique qui l'avait attiré et mis en son pouvoir en ces jours heureux quand ils fréquentaient ensemble l'école de musique. Il lui semblait parfois que cette longue vie passée dans cette humiliation avait mutilé et épuisé son âme, et, une autre fois, il lui semblait, avec un sentiment de profonde amertume, que sa propre souffrance émanant de sa séparation avec elle, sa propre nostalgie, sa douleur et son deuil après elle se dressait en muraille entre elle et lui, comme une palissade hérissée d'épines que l'on ne pouvait franchir, sans se blesser sensiblement.

Entre-temps, Stalski avait pris place en face de lui et, comme si de rien n'était, s'était mis le plus tranquillement du monde à le divertir par sa conversation. Des flots de potins les plus banals coulèrent, abondants. Vous avez entendu, M. l'avocat? La fille aînée de M. le directeur s'est enfuie avec un sous-lieutenant retraité? Et cet idiot de Strachotski a été nommé juge à Goumnyska, à la Cour suprême de notre district. Et ces messieurs Schwartz et Sznadelski — vous vous rappelez, M. l'avocat? — ces jeunes fils de famille prometteurs qu'on avait

chassés du service de la Cour pour vol, vont de village en village, ils ont soi-disant une filiale de l'agence d'assurances de Cracovie, mais en réalité ils s'occupent — Seigneur Dieu, vous êtes le seul à savoir de quoi ils s'occupent! L'autre jour, M. le procureur s'arrachait les cheveux en lisant les rapports des gendarmes sur leurs vilaines affaires. Mais enfin, M. Sznadelski est le cousin du président de la Cour, et M. Schwartz était, dans le temps, clerc de chancellerie de M. le président, et en plus, il est le protégé de Mme la juge Mogulski — vous savez, monsieur, de cette Mazurienne vulgaire? Elle crèverait les yeux à quiconque oserait dire des méchancetés sur son favori, son Schwartz. Et pensez donc, ces jeunes gens peuvent se balader impunément à travers le district, et pas un cheveu ne leur tombera de la tête. J'entends dire qu'ils cherchent à s'insinuer dans les bonnes grâces de M. le maréchal, qu'ils font force compliments à sa femme, aux soirées dansantes de la maison, ils font danser les filles et ils se plaignent tout le temps qu'on leur a porté un grand préjudice au tribunal, qu'on les a calomniés et qu'on ne leur a pas donné les moyens de se justifier.

— Mais voyons, voyons! dit Stalski, interrompant son verbiage. Je suis là en train de discourir et je me suis oublié. Mais ma femme tarde à venir. Excusez-moi, monsieur. Je reviens dans un instant.

Et, sans attendre la réponse d'Evguéni, Stalski bondit de sa place et courut dans la cuisine. Il en revint l'instant d'après suivi de la servante qui portait sur un plateau des assiettes, du jambon coupé en tranches, un petit pain, quelques bouteilles de bière, une bouteille de cognac et quelques verres. Elle déposa le tout sur la table et se prit à le disposer.

— Va-t-en, va-t-en, surveille le samovar, lui dit Stalski, nous nous débrouillerons tout seuls.

La servante sortit.

— Ma femme va venir. Elle n'attendait pas de visite. Elle est allée se changer.

— Mais, monsieur, lui dit Evguéni, il me semble qu'au lieu de vraie fête, vous ne causiez à vous et à votre femme que des ennuis et des soucis.

— Ne craignez rien ! dit Stalski gaiement, débouchant la bouteille de cognac. Nous allons prendre d'abord un petit verre ! Tout va aller autrement !

— Voyons, comment sans la maîtresse de maison... sans celle dont on célèbre la fête... dit Evguéni avec un embarras douloureux.

— Ha, ha, ha ! Vous l'avez bien dit ! répliqua Stalski, éclatant d'un rire grossier. Celle dont on célèbre la fête ! Ha, ha ! Voyons, mais *unter uns gesagt* [1], comment la trouvez-vous ? Ressemble-t-elle beaucoup à une pauvre victime de la tyrannie domestique ?

Le cœur d'Evguéni se serra et sa main lui démangea, mais juste à cet instant Régine entra, et l'attention des deux hommes se porta sur elle.

XXIII

Mon Dieu ! Qu'avait-elle fait d'elle ? Etait-elle devenue folle ou bien avait-elle mis exprès, par caprice ou plaisanterie, sa robe de mariée chiffonnée et fripée ? Régine avait fait son apparition dans le salon vêtue d'une jupe en soie blanche, d'un

[1] Entre nous soit dit (all.)

corsage blanc brodé, sur le devant, de perles artificielles et bordé sur la poitrine de dentelles blanches, les cheveux défaits, avec des gants couleur peau allant jusqu'aux coudes, et des escarpins blancs en satin. Elle marchait lentement, dans un demi sommeil, les yeux baissés comme une vraie jeune mariée. Seul, son visage découvert, face à cette toilette blanche, paraissait jaune, elle avait des rides au cou et derrière les oreilles, des ombres bleues cernaient ses yeux. Du reste son visage était grave, pensif.

— Juste Dieu, Régine! Qu'est-ce que tu as fait de toi? s'était écrié Stalski à la vue de sa femme attifée de la sorte.

— C'est mon jubilé, aujourd'hui, avait dit Régine. Le dixième anniversaire de ma vie conjugale. Cette robe-là, avait-elle dit, tournant son visage vers Evguéni, était le symbole de mon plus grand malheur. Il y a dix ans de cela, ma tante qui, depuis ma petite enfance, était mon mauvais génie, me l'a faite endosser. Elle a mis en elle, en cette robe, tous les mauvais démons qui devaient me tourmenter. Ils ont fait leur affaire. Dix ans se sont écoulés, (à ces mots, elle se tourna de nouveau vers son mari) — et mes mauvais démons ont lâché ma robe, m'ont abandonnée, et en ce cas le jour d'aujourd'hui sera un nouveau tournant dans ma vie et vaut la peine d'être fêté. Ou alors ils me guettent toujours et encore et en ce cas, revêtant cette robe, je les ai faits revenir. Eh bien, s'ils sont ici, s'ils me guettent, qu'ils se lèvent, qu'ils me tourmentent jusqu'au bout! J'ai tant souffert, qu'un peu plus ou un peu moins — peu m'importe!

— Mais, enfin, Régine, avait répliqué Stalski, le visage défait, que dis-tu là? Ne me compromets pas, moi, et par la même toi aux yeux de notre hôte, devant une personne étrangère!

— Monsieur Evguéni n'est pas une personne étrangère ni pour toi ni pour moi, avait-elle répondu tranquillement.

— Comment ça, tu connaîtrais monsieur Evguéni ?

— Oui.

— D'avant ton mariage encore ?

— Nous avons fait connaissance à des leçons communes de musique, s'était empressé d'expliquer Evguéni.

— Et depuis lors tu ne l'as pas oublié ? s'était enquis Stalski sans égard aux paroles d'Evguéni.

— Non, je ne l'ai pas oublié.

— Ah, donc tu étais certainement un peu amoureuse de lui ? Chez vous autres, les femmes, ces sortes de relations, d'ordinaire, sont l'équivalent d'une amourette.

— Un peu... non, avait répondu Régine, appuyant sur les mots.

— Ah, bravo, s'était écrié Stalski, radieux. Pas un peu, donc, très ! C'est merveilleux ! M. l'avocat ! Mon très cher ! Permettez-moi de vous saluer comme l'idéal de ma femme ! En voilà une surprise ! Ça c'est une vraie fête pour moi !

Et il s'était élancé pour étreindre Evguéni qui se tenait tout abasourdi par cette scène inattendue.

— Et moi, idiot, je ne savais pas que j'avais séparé, dans le temps, deux cœurs aimants. Eh bien, au moins maintenant saluez-vous comme il faut ! Régine ! Je t'en prie, ne te gêne pas ! M. l'avocat ! Je suis un homme libéral. Dieu me garde de vous être un obstacle. Allez-y !... Et il prit Evguéni par la main pour le conduire vers sa femme. Quelque chose bouillonna dans le cœur d'Evguéni.

— Monsieur, avait-il râlé, vous n'avez pas le droit de vous moquer de moi. Je proteste contre un tel comportement ! Bonne nuit !

Et, ayant repoussé de toutes ses forces Stalski qui roula sur le sofa, il avait saisi son chapeau et son pardessus, était sorti précipitamment sur le perron, de là, dans la rue. Le fiacre que Stalski avait oublié de payer et qui pensait avec juste raison que l'autre bourgeois qu'il avait amené ici, sortirait tôt ou tard et le payerait, certes, attendait toujours dans la rue. Evguéni était monté dans le fiacre et était rentré chez lui. Il s'était promené encore longtemps dans sa chambre, tout stupide, comme fou de ce qu'il avait vu et entendu ce soir-là. Après il s'était déshabillé machinalement et avait plongé dans un pénible assoupissement. A présent que ses nerfs s'étaient un peu calmés, il s'efforça de mettre de l'ordre dans ses souvenirs.

« Ainsi, voilà où tu es, ma Régine ! pensait-il. Voilà ton destin ! Comment le supportes-tu ? Où est ton charme, où est l'harmonie de ton âme avec laquelle tu avais d'emblée envoûté la mienne autrefois ? Pourquoi, hier, ne l'ai-je pas du tout sentie ? Pourquoi ton visage m'a-t-il semblé stupide, et ton invention avec cette robe de mariée m'a-t-elle paru sotte, m'a choqué comme une méchante comédie ! ? Pourquoi des notes fausses, affectées, gourmées, de comédienne résonnaient-elles dans tes paroles ? Régine, Régine ! La rouille d'une grande souffrance t'aurait-elle usée ou est-ce seulement l'eau trouble de la vie quotidienne qui a enlevé de toi cette charmante couleur qui, autrefois, m'avait semblé être le feu de ton âme ? Rends-moi mon idéal qui, hier soir encore, brillait dans mon cœur entouré d'une auréole de pureté immaculée, de sainteté et de jeunesse éternelle ! Rends-moi mon amour, objet de ma nostalgie ! Rends-moi la meilleure partie de mon « moi », perdue là-bas, dans cette maudite pièce ! »

Il sauta du lit et commença à s'habiller. Une

angoisse l'avait étreint. L'air de cette chambre l'accablait, il avait besoin d'air pur, de large espace pour ne pas étouffer. Mais, une fois habillé, il se sentit si faible, si malheureux qu'il dut s'asseoir sur une chaise, près de la table. Et de nouvelles pensées bouillonnèrent tout d'un coup dans sa tête, un courant les emporta dans une direction toute autre que jusque-là.

« Je suis un barbare ! Un salaud ! Un monstre ! Elle doit devenir folle de souffrance, elle ne sait pas elle-même ce qu'elle a ! Quand elle m'a vu, elle a paru stupéfaite, elle était incapable de prononcer un mot. C'est qu'il la maltraite, il la pique avec chacune de ses paroles, il la blesse avec chacun de ses regards, il la piétine avec chacun de ses gestes ! Et moi, je la regarde se débattre, se trémousser de douleur et j'ose la critiquer ! Moi, maudit esthète, je raisonne : ce geste est ridicule, cette expression est stupide, ces paroles sont boiteuses ! Mon Dieu ! N'aurais-je donc point en moi un peu de cœur ? Aurais-je perdu avec mon amour la faculté de compatir simplement à la personne ? »

Un frisson parcourut tout son corps. La fièvre gagna ses nerfs. Ses dents se serrèrent et, prenant son front brûlant dans ses deux mains, il se pencha au-dessus de la table. Longtemps, il demeura ainsi et ne sentit même pas quand des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Elles lui firent du bien, et à mesure que l'accablement diminuait dans son âme, les larmes coulaient, tombaient sur la table, se répandaient en flaques, en ruisseau, jusqu'à ce qu'elles arrivassent au bord de la table. Là, elles s'appuyèrent un temps contre l'angle aigu. Mais des larmes toujours nouvelles montaient à ses yeux et vinrent grossir le ruisseau et celui-ci surmonta l'angle et jaillit en grêles abondantes de gouttes, sur le plan-

cher. Evguéni ne le sentait pas. Un froid et un calme étreignirent son cœur, comme si un grand vide s'y fut logé. Ses pensées s'arrêtèrent, le courant d'images dans son esprit s'arrêta, sa volonté reposait, inerte.

Un coup bruyant à la porte du salon le tira de cet état de torpeur, le força à se lever de son siège et à revenir à la vie. D'un geste machinal, il essuya ses yeux avec un mouchoir, sortit de la chambre à coucher, ferma la porte derrière lui et, après avoir dit : « Entrez ! », s'approcha de la porte du salon et l'ouvrit. Celle-ci s'ouvrit toute grande et, dans l'embrasure, se tenait le maréchal Brykalski, mis avec recherche, sentant bon, étincelant, souriant, heureux.

— Puis-je entrer ? s'enquit-il en saluant.

— Entrez, je vous en prie, répondit Evguéni et il salua légèrement lui aussi.

XXIV

Le maréchal se tint un instant à la porte. Un éclat particulier illuminait son visage, ses yeux brillaient, un sourire heureux qui était prêt, semblait-il, à se déchaîner instantanément en orage et à éclater en rire joyeux et cordial errait sur ses lèvres. Ensuite il étendit largement ses bras et se jeta vers Evguéni.

— Ha, ha, ha ! Mon cher maître ! Permets-moi de t'étreindre ! Ha, ha, ha ! Ah, la bonne âme ! Donne que je t'embrasse !

Et il serrait, étouffait presque Evguéni dans ses bras, sans égard à ce que celui-ci, tout étonné, avait fait un pas en arrière, se protégeant devant l'explosion de sa sincérité, qu'il avait ouvert la bouche pour protester et avait tâché même de repousser

légèrement de ses mains la maréchal duquel il n'attendait point ce genre de privautés.

— Non, non, ne te défends pas ! Je ne peux pas me retenir ! Tu m'as procuré, chère âme, une si grande joie, un si grand plaisir, un délice fou que je dois, je dois t'embrasser !...

Et il étreignit encore une fois Evguéni, le serra encore une fois contre sa poitrine, pressa une fois de plus ses rares cheveux pommadés contre le visage d'Evguéni.

Evguéni se maîtrisa et commença à sourire.

— M. le maréchal, je vois que vous venez me voir avec une intention doublement transgressive.

— Avec une intention doublement transgressive ? Ha, ha, ha ! On le voit tout de suite, le juriste ! Voyez, voyez-moi ça ! Avec une intention doublement transgressive ? Comment dois-je le comprendre ?

— C'est bien simple. Vous vous jetez sur moi, M. le maréchal, avec des gestes — c'est votre première transgression, en outre vous voulez me faire croire que j'en suis la cause, que je suis pour ainsi dire l'auteur moral de cette transgression.

— Formidable ! C'est formidable ! Ha, ha, ha ! Mais, enfin, blagues à part. Bonjour, M. l'avocat ! Votre main ! Oui. Vous êtes bien portant, fort, gai, énergique — j'espère, je l'espère bien... Vous bouleversez le monde, réformez la société,— c'est ce qu'il faut, c'est ce qu'il faut. Vous avez de la force — *Platz für die Jungen*[1]. Nous, qui avons vécu notre temps,— allez, de côté ! On n'a que faire de vieux poussifs ! Pas besoin de nous déranger !...

— En attendant, veuillez prendre place, dit Evguéni auquel Brykalski ne permettait pas de placer un mot.

---

[1] Place aux jeunes (all.)

— Merci, merci ! Donc ! C'est ça votre cabinet, dit-il, reprenant son souffle et promenant ses regards autour de lui. Excusez-moi de vous importuner ici, et à une heure aussi matinale. Je suis allé à votre étude, elle est fermée. Le gardien m'a dit que vous étiez encore chez vous. Alors je me suis dit, je vais aller voir le lion dans son antre.

— Je vous suis fort obligé de l'honneur.

— Mais au contraire, au contraire ! C'est moi qui suis très content. Ça fait longtemps que je voulais vous voir dans votre *sanctissimum* [1], dans cette forge où, à vrai dire, se forgent les plans...

— Vous ironisez, M. le maréchal. Je suis un simple petit avocat. Oh non, vous vous trompez, moi forger des plans ? Comme vous voyez, je mène une vie toute simple, je gagne mon pain, j'ai des rapports plus ou moins bons avec le régime existant et je ne sens point du tout en moi la force ou le désir d'être un réformateur public.

— Ha, ha, ha ! Parlez, parlez, jeune homme, dites-le à un autre, mais pas à moi ! Moi aussi, je sais quelque chose. Ho, ho, et j'ai des yeux et je sais voir ! Et nous autres qui nous trouvons à un échelon plus élevé, nous avons un flair particulier pour le moindre mouvement qui se manifeste en bas.

— Ne prendriez-vous pas par hasard votre propre tremblement pour un mouvement qui vous est terrible et hostile ? demanda Evguéni un peu acerbe.

— Oh, vous commencez à lancer des piqûres, M. l'avocat ! Eh bien, non, vous ne me piquerez pas avec ça ! Je suis un homme qui a de la trempe ! Mais soyez gentil et dites-moi, quel est à vrai dire le but

---

[1] Sanctuaire (lat.)

de votre plaisanterie — je dois l'avouer, très spirituelle — aux paysans ?

— Une plaisanterie aux paysans ? Je ne comprends pas ce que vous avez en vue, M. le maréchal.

— Ha, ha, ha ! le maréchal eut un nouvel éclat de rire. Ça c'est un vrai humoriste. Il lâche une « pointe » et ne cille pas lui-même, fait encore semblant de ne rien savoir.

— Vous me mettez dans une situation embarrassante, M. le maréchal. J'avoue que j'aime bien les « pointes » et que je serais heureux d'en rire, mais, parole d'honneur, je ne sais pas de quoi il s'agit.

— Mais, mon cher maître ! cria le maréchal, tendant de nouveau ses bras pour étreindre Evguéni. Vous avez devant vous le propriétaire de Bourkotyne et il vous parle de la plaisanterie que vous avez faite à ses paysans, et vous feignez encore de ne rien comprendre !

— Ah oui ! Il s'agit de vos paysans !

— Oui, oui ! Ha, ha, ha ! Hier, vous savez, nous en avons ri aux éclats avec ma femme !... Vous auriez dû entendre avec quelle indignation ces gens-là nous racontaient... vous savez, depuis toujours, ils sont habitués à venir au domaine raconter toutes leurs affaires. Et celle-là aussi... A peine rentrés de ville, ils sont venus chez moi. « M. notre maître, voudriez-vous nous expliquer qu'est-ce que c'est que cet avocat. Nous lui avons confié notre affaire concernant le pré, et il nous a dit: « Vous êtes bêtes.— Voilà ce qu'il nous a dit, parole d'honneur ! — Vous êtes bêtes ! Qu'avez-vous besoin, nous a-t-il dit, d'être en procès avec votre seigneur pour un pré ! Qu'est-ce qu'il vaut ce pré ? Pouah ! Je veux vous proposer autre chose. Donnez-moi mille florins, et je vous gagnerai en procès tout le domaine, maisons, métairies et bois compris ». Ha, ha, ha !

Le maréchal imitait fort bien la voix, l'accent et les gestes des paysans, mais, aux dernières paroles, il ne put se contenir et éclata de rire.

Le visage d'Evguéni se rembrunit. Le reflet du sourire en disparut, cependant ses yeux fixèrent durement la face du maréchal.

— M. le maréchal, émit-il d'un ton calme, mais ferme.

— Mais attendez, attendez donc, mon cher maître ! l'interrompit Brykalski, tapant le genou de l'avocat. Inutile de vous rembrunir ! Je connais très bien la manœuvre. Mais je veux vous raconter la fin ce cette conversation. C'est quelque chose de fantastique ! Ha, ha, ha ! « Eh oui, notre maître, c'est ce que nous a dit cet avocat. Mais nous lui avons répondu : M. l'avocat, nous avons beau être pauvres, cependant nous ne convoitons pas le bien d'autrui. Nous n'avons pas besoin des biens de notre seigneur, nous aimons et respectons notre M. le maréchal, et les biens de notre maître sont les siens, et pas les nôtres. Or, nous ne voulons pas être en procès avec M. le maréchal et nous nous entendrons avec lui, aussi nous vous prions de ne pas nous monter la tête contre notre maréchal. Et encore, nous vous demandons de nous rendre nos papiers et ce que nous vous avons payé pour les cachets et les écritures, car nous ne voulons pas intenter de procès, parce que nous sommes des gens paisibles, et notre M. le maréchal, que Dieu lui donne de la santé et de longues années de vie, est un bon maître ! » Eh bien, ils ont bien récité leur leçon, n'est-ce pas ? Comme vous le leur avez enseigné, hein ?

— M. le maréchal, répliqua Evguéni gravement, je m'excuse infiniment, mais il me semble qu'avec votre dernière question vous vous êtes trompé d'adresse.

— Comment ça ? Comment ça ?

— Je vous ferai remarquer que je n'ai jamais enseigné à personne à mentir, et je ne sais absolument rien de ce que vous venez de me réciter, M. le maréchal.

— Comment ça ? Vous ne savez pas ? Ce n'est donc pas vous qui leur avez enseigné tout cela ?

— J'espère, M. le maréchal, que vous n'avez pas l'intention de m'offenser par des...

— Allons, mon cher maître ! Vous offenser ! Vous ! Je vous jure qu'en apprenant hier cette nouvelle de la bouche des paysans, ma femme et moi, nous en avons ri aux éclats dès l'abord, après nous sommes restés tout pensifs. Et si nous faisions vraiment ce que nous suggère l'avocat ? (Nous étions convaincus que les paysans parlaient d'après vos instructions). Ainsi au lieu d'être en procès avec eux pour ce méchant pré — ne vaudrait-il pas mieux le leur donner pour rien ?

Le maréchal débitait tous ces propos, l'air désinvolte, comme à son corps défendant, avec une expression de sincérité dans la voix, mais avec ça il dévorait des yeux le visage d'Evguéni et suivait chacun de ses mouvements, chaque changement d'expression à peine perceptible.

— Cette affaire ne m'intéresse nullement, répondit Evguéni froidement, parce que depuis hier les paysans de Bourkotyne ont cessé d'être mes clients. Je peux vous assurer une nouvelle fois, sur mon honneur, que ces paroles que vous venez de me rapporter, je ne les ai pas dites à vos paysans ni même quelque chose d'approximatif. Notre conversation concernait un tout autre sujet.

— Puis-je demander lequel ? s'empressa de s'enquérir le maréchal.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais ça, je ne peux

pas vous le dire. Si les paysans le désirent, ils peuvent le faire eux-mêmes, je ne les ai pas obligés au secret, mais moi-même, je ne peux pas le faire. Cependant si j'avais le droit de vous donner un conseil, comme ça, en toute sincérité, M. le maréchal...

— Je vous en prie, je vous en prie !

— Eh bien, je vous conseillerais aussi de céder ce pré aux paysans.

— Ah oui ?

— L'affaire est litigeuse, cela ne fait aucun doute, mais autant que je sache, les paysans peuvent la gagner.

— Vraiment ?

— En tout cas c'est l'opinion que je me suis fait en étudiant scrupuleusement les actes.

— Et vous me conseillez de céder le pré de plein gré.

— C'est mon conseil. Il va de soi que si...

— Que si quoi ?

— Que si vous pouvez le faire, M. le maréchal, répondit Evguéni tranquillement.

— Comment le comprenez-vous ? Pourquoi ne pourrais-je pas le faire ?

— Eh bien, voilà, à cette question, c'est vous qui pourriez mieux répondre que moi, monsieur, je vous répondrais. Il y a toutes sortes de causes.

Le maréchal se leva. La conversation commençait à lui déplaire. Il était venu ici dans une toute autre intention. Il avait voulu d'emblée écraser, démasquer Evguéni, se délecter de son embarras, quand il verrait que son agitation rebelle parmi les paysans était découverte, trahie par ceux à qui elle aurait dû être profitable. Il avait même inventé pour plus d'effet une bonne partie du récit, en vérité, naïf et malicieusement flatteur des paysans. En attendant,

il vit qu'il n'était pas si aisé de désarçonner Evguéni, en outre il vit que son propre mensonge l'avait privé d'une bonne part de son assurance et de son audace dont il avait besoin pour renverser un adversaire aussi habile. Il éprouvait une sorte d'agacement dans l'âme, aussi se leva-t-il, prit très courtoisement congé d'Evguéni et s'en fut. Evguéni le raccompagna jusqu'à l'escalier et revint dans sa chambre.

XXV

Evguéni marchait de long en large dans sa chambre et réfléchissait.

« Ho, ho, M. le maréchal ! Il n'est pas si facile de me tromper. Je vous connais mieux que vous ne me connaissez. Je sais très bien que, hier, vous n'aviez pas le cœur à rire, quand les paysans vous avaient transmis mon conseil. Et aujourd'hui de même vous vous êtes forcé à l'humour, mais vous n'avez pas tenu jusqu'au bout. Oh, je sais, vous aviez envie de me piquer en plein cœur, de me montrer que ces paysans auxquels je souhaite du bien, abuseraient les premiers de ma confiance, seraient prêts à me remettre entre les mains de la justice. Oui, ce serait pour vous la plus grande joie ; cette pensée scintillait dans vos yeux quand vous vous êtes engouffré dans ma chambre ! »

Il se mit à marcher dans la pièce d'un pas plus alerte.

« Comme il est étrange, ce cœur humain ! Son plus grand bonheur, son plus vif plaisir est de frapper douloureusement son prochain, de le rendre malheureux, de lui reprendre sa foi en les hommes et l'espoir en un meilleur avenir ! Pourtant, c'est uniquement

ce désir pieux qui a donné au maréchal, à son entrée ici, cet air heureux et triomphant. Il s'est même jeté dans mes bras pour m'embrasser ! Cela prouve que « le baiser de Judas » est une disposition typique à ce genre de cœurs. C'est une sorte de philantropie que de tendre à autrui du poison saupoudré de sucre, de lui enfoncer, pendant la danse, un poignard dans le cœur ».

Il ne cessait de marcher de long en large dans sa chambre et ses pensées continuaient à se développer, pessimistes, comme si elles dévidaient une pelote de fils noirs.

« Et mes paysans ! Voyez, ces politiciens-là ? On va aller dénigrer l'avocat, on va cracher sur lui et, par là même, on va se gagner les faveurs du seigneur ! La belle perspective, disons, pour un travail ultérieur ! Cela vaut-il la peine de souffrir et de se tourmenter pour eux ! Comme c'est agréable de les mener au combat contre cette force noire qui n'attend que l'occasion pour nous croquer séparément ! Et tout ça, dès le début, ce sont des futilités où moi, je n'y suis vraiment pour rien. Que devrait-on penser des cas où mon destin, ma vie dépendrait vraiment du fait de garder le secret sur l'affaire ! C'est qu'ils sont capables de me sacrifier sans broncher, le sourire aux lèvres, et sans remords de conscience et en outre de se moquer de moi. Soi-disant qu'est-ce que c'est que cet avocat qui nous confie des choses pareilles ! Quand on est bête c'est pour la vie ! »

Tout bouillonnait en lui. Il lança le livre des lois qu'il tenait dans sa main. Sa poitrine haletait péniblement d'émotion et de douleur, le souffle lui manquait, et il s'arrêta près de la fenêtre. Dès l'abord il n'aperçut rien : ses passions déchaînées couvraient tout devant lui. Mais après sa vue s'éclaircit et il vit assise droit devant lui, dans le jardin public désert,

sur le banc familier, la dame en noir, le visage tourné vers sa fenêtre.

Régine ? A première vue il fut étonné en la voyant. Pourquoi était-elle là ? A quoi bon ? Le coup récent que lui avait porté le maréchal bien que, dès l'abord, il ne l'eût pas trop affecté, s'avéra plus profond, plus douloureux qu'il ne le crut au début. Ce coup n'avait pas blessé son sentiment personnel, ni cette plaie un peu oubliée et à peine cicatrisée qu'il portait en lui depuis dix ans, mais le jeune arbre robuste de son activité publique, sa foi sacrée en le peuple, en la force morale toujours vivante de la nation, en son meilleur avenir. En se promenant par la chambre, peu à peu, il commença à sentir toute la cruauté et le côté douloureux de ce coup, et de mauvaises pensées se mirent à tournoyer dans sa tête, des malédictions commencèrent à s'échapper de ses lèvres. Voyant à l'heure actuelle la dame en noir sur le banc du jardin, il la regarda tout d'abord avec un certain étonnement, comme s'il regardait une personne étrangère se tenant en obstacle sur son chemin. Qu'il était loin maintenant le flot récent qui lui avait fait verser des torrents intarissables de larmes sur le destin de cette femme ! Que lui était-elle ? Un caprice, une faiblesse de sa volonté, un élan sentimental, honteux dans les circonstances où il vivait présentement ! Enfin, qu'avait-elle été pour lui dans la vie ? Rien, un tout petit épisode qui ne valait pas plus qu'un grain de poussière face au grand travail sérieux auquel il voulait — il le devait — consacrer sa vie. A présent, par un caprice du sort, leurs chemins s'étaient à nouveau croisés — et alors ? « Les chemins croisés se rencontrent dans la grande steppe et se séparent de nouveau ! Il en sera de même avec nous. Que m'est-elle maintenant et que suis-je pour elle ? Rien du tout. Des ombres

fugitives qui passeront en éclair au-dessus de la vallée et ne laisseront rien après elles... »

Et il se détourna.

Mais à l'instant même, il sentit son cœur se serrer, lui causer une atroce douleur, comme s'il éclatait dans sa poitrine. Dans un geste brusque de la tête, il regarda encore une fois la dame en noir, et il la revit dans sa robe de mariée de la veille, toute fripée et froissée, et ses paroles mi-démentes, et son aveu qu'elle l'avait aimé, ses cheveux défaits, les propos cyniques de son mari — et, sans réfléchir, sans l'ombre d'une hésitation, il saisit son chapeau, ferma la porte de sa chambre et courut dehors.

XXVI

Il courait le long de l'allée familière, n'admettant même pas en pensée qu'elle aurait pu disparaître cette fois-ci comme l'autre jour. En effet, elle était assise sur le banc, les yeux fixés vers sa fenêtre, semblant l'attendre. Lorsqu'il s'approcha, elle n'en fut ni étonnée ni embarrassée, on aurait dit qu'elle l'attendait. Quand il la salua, la voix tremblante, elle lui tendit sans mot dire sa main gantée de fil noir. Il serra cette main, il n'avait pas le courage de la porter à ses lèvres. Puis il se plaça devant elle et, sans une parole, la regarda.

— Asseyez-vous auprès de moi, dit-elle.

Il s'assit.

— Donc, c'est comme ça que s'est déroulée notre rencontre ! fit-il d'une voix à peine perceptible.

— Comment alliez-vous tout ce temps ?

— J'étais malade.

— Qu'est-ce que vous aviez ?

— Je ne pouvais pas vous oublier.

Elle arrêta un long regard sur lui.

— Vous avez vraiment tant souffert ?

Toute la douleur éprouvée creva dans son âme.

— Madame, je vous ai maudite et bénie en même temps mille fois par jour. J'errais comme un fou, vous cherchant. Je me dominais, et, pourtant, je n'ai pas pu vous arracher de mon âme. J'étais arrivé à cet état où j'ai commencé à croire que vous m'aviez certainement jeté des sortilèges, un mauvais sort. Je vous condamnais en mon for intérieur comme une criminelle qui avait ruiné ma vie, gâté le plus beau trésor de mon sentiment,— et, en même temps, je me prosternais devant vous comme devant la chose la plus sacrée de ma vie.

— Vos bénédictions sont restées auprès de vous, dit Régine tristement, et vos malédictions m'ont atteinte.

A ces mots Evguéni sentit le froid étreindre son cœur.

— Mes bénédictions ! Madame, j'ai payé durement, par une grave maladie, la nouvelle de votre mariage. Que dire, plus tard aussi,— que de fois je me suis lamenté sur mon sort qui m'a permis de guérir ! Que de fois ma main s'est tendue vers le revolver pour abréger d'un coup de feu tout cela. Je me suis retrouvé comme un marin en pleine mer sans boussole. Je n'avais plus de but dans la vie, je n'avais plus cette prison qui inspire de l'énergie.

— Mais vous avez trouvé malgré tout un but, vous avez rallumé l'énergie dans votre âme, l'interrompit-elle d'une voix calme, mais ferme.

— La vie prend ce qui est à elle. On s'attelle à ce travail, et le besoin, comme ce toucheur avec son bâton, vous fait aller de l'avant. C'est vrai ça. Mais c'est une vie d'esclave, une vie passée sous un joug ! Ce n'est pas une vie humaine ! Aurions-nous eu

cette vie, si nous avions été ensemble ! Ah, si chaque difficulté doublait nos forces, chaque vague contraire nous rapprochait, si, pendant le travail, mon cœur ne saignait pas !

— Et, pourtant, vous traînez votre boulet. Mais dites-moi franchement, ce travail même ne vous devenait-il pas plus cher, n'acquérait-il pas de forme plus idéale, ne devenait-il pas le but de votre vie, un but plus sublime, plus sacré, que tout ce que vous auriez pu avoir avec moi ?

— Madame, d'où vous vient cette comparaison ? Comment puis-je comparer quelque chose avec ce que je ne connais pas ?

— Allons, mettez de côté la comparaison et dites tout simplement ! Vous avez donc trouvé dans votre travail le but de votre vie. Je me suis laissée dire des choses sur votre travail, les autres, je les devine. Vous êtes Ukrainien, et les Ukrainiens sont têtus. Vous êtes un homme à sentiment, donc, vous êtes un idéaliste. Je suis sûre que vous vous êtes posé des objectifs élevés, vous vous efforcez de monter et d'entraîner les autres à votre suite. N'est-ce pas ?

— Oui.

— Donc, je ne me suis pas trompée dans mes sentiments. Donc, mes prières et mes larmes n'ont pas été vaines.

— Vos prières et vos larmes ?

— Oui. Mes prières et mes larmes. Ecoutez, Guénio ! Permettez-moi de vous parler comme je vous parle chaque jour et chaque soir dans mes réflexions solitaires, depuis tous ces dix ans. Maintenant... après la scène d'hier... je me sens libre face à vous. Vous avez vu ma vie — et je puis tout vous dire. Vous vous souvenez de notre dernière conversation, là-bas, à Lvov, dans la rue ? Vous savez, quand vous avez eu peur, si je n'étais pas malade. Je dois vous

dire que j'ai eu alors le pressentiment de ma future destinée. Quand j'ai vu ma tante vous toiser d'un œil méprisant — non, pas méprisant, il y avait quelque chose de si méchant et de si odieux dans son regard — vous vous rappelez que j'étais toute paralysée et que j'ai failli tomber. Tout cela à cause de ce regard. Et alors, pour la première fois, quelque chose s'est passé en moi qui m'a fait comprendre les paroles de l'évangile sur l'épée qui devait transpercer le cœur de la mère de Dieu. Je me suis arrachée de vous presque de force, et quand je vous ai quitté, seulement alors j'ai compris que je vous aimais ardemment, indiciblement. Vous voyez, je le dis tranquillement. C'est que pour vous, je suis une défunte... une tombe nous sépare, et la tombe c'est le repos.

— Madame ! s'écria Evguéni dont le cœur se fendait à ces mots. Mais d'un geste de la main, elle l'obligea à se taire, et reprit :

— Et j'ai compris alors que je ne vous reverrai plus, de sorte que la scène que ma tante m'avait faite plus tard, n'avait pas été une surprise pour moi. Il se peut que j'aie obéi trop vite à l'ordre de ma tante,— eh bien, j'en supporte les conséquences maintenant. C'est une chose à part et cela ne vous regarde pas ! Mais la nuit, la porte de ma chambre fermée, je me suis agenouillée devant la Sainte Vierge — vous pouvez me croire, Guénio, je n'ai aucun intérêt à jouer la comédie devant vous... les morts sont en général de piètres comédiens !... Je me suis agenouillée et j'ai longtemps prié, versant de chaudes larmes. « Mère de Dieu, disais-je dans ma prière, faites que je sois pour lui la plus sublime, la meilleure de tout ce que peut être une femme pour son mari ! Que je lui sois une aide en cas de nécessité, une consolation dans la peine, un encouragement à tout ce qui est

bon ! Que je le mène vers tout ce qui est élevé et honnête. Et si moi-même, je suis incapable de faire tout cela, trop vile, trop terre à terre, si je ne vaux rien, détruis-moi alors, rejette-moi comme un mauvais instrument et place mon image dans son cœur, donne-lui de la force, de l'éclat, du charme, et qu'elle le conduise et l'élève à des hauteurs que je ne puis atteindre moi-même ». Vous voyez, Guénio, la Sainte Vierge m'a entendue. D'après vos paroles, je me persuade que je n'ai pas prié et pleuré en vain. Vous vous plaignez de ne pas avoir pu m'oublier. Et moi, je suis sûre que c'était justement ce fil conducteur qui ne vous permettait pas de vous endormir tranquillement, ne vous laissait pas vous égarer dans les ténèbres de l'égoïsme, vous conduisait toujours plus haut.

Les larmes jaillirent des yeux d'Evguéni. Il lui prit la main.

— Madame, cela suffit ! Vous m'arrachez le cœur. Chacune de vos paroles me montre à nouveau l'immensité de la perte que j'ai subie en vous perdant.

— Allons, à quoi bon en parler ! dit Régine en souriant tristement. Vous voyez, je suis une vieille femme, et vous êtes dans la fleur de l'âge. La vie vous sourit.

— Ah oui, elle me sourit merveilleusement ! s'écria-t-il, amer. Non, madame, laissez-moi aussi vous dire la vérité... vous dire avec quoi je suis venu quand je vous ai aperçue.

D'un regard attentif, elle scruta son visage.

— Je devine ce que vous voulez me dire, fit-elle, toute pâle.

— Vous pâlissez, madame ?

— Allons, parlez, fit-elle d'une voix à peine perceptible.

— J'étais au courant non pas d'hier de votre vie.

C'est-à-dire de la vie de Mme Stalski. Parce que je n'aurais jamais cru que Mme Stalski, c'était vous. Mais, toutefois, je savais depuis longtemps de la bouche de M. Stalski même comment vivait Mme Stalski avec son mari. Et hier quand j'ai vu que Mme Stalski était ma chose sacrée, le trésor le plus cher de mon âme, ma Régine, que c'était vous, madame,— quand je me suis persuadé que M. Stalski n'avait pas forcé la note dans son récit cynique,— quand, aujourd'hui, je suis revenu un peu à moi après cette terrible commotion d'hier et quand avec ça, de bonnes gens se sont empressés aussitôt de mettre du sel sur ma plaie saignante... Madame, vous vous détournez ?

— Parlez, parlez, murmura Régine, comme en rêve.

— Ecoutez, madame... Ecoute, Régine ! Qui t'a dit que tu étais morte pour moi ? Qui t'a dit qu'une tombe nous séparait ? Ce n'est pas la tombe mais la fiction qui nous sépare. Un brin de bonne volonté, un brin d'effort seulement — et cette fiction cesse d'exister entre nous. Les années ont passé — eh bien, elles sont passées pareillement pour toi comme pour moi. Tous deux, nous avons vieilli. Mais pourtant nous ne sommes pas vieux. Et l'amour accomplit des miracles. Il va nous rajeunir. Il va guérir nos si vieilles plaies, recouvrir de l'herbe d'oubli les tombes de nos jeunes aspirations, les égayer de fleurs, quoique tardives mais odorantes. Ecoute, Régine ! Rien n'est encore perdu pour nous ! Tu m'aimes ? Tu me crois ?

Il tenait les deux mains de la jeune femme, les pressait dans ses paumes chaudes. Elle était assise, pâle, triste, et ne le regardait pas.

— Régine, mon amour. Mon inoubliable ! Le chagrin t'aurait-il brisée au point que tu as cessé de

croire en toi-même ? Est-ce que tout espoir et toute aspiration seraient morts dans ton âme ? Réponds-moi ! Dis un mot ! Arrache de toi ces odieuses entraves avec lesquelles on t'a rivée. Tu comprends, je ne crois pas que tu considères comme une chose sainte et vénérée ce qui est pour toi une torture inhumaine de dix ans ! Donne-moi ta main ! Je te donnerai tout. Nous quitterons cette ville, ce pays. Le monde est grand. Nous nous en irons, même outre-mer. Je suis fort, robuste, plein de foi, et auprès de toi ma force et ma foi se décupleront. Nous nous tirerons d'affaire. Nous gagnerons notre vie. Nous prendrons d'elle tout ce qui est possible de prendre. Nous lui arracherons tout ce que l'on peut arracher de ce trésor de bonheur humain qui nous était destiné.

A ces dernières paroles, Régine trembla et releva son visage comme si brusquement elle était revenue à la réalité.

— Qui nous était destiné ! Tu l'as lu dans le livre du destin ? Est-ce que tu sais vraiment si quelque chose d'autre que ce que nous avons nous était prédestiné ?

— Régine, ce n'est pas une réponse à ma question ! s'écria-t-il, affecté.

— Ecoute, Guénio, parle-moi de tes procès. J'ai entendu comme on te vantait d'être un des meilleurs avocats du pays. Il y en a qui se plaignent de toi : quelle école, un si bon avocat, et il s'est fait le défenseur des paysans ! Tu sais, quand j'entends ces éloges et ces plaintes, je sens alors mon cœur battre d'allégresse.

— Régine ! A quoi veux-tu en venir ? Mon métier d'avocat m'est devenu odieux ! Les paysans, les seigneurs et les juges me sont devenus odieux ! Dis un mot, Régine,— un seul mot, et aujourd'hui même,

nous quitterons ce maudit nid, nous serons libres, nous serons heureux.

— D'un bonheur volé, n'est-ce pas ?

— Allons donc ! Ce sont des mots, de vaines paroles !

— Guénio ! Guénio ! Ne dis pas ça ! C'est qu'il y a un double vol ici. Tu me voleras à mon mari, et moi, je te reprendrai à ton travail, à ces malheureux hommes outragés depuis des siècles qui ont besoin de toi, qui — soit ! — ne savent pas t'apprécier, mais qui ont droit à ton travail et à ton aide. Ne crains rien, ils apprendront à te connaître, ils te suivront et te manifesteront leur gratitude. Et moi, qui suis-je ? Présentement, sous l'emprise d'une émotion fugitive, tu vois en moi non pas ce qui se trouve réellement devant toi, mais ton idéal, cette image que tu as choyée dans ton cœur. Et dans un jour ou deux, tu connaîtras la déception, ton ardeur s'éteindra, ton œil s'aiguisera sur mes défauts, et notre bonheur volé se transformera en nouvelle prison, en nouvelles entraves.

— Régine ! Ne dis pas ces choses-là ! s'écria Evguéni. Je ne suis plus un enfant. Ça fait longtemps que je me suis déshabitué de m'abandonner aux illusions et de me laisser emporter par des élans instantanés. Ce que je dis est le résultat de ma ferme décision, de mon sincère sentiment. Dis un mot, un seul mot ! Je sais bien que tu m'aimes ! Tes yeux me disent que l'aspiration au bonheur et à l'avenir ne s'est pas éteinte dans ton âme. Pourquoi hésiter alors ? Qu'est-ce qui nous attache à ce nid ? Le monde ? Ne trouverai-je pas de monde, un monde à moi outre-mer pour lequel je pourrai travailler et qui a besoin dans la même mesure de mon aide ? Ma chérie ! Ma pauvre martyre ! Ne te fais pas de souci et ne me fais pas souffrir ! De toute façon je ne pour-

rai pas vivre ici, te sachant si près de moi et dans cette situation, et avec le mari que tu as ! Alors que chaque jour de ta vie n'est que souffrance, tourment, humiliation et mépris ! Ou bien je m'enfuirai d'ici tout seul ou bien je deviendrai fou, ou alors je commettrai un crime ! Régine ! Régine ! Aie pitié de moi et de toi !

A ces mots le visage de Régine devint encore plus livide, il devint blanc comme le linge. Ses lèvres exsangues tremblaient comme deux petites feuilles rose pâle au vent. Sa poitrine respirait péniblement. Brusquement, elle se leva du banc, plissa son front et, se tournant vers Evguéni, lui dit :

— Monsieur, je suis une femme mariée... une honnête femme. Il n'est pas séant que j'entende ces paroles. Au revoir !

Et, sans lui tendre la main, elle s'en fut sans se détourner.

XXVII

— Demain nous avons jusqu'à trois procès au tribunal de Goumnyska, dit le stagiaire à Evguéni, lui tendant tout un paquet avec toutes sortes d'actes à examiner.

— Quels procès ?

— Deux assez sérieux, des affaires de terre. Le troisième, un vol, mais il peut être d'une certaine importance, parce que l'affaire a un fonds tant soit peu politique. Un parti du village veut se débarrasser d'un membre indésirable du conseil communal et l'a dénoncé pour vol. Le pire est que c'est Strachotski qui va juger.

Evguéni hocha la tête tout en examinant les actes.

— De surcroît, il faudrait recueillir là-bas quelques

informations supplémentaires, tirer des extraits des livres du terroir et de l'enregistrement. Qu'en pensez-vous, maître, dois-je partir aujourd'hui et passer la nuit chez le révérend Zvarytch, ou demain à l'aube ?

— J'irai moi-même, répondit Evguéni.

— Vous irez vous-même ? demanda non sans étonnement le stagiaire habitué jusque-là à se rendre à des procès « si minimes ».

— Oui. J'ai à parler au révérend Zvarytch, et sur le chemin de retour je passerai à Bourkotyne.

Il sonna. L'instant d'après Baran entra et se planta sans un mot sur le pas de la porte de l'étude.

— Ecoutez, M. Baran, soyez assez aimable de me commander un fiacre. Qu'il soit prêt pour cinq heures de l'après-midi. Dites que nous irons à Goumnyska. Nous passerons la nuit à Babynets. Vous comprenez ?

Baran acquiesça de la tête, sourit et resta sur place.

— Eh bien ? Vous avez quelque chose à me dire ?

— Vous partez tout seul, M. l'avocat ?

— Oui.

— Faudrait peut-être alors quatre chevaux ?

— Quatre chevaux ? En voilà une idée ! Pourquoi faire quatre chevaux ?

— Eh bien, je pensais...

— Je vous en prie, ne pensez rien, mais allez.

Baran hocha la tête comme s'il n'arrivait pas à comprendre quelque chose.

— Alors, deux suffiront ?

— Oui, oui, deux suffiront.

— Mais il faut qu'ils soient obligatoirement noirs, n'est-ce pas ?

Evguéni sauta sur ses pieds et s'approcha de Baran — il n'était pas fâché, mais tout surpris, il voulut

le regarder en face. Le stagiaire éclata d'un rire sonore.

— Qu'est-ce qui vous prend, M. Baran ? Pourquoi croyez-vous que les chevaux doivent être noirs ?

— Ben, je le pensais.

— Mais d'où vous est venue cette pensée ?

— Ben, j'entends dire que M. l'avocat partait tout seul...

— Et alors ?

Baran le regarda avec une expression d'incompréhension obtuse. Evguéni lui tapota gentiment l'épaule.

— Non, non, M. Baran, ça m'est complètement égal si les chevaux sont noirs ou blancs, pourvu qu'ils courent bien et que le fiacre soit bon. Je vous en prie, allez et commandez le fiacre, et faites tout ce qu'il faut.

Baran sortit tout en hochant la tête, comme s'il doutait de lui-même.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Evguéni au stagiaire.

— Je ne comprends pas.

— Il doit avoir une idée fixe dans la tête. Il fait allusion à quelque chose, mais ne veut pas le dire.

— Je suis passé plusieurs fois chez lui, dans sa cabane — il est tout le temps agenouillé devant les images saintes et prie. Ses yeux sont rouges comme s'il avait pleuré.

— Ne fréquente-t-il pas cette mission jésuite ? demanda Evguéni.

— Bien sûr qu'il y va. Je crois qu'il s'est confessé à un jésuite, samedi passé. Et pendant un sermon, il a eu une attaque d'épilepsie — on l'a ramené en fiacre.

— Ils pousseront le bonhomme à la folie, à ce que je vois ! C'est ainsi qu'ils poussent les bonnes fem-

mes à l'hystérie, aux hallucinations, à ce qu'elles mangent de la terre et se laissent mourir de faim. Et à ce pauvre diable, il n'en faut pas beaucoup pour le déconcerter. Je suppose que le jésuite lui a conté toutes sortes de sornettes et de surcroît l'a mis en pénitence pour servir chez un Juif.

Sur ce la conversation prit fin. Evguéni se mit au travail. Il partait pour quelques jours ; il fallait préparer certaines choses, donner des dispositions à son stagiaire et aux clercs.

A cinq heures le fiacre arriva dans la cour. Evguéni était dans sa chambre et finissait ses préparatifs. On frappa à la porte, et Baran entra.

— M. l'avocat, le fiacre est arrivé.

— Qui conduit ?

— Berko... Berko le roux, celui qui part toujours avec M. le stagiaire.

— Ça va, ça va ! Eh bien, les chevaux sont noirs ?

Tout en souriant, Evguéni lui lança un regard, mais Baran le regardait d'un air grave, avec une certaine sévérité et se taisait.

— Ecoutez, M. Baran, dit Evguéni. Allons, dites franchement, pourquoi m'avez-vous demandé si je voulais un attelage de quatre chevaux, et des chevaux noirs ?

Baran fixait obstinément son visage, comme s'il voulait y lire quelque chose de secret, ensuite, après avoir regardé derrière lui, il prononça presque dans un murmure, avec crainte :

— Alors, le temps n'est pas encore venu ?

— Quel temps ?

— Où vous devez parcourir le pays dans un attelage de quatre chevaux noirs.

— Moi ? Dites voir je suis un magnat ou quoi ?

— Eh, un magnat ! répliqua Baran avec mépris. Dans un attelage de quatre chevaux noirs... Parcourir

le pays et rassembler le peuple... Et poser votre sceau sur ceux qui croient en vous...

Il disait ces mots lentement, en appuyant dessus, comme s'il répétait une leçon apprise par cœur.

— Que dites-vous là ? demanda Evguéni, surpris.

— Vous savez mieux que moi, monsieur, ce que je dis, répliqua Baran sans le quitter des yeux.

— Mais pourquoi devrais-je faire tout cela ?

— Vous le savez mieux que moi, monsieur.

— Attendez, mais pour qui me prenez-vous, Baran ?

— Pour celui que vous êtes en réalité, monsieur.

— Et qui est-ce que je suis ?

Baran fit le signe de la croix et, rassemblant toute la force de son esprit, répondit d'une voix ferme :

— L'antéchrist.

Le cœur d'Evguéni se glaça — pas à cause de ce mot, mais de l'expression de certitude démente que l'on voyait sur le visage de Baran.

— Mais voyons, Baran, est-ce possible, qu'est-ce qui vous est venu à l'idée ! dit-il doucement. Je suis un homme baptisé, je suis un homme comme vous. Qu'est-ce que j'ai à voir avec l'antéchrist ?

— L'antéchrist doit être aussi baptisé, avec une fausse croix seulement.

— Mais d'où savez-vous que c'est justement moi ?

— D'où je le sais, c'est mon affaire.

— Non, ce n'est pas possible que vous l'ayez inventé vous-même.

— Bien sûr que non.

— Donc, on a dû vous le dire.

— On me l'a dit ou on ne me l'a pas dit, quelle différence... Et celui qui l'a dit, il doit le savoir.

— Eh bien, qui est-ce ? Dites-le, n'ayez pas peur. Je ne le dirai à personne.

— Vous ne le direz pas ? Eh bien, jurez sur le Bon Dieu que vous ne le direz pas.

— Je jure sur le Bon Dieu de ne rien dire.

— Eh bien, sachez... c'est le père missionnaire qui me l'a dit, chuchota Baran avec une expression de terreur sur son visage.

Toujours est-il qu'Evguéni n'avait point le cœur à rire, mais en entendant le secret de Baran, il ne put se retenir et éclata de rire.

XXVIII

Le soir de ce même jour, Baran, son chapeau à la main, se tenait tout contre la porte de la chambre à coucher de Wagmann. Ce dernier était assis sur une simple chaise en bois, à l'angle d'un vieux bureau bardé de fer acheté aux enchères. Chaque gardien de ses maisons était obligé de lui faire un rapport au moins une fois par semaine sur tout ce qui se passait dans la maison, sur ce qu'il avait vu et entendu. C'était sa police à lui.

— Donc, vous dites, des paysans de Bourkotyne ? interrogeait Wagmann. C'est sûr que c'est de Bourkotyne ?

— Sûr et certain. Je leur ai parlé, quand ils sont sortis de chez l'avocat.

— Et alors, qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Ils maudissaient notre avocat. Ils disaient : ça se voit que le seigneur l'a soudoyé, parce qu'il veut leur faire perdre leur affaire. Ils disaient qu'ils lui avaient repris l'affaire.

— Oh, oh ! fit Wagmann, claquant des lèvres. Bon, continuez, quoi encore ?

— Aujourd'hui, M. le maréchal lui-même est venu.

— Quoi ?

— Le maréchal lui-même. Il est arrivé dans un attelage de quatre chevaux. Il est monté chez l'avocat.

— Ça alors ! s'écria Wagmann, surpris.

— Ils ont discuté, mais pas très longtemps.

— Eh bien ! Eh bien !

— Le maréchal est sorti et un peu plus tard l'avocat a couru dehors et a longtemps parlé à une dame dans le jardin public. J'ai observé tout ça à travers la fente de la palissade, mais je n'ai pas pu entendre ce qu'ils disaient.

— Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

— Je ne suis pas arrivé à la reconnaître. Elle rappelle un peu la femme de Stalski.

— La femme de Stalski ? Elle pleurait devant lui ?

— Non, on ne le voyait pas. Ils parlaient avec animation, après ça, elle s'est levée, comme si elle était fâchée, et est partie sans prendre congé de lui.

— Hum ! Hum ! Et lui, il est parti ?

— Oui, à cinq heures, à un procès à Goumnyska. Il a dit à l'étude qu'il passerait la nuit chez le curé Zvarytch, et sur le chemin de retour il serait à Bourkotyne.

— Ah oui ! Tiens, tiens ! Quoi de neuf encore ?

— Plus rien.

— Personne n'est venu vous voir ?

— Si, M. Schwartz est venu.

— Qui ? Monsieur...

— Monsieur Schwartz. Celui qu'on a chassé du tribunal.

— Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là ?

— Il a demandé après vous.

— Après moi ?

— Oui. Il a demandé si vous alliez parfois voir notre avocat.

— Et vous, que lui avez-vous dit ?
— Je lui ai dit que non.
— Pourquoi avait-il besoin de le savoir ?
— Je ne sais pas.
— Il n'a rien demandé sur l'avocat ?
— Si. Il s'est intéressé si beaucoup de gens venaient chez lui. S'il couchait à la maison, s'il rentrait tard. Si des filles venaient le voir. S'il recevait du monde.
— Il faut se méfier de ce petit monsieur-là. Si jamais il va vous demander quelque chose, répondez à tout : je ne sais pas, je n'ai pas vu, je n'ai pas entendu !
— Il a dit qu'il ne se renseignait pas pour lui, mais pour M. le staroste.
— Quoi ? s'écria Wagmann qui bondit de son siège et se mit à arpenter la chambre étroite. Puis, s'arrêtant devant le bureau, il dit comme s'il se parlait à lui-même :
— Ce sont des bêtises. Le mieux est de ne pas avoir peur d'eux.
Et, se tournant vers Baran, il lui donna quelques sous et dit :
— Ne craignez rien. Il vous fait seulement peur. Ni le staroste ni Schwartz ne vous feront rien. Dites : je ne sais pas, ce n'est pas mon affaire — et c'est tout.
Là-dessus Baran sortit de chez Wagmann. Il était tellement accoutumé à dire toute la vérité à son maître que, maintenant, il éprouvait de véritables remords de conscience de lui avoir caché l'événement le plus important de la semaine passée, sa confession au missionnaire et la nouvelle qu'il lui avait dite que l'avocat qui demeurait sous son toit, était l'antéchrist en personne, que sous peu il allait rassembler le monde et apposer son cachet sur tous, et tous

les hommes portant ce cachet seraient perdus à jamais. Cette nouvelle le tourmentait horriblement. Presque chaque nuit, pendant ses prières, il avait des attaques d'épilepsie, et de midi à une heure il « devait » monter la garde sous les fenêtres de l'avocat. La pensée qu'il devait surveiller cet ennemi de la foi du Christ, qu'il devait à temps mettre en garde les gens contre lui s'ancrait de plus en plus fort dans son esprit malade. Mais de tout cela, il n'osa pas en parler à Wagmann — c'est que Wagmann en Juif incrédule serait prêt à se moquer de lui et à le chasser peut-être même de son travail. La conduite d'aujourd'hui de l'avocat lorsqu'il lui avait révélé ses soupçons, n'avait pas dissipé sa certitude, et son rire à l'évocation du père missionnaire sembla terrible à Baran, un rire infernal qui l'avait transi.

« C'est ça ! C'est un homme insensé ! Ce n'est pas pour rien qu'à sa vue mon cœur se serre. Et puis, une odeur en émane — tout à fait comme du soufre. Et ses yeux... Il faut le surveiller ! Baran, tiens bon ! »

Sentant tinter dans sa poche quelques dizaines de petites monnaies, il entra à l'auberge boire un coup pour se donner du courage. L'alcool chasse les mauvaises pensées.

A l'auberge il y avait quelques habitués — des bourgeois et des bourgeoises étaient attablés, sirotaient de la bière et parlaient haut. Baran s'approcha du comptoir et pria de lui donner un verre d'eau-de-vie. Pendant qu'il la buvait, Stalski parut à la porte de la salle voisine.

— Ah, Baran ! s'exclama-t-il. Bonsoir !

— Dieu vous donne de la santé, monsieur ! répondit Baran, essuyant ses moustaches.

— Viens là, j'ai à te dire quelque chose !

— Oh, à me dire. Le mieux, monsieur, ce serait

de dire au tenancier de me servir encore une petite eau-de-vie.

— Eh bien, tu crois que je ne le lui dirai pas? Viens ici!

Baran entra dans une petite pièce exiguë où il n'y avait qu'une table et deux lits. Stalski s'y trouvait tout seul, buvant sa bière.

— Assieds-toi. Qu'est-ce que tu prends? De la bière ou de l'eau-de-vie?

— Eh, je suis un monsieur pour boire de la bière? Après quoi je devrai prendre de la bière? Je suis un homme simple et je boirai de l'eau-de-vie.

— M. Elkouno, une quarte d'eau-de-vie de seigle, je vous prie, mais de la bonne, de la pure avec de l'anisette.

Baran était assis, l'air morose.

— Qu'est-ce qui te rend si triste?

— Ah, monsieur, à chacun ses peines.

— Noie tes peines dans l'eau-de-vie! répondit Stalski, plaçant l'alcool devant lui et lui versant une rasade.

Baran but.

— Tiens, tu as un croissant, mange-le.

Baran rompit le croissant et commença lentement à le croquer.

— Tu es fâché contre moi, Baran?

— Moi contre vous, monsieur? Et pour quelle raison?

— Allons, je suis content que tu ne sois pas fâché contre moi. Comment va M. l'avocat?

— Il est parti aujourd'hui. A Goumnyska, pour un procès.

— Ah oui? Tiens? Il n'y allait pas jusque-là, et, maintenant, tout d'un coup...

— Moi aussi, ça m'a étonné. Vous savez, monsieur... Vous avez dit que vous le connaissiez en-

core enfant. Comment pensez-vous, il est insensé ou non ?

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Ben, je suis allé me confesser au curé jésuite. Et celui-ci m'a demandé où je travaillais. Alors je lui ai dit que j'étais gardien chez Wagmann. Après ça le curé m'a demandé : qui habite dans cette maison ? Je lui ai répondu : ceux-ci et ceux-là. Et le curé qui me tombe sur le dos ! Ce n'est pas assez que je travaille chez un Juif qui est pire que Judas Iscariote, mais qu'en outre je rends des services à un avocat qui est un vrai antéchrist, qui veut renverser tout le régime au monde. Alors j'ai pensé : je vais vous demander, peut-être que vous savez, monsieur.

— Eh bien, mon pauvre Baran, le curé jésuite doit certainement s'y connaître mieux que moi. C'est vrai. Il y a quelques jours encore j'en aurais peut-être ri. Mais maintenant...

— Quoi, vous vous en êtes aussi persuadé ? s'empressa de demander Baran dans un murmure.

— Je me suis persuadé ou non, peu importe, je voudrais m'en assurer, et j'ai besoin de ton aide.

— Eh bien quoi ? Quoi, quoi donc ?

— Tu comprends, hier soir je l'ai invité pour mon malheur à venir chez moi. Et qu'est-ce que tu penses, il est venu à la maison et a aussitôt séduit ma femme.

— Comment ça séduit ?

— Mais si bien que moi-même, je n'y comprends rien. Il ne lui a pas adressé la parole, il l'a seulement regardée — et ma femme est devenue folle. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, elle ne faisait que marcher dans sa chambre et parler, soit à lui, soit à elle-même. Je n'entendais que : « Ecoute, Guénio » et « Ecoute, Guénio ». J'ai eu beau l'engager à aller

se coucher — penses-tu ! Elle marchait, comme si elle était folle.

— Seigneur Dieu ! cria Baran avec effroi. Visiblement c'est le malin.

— Mais je crains qu'il ne l'ait envoûtée, tu sais comme ça arrive que la femme quitte son mari, court après l'homme, oublie la honte et tout au monde.

— Il l'a envoûtée ! Il l'a envoûtée ! murmurait Baran, hochant la tête.

— Tu dis : il l'a envoûtée ? Saurais-tu quelque chose ?

— Bien sûr que je sais. C'est qu'aujourd'hui dans la matinée ils parlaient tous les deux, ici, dans le jardin.

— Dans le jardin ? En public ?

— Ben, le jardin était presque désert. Je regardais à travers la fente de la palissade. Ils ont discuté et se sont quittés.

— Et elle n'est pas venue dans sa chambre ?

— Non.

— Ecoute, Baran. Tiens, prends ce petit acompte,— et Stalski lui fourra dans la main un florin en argent,— aide-moi dans cette affaire. S'ils se rencontrent encore une fois — le jour ou la nuit, chez lui ou n'importe où — fais-le moi savoir. Je saurai te remercier.

— D'accord, dit Baran, cachant l'argent.

— Mais ne raconte à personne ce que je t'ai demandé !

— Je comprends, je comprends.

— Et s'il le faut, cours chez moi au bureau, et si je n'y suis pas, file à la maison, et entre ici en passant. Je voudrais à tout prix les surprendre tous les deux.

— Oh, vous les surprendrez, vous les surprendrez ! S'il est déjà le chef des diables, alors sa puissance

est encore plus grande sur les femmes. C'est que la femme est une engeance de diable, et elle s'attache à un homme comme ça. Oh, soyez sûr, je vais vous aider à connaître ce goût que j'ai connu moi-même. A la vôtre, monsieur.

XXIX

Dans la vallée, l'automne comme une navette tisse ses fils. Il a enveloppé de fumée les montagnes, rempli de brouillasse les ravins, s'étale en poussière grise dans le courant des rivières et des ruisseaux, se suspend aux branchages des arbres, rampe en brume sur les routes, assiège, avec des troupeaux entiers, les villages, atteint le ciel de ses vagues. A son toucher, les voix, les chants et les cris s'apaisent, les feuilles jaunissent, les pétales de quelques fleurs tardives se replient, et le cœur se déchire de douleur et de regret pour le passé. Il barre les perspectives, ravit la clarté, anime les doutes et le découragement.

Il semble à Evguéni que sa source principale siège dans son cœur. Parce que tout cet horizon gris, mouillé, étroit et froid correspond si bien à l'état de son âme.

La calèche roule lentement sur la route glissante. Berko, le cocher roux, se balance paisiblement sur son siège. Il ne presse pas trop ses chevaux, parce que Babynets est à proximité, et, là-bas, il y a le coucher. Evguéni, une redingote à capuchon jetée sur ses épaules, oscille doucement dans la calèche. Devant lui et tout autour, tout est enveloppé de brouillard, çà et là seulement passent devant lui les saules plantés au bord de la route et dans la brume et le crépuscule du soir, ils ont l'air de grandes

meules de foin ; les feuilles tiennent encore aux branches, mais pendent, immobiles, et comme engluées de brume épaisse. Et puis, à part les saules, on ne voit plus rien. Le champ est désert, les forêts lointaines se sont évanouies. La pensée ne veut pas voler dans le lointain et revient comme un oiseau fatigué dans son nid.

Et, dans ce nid, tout est vide, froid ! L'oiseau s'en est envolé, l'a quitté, et ne reviendra jamais.

Maintenant seulement, au milieu de ce champ désert, dans ce paysage lugubre, Evguéni sent revenir à lui sa pleine conscience et sa décision. Seulement maintenant, il comprend que tout ce qu'il a fait avant son départ, il l'a fait mécaniquement, à demi inconscient. Il allait, dînait, discutait, écrivait, riait comme une âme en peine, avec une moitié de son âme, quand l'autre, en attendant, gisait comme étourdie par un coup brutal. Seulement maintenant, elle commence à se réveiller. Et Evguéni commence à comprendre qu'il vient de franchir aujourd'hui un moment décisif et grave, qu'il est sorti d'une crise de grave maladie où après de longues douleurs était survenu le paroxysme, puis une sourde faiblesse et après — on ne savait pas — s'il y aurait la convalescence ou la mort.

Mais Evguéni se sent, en attendant, loin de la mort et, à mesure que vers le soir, le ciel se couvre de nuages noirs et que tout le pays s'assombrit de plus en plus, dans son âme il se fait de plus en plus clair, sa pensée déploie de plus en plus librement ses ailes.

Ce large cercle de sentiments qu'il a subi aujourd'hui et à une allure si vertigineuse ! A présent, il se sentait aussi loin de cet instant où il avait versé des larmes sur le destin de Régine que de celui où, sous l'influence de sa conversation avec le

maréchal, ayant perdu confiance en sa cause et son peuple, il avait été prêt à tout abandonner, à se donner entièrement à elle. Maintenant, il ne veut pas croire que tout cela ait été vrai, qu'il ait suffi d'un mot de la part de Régine — et il se serait préparé peut-être, en ce moment, pour un long voyage, quelque part au bout du monde. Il se sent glacé par l'horreur comme l'homme qui marche en rêve sur la corniche d'une grande tour et, après son réveil, contemple avec terreur cette corniche et, à sa seule vue, avec la terre ferme sous ses pieds, éprouve des vertiges.

En ce moment, il ressent de la gratitude envers Régine de n'avoir pas profité de cet instant de faiblesse, comme l'aurait fait une autre à sa place. Pourquoi l'avait-elle fait ? Il ne se chargeait pas d'expliquer les causes logiques ou sensuelles qui l'avaient amenée à une rupture si brusque et si soudaine avec lui, cela n'avait même pas attiré son attention. Il ne voyait devant lui que son visage pâle, ses lèvres vilainement ouvertes d'où s'échappaient les dernières paroles, son geste orgueilleux qui ne séyait pas trop à sa silhouette lasse. Et tout cela bien que ne cessant de le faire souffrir, ne l'afflige plus si rudement qu'au premier moment, il n'éprouve qu'une petite douleur monotone comme une plaie close qui commence à guérir. Evguéni observe attentivement un bouleau au bord de la route, couvert de feuilles jaunes qui, de-ci, de-là, sont frappées de rouille pourpre et qui, lourdes de gouttelettes de brume, se détachent lentement et tombent sans trêve. Si ce bouleau éprouve une douleur à la chute de ces feuilles, celle-ci est certainement pareille à ce qu'il ressent actuellement. Dans son âme quelque chose se fane, se détache, choit et meurt, quelque chose qui avait été beauté, opulence et joie, mais qui, main-

tenant, avait fait son temps. C'est sa jeunesse avec ses illusions, ses élans et son amour insensé qui se fane. Ce qui viendra à présent ne sera plus ni aussi éclatant, ni aussi tendre, ni aussi radieux. On ne sait pas ce que ce sera, mais, en tous cas, ce sera quelque chose d'autre.

Devant ses yeux défilèrent des villages, pauvres, gris, avec au bord de la route, des saules têtards, des vergers abîmés, des pâturages marécageux, des toits de chaume gris, déplumés, et çà et là des haies défoncées. Depuis très longtemps, il était habitué à voir son cœur se serrer en entrant dans un village ukrainien, même quand, au printemps, il se tient, fier, dans la fleur de ses vergers de cerisiers et de pommiers poudrés à frimas ou quand il se repose paisiblement, se chauffant au soleil d'été. C'est comme si une mélancolie lourde était tapie en mendiante aux portillons de chaque village et s'accroche, invisible, à son pas. Et maintenant, en ce soir pluvieux d'automne, cette mélancolie accable encore plus pesamment son âme. Les villages sont déserts et silencieux. Çà et là, parvient d'une grange le battement rythmique des fléaux; çà et là grince le chadouf du puits, les bêtes velues, barbotant dans la boue épaisse, s'en vont à l'abreuvoir. Un adolescent montant sans selle un cheval excite les bêtes, le craquement tardif des macques part d'une cour. L'âme ne s'égaie même pas à la vue des hauts appentis, pleins de foin et de gerbes. Juste au milieu du village se tient une auberge en pierre, avec une large porte d'entrée, grande ouverte, pareille à une gueule noire, perpétuellement affamée, prête à engloutir toutes les acquisitions d'un pénible travail de toute une année. Le visage florissant et barbu de l'aubergiste émerge de la fenêtre, et Evguéni se rappelle le procès du lendemain où le maître de l'au-

berge vient en témoin contre un des plus honnêtes paysans accusé de vol,— un épisode parmi des milliers de la lutte séculaire entre cette gueule noire et le village. Et voici, sur le mamelon, le château ceint d'une couronne de grands frênes qui se profilent à peine, encapuchonnés dans la brume, comme des géants en larges manteaux gris. Mais le château blanchit à travers la brume, comme les dents blanches d'une bête gigantesque, toujours prête à dévorer, à mutiler, à sucer le sang. Et là-bas, près de la grille d'entrée on voit un groupe de paysans — les visages sont encore hâlés pas le soleil d'été, mais ils sont déjà tassés, déguenillés, recouverts de poussière, affamés. Ils sont debout, leur bonnet à la main, attendant certainement monsieur « le gérant » pour savoir s'il les engagerait le lendemain au battage du blé ou à la brûlerie,— au moins pour quinze *kreuzer* [1] par jour. Comme Evguéni passait auprès d'eux, ils se prosternèrent, comme sur commande, bien bas devant lui, quoique personne d'entre eux ne le connût. C'était un « monsieur » — et depuis des temps immémoriaux, ils étaient habitués à se prosterner bien bas devant tout monsieur ; c'était la seule « science », la seule « civilisation » que le château leur eût donnée. Evguéni se souvint d'un vers de Borovykovski [2] « Le roi de la nature », et ses dernières strophes commencèrent à bourdonner incessamment dans sa tête :

« Gryts, dis donc, tu es le roi de la nature !
Tout ce que tu vois devant toi :

---

[1] Ancienne monnaie divisionnaire de l'Autriche-Hongrie (N.d.T.)

[2] Borovykovski Alexandre (1844—1905) — homme de loi et folkloriste, auteur de la poésie « Le roi de la nature », écrite en russe et traduite en ukrainien dans la revue « Svit » (Le Monde). (N.d.T.)

Champs, pâturages, bois et bétail,
Bêtes et poissons, tout est à toi !... »

Il a ôté son bonnet. « Un commissaire, sans doute ».
Et l'homme, la merveille de toutes les créations,
Le roi de la terre, la fleur de la nature,
Se tient, le pauvre, tout voûté.

Ah oui ! Ça se voit que cette gueuse — la mélancolie, ne le guette pas seulement lui à l'entrée d'un village ukrainien, elle s'accroche aux pans et au cœur de beaucoup d'hommes, de quiconque a un cœur ! Elle ne crie pas, ne geint pas et ne mendie pas, elle ne fait que « déchirer tout doucement » l'âme par les durs contrastes d'un travail incessant et de la misère, de la lutte et de la vanité, des aspirations à la lumière — et aux ténèbres ainsi qu'à la tristesse. Les contrastes sont d'autant plus pénibles qu'ils ont l'air d'être éternels, imminents, immuables comme les lois de la nature. Et toute tentative de procéder à un changement, à un adoucissement de leur âpreté est tenue pour quelque chose de sauvage, de fantastique, est accueillie par des railleries, de l'incrédulité, de l'hostilité, et ça non seulement de la part de ceux qui se sentent bien dans ces contrastes, mais, parfois, de la part de ceux qui végètent dans l'ombre éternel.

Evguéni n'avait jamais fermé les yeux sur les côtés peu séduisants de la vie rurale, il n'avait jamais idéalisé son peuple, et aujourd'hui, sous l'emprise des derniers événements, il en avait encore moins envie et était incapable de le faire. Au contraire, maintenant, sa vue avait l'air de s'être aiguisée justement sur les côtés obscurs et peu attrayants de la vie rurale, son scepticisme quant au caractère paysan avait l'air de s'être accru. Mais la seule vue de ces villages pauvres qu'il voyait sur son chemin,

de ces tas de fagots et de paille, de ces guenilles déchirées, de ces habits en toile sales, de ces visages gris et terreux, de ces vaches velues, de ces chadoufs grinçants, de ces auberges béantes et de ces châteaux orgueilleux et insatiables éveillait en même temps un sentiment contradictoire dans son âme. Quelque chose qui rappelait un grain d'or pur dans un tas de sable gris apparaissait, scintillait, et ce quelque chose se cristallisait tout doucement et se manifestait soit dans une phrase toute courte, soit dans un soupir :

— Ah, toute cette besogne qu'il faut abattre !

Ce n'était pas un programme, il n'y avait rien de précis et de concret. C'était comme un réflexe mécanique à une sensation, la réaction inconsciente d'un caractère habitué à l'activité. Appliquée à ce village et à ce peuple, c'était, si vous voulez, une phrase vide de sens ou presque vide. Présentement, Evguéni ne savait pas et n'aurait certainement su dire au juste quel genre de besogne il fallait abattre pour aplanir toute cette pauvreté. Mais son âme malade se cramponnait à cette phrase comme le naufragé à un fétu, et son imagination énergique commençait à échafauder, de ce fétu, une solide passerelle, et de cette dernière, un pont inébranlable. « Toute cette besogne qu'il faut abattre ! » Il avait suffi de ce seul appel général pour éveiller dans son âme toutes sortes de pensées, depuis longtemps ressassées, des projets, cent fois bâtis et rebâtis, rejetés et repris avec une fougue juvénile, des essaims entiers de rêves, de désirs et d'aspirations, dirigés vers un même but. On pouvait y trouver des cas concrets d'aide juridique et médicale aux ruraux, et des plans d'organisation de Maisons du peuple, de caisses et de sociétés, et les rêves fantastiques de rachat des biens domaniaux, ceux d'une nouvelle éducation nationale et

en même temps pratiquement instructive de la jeune génération, il y avait un vaste champ d'action illimité non seulement pour lui seul, mais pour des milliers de gens, pour tous les intellectuels. On avait besoin ici et de juristes, et de médecins, et d'instituteurs, et de journalistes, et d'écrivains, et de déclamateurs, et d'acteurs, et de commerçants, et d'industriels. Ici, on avait besoin de tout ce qui appartenait à la vie culturelle et de tout ce qu'elle créait. Et il ne fallait pas attendre que quelqu'un prenne l'initiative dans ses mains, que tout soit prêt, comme une machine que l'on ne pouvait mettre en marche que bien équipée. Chaque instant, chaque place était bonne pour l'initiative ; que chacun commence de lui-même, dans son cercle, dans les limites de ses capacités et de sa compétence. Si l'idée était commune, le désir similaire, celui de servir son peuple, l'intégrité se ferait bien entendu toute seule.

A cet instant, Evguéni éprouva en son for intérieur un sentiment profond de honte. Il se souvint de sa conversation récente avec Régine et de son intention insensée d'abandonner tout ce dont il avait rêvé, chéri, préparé avec les efforts de son âme et le désir de son cœur, abandonner et négliger tout cela pour les beaux yeux d'une femme, pour des lèvres pâles, douloureusement serrées ! Mon Dieu, était-ce vraiment lui ? Une décision pareille avait-elle pu naître un instant en lui et s'affermir dans son âme ? Ses nerfs avaient-ils pu exercer un tel ascendant sur son esprit et sur la meilleure et la plus pure partie de son sentiment ? Oui, il sentait que cette partie de son sentiment qui le poussait au travail pour son peuple, à ce travail incessant et dur, plein de contrariétés, d'abnégation, de déceptions, de souffrances et qui le sait, peut-être, qui, avec le temps, produirait des fleurs et des fruits tardifs,—

que cette partie de son sentiment était la meilleure et la plus pure. C'était, après tout, son devoir, le premier, un devoir immédiat et sacré. Elevé, nourri avec le pain, le travail et la sueur de son peuple, il devait par son travail à lui, son intelligence s'acquitter envers son peuple. C'était le premier commandement, un de ceux dont rien et personne ne pouvait l'en dispenser. Tout ce que l'on disait sur le droit à l'individualité, sur le droit au sentiment, sur le droit à la jouissance de la vie et de ses plaisirs était sophismes, mensonge, un masque hypocrite de l'égoïsme et de la veulerie. Quel droit avais-tu d'être libre, quand ton peuple souffrait l'esclavage? Quel droit avais-tu d'assouvir tes caprices et tes désirs amoureux, quand des millions de gens de ton peuple n'avaient pas de quoi assouvir les besoins les plus pressants de la vie? Et si tu n'as pas la volonté de renoncer à tous tes plaisirs et délices, de te faire ascète et serviteur de ces pauvres et misérables, si à chaque pas tu fais des concessions à ton cher « moi », ne ments pas au moins et ne pérore pas sur les droits éternels de ce « moi »! Sois franc et dis clairement: « Ma mère m'a enfanté dans le péché, je vis dans la vilenie et je fais sans fin des concessions à la lâcheté ». Ce sera franc et vrai, et si cette vase n'a pas encore englouti ton âme vivante, celle-ci donnera quand même signe de vie un jour, tressaillira, se rebellera contre cette vilenie toute-puissante. Quant aux péroraisons sur le droit de ton « moi », sur le désir de « vivre à ton aise et de faire ta pelote », tu n'aboutiras qu'au sanctionnement de cette bassesse de ton état normal, à la ruine et à la pleine perte de tout ce qui aurait pu donner à ton âme un brin au moins de ressemblance humaine.

Plongé dans des réflexions de ce genre qui, de l'analyse de son propre sentiment, avaient passé len-

tement à de méchantes attaques contre un adversaire invisible, Evguéni arriva à la tombée de la nuit, à Babynets où il espérait passer la nuit chez le révérend Zvarytch.

XXX

Il rencontra le révérend Zvarytch hors du village. Le curé, petit homme maigre, frisant la quarantaine, entouré d'une foule de paysans et de paysannes pataugeait dans la route boueuse, se rendant au village ; la rangée de petites tombes récentes qui s'étalait au cimetière en carré sombre non loin du village et profilait ses croix de bois et sa chapelle au milieu, indiquait que le révérend Zvarytch rentrait justement d'un enterrement. Arrivé à la hauteur de la foule, Evguéni salua, ordonna au Juif d'aller en avant et de descendre au presbytère, lui-même descendit de la calèche et alla à pied avec le curé et les paysans.

— Vous aviez un enterrement ? demanda-t-il.

— Oh oui, un enterrement, marmonna le révérend Zvarytch à son corps défendant.

— Et pas le premier, ajouta un des paysans.

— On meurt au village ou quoi ?

— Ben... il y en a qui sont morts...

— Il y a une maladie ? Une épidémie ?

— Encore pire.

— Comment ça ?

— Une épidémie impériale-royale, brevetée.

— Que dites-vous, M. le curé ? Vous parlez par énigmes.

— Ma foi non, c'est bien vrai. Voyez-vous, nous revenons d'un enterrement que, certes, vous n'avez pas encore vu. Sept enfants d'un coup.

— La diphtérie ? demanda Evguéni non sans crainte.

— Non. Ils étaient tous bien portants.

— Voyons, de quoi sont-ils morts, alors ?

— Vous comprenez, ils sont morts *wedlug przepisu*[1]. Le physicien[2] est venu pour procéder à la vaccination contre la variole et a injecté à tous les enfants un vaccin gâté. Au lieu de les vacciner contre la variole, il leur a injecté à tous la gangrène — et voilà, aujourd'hui, nous en avons enterré sept. Cinq autres souffrent encore.

— Mon Dieu ! s'écria Evguéni.

Les paysannes qui marchaient derrière eux, sanglotèrent de plus belle et portèrent leur tablier à leurs yeux. Les hommes marchaient, maussades, silencieux.

— Ecoutez, monsieur, fit un paysan, peu après. Je suis un vieil homme. Ce bambin était mon fils unique... il avait trois ans... il était comme une poupée, monsieur, beau comme une image...

Il s'interrompit. Les larmes l'étouffaient. Par derrière, les femmes poussèrent de gros sanglots.

— C'est que je ne réponds pas de moi. Supposons que le chagrin me monte à la tête, et que cette nuit encore, je fourre la hache dans ma ceinture et que je m'en aille en ville, que je passe chez le physicien et que je lui défonce la tête. Qu'en pensez-vous, monsieur, vous êtes avocat, qu'est-ce que j'aurai pour ça ?

— Andri, hé, Andri ! dit le curé nerveusement, appuyant sur les mots. Que dites-vous là ? C'est un péché de dire des choses pareilles. Priez Dieu de détourner de vous ces méchantes pensées !

---

[1] Conformément à la prescription (pol.)

[2] Médecin ordinaire (d'une ville, d'un village, d'un canton). (N.d.T.)

— M. le curé ! s'écria le paysan avec un reproche douloureux. Vous me connaissez depuis longtemps. Dites vous-même, suis-je un batailleur, un querelleur ou un malfaiteur ? Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal au physicien ? Est-ce que je lui ai barré le chemin à une heure critique ? Pourquoi m'a-t-il pris mon enfant ? Pour quelle raison a-t-il blessé mon âme ?

— Il ne l'a pas fait exprès, non ?

— Exprès ou pas, pourquoi n'a-t-il pas pris soin de faire une vaccination stérile ? intervint Evguéni. C'est visiblement sa faute.

— Oh, pour les enfants des ruraux tout est bon ! firent les paysans amèrement. Vous pensez : du poison à la place de bon vaccin, la belle affaire ! Vous parlez d'une perte ! Il en mourra dix, et alors ? Il y aura plus de place pour les petits messieurs et les petits Juifs.

— Ecoutez, bonnes gens, dit Evguéni, quand cela s'est-il passé ?

— Il y a juste huit jours, aujourd'hui.

— Vous l'avez fait savoir à quelqu'un ?

— Au début, on ne savait pas ce qui s'était passé, répondit le curé Zvarytch. Les enfants hurlaient de douleur, les plaies sont devenues rouges sur leurs petits bras, après elles ont commencé à pourrir. Seulement alors, un homme s'est rendu en ville quérir le médecin. Celui-ci est venu et en voyant ça, s'est pris par la tête. Ces sept-là étaient déjà à l'agonie. Aux autres, il a fait quelque chose, leur a prescrit des remèdes, mais il y a peu d'espoir de les sauver.

— Il a dit qu'il porterait plainte là où il fallait, ajouta un autre paysan.

— Allons, avant qu'il ne le fasse, nous porterons de notre part une plainte au tribunal, reprit Evguéni. C'est quelque chose d'incroyable !

— Oh, monsieur, dit de nouveau un paysan. Est-ce donc la première fois que les enfants meurent de vaccination ! Nos femmes craignent le physicien plus que la peste.

— Il vaccine d'ordinairement ivre, ajouta le curé Zvarytch, laconique.

— Et il ne s'est pas fait attraper ? Personne n'en sait rien ?

— Mais si, on le sait. On le sait au conseil de district, on le sait à la starostie, et alors ?

— On ne lui fera rien ! ajoutèrent les paysans. Il est bien épaulé.

— Voyons, mes braves, on ne peut pas laisser ça comme ça, dit Evguéni. Il faut réagir ! Un homme comme lui n'a pas le droit d'être physicien un seul jour de plus.

— A un autre, on ne l'aurait sûrement pas pardonné, dit le révérend Zvarytch, mais il n'est pas facile de faire quelque chose à M. Przepiórski, marié à l'ancienne gouvernante de M. le maréchal.

— On va essayer, répliqua Evguéni tranquillement avec cette fermeté qui manifestait toute l'indignation qui bouillonnait maintenant dans son cœur. Et, se tournant vers les gens, il ajouta :

— Allez de ce pas au presbytère. Nous allons dresser la plainte, et, demain, je la porterai moi-même au procureur.

Les paysans hochèrent tristement la tête.

— Enfin, faites ce que vous voulez, mais nous savons une chose. Il n'aura rien pour ça. Du reste, même si on le pendait, cela ne nous rendrait pas nos enfants.

Les femmes en pleurs se dirigèrent chacune vers leur maison et les hommes allèrent avec Evguéni et le révérend Zvarytch au presbytère.

XXXI

Après le dîner, Evguéni resta encore un temps à converser avec le curé Zvarytch sur toutes sortes d'affaires. Il est vrai que ce dernier n'était pas grand maître de la conversation. Au gymnase [1], il était connu comme « esprit obtus » ; après avoir passé tant bien que mal son examen de maturité, il prit ses inscriptions à la théologie et la termina de telle sorte que jamais personne n'entendit sa voix. Il ne se mêlait à aucune politique, n'avançait jamais de propos inconsidérément, dans ses études, il était le dernier et passait avec peine de classe en classe, mais il en vint quand même à bout. Il n'avait ni amis ni ennemis ; il ne cherchait pas à faire de nouvelles connaissances ; personne ne savait pas plus de ses affaires domestiques et familiales que ce qui était indiqué dans sa nationale [2] : qu'il était le fils d'un pauvre faubourien de Drogobytch, du reste orphelin, depuis sa petite enfance. La théologie achevée, il s'était marié, avait été ordonné, avait obtenu un poste d'assistant dans les montagnes, et la première année de son mariage était devenu veuf. Et de nouveau, il avait connu la vie de solitaire. On le transférait de poste en poste, jusqu'à ce qu'il obtînt enfin, après dix ans de service, une petite paroisse à Babynets.

S'étant trouvé au village en tant que prêtre — d'abord assistant, puis curé — le révérend Zvarytch montra certains nouveaux côtés de son caractère. Lent, apathique pour les livres, ayant l'entendement

[1] En Pologne et en Allemagne : collège.

[2] En français dans le texte — carte spéciale dans les établissements scolaires de la Galicie où étaient portées toutes les données sur l'élève ou l'étudiant : sa date de naissance, son origine, sa langue maternelle, etc. (N.d.T.)

dur, il était très porté à toutes sortes de travaux mécaniques, à l'art de tourneur, de charron, à l'apiculture et à l'horticulture, et savait être d'un grand recours aux paysans. Veuf, solitaire, habitué de tout petit à une vie simple, il n'avait nul besoin d'écorcher les paysans, vivait presque comme eux, ne lisait pas plus que le plus instruit de ses paroissiens, prenait à cœur leurs affaires, les aidait dans la mesure de ses moyens. Sans le savoir lui-même et sans y penser, de l'assouvissement d'un besoin de paysan à celui d'un autre, par sa manière paisible d'être, dans sa petite paroisse, il accomplissait une grande œuvre de relèvement de la vie sociale des paysans. Le curé Zvarytch n'aimait pas se montrer dans le cercle de politiciens opiniâtres et de théoriciens verbeux, et s'il devait être, par exemple, à une fête paroissiale ou à un petit concile, il était assis d'habitude, tirant des bouffées de sa pipe, se taisait comme à un sermon turc, et repartait parfois sans avoir échangé un mot, à part les mots ordinaires de salutations.

Evguéni avait fait la connaissance du curé Zvarytch à une occasion de ce genre et tout d'abord ne lui avait prêté aucune attention. Pendant que l'on discutait tapageusement sur l'éthymologie et la phonétique [1], sur Kouliche [2] et Dragomanov [3], sur la mobilisation russe et les chances de guerre entre la

---

[1] Discussion qui se déroulait dans les années 60 du 19e siècle, dans le milieu des intellectuels de Galicie, entre les partisans de l'orthographe historico-éthymologique et phonétique. (N.d.T.)

[2] Kouliche Pantélémon (1819—1897) — écrivain bourgeois ukrainien, critique, historien. (N.d.T.)

[3] Dragomanov Mykhaïlo (1841—1895) — publiciste ukrainien, savant et personnalité publique de direction d'abord démocratique bourgeoise, puis libérale bourgeoise. (N.d.T.)

Russie et l'Angleterre aux Indes, le curé Zvarytch se taisait, tirant des bouffées de sa pipe et semblant dormir au fond d'un vieux sofa. Puis l'entretien passa à des affaires plus courantes, aux élections à la Charte, à la nécessité d'une « entente » ; ici aussi le curé Zvarytch garda le silence tout comme Evguéni qui écoutait sans mot dire. Ensuite Evguéni amorça une discussion sur des affaires qui lui tenaient plus à cœur : la situation de la paysannerie dans les villages, la Maison du peuple, les caisses d'emprunt public. Ici la majorité des parleurs bruyants précédents se turent ; ils essayèrent de s'en tirer par des phrases générales sur l'immaturité du peuple à la vie autonome, sur la bêtise et l'ingratitude du paysan. Et là, le curé Zvarytch prit la parole pour la première fois. Ayant sorti la pipe de sa bouche, il attendit un instant le silence général et grommela comme à contre-cœur :

— Dites franchement : pour quelle raison le paysan devrait-il nous être reconnaissant ? Qu'est-ce que nous avons fait pour lui ?

— Comment ça ? Comment ça ? partirent des voix de tous côtés et se mirent à énumérer les milliers de cas et les œuvres où les intellectuels ukrainiens « étaient pour le paysan ». Evguéni essaya de nouveau d'endiguer ce flot et émit l'opinion de s'atteler tous à l'assainissement économique de la paysannerie dans le district. Il attira l'attention sur le fait que nombre de paysans avaient fait des emprunts à la banque rusticale [1], payaient des intérêts usuraires ou bien alors négligeaient le paiement et étaient

[1] Du temps de l'Autriche-Hongrie on faisait des emprunts aux paysans à des conditions léonines, en conséquence de quoi les petites économies paysannes étaient massivement ruinées. Les terres des paysans en faillite étaient vendues aux enchères. (N.d.T.)

mis aux enchères. Ne pourrait-on pas y remédier en quelque sorte ? Les orateurs baissèrent la tête. « Que pouvons-nous y faire ? Le remède le plus simple serait de tirer l'argent de notre propre poche et de payer les dettes des paysans. Mais nous ne sommes pas des Crésus. En plus le manque d'esprit pratique, la bêtise et le manque d'économie de nos paysans épuiserait vite même la caisse de Rotschild ». Evguéni commença à démontrer la possibilité de salut, conseilla de réfléchir à la conversion des dettes paysannes en intérêts moins élevés, de joindre à l'action les caisses publiques, le conseil de district,— mais tout cela était à l'époque des choses si nouvelles et si inouïes que les politiciens ardents le huèrent tout simplement. « C'est impossible ! On ne va pas s'en occuper ! Celui qui a emprunté à la banque, doit payer », etc.

Evguéni tenta d'attirer l'attention des causeurs sur le fait qu'après un examen plus détaillé l'affaire pourrait ne pas paraître aussi impossible... « Voyons, prenons votre village — combien avez-vous de débiteurs de banque ? » Il se trouva que personne des politiciens opiniâtres ne le sût.

— Eh bien, ça c'est une honte ! dit Evguéni.

— Les paysans s'en cachent, dit l'un d'eux, essayant de se tirer d'embarras, mais toute l'assistance ressentit en son for intérieur que ce faux-fuyant était peu heureux. Tous se sentaient gênés. Evguéni proposa à toutes les personnes présentes de s'informer chacun dans son village qui des paysans devait de l'argent, dans quelles banques, le montant de la somme et les intérêts de la dette. « Une fois en possession de ce dénombrement, on pourra alors essayer de penser aux moyens d'assainissement ». Les orateurs furent satisfaits de l'issue trouvée qui repoussait l'affaire à un avenir indéfini, promirent

bruyamment de tout faire et se quittèrent. Il va de soi que personne ne pensa à tenir ses promesses. Un seul, le curé Zvarytch se présenta chez Evguéni, après quelques semaines, avec un dénombrement détaillé de tous les débiteurs de son village. Il s'avéra que là-bas il y en avait très peu de la banque rusticale, mais beaucoup avaient des redevances chez les Juifs-usuriers privés ou même chez leurs concitoyens, paysans plus riches. Tous deux commencèrent à conférer sur les moyens de salut. Evguéni devait entrer en correspondance avec la banque Krylochansk de Lvov et demander si celle-ci ne voudrait pas prendre sur elle la conversion de ces dettes ; le curé Zvarytch devait chercher des moyens locaux. Huit jours plus tard, il revint à l'étude d'Evguéni et lui dit qu'il avait trouvé le moyen de faire la conversion et que la correspondance avec la banque Krylochansk était superflue. Ce jour-là, Evguéni très occupé n'avait pas eu le temps de l'interroger plus amplement sur ce moyen, et le curé Zvarytch n'avait visiblement aucune envie d'en parler plus longuement, et là-dessus ils se quittèrent. Cela s'était passé peu après l'emménagement d'Evguéni en ville. Ce n'est que plus tard, après sa conversation avec Wagmann qu'Evguéni commença à se douter que c'était ce dernier qui lui avait rendu ce service. Aujourd'hui, il désirait en savoir plus.

— Ecoutez, M. le curé, fit-il, allumant un cigare, somme toute, je ne sais toujours pas comment vous vous y êtes pris avec vos débiteurs ?

— Mais comme vous l'avez conseillé, répliqua le curé, fumant son éternelle pipe.

— Comment ça ?

— La conversion.

— Et le moyen ?

— Cinq pour cent.

— Dans quelle banque ?

— Dans aucune.

— Comment ça ? D'où avez-vous pris l'argent ? C'est que vous aviez pour plus de six mille florins de débiteurs ?

— Six mille et demi.

— C'est une grosse somme, ça.

— Nous avons emprunté dix mille à cinq pour cent, et cela nous importune moins que ces six mille et demi à des intérêts usuraires. Vous savez, il y en avait qui payait un kreuzer d'un florin chaque semaine !

— Qui vous a donné ces dix mille ? Sur quelle hypothèque ?

Le curé Zvarytch lançait des bouffées de fumée bleue et souriait.

— Sur quelle hypothèque ? Sur ma barbe.

— Mais vous n'en avez même pas !

— Justement. Et pourtant je me suis procuré cette somme. Et sans aucune formalité.

— Mais de qui donc ?

— *Od dobroczyńcy, nie pragnącego wymienienia jego nazwiska*[1]..

— Ha, ha, ha ! fit Evguéni en riant. *Od dobroczyńcy !* C'est-à-dire de Wagmann.

Le visage du curé Zvarytch s'allongea.

— D'où le savez-vous ?

— Donc, j'ai deviné ! continuait à rire Evguéni. Vous savez, il est venu une fois chez moi et s'est recommandé comme le bienfaiteur des bienfaiteurs. Vous avez dit « dobroczyńcy », et d'emblée je me suis souvenu de ses paroles.

---

[1] Un bienfaiteur qui ne veut pas que l'on mentionne son nom (pol.)

[2] D'un bienfaiteur (pol.)

— Il vous a parlé de mon emprunt ?
— Non, mais il a mentionné votre nom.
— Et que vous voulait-il ?
— Oh... il avait une affaire... Du reste nous en reparlerons également... Mais dites-moi comment cela s'est-il fait qu'il vous a donné une si grande somme ?
— Il m'a prié de n'en parler à personne.
— Et à moi, il m'a demandé d'aller vous voir pour avoir une idée de l'homme qu'il était.
— Hum... c'est étrange ! Enfin... Il doit avoir peur que les autres Juifs-usuriers n'apprennent qu'il aidait les paysans à s'arracher de leurs griffes. Autrement, ils le dévoreraient !
— Et moi, je pense qu'ils se connaissent tous comme larrons en foire. Ne craignez rien, les Juifs ne lui feront pas de mal.
— Quant à cet argent, j'en étais moi-même tout étonné. Vous savez, je connaissais Wagmann depuis très longtemps. C'était une sangsue de paysan — Dieu nous en préserve ! Que de monde cet homme a réduit à la besace !... Mais il y a quelques années il a disparu et ne prêtait plus aux paysans, leur revendait les foyers achetés aux enchères. On dit qu'à l'heure actuelle, il s'en est pris aux messieurs.
— Quelle est donc la cause de cette métamorphose ?
— Qui le sait. C'est un animal formidablement fin. Il a peut-être flairé un profit plus grand. Quant à nos messieurs du district, il leur en veut terriblement à cause de son fils.
— Il avait un fils ?
— Oui. Un garçon tout à fait quelconque, un mou, quoi. Mais le staroste a voulu piquer au vif Wagmann pour quelque chose et a si bien fait qu'on a pris son fils à l'armée. Là, Wagmann a commencé à se démener, il dépensait à gauche, à droite, il a

failli aller en prison, il est même allé à Lvov,— mais tout en pure perte. Il a mis encore plus en colère nos matadors parce qu'il a révélé leurs affaires d'escroquerie et de corruption. Alors ils se sont vengés sur lui : à l'armée son fils s'en est allé, mais n'en est plus revenu.

— Comment ça ?

— C'était un mollasse de petite santé. Et, là-bas, vous savez... Un Juif, un mou, il se peut encore qu'on eût une dent contre lui, en un mot — on l'a si bien tourmenté qu'on l'a fait mourir. Quelque trois mois plus tard, le fils de Wagmann est sorti de la caserne, mais pour être conduit au cimetière. C'est depuis lors que Wagmann s'est fait, comme vous dites, le bienfaiteur des bienfaiteurs.

— C'est lui qui vous l'a dit ?

— Non. Je m'en doute.

— Mais alors pourquoi se mettrait-il à lutter contre les Juifs-usuriers et à aider les paysans ?

— Je n'en sais rien.

— Quel intérêt a-t-il à faire des prêts d'argent sur l'incertain, comme par exemple, à vous ? Je suis plus que sûr que vous n'avez pas de si grande fortune pour qu'il puisse trouver chez vous dix mille.

— Pour toute ma personne on ne donnera pas cinq cents florins, répliqua le curé Zvarytch avec un geste de la main.

— Voyons, sur quelle garantie vous a-t-il donné de l'argent ?

— Sur laquelle, oui ? Je lui ai raconté l'affaire. « C'est bien, a-t-il dit, débrouillez-vous. Je vous connais, M. le curé, vous êtes un honnête homme. Faites-moi une créance, engagez-vous à mener vous-même cette affaire et à me payer la dette avec les intérêts, alors je vous donnerai de l'argent. Quant aux paysans, je ne veux rien avoir avec eux. Et que

personne n'en sache rien, ni au village ni dans le voisinage. Pas un mot à personne ». Et voilà tout. J'ai signé aussitôt la créance, et il m'a remis la somme en main. En moins d'une semaine toutes les dettes des paysans étaient payées, cent arpents de terre rachetés, et moi, je suis devenu banquier public, caissier et exécuteur.

— Et les débiteurs vous paient ?

— Très ponctuellement. C'est vrai, il faut que je trotte, surveille, conseille, rappelle,— eh bien, comme je ne suis pas trop occupé, alors je trotte par le village.

— Voyons, et si, par exemple, vous veniez à manquer ? Quoi alors ?

— J'en avais touché deux mots à Wagmann. Et lui s'est mis à rire. « Qu'est-ce que cela vous regarde ? C'est moi qui risque et pas vous ».

— C'est étrange ! C'est étrange !

— Quelque chose est venu à la tête du Juif. Et pourquoi n'en profiterions-nous pas, hein ? Ah, si nos doyens voulaient s'occuper un peu moins de politique et travailler beaucoup plus ! Wagmann pourrait procurer cette commodité pas seulement à moi. Vous savez, on l'estime à un demi-million de capital circulant. Ce sont d'autres Juifs qui me l'ont dit. Avec cet argent-là, en dix ans, et avec une bonne organisation, on pourrait arracher tout notre district des mains des usuriers.

Evguéni et le curé Zvarytch discutèrent tard dans la nuit, passant en revue les malheurs du village et les moyens possibles et impossibles de salut. Il est vrai que le curé Zvarytch entièrement absorbé par la liquidation des dettes des paysans, prêtait peu d'attention à d'autres affaires. Il ne pensait point à la fondation d'une Maison du peuple au village, et des cas comme l'empoisonnement des enfants pen-

dant la vaccination de la variole, comme les élections au conseil public et de district ne le trouvaient absolument pas préparé. Il ne connaissait que ses débiteurs au village, mais ne s'efforça même pas d'en profiter pour former un parti à lui et affirmait même que tout travail de militant de parti était inutile et néfaste. Evguéni s'efforça en pure perte de le persuader du contraire. Le curé Zvarytch, comme toutes les personnes honnêtes à l'horizon borné et à l'esprit obtus, n'en démordait point, et ils allèrent se coucher sans avoir trouvé une solution sensée.

XXXII

A Goumnyska, le procès était fixé à neuf heures du matin, aussi Evguéni devait-il quitter très tôt Babynets pour arriver à l'heure fixée. En effet, il partit le matin, sans avoir revu le révérend Zvarytch, et ordonna à Berko de faire courir les chevaux et de se presser. Mais, au milieu du village, il fut obligé de s'arrêter. Près du puits, un groupe de paysans l'attendait. Ils le saluèrent de loin et, leur bonnet à la main, s'approchèrent de la calèche.

— Bonjour ! dit Evguéni. Qu'y a-t-il, messieurs ?

— Nous voudrions vous parler, monsieur, fit un des paysans.

— C'est que j'ai très peu de temps. Je me dépêche car je vais à un procès à Goumnyska.

— Vous arriverez à l'heure, monsieur. Nous vous prierions beaucoup de...

Evguéni ordonna à Berko d'arrêter les chevaux. Les paysans firent cercle autour de la calèche.

— Je vous prie de remettre avant tout vos bonnets sur la tête !

— Vous voudrez bien nous excuser, monsieur, ré-

pliquèrent les paysans, mettant leur bonnet sous leur aisselle. On se tiendra comme ça.

— Non, comme ça je ne veux même pas vous parler.

Ils se coiffèrent à contre-cœur.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous voudrions vous demander conseil...

— Je m'excuse... Il me semble que vous avez été avec ceux-là, hier, chez le révérend Zvarytch, dit Evguéni à un paysan qu'il reconnut. Les autres lui étaient inconnus.

— Dame oui, répondit l'homme.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit, hier, de ce dont vous voulez parler maintenant ?

— Vous savez... devant M. le curé on n'osait pas trop. M. le curé n'aime pas... il se fâche si quelqu'un parle mal à propos.

— Quelle chose mal à propos voulez-vous me dire ?

— Nous voudrions vous demander... Vous lisez certainement les journaux, monsieur... C'est vrai qu'il doit y avoir une grande guerre au printemps ?

— Une guerre ? D'où puis-je le savoir ? Il se peut qu'il y en ait une ou qu'il n'y en ait pas.

— Eh bien, compère, vous entendez, firent les paysans avec des clignements d'œil réciproques, il se peut qu'il y en ait une... Vous entendez ce que dit M. l'avocat ?

— Mais pourquoi cela vous intéresse-t-il tant ?

— Comment ? Pourquoi cela nous intéresse ? C'est justement nous que cela intéresse le plus. S'il y a la guerre, qui prend-on le plus souvent ? Les enfants des paysans.

— Eh oui, c'est vrai, répliqua Evguéni. Mais rien n'est certain encore. Probablement, qu'il n'y en aura pas.

— Eh, monsieur, vous le dites pour ne pas nous effrayer, répondit un des paysans avec incrédulité.

Evguéni sourit.

— Je vois que, avant moi, quelqu'un vous a déjà terriblement effrayés.

— Alors, vous dites, monsieur, que les journaux ne disent rien de certain sur la guerre.

— Mais les journaux ne parlent absolument pas de guerre.

— Vous n'avez peut-être pas lu les journaux les plus importants... les journaux impériaux... Ceux que l'empereur lui-même envoie à tous les gouverneurs et à tous les starostes ? ajouta un autre paysan.

Evguéni ouvrait des yeux de plus en plus ronds.

— Que me contez-vous là, bonnes gens ? De quels journaux parlez-vous ? Il n'existe point de journaux pareils. Il n'y a pas de journaux qui aillent de l'empereur aux starostes.

— Eh, vous plaisantez, monsieur. On nous a dit qu'il y en avait et qu'on y avait écrit clairement qu'il y aurait une grande guerre au printemps entre notre empereur et le Moskal. Mais on ne le répand pas parmi le peuple de peur qu'il ne s'effarouche.

— Mais n'écoutez donc pas ces bobards, bonnes gens ! Qui vous a conté toutes ces sornettes ?

— Il s'en est trouvé un qui nous l'a dit. Nous voulions seulement savoir...

— Comment le saurez-vous, si vous ne croyez pas ! riposta Evguéni avec du dépit dans la voix.

— Eh, monsieur, dit un des paysans amèrement. Pour vous ce sont des bêtises, et pour nous... Pour nos enfants... C'est qu'il s'agit de la guerre et ce n'est pas une plaisanterie.

— Mais enfin, personne n'en sait rien.

— On n'en sait rien, vous dites. Donc, il y aura un recrutement.

— Un recrutement ? Certainement qu'il y en aura un, comme chaque année. C'est donc si terrible que ça ?

— Comme chaque année ? Eh non, monsieur. Ce sera un autre recrutement. Avant la guerre on fait un recrutement pareil et l'on ne relâche que les aveugles et les boiteux.

— Qui vous a raconté tout ça ? Bonnes gens, faites le signe de la croix !

— C'est justement de ça que nous voulions vous parler.

— De quoi ?

— Mais de ce recrutement.

— Je vous le dis : le recrutement sera le même que chaque année.

— Et les recrues iront aussitôt sous le feu ?

— Sous quel feu ?

— Eh bien, monsieur. On voit que vous ne le savez pas, dit un paysan.

— Et moi, je vois que je n'ai pas à qui parler, répondit Evguéni. Allez, au galop, Berko !

Comme Berko allait partir, un des paysans sauta dans la calèche.

— Pardonnez-moi, monsieur, fit-il. Roulez, Berko ! Je descendrai un peu plus tard, à la sortie du village.

La calèche s'ébranla. Le paysan s'assit aux côtés d'Evguéni.

— Voyons, dites-moi, s'il vous plaît,— Evguéni se tourna vers lui,— qu'est-ce que c'est que ces bêtises qu'on vous a fourrées dans la tête.

— Je vous le dirais bien, monsieur, mais voyez-vous,— il montra de l'œil Berko qui, le dos tourné, touchait les chevaux.

— Parlez, parlez ! La calèche fait du bruit, il ne comprendra pas.

Le paysan, s'étant rapproché de lui, commença à raconter.

— Eh bien, voilà. Vous connaissez M. Sznadelski ?

— Je ne le connais pas de vue, mais j'en ai entendu parler.

— C'est vrai ça que c'est un grand monsieur ?

— Je ne sais pas s'il est de grande taille.

— Non, je ne parle pas de la taille. J'ai en vue si c'est un monsieur instruit, un grand avocat ?

— Je crois que pas trop.

— Pas trop ? Oh, que si. On dit qu'il a travaillé au tribunal, et quand il a été au courant de l'ordre qui y régnait, il est allé à Vienne, chez l'empereur lui-même et voilà ce qu'il lui a dit : « Votre Altesse Impériale ! En Galicie, les tribunaux sont très injustes, on fait de grands torts aux humbles ». Alors l'empereur lui a permis de se retirer du tribunal, de se faire avocat et de défendre les humbles.

— Qui vous a dit cela ? demanda Evguéni, stupéfait.

— Mais on en parle partout dans les villages.

— Parce que moi, j'ai entendu dire autre chose, riposta Evguéni. Je me suis laissé dire que M. Sznadelski avait travaillé au tribunal, il y avait volé des choses, et on l'a mis à la porte. Il n'est pas avocat et n'a pas le droit de l'être.

A ces mots, le paysan hocha la tête,— visiblement, il n'y croyait pas.

— Oh, ce n'est peut-être pas de ce Sznadelski que vous avez entendu parler. Parce que celui-là, c'est un très grand monsieur et un avocat très savant.

— Je n'ai entendu parler que d'un Sznadelski, répondit Evguéni. Mais, enfin, si vous tenez absolument à ce que ce ne soit pas celui-là, disons que ce n'est pas lui. Eh bien, que vous disait-il ?

— Il était dans notre village, au bureau de la mairie et a annoncé qu'au printemps, il y aurait une grande guerre, et en hiver, peu avant, un grand recrutement. On appellerait tout le monde, à part les boiteux et les aveugles, et celui qui partirait, endosserait aussitôt l'uniforme, serait un peu dressé et envoyé sur-le-champ sous le feu des balles. Et celui qui voudrait en être dispensé ou s'en faire exempté n'avait qu'à s'adresser à lui. Lui seul pouvait le faire. C'est vrai que cela allait coûter un peu, mais il n'y avait pas d'autre issue.

— Et vous lui avez demandé combien cela coûterait-il ?

— Il a dit cinq cents pour le moins.

— On voit qu'il fait la chasse aux riches. Et alors, il s'en est trouvé des amateurs ?

— Nous sommes huit dans notre village. J'ai un fils unique, il doit justement faire son service, et mon compère Stépane en a deux : l'aîné qui est marié, vit à part et est sorti de promotion, et le cadet vit auprès de son père et s'occupe de l'économie, Demko, lui, a cinq enfants, tous en bas âge, il n'y a que l'aîné qui peut travailler. Et comme ça chacun a soit une chose, soit une autre. Alors nous avons pensé : mieux vaut perdre la moitié de nos économies que d'envoyer l'enfant à une mort certaine. L'économie, vous savez, c'est une chose acquise, et l'enfant, il serait dommage de le perdre.

— Voyons, vous lui avez donné des acomptes ?

— Mais bien sûr. Autrement il ne voulait pas nous parler. Avec moins de dix florins il ne vous regardait pas. « Ne pensez pas, disait-il, que c'est chose facile à faire ! » J'ai donné, moi, quinze florins, et il y en a qui en ont donné vingt.

— Et vous dites qu'il l'a annoncé à la mairie ?

— Mais oui.

— Beaucoup de gens l'ont entendu ?

— Nous étions bien cinq ou six.

— Le maire l'a entendu ?

— Non, le maire était sorti. Et nous, il nous a priés de ne pas le colporter. « Parce que, disait-il, l'ordre est venu de Vienne de faire tout ça discrètement pour ne pas effaroucher le monde ».

— Qu'en pensez-vous, il n'a été avec cette affaire que dans votre village ?

— Que non ! Il était aussi dans d'autres. Çà et là, les gens ne veulent pas l'avouer, mais il y en a qui le disent. Et puis, il mène encore d'autres affaires d'avocat. Il se charge des démarches à accomplir pour les terres, d'élaborer les documents.

— Et pour tout ça, il exige qu'on lui paie ces sommes-là ?

— Naturellement. Sans ça, on ne peut rien faire.

Après un instant de silence, le paysan demanda :

— Eh bien, monsieur, que nous conseillez-vous de faire ? Entreprendre ou non des démarches pour cette dispense ?

— Que vais-je vous conseiller ? demanda Evguéni qui se sentait bouleversé en écoutant ce récit. Vous savez, brave homme, même si je vous donnais le meilleur conseil, je sais d'avance que vous ne le suivrez pas et ferez comme ce charlatan vous dira de faire. En ce cas, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Ne vous fâchez pas, monsieur ! répliqua le paysan, un peu vexé par les paroles d'Evguéni. On vous le paiera, votre conseil.

Evguéni bouillonna.

— Arrêtez, Berko ! s'écria-t-il.

La calèche s'arrêta.

— Veuillez descendre, M. le cultivateur, et ne pas me mettre en colère.

Le paysan descendit. Apparemment, il ne s'y était

pas attendu. A terre, il se tourna encore une fois vers Evguéni.

— Et comme ça vous ne nous conseillez rien ?

Evguéni employa toutes les forces de son âme pour dominer son émotion et sa douleur face à l'ignorance et les mauvaises habitudes de ces gens-là.

— Ecoutez, mon bonhomme. Je vous le dis en toute franchise et je ne veux rien pour mon conseil. Ne vous laissez pas berner ! Il n'y aura ni guerre ni grand recrutement. Nul monsieur ou avocat n'a le droit de dispenser vos enfants du régiment, à part ceux qui ont le droit à la réclamation. Celui qui vous dit le contraire, vous trompe et vous bourre le crâne. Vous comprenez ?

— Ou-oui, je comprends, répondit le paysan visiblement sans plaisir.

— Cet argent que vous lui avez remis, c'est comme si vous l'aviez jeté dans la boue. Si vous avez des témoins, portez plainte contre lui au tribunal pour escroquerie, vous comprenez ? Alors, on le jettera en prison, et vous verrez l'avocat qu'il fait. Et si vous n'avez pas de témoins, crachez sur la place où était votre argent. Et puis ne lui en donnez plus et mettez les autres en garde. Vous avez compris ?

— J'ai compris.

— Et vous me faites confiance ?

Le paysan se gratta la nuque.

— Eh bien, en ce cas allez, et faites ce que bon vous semble. Au galop, Berko !

XXXIII

Goumnyska est une petite ville juive, sale. Les rues sont pleines d'ornières, au centre seulement elles sont pavées de cailloux ronds sur les-

quels les charrettes des paysans roulent avec fracas, comme un piètre joueur sur un piano détraqué. Les faubourgs ont l'air d'un village ; le centre ressemble à un pâté d'auberges en pierre. Seulement près de la prétendue place du Marché se dressent une bonne dizaine de maisons à un étage. Dans l'une d'elles, il va de soi juive, se trouve le tribunal impérial-royal de district — c'est-à-dire qu'il y était à l'époque où se déroule notre récit. Le Palais de Justice siégeait depuis peu dans cette petite ville, c'est pourquoi il n'avait pas de propre bâtiment.

La place du Marché près de laquelle se trouvait le Palais était une large place carrée, avec une flaque au milieu, des tas d'ordures çà et là, des trottoirs nettoyés des deux côtés, et des allées faites de rondins, des deux autres. De tous côtés, les boutiques des Juifs donnaient sur la place du Marché, dans les entrées des maisons étaient assises, à leur table, là des boulangères, là des mercières avec des rubans, des aiguilles, des halènes, des pierres à aiguiser les faux, des ceintures et des bonnets, là des cordonniers avec de grosses bottes aux tiges redressées ou des marchandes d'huile avec leur produit qui répandait, à cent pas à la ronde, une étouffante odeur nauséabonde. La saleté, un état d'abandon étaient ce qui sautait avant tout aux yeux et à tous les sens dans cette petite ville et sur cette place. On y éprouvait une sensation d'étouffement dans la poitrine, les yeux se lassaient d'errer sur les objets très peu attrayants, les pensées devenaient lugubres. Les jours de marché sur cette place, dans les ruelles étroites et sur les étalages régnait une harmonie infernale : les gorets poussaient des cris aigres et perçants, les bœufs beuglaient, les roues non huilées grinçaient, les paysans vociféraient, huaient et se querellaient, les Juifs baragouinaient, les revendeurs

se faufilant entre les charrettes clamaient leurs marchandises, et sur les voitures pleuraient ou poussaient des sifflements stridents les enfants qu'on avait amenés en ville dans le seul but de garder les chevaux pendant que les grandes personnes faisaient des emplettes de ce qu'il fallait ou ne fallait pas dans les entrées, les boutiques et les auberges. Des clameurs, un vacarme, des chants avinés et un « marché » opiniâtre déchiraient l'ouïe ; se sentir joyeux ici, pouvoir rire franchement, être libre et satisfait semblait sauvage et incompatible à cet endroit, ne séyait nullement à la physionomie générale du lieu.

Par son aspect, le Palais de Justice de Goumnyska se mariait parfaitement à cette physionomie. Le bâtiment n'était pas encore trop vieux, mais délabré, battu par les pluies et lavé du haut en bas par les flots d'eau de pluie qui coulaient des gouttières percées. Un large vestibule conduisait dans une cour étroite, sombre et sale, encombrée de vieux tonneaux et de charrettes brisées. Du vestibule, un escalier allant à gauche et à droite menait au premier où se trouvaient les bureaux et la salle d'audience ; l'escalier, les murs et le corridor du premier, la salle — tout était sale, couvert de poussière et de boue, dans un état d'abandon. Le plancher en bois du corridor était usé par les pieds si profondément que dans maints endroits transparaissaient, à travers les planches, les briques nues ; la rampe de l'escalier était poisseuse de crasse ; partout l'air était vicié, renfermé et malsain, bien que de l'unique fenêtre qui donnait du corridor sur une ruelle perdue, deux ou trois carreaux fussent cassés.

Evguéni arriva au Palais à huit heures et demie et trouva le corridor encombré de paysans, de citadins, de Juifs, de femmes et d'hommes. D'aucuns

étaient assis à même l'escalier, d'autres demeuraient dans le corridor, tenant leur chapeau à la main; les Juifs baragouinaient entre eux, les femmes tiraient de lourds soupirs de leur poitrine, se signaient et murmuraient des prières. De temps à autre, tous les yeux fixaient la porte de la salle d'audience d'où devait se montrer « M. le secrétaire » et annoncer les affaires mises à l'ordre du jour.

Le client d'Evguéni, conseiller public d'un des villages voisins, bel homme de trente-cinq ans environ, à la moustache noire, voyant venir son avocat, se fraya passage vers lui, le salua, et l'ayant conduit un peu à l'écart, murmura :

— Tout va bien, M. l'avocat.

— Qu'est-ce qui va bien ?

— Mais mon affaire.

— Le Juif aurait-il retiré sa plainte ?

— Oh non !

— Vous avez des témoins ?

— Des témoins ? Quels témoins ? Le Juif a des témoins.

— Oui, mais vous deviez avoir les vôtres.

— Pourquoi faire ?

— Voyons, mais pour prouver votre innocence.

— Mon innocence ? Mais je n'ai pas besoin de la prouver. J'ai bel et bien battu le Juif.

— Et vous l'avouez ?

— Mais bien sûr.

— Alors, qu'est-ce qui vous est arrivé de bon ?

— Demandez seulement aux témoins du Juif, M. l'avocat, pourquoi je l'ai battu.

— Certainement, je vais le leur demander. Le juge lui-même va le demander.

— Non, M. le juge ne va pas demander.

— D'où savez-vous qu'il ne va pas le faire ?

— Vous verrez, monsieur.

— Allons, ne craignez rien, je connais mon affaire.

A cet instant, la porte de la salle s'ouvrit, l'huissier, se frayant passage, s'y montra, suivi d'un jeune monsieur, le greffier du juge Strachotski, une feuille de papier à la main. Les gens fondirent en lave vers lui. Dans le tumulte et le bruit général, le greffier commença la lecture de la liste des audiences.

— Abicht Haskel, absent. Anschteller Froïm, absent. Babiy Mytro, absent.

— Présent, présent, monsieur ! piailla un petit homme de la foule.

— Bon, bon. Babiy Mytro, présent.

Et, ayant rayé au crayon le nom de l'homme présent, il poursuivit sa lecture. Celui qui ne répondait pas sur-le-champ, s'était absenté un instant, n'avait pas entendu son nom dans le brouhaha, voyait son affaire retirée de l'ordre du jour.

— Mais je suis là ! Me voilà ! Abicht Haskel ! cria un Juif à peyoss, accourant tout haletant de l'escalier.

— Tant pis. Il fallait répondre quand on a lu votre nom. On vous fixera un autre terme.

Cet appel dura une demi-heure environ. Les personnes omises se présentaient, priaient, discutaient, certains commençaient à se quereller ; le greffier menaçait de faire arrêter les réfractaires. Les paysans gobe-mouches qui n'avaient pas répondu au premier moment, se grattaient la nuque et poussaient de profonds soupirs, mais ne s'éloignaient pas, pétrissant les convocations dans leurs mains et attendant malgré tout une faveur de Dieu. Des cent cinquante audiences portées à l'ordre du jour, quelque quatre-vingt furent éliminées de la sorte. Lorsque neuf heures sonna, l'appel s'acheva, le greffier revint dans la salle, l'huissier se plaça à la porte, et lesdites audiences, « les prises de bec », commencèrent.

Aussitôt que l'appel eut commencé, Evguéni entra dans la salle où se trouvaient déjà le juge Strachotski et le substitut du procureur, magistrat encore jeune, qui s'efforçait, avec peu de succès du reste, de donner à son visage enfantin, naïf et drôle, une expression de gravité et de sévérité officielle. Le juge Strachotski était un petit homme, maigre, à la tête extrêmement minuscule, à la barbe rare. Bien que sexagénaire presque, il avait cependant l'air immaturé, instable. Sa voix était aiguë, l'expression de son visage effarée, ses yeux humides, semblant prêts à fondre en larmes ; ses gestes étaient indécis, saccadés, comme s'il ne savait jamais ce qu'il devait faire. Au Palais, tout le monde le connaissait comme un juge absolument insociable. Extrêmement stupide pour les études, au gymnase il était passé de classe en classe, soit sur sollicitations, soit par protections, et la seule chose qu'il eût bien assimilée pendant ses études universitaires, était le jeu au billard. Mais quand il fallut passer les examens d'Etat, il fut forcé de tendre son esprit, pour la première fois de sa vie. Il passa avec une immense peine son examen de magistrat, mais paya cher pour lui, parce que l'examen passé, il perdit la raison. On le guérit, mais depuis lors ses capacités mentales s'amoindrirent, si possible, encore plus qu'auparavant. Pourtant, il entra au Palais, fit son stage réglementaire, obtint de l'avancement, fit enfermer des gens, les jugea, ne comprenant ni les lois ni les affaires qu'il jugeait, ne connaissant qu'une règle toute simple : agir conformément aux indications du procureur. Mais une fois, il lui arriva une aventure désagréable : soit le procureur avait voulu se moquer de lui, soit en tant que chasseur passionné, il avait été vraiment furieux contre un paysan qui avait tué, dans ses pommes de terre, un sanglier, la nuit, et ne

l'avait pas rendu au seigneur, mais l'avait mangé lui-même,— toujours est-il que quand vint le moment de juger le paysan pour vol dans le bois, le procureur avait dit en particulier à Strachotski : « Je condamnerai à mort un voleur comme celui-là, je le ferai pendre ! » Et voilà que sans rime ni raison Strachotski condamna le pauvre bougre à mort et écrivit aussitôt au bourreau de Golomoutsa de venir accomplir sa besogne. L'affaire fit du bruit, et Strachotski dut revenir à l'hôpital. Or là-bas on constata un vis organique et on le relâcha, après quelques semaines. Il possédait de larges liaisons familiales qui firent si bien qu'il revint au Palais, fut même promu conseiller, mais on ne lui confia plus d'affaires à mener d'une manière indépendante. Avec quelques autres invalides comme lui, il appartenait aux meubles constants de toutes sortes d'audiences ; c'étaient les soi-disant « secrétaires perpétuels ». D'ordinaire, Strachotski sommeillait pendant les audiences ou, le dos tourné au public, écrivait avec le doigt sur le verre, n'écrivait qu'un seul mot *dobrze* [1], et quand il fallait voter, il donnait toujours sa voix dans l'esprit des propositions du procureur. C'était à son avis la meilleure mesure de l'administration de la justice. Il servit ainsi de longues années et il lui restait très peu pour gagner sa pleine retraite. Mais un esprit un peu différent se fit sentir dans la magistrature, on exigea un vrai travail des conseillers, et pas uniquement des branlements de tête aux conclusions du procureur, et bien que l'institution des « secrétaires perpétuels » ne cessât d'exister, on mit cependant les plus vieux à la retraite, et l'on remit l'administration du Palais de district à Goumnyska aux mains

[1] Bien (pol.)

de Strachotski. Le pauvre homme faillit fondre en larmes en obtenant un avancement aussi imprévu, mais le président le consola. « Je vous donnerai en attendant, M. le conseiller, un stagiaire très intelligent, il va vous aider, et vous serez bien aimable de vous en tenir en tout à ses indications. Ce stagiaire est un juriste très doué et ne voudra pas se jouer de vous, M. le conseiller, vous pourrez vous en remettre entièrement à lui ».

Ainsi préparé, M. le juge Strachotski partit pour Goumnyska et se mit à administrer la justice dans le district. En effet, le stagiaire s'avéra très doué, de sorte que la population ne remarqua aucun changement ni dans la manière de mener les audiences, ni dans leur célérité, ni dans les verdicts même. Le juge était « sévère », c'est vrai, mais son prédécesseur l'avait aussi été, et Dieu avait sans doute ordonné ainsi que tous les juges fussent sévères, qu'ils invectivent les accusés, qu'ils envoient des gendarmes, qu'ils menacent de prison et de potence. Comment étaient les verdicts, dans quelle mesure ils étaient conformes à la loi, ça les paysans ne le savaient pas et n'y pensaient pas depuis des temps immémoriaux : ils savaient une chose, qu'on ne pouvait jamais deviner d'avance le verdict, comme il était difficile de deviner les numéros gagnants à la loterie.

XXXIV

Evguéni connaissait Strachotski du temps où celui-ci était « secrétaire perpétuel », mais comme il savait que M. le juge avait la mémoire courte, il se présenta et déclara qu'il allait plaider la cause d'Ilko Maroussiak.

— Ah, maître, je vous en prie, cher maître, se

démena le juge. Voici votre place. Mais oui, mais oui, celle d'Ilko Maroussiak. Nous allons le juger aujourd'hui. C'est bien, c'est bien !

Evguéni se présenta au substitut du procureur et occupa sa place. Entre-temps le juge s'était approché de la fenêtre et, selon son habitude, s'était mis à écrire avec son doigt sur la vitre embuée. Le stagiaire qui se comportait ici en vrai maître de maison, entra. Il salua Evguéni, s'approcha de lui et demanda :

— Vous plaidez la cause d'Ilko Maroussiak, maître ?

— Oui.

— Nous allons tâcher de le faire passer au plus vite. Je vous en prie, M. le conseiller.

En entendant cette voix, M. Strachotski abandonna sa calligraphie et trotta à sa place.

— Voilà, on commence, on commence ! piailla-t-il en s'asseyant.

— Huissier, veuillez appeler — qui est le premier ? Voilà, Mytro Babiy et Olexa Tchapla, dit le stagiaire.

L'huissier ouvrit la porte et cria dans le vestibule :

— Mytro Babiy et Olexa Tchapla !

Un bruit de lourdes bottes retentit dans le vestibule et, un instant plus tard, deux paysans en pelisse raccommodée, s'inclinèrent bien bas et se tinrent sur le pas de la porte. A leur vue le visage du juge Strachotski passa de la bonasserie effarée à une expression de dureté obtuse.

— Approchez plus près ! piaula-t-il.

Les paysans firent deux pas et s'arrêtèrent de nouveau.

— Plus près ! cria de nouveau le juge et il devint tout rouge.

Les paysans firent de nouveau quelques pas timides, jusqu'à ce que l'huissier ne les eût pris par les

épaules et, tout en les poussant, ne les eût placés devant la table du juge.

— Qu'est-ce que vous voulez ? piaula Strachotski.

Les paysans s'inclinèrent.

— Rien, Très Haute Cour !

— Comment ça, rien ? Vous avez bien votre ajournement aujourd'hui ?

— Oui, oui.

— Pour outrage à l'honneur, ajouta le stagiaire.

— Ah oui, pour outrage à l'honneur, réitéra le juge.

— Très Haute Cour, quel outrage était-ce donc ? Lui, il m'a appelé voleur, je l'ai appelé voleur,— alors, on était quittes. Il a insulté ma mère, pardonnez-moi le mot, j'ai insulté la sienne, alors ni lui ni moi, on ne s'est fait de préjudice.

— Et pourquoi as-tu porté plainte contre lui ?

— Mais parce qu'il m'a appelé socialiste, et ça, je n'ai pas pu le souffrir, M. le juge.

— C'est donc un si grand outrage ?

— Eh oui. Il m'a compromis aux yeux de tout le village.

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

— Ben, comme qui dirait que j'ai pillé une église.

— Ne mentez donc pas, compère ! l'interrompit l'autre paysan. On vous a conté ça, exprès ! Ça ne signifie absolument pas ça.

— Et qu'est-ce que ça signifie, en ce cas ? s'enquit le juge.

— Ça veut dire, monsieur, quand quelqu'un mange des choses grasses pendant le carême.

Le procureur, Evguéni et le stagiaire s'esclaffèrent. Le juge Strachotski détestait fort le rire. Il lui semblait toujours que c'était de lui qu'on se moquait, aussi, après un regard hargneux à l'assistance, il cria de sa petite voix aux paysans :

— Et vous osez, gredins, déranger le tribunal pour une bêtise pareille ?

— Mais on s'est déjà réconciliés, M. le juge.

— Réconciliés ? Quand ça ?

— Maintenant, dans le vestibule.

— Maintenant ? Et vous ne pouviez pas vous réconcilier hier, et ne pas perdre votre journée à comparaître à l'ajournement ? Eh bien, puisque vous voilà, je vais vous en faire garder le souvenir. Vous passerez tous deux vingt-quatre heures en prison pour que l'envie ne vous reprenne plus de venir importuner le tribunal.

Evguéni fut stupéfait du tournant imprévu de l'affaire, d'autant plus que l'opinion du juge n'était point un verdict, l'affaire s'étant arrangée avant le jugement. Le stagiaire et le procureur s'entre-regardèrent et sourirent. Le stagiaire envoya le même sourire à Evguéni ; on voyait qu'ils étaient habitués aux raisonnements de ce genre de M. le juge.

— Huissier ! cria Strachotski. Appelez l'exécuteur, qu'il emmène ces deux-là et les conduise en prison !

Les paysans se tenaient ébahis, puis ils commencèrent à supplier.

— Huissier, faites-les sortir ! dit le stagiaire avec un clignement significatif à l'huissier. Celui-ci s'approcha des paysans, leur chuchota quelques mots, et ils se calmèrent aussitôt et s'en allèrent — bien entendu, pas en prison, mais dans la rue.

On cita la deuxième affaire — celle de deux Juifs concurrents. Le rouge de la colère disparut aussitôt du visage du juge. Les affaires juives étaient habituellement compliquées, et il laissait le soin de les mener au procureur et au stagiaire qui aimaient à converser avec les Juifs dans un jargon que lui ne comprenait presque pas. Le pauvre juge s'ennuyait, puis, tout d'un coup, comme le stagiaire interro-

geait les Juifs sur l'affaire, Strachotski, la mine éplorée, se tourna vers lui :

— Monsieur, mais je n'administre pas !

Le stagiaire interrompit son interrogatoire et jeta un coup d'œil au juge.

— Donnez-moi au moins un acte quelconque, un papier pour que je sache que j'administre.

Le stagiaire bondit de sa place, tira de l'armoire le premier tas venu d'actes judiciaires et le fourra sous le nez du juge qui se plongea aussitôt dans la lecture de témoignages, de pourvois en cassation et de répliques qui lui étaient absolument incompréhensibles, et se calma entièrement. Passant près d'Evguéni, le stagiaire lui souffla à mi-voix : « Si vous avez encore des affaires à arranger, vous pouvez sortir, parce qu'avant l'affaire d'Ilko Maroussiak, il y a encore dix autres dossiers à l'ordre du jour, y compris trois affaires juives, et cela durera pour le moins deux heures ». Evguéni se rappela qu'il avait, en effet, quelques notes à prendre au greffe, et sortit, ordonnant à Maroussiak de surveiller son tour et de ne pas s'éloigner d'un pas. Une heure et demie plus tard, ayant pris les notes nécessaires et déjeuné dans une auberge du voisinage, il revint. Maroussiak était assis dans le corridor, contre le mur.

— Et alors ? demanda Evguéni. On ne vous a pas encore convoqué ?

— Non. Il y a là-bas des Juifs qui baragouinent encore.

L'adversaire de Maroussiak, grand Juif à la barbe blanche, se promenait dans le corridor et lançait des regards en coulisse tantôt à Maroussiak, tantôt à son avocat. Apparemment, la présence de ce dernier l'inquiétait.

— En voilà un Judas ! murmurait Maroussiak, courroucé, à Evguéni, en serrant les poings. Regar-

dez voir, il ne nous quitte pas des yeux. Il nous boufferait, s'il pouvait. C'est qu'il a soudoyé le juge pour qu'il me condamne à tout prix, pour que je ne puisse pas être élu au conseil public.

— Comment ça, soudoyé ? Le juge prendrait-il des pots-de-vin ?

— Pas le juge, mais sa femme. Hier encore, sa Rouchla a annoncé : « Bon, bon, demain le Maroussiak se présentera à l'ajournement, mais il en reviendra dans un mois. Dites-lui d'emporter assez de provisions, parce qu'il va non seulement se nourrir, mais encore les poux de la prison. Et au conseil public, il y sera, quand la neige sera noire et le corbeau blanc ».

Maroussiak allait dire encore quelque chose, quand le Juif s'approcha de l'avocat, lui toucha l'épaule et dit, soulevant sa *kippa* [1] :

— *Bitte Sie, Herr, auf ein Wort* [2].

— Vous désirez ? demanda Evguéni.

— Je voudrais vous prier... J'aurais à vous dire quelque chose, monsieur...

— Dites-le.

— Mais je voudrais vous le dire entre quatre yeux.

— Dites-le entre six même. Je n'ai pas du secrets avec vous.

— Vous êtes avocat, monsieur ? Et vous voulez plaider pour ce type-là ?

— Oui.

— Savez-vous l'homme qu'il fait ?

— Je le sais.

— Ou-oui ? fit le Juif, traînant les syllabes. Tiens, tiens !

---

[1] Sorte de calotte portée à l'arrière du crâne (héb.)

[2] Je vous prie, monsieur, juste un mot ! (all.)

Et il se détourna, s'efforçant d'accorder à sa physionomie une expression de mépris et d'indifférence. Evguéni connaissait ce manège juif. Il savait que le Juif n'avait rien de particulier à lui dire, mais qu'il aurait été heureux d'effrayer le paysan, de semer, dans son âme, par son chuchotement, la défiance à l'égard de son avocat, et cela en tout cas pourrait être mis à profit après. C'est ce que Evguéni ne voulait pas, aussi ne se prêtait-il jamais à ces sortes de manèges.

On cita enfin l'affaire de Leïba Hamaïdès contre Ilko Maroussiak. Evguéni suivi des deux parties entra dans la salle. On y étouffait ; des relents d'oignon, des odeurs de pelisses de paysan et de sueur humaine flottaient dans l'air. Strachotski était assis sur sa chaise, pâle, fatigué et presque somnolent. Le procureur était lui aussi pensif ; il avait une femme, jeune et belle qu'il aimait beaucoup, mais qu'il soupçonnait néanmoins de le faire cocu avec le capitaine des uhlans. Il était précisément onze heures — heure, où sa femme Mila s'habillait et quand — on le lui avait dit — le capitaine passait à plusieurs reprises chez elle. Le procureur maudissait dans son for intérieur cette maudite institution et toutes ces affaires qui le forçaient à rester ici et ne lui permettaient pas de faire un bond chez lui pour un instant et de voir ce qui s'y passait. Et cet avocat de malheur encore ! Sans lui, maintenant, on aurait pu faire tranquillement une pause d'une demi-heure ; à cause de lui Strachotski s'était entêté à mener à toute force cette affaire et à se débarrasser d'Evguéni et, seulement après, faire une pause. Après ça, son arrivée à la maison pourrait être sans importance. Seul, le stagiaire se conduisait d'une manière libre et alerte et était visiblement la cheville ouvrière de cette salle. Il interrogea les deux côtés sur

leur *quo ad generalia*[1] et, ayant fourré un papier dans les mains de Strachotski, prit la plume pour dresser le procès-verbal de l'affaire.

— Eh toi, Ilko — comment t'appelles-tu déjà ? — Maroussiak, te reconnais-tu coupable ? s'enquit le juge.

— Non, répliqua Ilko.

— Non ? Comment ça, non ? Tu as bien battu Leïba ?

— Je l'ai battu.

— Tu sais que l'on n'ose pas battre ?

— Je le sais.

— Comment as-tu alors osé le battre ?

— Parce que je devais le faire.

— Comment ça tu devais ?

— Parce qu'autrement lui m'aurait battu.

— Il t'aurait battu ? Comment sais-tu qu'il t'aurait battu ?

— Parce qu'il s'est jeté sur moi avec un pieu.

— Il n'avait qu'à te battre, et toi, tu aurais porté plainte contre lui.

— Non, merci beaucoup. Mieux vaut que lui porte plainte.

— Eh bien, tu iras en prison maintenant pour bagarre. M. Leïba, c'est vrai ça que vous vouliez le battre ?

— Ce n'est pas vrai, Très Haute Cour, riposta Leïba, soulevant sa kippa. D'où sait-il ce que je voulais ?

— Tu vois ! dit Strachotski à Ilko. Leïba dit que ce n'est pas vrai. Alors c'est lui qui s'est jeté le premier sur vous ? s'adressa-t-il de nouveau à Leïba.

— Il m'a frappé le premier.

— Et vous, l'avez-vous frappé ?

---

[1] Etat-civil (lat.)

— Non, pas une fois ! Ce n'est pas encore tout, Très Haute Cour. Il m'a volé.

— Tu mens, Juif ! cria Ilko.

— J'ai des témoins. Il m'a volé, et quand j'ai réclamé, auprès de lui, mon dû, il m'a battu. J'étais trois semaines au lit.

— Tu pouvais y rester même trois ans, parce que tu ne fais rien, tu ne suces que le sang des hommes, grommela Ilko.

— Tais-toi, manant ! piaula le juge. En voilà un vaurien ! Voyez-moi ça, il l'a volé, l'a battu en plus, et se querelle encore devant le tribunal ! Faites venir les témoins !

— Je vous demande pardon, M. le conseiller, dit Evguéni, je voudrais poser quelques questions à M. Leïba Hamaïdès.

— Je vous en prie, je vous en prie ! s'empressa le juge.

— M. Leïba, dit Evguéni, se tournant vers le Juif, vous ne nous avez pas dit jusqu'à présent, où cette bagarra a-t-elle eu lieu ?

— Où elle a eu lieu ? Ça n'a pas d'importance où elle s'est déroulée, mais on n'ose pas battre.

— Ah ça, nous verrons bien, je vous demanderais de répondre à ma question.

— Je ne vais pas vous répondre, monsieur ! grommela le Juif et il se tourna vers le juge.

— Veuillez noter dans le procès-verbal que M. Leïba refuse de répondre à ma question. En ce cas, vous nous direz peut-être, Ilko, où cela avait-il eu lieu ?

— Dans ma maison.

— Et que faisait M. Leïba dans votre maison ?

— Il s'est inventé un vol et est venu perquisitionner chez moi.

— Voyons, il est venu avec le maire, je suppose ?

— Non.
— Avec des jurés ?
— Non.
— Avec le garde-champêtre ou avec quelqu'un d'autre de la communauté ?
— Non.
— Comment, tout seul ?
— Non, pas tout seul. Il est venu assisté de deux Juifs et de trois poivrots encore, de ceux qui passent leurs jours et leurs nuits chez lui. Ils ont foncé sur ma maison, ont effrayé ma femme et mes enfants, et quand je leur ai demandé de quel droit ils m'assaillaient, Leïba a dit de me ligoter, et après il s'est jeté sur moi avec un bâton. Alors, j'ai dû me défendre.
— C'est vrai ça, M. Leïba ? demanda Evguéni.
— Ce n'est pas vrai.
— Ah voilà, mais nous avons la réponse.
— Les témoins n'ont qu'à raconter, dit Ilko.
— Très Haute Cour, je proteste contre ses témoins.
— Mais ce sont donc vos propres témoins, ceux que vous avez fait venir, dit le greffier.
Le Juif ne sut que répondre à cela. On manda le premier témoin, le gendre de Leïba, Herschko.
— Dites-nous, Herschko, que savez-vous de cette affaire ? interrogea le juge.
— Je sais ça de cette affaire, dit Herschko avec volubilité, comme s'il récitait une leçon apprise par cœur, . que ce Ilko-là a volé à mon beau-père, la nuit...
— Excusez-moi, M. le conseiller, coupa Evguéni son discours, je prierais le témoin de prêter serment.
— Quoi ? Prêter serment ? s'écria Herschko et il jeta un regard haineux à l'avocat.

— Oui, oui, prêter serment, s'empressa de dire le juge et il s'arrêta brusquement. Mais, attendez... M. le procureur, vous avez une proposition ?

— Je suis d'accord avec la proposition du défenseur.

— Eh bien, Herschko ! Tu vas prêter serment, dit le juge, se tournant vers le témoin.

— Moi ? Prêter serment ? Pour une bagatelle pareille ?

— Ce n'est pas une bagatelle. Vous avez commencé à parler de vol, remarqua Evguéni.

— De vol ? Qu'est-ce que c'est que ce vol ? Une once de maïs, c'est un vol, ça ? se démenait le Juif.

— Apportez la Bible ! intima le juge à l'huissier.

Le Juif pâlit, trembla.

— Très Haute Cour, je ne vais pas prêter serment.

— Tu dois le faire, vaurien ! dit le juge, rendu furieux.

— Je ne peux pas. Je ne connais pas cette affaire à fond. Je n'ai rien vu. J'ai vu, mais pas tout. Je... je... Je suis le gendre de Leïba. Je renonce à déposer.

— Je vous prie de porter la déclaration du témoin dans le procès-verbal, rétorqua Evguéni tranquillement.

On relâcha Herschko. Il s'assit à l'écart et se mit à essuyer la sueur de son front avec un mouchoir ; il était tout trempé, comme s'il sortait du bain. Il tremblait de tout son corps.

On força quand même l'autre Juif à prêter serment, mais il était si troublé que personne ne put comprendre ses aveux. Leïba lui avait parlé du vol, il avait bien vu la bagarre — c'était dans la maison d'Ilko, mais il ne put se rappeler pourquoi il y était allé et comment la bagarre avait commencé. On manda les paysans. Ceux-ci prêtèrent serment, l'air indifférent,

mais d'après leurs dépositions, on certifia une chose tout à fait contraire à ce qu'aurait voulu Leïba. Il s'en sortait que Leïba n'avait commencé à parler de vol du maïs que le jour où les élections au conseil public avaient dû se dérouler, qu'auparavant Leïba avait conféré avec certains citoyens sur le moyen d'empêcher Ilko d'entrer au conseil, et qu'ils avaient décidé de jeter sur Ilko le soupçon du vol, de le compromettre par une perquisition de sa maison et de le diffamer ainsi aux yeux de la communauté. Leïba avait demandé au maire d'aller perquisitionner, mais celui-ci avait refusé, et Leïba y était allé de son propre mouvement, et c'est ainsi que la bagarre s'était déclenchée.

— Est-ce que Leïba possède un si grand pouvoir dans votre village qu'il peut se permettre de donner des ordres au maire ? demanda Evguéni.

— Oh oui, ce que Leïba dit chez nous, doit être fait.

L'audition des témoins s'acheva. Le procureur se leva.

— La cause du vol n'est toujours pas élucidée et son instruction continue ; en tout cas le soupçon pèse sur l'accusé. Quant à l'affaire des coups portés à Leïba, ici tout est clair, l'accusé a avoué lui-même. Toutes les dépositions des témoins ne peuvent rien y changer, parce qu'il ne peut être question d'autodéfense. En ceci, je soutiens l'accusation et je prie de condamner l'accusé.

Evguéni commença à expliquer l'affaire, mais il voyait que le juge semblait dormir et n'écoutait presque pas son plaidoyer. Il parla d'une manière brève, réunissant en un tout les dépositions des témoins et démontrant la faiblesse de l'accusation. Le juge commença visiblement à s'impatienter. Le greffier écrivait assidûment quelque chose sur un bout de papier.

— L'audience est close. Ecoutez le verdict ! piailla le juge.

Tous se levèrent.

— Au nom de Son Altesse Impériale, commença-t-il, regardant la fenêtre, puis d'un coup il reporta ses regards sur Ilko, et une colère folle contre ce paysan qui lui avait fait perdre tant de temps, étreignit son cœur, et prenant son ventre dans ses mains et se tordant, il continua à piailler : Tu entends, espèce de voleur, de brigand, la Cour te reconnaît coupable et te condamne à quatre semaines de prison.

Il s'arrêta pour reprendre haleine. A cet instant, le greffier lui fourra dans la main le papier qu'il avait soigneusement noirci. Le juge le parcourut des yeux, et une expression désolée se dessina sur son visage.

— Mais M. le procureur soutient l'accusation ! fit-il presque au bord des larmes, comme un enfant que l'on avait rossé pour rien, se penchant vers le greffier.

Celui-ci se leva et commença vivement à lui expliquer quelque chose. Sur le visage du juge, comme sur celui d'un enfant, se dessinaient tour à tour l'étonnement, l'effroi et une résignation obtuse. Le greffier reprit sa place, et le juge prit la feuille de papier dans ses mains et commença à lire :

— Cependant, vu que le vol n'est pas prouvé et que la bagarre était la conséquence d'une agression illégale de la part de Leïba sur la maison d'Ilko et dans ce cas une résistance entièrement justifiée, la Cour affranchit l'accusé Ilko Maroussiak de toute culpabilité et de peine.

— *Aï waï !* gémit Leïba.

Le procureur salua et s'assit, examinant un autre dossier. Evguéni et Maroussiak, ayant salué le juge, quittèrent la salle.

— Je savais qu'il en serait ainsi, dit Maroussiak

gaiement, coupant les pensées graves d'Evguéni à la sortie de cette protection de la justice.

— Vous le saviez ? D'où cela ?

— Oh, M. le stagiaire est un bon monsieur. Et puis, il ne prend pas cher. Autrefois, il y avait un adjoint, eh bien, chez celui-là, on ne pouvait pas se montrer avec n'importe quoi !...

XXXV

Après deux autres ajournements et ses affaires arrangées à Goumnyska, après avoir dîné dans une auberge juive, le jour même Evguéni reprit le chemin du retour, mais par une autre route, vers Bourkotyne. Bien que celle-ci fût plus longue, Evguéni ne voulut pas passer la nuit à Goumnyska, espérant être chez lui vers minuit. Emmitouflé étroitement dans son gros manteau, il donna l'ordre à Berko de faire courir les chevaux et, le dos bien calé à la cloison arrière de la calèche, s'abandonna à de tristes pensées. En thèse générale, il n'avait pas de très haute opinion de la magistrature, mais ce qu'il avait vu à Goumnyska, aurait pu amener une âme moins trempée au désespoir. Une routine rigide, une banalité machinale d'administration de la justice, pleine de dédain pour les idées progressistes de la législation, et le règne de la lettre morte, mariée en plus au plein sans-gêne des hommes, abrutis ou malades d'esprit, formaient ici une véritable caricature de toute la magistrature. A quelle indifférence de la loi et du sort humain avait-il fallu aboutir pour prononcer non seulement les verdicts que prononçait Strachotski, mais les tolérer encore ! Bon, disons, Strachotski est un demi-idiot, on ne pouvait s'en étonner. Mais ceux qui, le connaissant, l'avaient en-

voyé ici « pour récompense de service » ? Disons que le procureur et le stagiaire paralysent ses jugements idiots, mais sa manière même de mener l'affaire ébranlait l'autorité de « ce suprême attribut impérial », de ce porphyre placé entre les mains d'un bouffon. Et puis paralysent-ils donc tout ? Le stagiaire, comme nous le voyons, prend des pots-de-vin. Strachotski, tout idiot, flaire lui aussi son profit, et le procureur, homme jeune, chargé d'une famille, soigne son avancement et ne voudra certainement pas pour un tort de paysan se faire des histoires et provoquer de scandale, c'est-à-dire gâter ses affaires dans les hautes sphères. Il va de soi que Strachotski est une exception, mais, par malheur, l'image de « petit jugement » qu'Evguéni avait vu à Goumnyska n'était pas une exception, mais un type. Beaucoup de raisons entrent en cause : la bureaucratisation même de la magistrature qui force les gens à venir pour des bagatelles dans les tribunaux, et la grande quantité de dossiers qu'un juge doit traiter et qui poussent avec le temps l'homme le plus doué et le plus consciencieux à l'indifférence et à l'abrutissement ; et la vie même dans les petites villes, détachées de toute vie spirituelle et sociale, où le fonctionnaire en dehors du cercle de sa famille, n'a devant lui que la fréquentation de l'auberge et les cartes ; et un très petit salaire qui chez les personnes chargées d'une famille ouvre tout droit la porte à la corruption, surtout à la corruption cynique, importune des Juifs ; et, enfin, l'instruction insignifiante et dérisoire de nos juges, de nos procureurs et avocats, ce malheureux *Brotstudium*[1] qui ne donne absolument rien à un tel fonctionnaire à part la connaissance des paragraphes, sans toucher à la psychologie, aux rela-

[1] Science pour le pain (all.)

tions sociales, à l'histoire, à l'étique, assoupissant, déjà à l'université, son âme et son cœur et le laissant aller dans le monde comme une machine qui travaille comme les circonstances victorieuses la feront marcher.

Avec quelle ironie en face de tout cela résonnaient, aux oreilles d'Evguéni, les phrases ronflantes sur l'indépendance de la magistrature, sur l'intégrité des juges, sur l'austère légalité de leurs actions et sur le sentiment élevé de la justice dans toutes sortes de tribunaux très illustres auxquels les avocats aiment si souvent se référer dans leurs discours. Le soin instinctif que met Strachotski à veiller à ce que dira le procureur n'est pas un phénomène unique, il a une forte et longue tradition ! Toutes les instructions les plus importantes se font dans toute la Galicie sur les indications du procureur, et par lui, ordinairement, sur les instructions du pouvoir politique. Chaque tribunal en Galicie a des juges,— ils sont parfois en majorité,— qui, comme Strachotski, cachent leur conscience dans leurs poings, mais, par contre, dressent le plus attentivement l'oreille à ce que dit le procureur. La division entre la magistrature et l'administration — première base de la magistrature vraiment indépendante — n'existe chez nous que sur papier, en réalité c'est un idéal dont nous sommes fort éloignés.

Et quand la pensée d'Evguéni passa de ces « hautes sphères » aux masses populaires, à la paysannerie, il eut peur. Ce qu'il avait vu aujourd'hui — si seulement aujourd'hui ! — les regards de ces paysans sur les tribunaux et la magistrature, les sentiments avec lesquels ils entrent au Palais de Justice, était absolument identique à ce qui s'était déroulé avant 1848. Les formes avaient changé, mais l'esprit, l'essence de la magistrature patrimoniale vivait jusqu'à

présent. Ce même homme qui avait chassé le paysan travailler à la corvée, l'avait envoyé en recrue, lui avait soutiré les impôts, l'avait mis à la porte de sa maison pour « paresse », et à chacune des occasions avait pu, par mille moyens, lui causer du préjudice, ce même homme était son juge, devait juger ses torts. Les lois, les brevets et les intimations étaient imprimés dans de gros livres, dans une langue étrangère, incompréhensible au peuple ; mais les juges ne s'en servaient que pour cacher, derrière leurs paragraphes, leurs actes arbitraires, pour former avec leur aide une haie qui leur garantirait l'impunité pour les torts et l'exploitation qu'ils faisaient au peuple. « Citer quelqu'un en justice » signifiait dans la notion du peuple une menace terrible, plus grande que si l'on s'était vanté : « Je vais te fracasser la tête avec une pierre ». « Dieu nous préserve de la correction du seigneur et de la haine des hommes » était devenu proverbial. Celui qui allait au Palais de Justice, même s'il avait cent fois la vérité pour lui, tremblait et se considérait très malheureux, parce que « personne ne pouvait être sûr du jugement des grands ». Gagner un procès au tribunal signifiait le même bonheur que gagner le gros lot : l'idée ne serait venue à personne de demander si le procès était justement ou injustement gagné. Et est-ce que ces paysans qui considèrent aujourd'hui Strachotski comme un juge sévère, et son stagiaire comme un homme bon parce qu'il « ne prend pas cher », ces paysans-là ne se trouvent-ils pas en plein dans la position de tribunal patrimonial ? Non seulement les paysans ignares et abrutis agissent ainsi, mais des hommes comme Ilko Maroussiak qui mènent, dans leur village, une lutte contre toutes sortes d'éléments obscurs et se tiennent à la tête de la jeune génération plus progressiste. Ils le font parce qu'ils doivent le faire. Ces mêmes

circonstances invincibles qui happent les juges dans les rouages de la machine patrimoniale, poussent également les paysans, comme un fétu docile, dans la gueule de cette machine.

Évguéni eut peur et chaud dans la cage de la calèche. Il ordonna de tirer l'écran et jeta un regard au-dehors. La route s'étirait en ligne droite comme une corde sur le sable mou. Tout à la ronde s'étirait, en muraille unie d'un vert sombre, une jeune pinède plantée quelques années auparavant en partie aux frais du pays et du gouvernement et en partie par quelques propriétaires fonciers du pays à l'aide du travail gratuit des paysans. Autrefois il y avait eu ici une grande forêt de pins, mais ces messieurs l'avaient abattue si proprement et si rationnellement que la coupe s'était désséchée et, de dessous le gazon arraché, un sable rare avait transparu. Tout le pays était menacé de voir les champs fertiles recouverts de ce sable, et voilà qu'on avait commencé à faire les démarches nécessaires pour assigner des subventions à la plantation de ce désert. On avait ensemencé d'abord les champs sablonneux de plantes dures et de racines qui poussaient sur le sable, et quelques années plus tard celles-ci avaient formé un épais gazon sur le sable où l'on put planter de jeunes pins. En même temps le gouvernement avait interdit aux gros propriétaires du pays, pour quelques années, la coupe du reste du grand bois — et cette interdiction avait sauvé ainsi la vie à la belle chênaie de Bourkotyne que monsieur le maréchal avait réussi du reste, entre-temps, à couvrir d'hypothèques.

Évguéni examinait le jeune bois. Les petits pins verts foncés se tenaient en rangées denses et régulières des deux côtés de la route. Ils étaient plantés en rangs de sorte qu'en roulant par la route l'œil courait sans cesse en travers du rang principal et

s'enfonçait considérablement dans les profondeurs du bois, mais l'instant d'après la calèche poursuivait son chemin, l'œil glissait d'une ligne, sautait sur une autre pour s'en détacher un moment après. Evguéni jeta un coup d'œil devant lui : des pins, des pins, des pins s'étendaient en rang uni à perte de vue, où leurs deux lignes, des deux côtés de la route, semblaient se fondre. Il regarda par derrière — la même chose. Nulle part on ne voyait la fin du bois ; la calèche solitaire roulait doucement, comme perdue, dans cette mer d'aiguilles vert sombre. Et partout, elle était unie, comme tondue par une immense machine ; il n'y avait nulle part ni arbre plus haut, ni économie forestière, ni ravin, ni tournant de route. De çà, de là seulement se dressaient, au bord de la route, des bornes kilométriques zébrées de bleu et de blanc et rayées de chiffres.

Evguéni regarda de nouveau devant lui. Son regard se fixa sur une borne qui se tenait, comme il lui sembla, à une place qui, à juger d'après la distance, ne devait pas s'y trouver. Dans la brume grise qui se couchait lentement sur le bois et cachait le ciel, cette borne semblait être tout à fait noire. Du reste sa forme n'était pas non plus ordinaire ; elle rappelait plutôt une souche brûlée qu'une borne bien équarrie et peinte « dans les couleurs du pays ».

— Ecoutez, Berko, demanda Evguéni enfin, qu'est-ce qui se tient là-bas, près de la route ? C'est bien une borne, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, c'est un bonhomme.

Ils approchèrent peu à peu ; Evguéni vit que la prétendue borne bougeait en effet et avançait vers eux. Et quand ils arrivèrent plus près, Evguéni reconnut que c'était vraiment un vieux paysan de haute taille, à la moustache blanche, vêtu d'un long manteau de drap noir tombant au-dessous des ge-

noux et coiffé d'un chapeau de feutre. Il les saluait de loin et, quand ils parvinrent à sa hauteur, il tendit les deux mains et cria :

— Monsieur !

Evguéni pensa que le vieillard demandait la charité, mais Berko dut mieux comprendre cet appel, parce qu'il arrêta les chevaux. Evguéni observait diligemment le bonhomme qui s'approchait de lui tout en saluant.

— Monsieur, dit le vieil homme, je m'excuse pour la question : d'où venez-vous ?

— De Goumnyska.

— Et où vous rendez-vous ?

— A Bourkotyne.

— Ah, Dieu soit loué ! dit l'homme et il fit le signe de la croix. Donc, Bourkotyne est de ce côté-là ?

— Oui, répliqua Berko. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Seigneur Dieu, que je vous conte mon malheur ! riposta le vieil homme. Depuis toute cette matinée, j'erre dans ce bois. Hier soir encore, notre vache s'est enfuie dans la forêt, et mes garçons l'ont cherchée toute la nuit, et moi, je suis sorti ce matin et je me suis perdu à une mauvaise heure. Et ce maudit fourré n'a ni sentier ni point de repère, rien. Je ne fais que marcher, partout, c'est la même chose, et je n'en vois pas la fin. Je ne sens plus mes pieds. Avec une peine immense, je suis sorti sur la route, et ici c'est la même misère. Je regarde par-ci,— tout est uni et on ne voit pas la fin ; je regarde par-là — de nouveau tout est uni, et pas de fin. Où aller ? J'ai essayé de marcher à l'aveuglette par là-bas,— et il montra la direction opposée à Bourkotyne,— j'ai marché, marché, c'était partout pareil, et pas de fin. Et puis, tout doucement, je me suis dit que je n'allais pas du bon côté. Je me suis assis, je me

repose, mais c'est qu'il fait froid. Et là, pour comble de malheur, pas une âme vivante. Je ne savais plus que faire, mais Dieu merci, vous êtes arrivé.

— D'où êtes-vous ?

— Mais de Bourkotyne.

— Eh bien, asseyez-vous près de moi, on va vous y conduire, dit Evguéni.

Une joie sincère se dessina sur le visage du vieil homme.

— Que Dieu vous donne de la joie, mon bon monsieur, de ne pas abandonner dans cette forêt un pauvre vieux comme moi ! Ma parole, je me sens si affaibli que je ne sais pas si j'aurais eu la force de me rappliquer à la maison avant ce soir. Dites un peu, le proverbe n'a-t-il pas raison — il est juste l'heure d'errer ? Et encore qui, moi, un vieil homme, qui, dans sa jeunesse, connaissait ici chaque buisson, chaque arbre ?

Tout en parlant, le vieillard monta dans la calèche et prit place sur un siège bas en face d'Evguéni. Celui-ci le pria de s'asseoir à ses côtés, mais le vieil homme refusa.

— Non, non, ça me va ici ! Et pour ça grand merci ! reprit le vieil homme, plaçant son bâton entre ses genoux, appuyant ses mains veineuses et usées par le travail sur la pomme, et sa barbe sur ses mains. Ses yeux gris et intelligents se mirent à dévisager diligemment Evguéni. La calèche s'ébranla.

Pour le moment Evguéni gardait le silence. Une étrange comparaison traversa en éclair son esprit. Ce vieillard-là qui s'est égaré dans le voisinage de son village, qui se tient au milieu d'une route plate et unie et ne sait pas de quel côté prendre pour rentrer chez lui, n'est-il pas le symbole de tout notre peuple ? Epuisé par un sort pénible, il erre, ne pouvant trouver son chemin, et se tient, comme ce pay-

san égaré, au milieu de la route entre le passé et l'avenir, entre l'évolution, large et libre, et la végétation misérable, et il ne sait pas où aller, n'a ni la force ni l'espoir d'arriver au but. « Qui te montrera le chemin, mon pauvre peuple, qui t'y conduira ? » soupira Evguéni.

XXXVI

Le visage du vieux paysan s'illumina.

— Mais je vous connais, monsieur, dit-il.

— Ah oui, comment ça ?

— Vous avez plaidé notre affaire au tribunal. Vous êtes M. l'avocat Rafalovytch, n'est-ce pas ?

Evguéni dévisagea plus attentivement le vieil homme et reconnut son ancien client.

— Ah, vous êtes Demko Gorichny.

— Puissiez-vous être bien portant, monsieur ! Que vous vous souveniez de moi ! Où vous rendez-vous, monsieur ?

— J'étais à Goumnyska à un procès et maintenant, rentrant chez moi, j'ai décidé de passer par Bourkotyne, je veux voir votre village.

— Oh, il n'y a pas grand chose à voir ! répliqua Demko tristement. La misère nous assiège de plus en plus fort.

— Savez-vous pourquoi le Bon Dieu a créé la misère ? demanda Evguéni.

— Pourquoi donc ?

— Pour que les gens se battent contre elle.

— Dame oui, c'est bien ça. Mais comme l'a dit l'autre : *bijmy się, chlopie, moja szabla, a twój kij*[1].

— Bien sûr que les forces sont inégales, mais ce

[1] Battons-nous, bonhomme : mon épée et ton bâton (pol.)

n'est pas une raison de lâcher le bâton des mains et d'aller sans coup férir. Eh bien, comment va votre affaire avec le seigneur et son pré ?

— Je n'en sais rien. Mais il y a nos plénipotentiaires qui se plaignent de vous, monsieur.

— De qui, de moi ?

— Eh oui. Ils disent — pardonnez-moi, mon bon monsieur,— que vous ne voulez pas mener notre affaire, que vous leur avez conseillé de racheter ce pré au seigneur.

— Ce n'est pas vrai ! Et puis, ça m'est égal. Ils ne me font pas crédit, alors je leur ai rendu les papiers. Ils n'ont qu'à se chercher un autre avocat.

— Ils en ont déjà trouvé un, murmura Demko, se penchant vers Evguéni.

— Qui ça ?

— Un M. Sznadelski.

— Quoi ?

— Monsieur Sznadelski — vous le connaissez certainement,— s'est présenté lui-même chez nous, il a dit, je vous arrangerai cette affaire, mais ne vous laissez pas inciter par cet avocat de la ville, parce qu'on l'a soudoyé et il va vous faire perdre votre procès.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Oh, ça va faire une paire de semaines. M. Sznadelski se montre souvent chez nous — il va de village en village et prend toutes les affaires de paysans. Nos villageois recherchent fort ses bonnes grâces, ils disent que c'est un très grand avocat et qu'il approche librement l'empereur en personne.

— Juste Dieu, bonnes gens ! s'écria Evguéni. Mais c'est un imposteur ! Ce n'est pas un avocat ! Il n'a pas le droit de mener les affaires.

— Que dites-vous là, monsieur ! s'exclama Demko avec terreur.

— Vous pouvez me croire. Je vous le dis comme un honnête homme et non pas parce qu'il creuse sous moi.

— Oh, Seigneur Dieu ! Et nos gens qui ne jurent que par lui ! C'est qu'il sait parler avec le monde ! Il sait si bien s'insinuer dans les bonnes grâces que l'on serait capable de penser : voilà un saint descendu tout droit du ciel.

— Je vous le dis en toute franchise. Du reste, vous pouvez aller chez le staroste, chez qui vous voulez et demander si M. Sznadelski est avocat ou non.

— Ma foi, c'est vrai.

— Et, maintenant, dites-moi, est-ce que votre seigneur a une chênaie ?

— Oui, il en a une.

— Et elle est belle ?

— Oh, ce n'est pas une forêt, c'est une merveille. Il y a là-bas des chênes gros comme ça, et droits comme des cierges.

— Et il y en a beaucoup ?

— Oh, c'est un bon morceau de forêt, ça doit faire dans les deux cents arpents.

— Est-ce que nous allons passer devant elle ?

— Non, pas de ce côté du village. Ce n'est que lorsque vous sortirez et monterez la pente, là alors vous allez passer près de la chênaie. Mais pourquoi le demandez-vous, monsieur ?

— Oh, comme ça. Je voudrais savoir si votre seigneur ne pense pas la couper.

— Oh, il l'aurait fait depuis longtemps, mais la starostie l'a interdit. Il y en a qui disent que c'est la banque qui ne permet pas de faire la coupe. Parce que notre seigneur a des dettes dans les banques et il a pris, pour cette forêt, plus de dix mille florins. Et il n'ose toucher à rien sans la banque.

Pendant ce temps, la calèche dépassa la forêt et s'engagea dans le village qui s'étendait dans la vallée, près de la rivière. Au milieu du village, entre de hauts tilleuls et des frênes, se trouvait la propriété de M. le maréchal Brykalski.

— On chasse aujourd'hui chez M. le maréchal, dit Demko, montrant des yeux la propriété. Dans la chênaie il y a des troupeaux de sangliers qui font des ravages terribles dans les champs. Rien que sur les pommes de terre, les gens ont connu des pertes formidables. Mais notre seigneur s'en moquait bien. Or, quand les sangliers ont dévasté un tertre de ses pommes de terre, alors seulement il a invité du monde à chasser. Vous les entendez sonner et crier hallali ?

En effet, de derrière les larges mamelons couverts d'une haute forêt de chênes qui, présentement, avait l'air, sous les feuilles jaunies, d'un immense champ de blés mûrs, on entendait retentir le son des cors de chasse, des cris et des glapissements et, de loin en loin, le cliquetis des fusils.

Ils arrivèrent au village. Après avoir passé une petite rue raide qui courait entre les jardins, ils débouchèrent sur une large place qui s'étalait devant l'auberge. La grande auberge en pierre avec son entrée, ses murs délabrés et son aspect minable se mariait parfaitement à la place boueuse. Devant le bâtiment se tenait un assez grand groupe de paysans ; un plus grand nombre se pressait dans le vestibule, et de l'intérieur de la salle on entendait une rumeur sourde, et, par les fenêtres ouvertes, l'on voyait une multitude de têtes.

— Eh, qu'est-ce donc que ce marché ? demanda Demko, étonné. Vous vous arrêtez ici, monsieur, pour prendre un brin de repos ?

— Il faudra faire paître les chevaux, dit Berko du

haut de son siège. D'ici à la ville il n'y aura plus de lieu d'arrêt.

— C'est bien. On va faire paître les chevaux et voir ce qui se passe ici.

La calèche tourna vers l'auberge. Les paysans firent la haie et, voyant un monsieur dans la calèche, ils ôtèrent leur chapeau. La calèche entra avec fracas dans l'entrée en madrier de l'auberge.

XXXVII

A l'intérieur c'était toute une assemblée populaire. A une table était assis un jeune monsieur d'une trentaine d'années, grand, svelte, avec de grandes moustaches, un visage rasé de près et un peu haut en couleur, et autour de lui des paysans étaient attablés ou debout. Un bock de bière se trouvait devant le monsieur ; deux quartes d'eau-de-vie circulaient parmi les paysans ; verres et bouteilles passaient de main en main. On étouffait dans la salle, les odeurs d'eau-de-vie, de pelisses mouillées, de sueur humaine et de tabac fort s'entremêlaient entre elles. Le monsieur attablé, les yeux fixés sur son bock de bière, parlait à haute voix :

— Je vous avertis d'avance, frères paysans, ne croyez à personne ! Ne croyez pas aux messieurs, ne croyez pas aux curés, ne croyez pas aux fonctionnaires, ne croyez pas aux avocats, ne croyez pas aux professeurs, parce que tous mentent. Tous, sans exception. Chacun ne pense qu'à une chose : s'enrichir au profit du paysan, l'écorcher vif, et après se moquer de lui comme d'un sot.

— Oh, c'est vrai, c'est vrai ! soupiraient les paysans. Ils boivent notre sang, et se moquent encore de nous.

— Ne comptez sur personne ! poursuivait le monsieur. Ni chez le seigneur, ni chez le curé, ni chez le staroste, ni au Palais de Justice vous ne trouverez votre vérité. Partout, là-bas, la vérité est achetée, partout il y a de la fausseté, le tort règne partout. Il n'y a que l'empereur à être notre père, de lui seul on peut s'attendre à la justice. Il n'y a que lui à veiller sur nous, parce que nous sommes tous ses enfants.

— Oui, oui ! affirmèrent ceux qui étaient assis à table.

— Cherchez un homme qui ait une véritable âme paysanne, une constitution de paysan, et envoyez un homme pareil chez l'empereur pour qu'il lui raconte toute votre misère, tous vos torts. Lui seul peut vous aider, lui seul peut raccourcir les bras des seigneurs, des curés et de Juifs.

— Oh oui, c'est ça, c'est ça ! Pourvu qu'il les raccourcisse aux Juifs. Les Juifs ont pris possession du monde, les Juifs ne nous laissent pas vivre ! soupiraient les paysans.

— Ne croyez pas aux Juifs, ne croyez à personne, parce que tous vous trompent ! Chacun ne pense qu'à son profit, qu'à se bourrer la panse, et il n'a que faire que le paysan tire le diable par la queue et peine durement.

— Oh, comme il le tire ! Oh, comme il peine dur du matin au soir ! Une plainte unanime monta dans toute la salle.

— Et qu'est-ce que cela regarde un avocat ? Il réside en ville, dans une vaste maison magnifique, son logis est confortable, clair, il vit au chaud et dans la propreté, dans son étude il gratte un peu de la plume, travaille de la langue au Palais, et toi, paysan, paie-lui, et paie-lui un prix salé !

— Si au moins il nous aidait en quelque chose !

fusa une voix du groupe. Voyez-vous, j'étais trois ans en procès pour mon patrimoine et quoi ? J'ai perdu mon champ et j'ai dû en plus couvrir les frais du procès.

— Alors, vous voyez. Et vous n'êtes pas le seul à qui cela arrive ! C'est que dans chaque affaire se trouvant au Palais, il y en a toujours un qui doit perdre. Et qui perd d'ordinaire ? Celui qui est le plus faible, qui ne sait pas se défendre, qui n'a pas avec quoi graisser la patte. Voyons, et qui est chez nous le plus faible, le plus pauvre ? Le paysan. C'est pour ça que le paysan doit perdre. C'est pour ça que je vous dis : ne croyez pas aux messieurs, ne croyez pas aux curés, ne croyez pas aux avocats — ne croyez à personne.

— Surtout ne croyez pas à ce monsieur-là qui se fait passer pour votre ami et ne pense qu'à vous rouler, à vous écorcher et à se moquer de vous, se fit entendre une voix brusque et hardie de la porte de l'auberge.

Le monsieur à table leva la tête et se dressa sur ses pieds à ces mots.

— Quel est l'idiot qui ouvre sa gueule là-bas? cria-t-il.

— Bonnes gens, dit Evguéni, avançant au milieu de la guinguette où l'on lui fit place, vous me connaissez, bien que pas tous. Je suis Rafalovytch, l'avocat qui plaidait votre cause au Palais de Justice. Je vous préviens que ce M. Sznadelski n'est pas du tout avocat, ni défenseur, il n'a pas le droit de mener d'affaire et celui qui lui en confiera une, peut être certain qu'elle sera perdue, et cet argent qu'il lui remettra. Je dois encore vous dire que M. Sznadelski a travaillé autrefois au Palais de Justice et qu'il en a été chassé pour fraude et faux billets de banque.

— Tu mens, gredin ! hurla Sznadelski, bondissant de derrière la table.

— Et je dois ajouter encore, poursuivit Evguéni, ne prêtant nulle attention à Sznadelski, que ce monsieur devrait se trouver en prison dès aujourd'hui pour toutes les fourberies qu'il a commises à l'égard des gens et qui, je l'espère bien, ne resteront pas impunies.

— Espèce d'impudent ! hurlait Sznadelski, rageur, mais Evguéni se tenait le dos tourné et poursuivait :

— Je vous préviens, mes braves, ne lui confiez pas d'affaire, pas d'argent, parce que vous le regretterez, mais il sera trop tard !

— Battez-le ! Sue sur lui sur ma responsabilité ! rugit Sznadelski et, saisissant son bock, il le lança à toute volée sur Evguéni. Mais au lieu de toucher Evguéni, le bock frappa à la tête le vieux Demko qui se tenait auprès de l'avocat.

— Monsieur ! Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi me bats-tu ? cria Demko, se redressant et relevant sa tête ensanglantée.

— Hé ! Stop ! Qu'est-ce qui se passe ici ! s'écrièrent d'aucuns, entendant le bruit de verre cassé.

— Battez-le ! Battez la sangsue humaine ! brailla Sznadelski. Je répondrai de tout.

— Fais attention de pouvoir répondre pour toi-même, espèce de fraudeur ! cria Evguéni.

— De quel droit te permets-tu de battre ? hurla Demko et il se dirigea vers la table.

Le tumulte fut terrible et la confusion générale. Les uns étaient pour Sznadelski, les autres pour Evguéni. Mais la tête ensanglantée de Demko épouvantait les partisans de Sznadelski, et son ordre impudent « battez » ne produisait pas non plus l'impression qu'il souhaitait. Des clameurs retentirent dans la taverne. Les uns se ruaient vers la table, les

autres de la table, on pressait Evguéni de-ci, de-là dans la mêlée jusqu'à ce que, enfin, une main forte ne le prît par les épaules et ne le poussât dans le vestibule.

— Monsieur, au nom de Dieu, partez ! lui chuchota Demko. Un malheur peut se produire ici. Partez, pendant qu'il est temps. Merci de nous avoir prévenus. Cela dégrisera nos gens, mais pas tout de suite. Partez, partez !

Evguéni monta dans la calèche et s'en fut. Et le tumulte régna encore longtemps dans l'auberge d'où montaient les clameurs ivres de Sznadelski.

XXXVIII

Contre toute attente Evguéni revint de son voyage à Goumnyska dans une humeur peu disposée et belliqueuse. Il appartenait à ce genre de caractères qui ne se départissaient pas facilement de leur état calme et pondéré, mais une fois départi, ne tombaient pas dans le sentimentalisme, ne sombraient pas dans l'épanchement de sentiment, mais acquéraient le caractère d'un cheval de combat, prenaient le mors aux dents et allaient à la rencontre du danger.

Dès l'abord il suivit les chemins battus que suit un avocat. Il porta un rapport sur le physicien pour la vaccination négligée des enfants, en ce qui concernait Sznadelski, il alla conférer en premier lieu avec le procureur.

— Rédigez un rapport, dit le procureur, quand Evguéni lui relata les escroqueries de ce sieur. Evguéni suivit son conseil et se serait peut-être calmé si son rapport n'avait pas eu de conséquences tout à fait imprévues pour lui, quoique assez naturelles

dans les relations existant chez nous. Son rapport dressé contre le physicien lui fut retourné avec la réponse que les autorités, après examen du fait exposé, avaient arrangé l'affaire d'une manière disciplinaire, mais n'avaient pas trouvé de motif pour entreprendre des poursuites judiciaires. Le rapport contre Sznadelski entraîna à sa suite un vrai scandale : le parquet prit l'affaire en main, l'instruction préliminaire fut confiée à Strachotski, et celui-ci, suivant les indications du procureur, commença, sous escorte de gendarmes, à convoquer à Goumnyska l'un après l'autre les paysans mentionnés dans le rapport ; pour plus d'effet, les gendarmes mirent aux fers les paysans, les agriculteurs les plus riches et les plus influents et les conduisirent au Palais de Justice comme des malfaiteurs. Strachotski les interrogea à sa manière, et dans les procès-verbaux de leur interrogatoire envoyés à la Cour Suprême, on pouvait lire, noir sur blanc, que les paysans ne savaient rien, qu'ils n'avaient pas donné d'argent à Sznadelski, qu'ils n'avaient pas entendu parler de recrutement et, même s'ils en avaient entendu parler, ils n'auraient pas pensé à dispenser d'une manière illégale leurs enfants du service militaire. A la base de ces procès-verbaux, on fit parvenir à Evguéni du Palais de Justice la résolution que son rapport était fondé sur de fausses informations et de vaines paroles de paysans et, par la même, ne méritait pas d'être traité sérieusement.

— Ah, c'est comme ça ! s'écria Evguéni, après lecture de ce document insolite. Eh non, messieurs, ce truc ne passera pas si aisément.

Et il repartit à Goumnyska et, s'étant renseigné en détail sur la manière dont s'était faite l'instruction préliminaire, il décrivit tout et envoya un nouveau rapport au tribunal régional de Lvov. Il atten-

dit quelques semaines, et ne voyant venir aucun résultat, décrivit tous les événements sous forme de correspondance qu'il envoya à la rédaction d'un journal de Lvov. La rédaction publia la correspondance, mais le parquet la confisqua de la première à la dernière ligne « pour diffusion de faits notoirement faux et excitation à la haine contre la magistrature ». Evguéni ne se calma pas. Il refit son rapport et l'expédia dans un journal d'opposition à Vienne où régnaient alors d'une manière indivisible ces opinions sur la Galicie dont se plaisait à entretenir la compagnie toute-puissante de la noblesse polonaise du pays. Le parquet de Vienne laissa paraître la note qui fit sensation en Galicie. Toute la presse polonaise s'enflamma d'une indignation patriotique contre « le misérable diffamateur » qui, comme on dit, souillait son propre nid. Les faits mentionnés dans la note furent officiellement démentis — à la base des procès-verbaux de Strachotski, mais pourtant une sommation télégraphique fut adressée par le ministre de la justice à la présidence de la Cour de Lvov de remettre un compte-rendu de tous les faits exposés dans la note et d'entreprendre les démarches nécessaires pour que des affaires de ce genre ne paraissent pas au vu et au su de tous et ne compliquent pas la situation du gouvernement.

Les auditions commencèrent. Le président de la Cour de district se rendit à Lvov, ayant fait comprendre avant ça à Sznadelski de « se tenir coi » ; pendant quelques mois toute la magistrature de district bouillonna et fut pleine de chuchotements mystérieux. Tout s'acheva par le transfert des gendarmes dans d'autres districts qui, soi-disant, n'ayant pas bien compris les instructions obtenues, avaient mis d'eux-mêmes aux fers les paysans convoqués au tribunal en qualité de témoins.

— Donc, il n'y a pas de coupables ! s'écria Evguéni en apprenant cette nouvelle, et sous le titre : « Pas de coupables », il écrivit une deuxième note au journal de Vienne. Après avoir exposé les résultats de l'enquête de l'affaire de Sznadelski et mentionné que, pendant tout ce temps-là, ce sieur n'avait même pas été convoqué au tribunal pour audition, il était passé du champ de la magistrature dans d'autres champs de la vie publique en Galicie, montrant partout des symptômes de pourriture et de déchéance. Or, cette fois-ci l'effet fut tout autre que ne l'espéra l'auteur de la note. Les antagonistes même de Vienne trouvèrent que les couleurs étaient trop condensées, et la rédaction publia la note faisant remarquer qu'elle n'avait aucune raison de ne pas croire aux faits allégués dans la note, mais que les conclusions générales de l'auteur quant à l'état de la vie publique en Galicie lui paraissaient trop pessimistes. Les mameluks de Galicie poussèrent une vraie clameur de joie à propos de cette remarque. « Les teutons autrichiens eux-mêmes commencent à renier le diffamateur de Galicie qui, outrant ses diffamations, s'est réduit lui-même *ad absurdum* [1]. Les gens raisonnables de Galicie connaissaient trop bien la valeur de ces médisances impudiques. A présent, les aveugles même verront à quel point on pouvait se fier à ces faux défenseurs de l'innocence. Les paysans dont ce sieur s'est fait soi-disant le défenseur lui seront certainement les moins reconnaissants. Ils savent fort bien — leur bon sens de paysan le leur souffle — qui est leur véritable ami, ils savent apprécier à sa juste valeur leur tuteur mal venu dont ils démasquèrent en toute conscience et résolution les inventions et les mensonges devant le tribunal ».

[1] A l'absurde (lat.)

Ce foulement cynique de la vérité indigna profondément Evguéni.

— Attendez voir ! Laissez seulement parler ces paysans leur langue et alors vous allez entendre ce qu'ils pensent de vous ! se dit-il à lui-même. La pensée qu'il fallait à tout prix réveiller les paysans à la vie politique, les organiser à la lutte politique pour leurs droits se présenta dans son âme non pas comme un lointain postulat théorique, mais comme une chose de première nécessité sans laquelle même le plus grand populiste ne pouvait rien entreprendre. Aussitôt après le Nouvel An, il fit venir les curés et les paysans du pays en lesquels il avait le plus de confiance et, après avoir pris conseil, ils décidèrent de convoquer, la première semaine de carême, *un vitché* [1] dans leur ville, le premier dans ce district et, généralement parlant, en Galicie. Jusque-là, il y avait eu en Galicie deux vitchés — tous les deux à Lvov. Ils furent retentissants dans tout le pays, éveillèrent partout un enthousiasme sincère, mais personne n'avait songé encore à organiser de réunions populaires de ce genre en province. Evguéni dut longtemps persuader ses hommes de confiance sur la nécessité de ce vitché, sur la possibilité de le convoquer, parce que la loi concernant les réunions bien qu'existant depuis plus de dix ans, était jusqu'à présent, pour la plus grande partie des Ukrainiens, une *terra incognita* [2], tout comme les autres lois politiques, à part une peut-être, le § 19 des lois principales qui accordait aux Ukrainiens l'égalité des droits de la langue — sur papier. En fin de compte les patriotes du district rassemblés en privé dans la maison

---

[1] Assemblée populaire (ukr.)
[2] Terre inconnue (lat.)

d'Evguéni tombèrent d'accord qu'il fallait convoquer un vitché. Evguéni s'engagea à faire un exposé sur l'état du district et la nécessité d'une organisation politique, un curé parlerait des affaires culturelles, et le révérend Zvarytch, des affaires économiques. Tous devaient dès maintenant développer une propagande active dans les villages, habituer les paysans à la pensée de la nécessité d'un travail politique et veiller à la participation la plus nombreuse au vitché. Les trois « référendaires » se constituèrent en comité de vitché et devaient présenter une requête avec leurs signatures à la starostie pour la convocation, dans un terme légal, d'une assemblée populaire. Evguéni avait l'impression de placer ses épaules sous une grande et lourde montagne de pierres avec l'intention de l'ébranler de sa place. Il savait que c'était un travail terrible, long et dur, mais il se dit en son for intérieur :

— Peu importe ! Je dois le soulever !

XXXIX

M. le maréchal Brykalski était fort embarrassé. Ses créanciers l'avaient pressé, bombardé pour les dettes et les intérêts, puis avaient cessé de l'assaillir. Il savait que ce n'était pas de la bonté de leur part, que ce silence était pire qu'une menace. Certains Juifs lui avaient clairement dit qu'ils allaient revendre leurs prétentions à des tierces personnes, et M. le maréchal ne le voulait nullement — pas à cause d'une fausse ambition que des tierces personnes ne soient au courant de ses soucis pécuniers, mais parce qu'il ne pouvait espérer de celles-ci aucune patience, aucune miséricorde comme des Juifs du pays qui, tous plus ou moins, recherchaient ses

bonnes grâces. Il implorait ses bourreaux, jurait que tout serait payé après la moisson, mais les Juifs savaient bien que cette moisson après laquelle le maréchal pourrait payer toutes ses dettes, était bien loin, parce que pour le moment le blé était déjà vendu en herbe, il avait touché pour huit ans d'avance le bail pour son étang, le petit bois, on ne pouvait pas encore le couper, et pour la chênaie, il n'y avait pas d'acheteur. En effet, l'automne était venu, et le maréchal était comme auparavant à sec d'argent, et ses créanciers devaient entendre, pour la centième fois, son fameux « attends » seigneurial saupoudré pour la diversité de mots comme « cher Moszko », « très cher M. Gottesmann », etc. Et de surcroît, il demandait un nouveau délai : « Je vous payerai certainement aux approches du Nouvel An, je vous en donne ma parole de gentilhomme ».

On ne pouvait pas dire que M. le maréchal lançait ses mots en l'air, qu'il donnait vainement sa parole de gentilhomme. Non, il avait élaboré un très beau plan, un plan génial sur la manière de réparer ses misères. Il y avait, voyez-vous, deux caisses dans le district : la société de crédit de l'amicale qui prêtait de l'argent sur hypothèque, 500 florins pour le moins ; c'était la soi-disant caisse de seigneur fondée vingt ans auparavant d'un capital de dix mille florins qu'un propriétaire foncier patriote avait légué pour fonder un hôpital en ville, mais jusqu'à ce que se réalise ce projet (quand seulement se réaliserait-il ?), on l'employait à fournir des crédits. Ce capital principal fut doublé à maintes reprises par des dotations faites avec l'argent du district et différents autres dons, de sorte que, présentement, la caisse avait nominalement en circulation un fonds de près de 50 mille florins. L'autre caisse, « la caisse des arrhes » surnommée aussi « caisse de paysan », parce

que dix ans de cela elle avait été fondée des caisses publiques d'emprunts prélevés sur les villages et que le secteur de district avait placé sous sa direction. Cette caisse s'élevait à 80 mille florins et accordait de petits prêts de dix florins à court délai et sous garantie d'autorité publique conforme. Il va de soi que la caisse de seigneur était toujours vide ; son débiteur principal était M. le maréchal ; lorsqu'il fallait payer les termes, il demandait toujours de les ajouter aux autres, avec ça on ne lui comptait ni les intérêts pour les paiements périmés ni la provision en dépôt. Par contre, en ce qui concernait la gérance de la caisse de paysan, le secteur de district se tenait au système de la plus grande circonspection à accorder des prêts et du plus grand manque d'égard à percevoir les emprunts, de sorte que les paysans avaient de moins en moins envie d'y chercher leur salut dans leurs embarras d'argent. Celui-ci reposait, inutile, dans la caisse, les intérêts en étaient très bas, et le cœur paternel de M. le maréchal en était fort affligé. Il était tout surpris que les paysans recourent par sottise aux Juifs-usuriers ou aux autres banques pour les emprunts et ne frappent pas à leur propre caisse. Et une pensée géniale germa dans son esprit : liquider les deux caisses de district, les fondre en une seule, mais en réalité faire virer l'argent de la caisse de paysan pour boucher avec lui les trous de « la grande propriété » perpétuellement affamée, en première ligne de la sienne. Pour cela il fallait avoir la décision du conseil complet de district. Cela n'aurait pas été un problème pour le maréchal. Il n'y avait pas de paysans et de représentants de paysans au conseil qui auraient élevé la voix contre cette tentative de rapine. Il est vrai qu'il y siégeait quelques maires et deux ou trois curés, mais c'étaient des gens paisibles qui se souciaient d'avoir les faveurs du

maréchal et n'étaient point du tout capables de mener une opposition dans cette affaire cardinale.

Mais contre toute attente l'opposition surgit pour le maréchal d'un côté où l'on pouvait l'espérer le moins. Le proche voisin du maréchal et son vieux rival, le comte Krzywotulski, célèbre dans tout le district pour son humour sarcastique et son verbe franc, siégeait également au conseil de district. Donc, lorsqu'à la séance du conseil, un des hommes de M. le maréchal intervint avec la proposition de faire une réforme des caisses et de les fondre en une seule, le comte Krzywotulski s'opposa contre cette idée qui, selon lui, pouvait beaucoup aigrir les esprits dans le district. « Cela signifiera que nous avons dépouillé les paysans de leurs souliers d'écorce pour rapiécer les chaussures des seigneurs », s'exprima le comte avec humour, sachant fort bien que par son opposition à ce projet, il serrait le nœud coulant autour du cou de M. le maréchal.

L'intervention du comte Krzywotulski donna du courage aux représentants de la paysannerie au conseil et à certains d'entre eux, elle ouvrit tout simplement les yeux sur la portée de cette réforme. Ainsi, à leur propre honte, ils furent forcés de s'affirmer contre le projet, mais selon leur habitude, ils exagérèrent l'affaire, exigeant le renvoi du projet *a limine* [1]. Cette proposition tomba, et l'affaire fut remise à une commission spéciale élue à ces fins qui devait examiner le plan proposé de liquidation et l'élaboration d'un nouveau statut et de soumettre les propositions à l'attention du conseil.

Donc, maintenant, le maréchal se trémoussait et s'agitait entre les membres du conseil afin d'assoupir, pour ainsi dire, au berceau l'opposition contre

[1] Sur-le-champ, tout à fait (lat.)

sa réforme. Il déploya une réserve extraordinaire de bonhomie et de bonté dans ses entretiens avec les maires, exprima des opinions extrêmement libérales sur la cause ukrainienne dans ses colloques avec les curés, s'éleva à la hauteur d'un patriote perspicace en expliquant le bien fondé des conséquences de la réforme, se rendit même aux séances des conseils publics dans les villages qui étaient à son avis contaminés par l'esprit d'opposition, et entama des conversations avec les paysans, mais à la place d'arguments oppositionnels, il n'entendait d'eux, à sa plus grande joie, que l'ordinaire : « Oui, oui, oui » et « bien entendu », « nous sommes tous pour vous, M. le maréchal », et se préparait déjà d'avance à triompher de l'opposition. Seul Krzywotulski lui inspirait de la crainte. Il n'osait approcher ce loup vêtu de cramoisi avec ses flatteries ordinaires. Il se creusa longtemps la tête sur le moyen de l'amadouer, et ne trouva pas de clé. Sznadelski le tira d'embarras.

XL

L'hiver s'annonçait triste pour Sznadelski. Pas à cause du fait qu'il prit à cœur les recommandations de M. le président de « se tenir coi ». Mais sa rencontre avec Evguéni avait eu pour lui d'autres conséquences désagréables. Le grain de doute qu'Evguéni avait semé dans les âmes des paysans, commençait, bien que lentement, à germer. Les paysans que Sznadelski avaient dupé, bien que croyant encore toujours en ses capacités d'avocat, se firent pourtant sensiblement plus avares, commencèrent dès l'abord, poliment, puis de plus en plus sévèrement, à exiger l'arrangement de leurs affaires. Sznadelski fut forcé de mentir, de biaiser, mais ces

mensonges impressionnaient de moins en moins. L'affaire en vint même à ce que certains paysans commencèrent à courir les tribunaux, à s'informer de ce que « monsieur l'avocat Sznadelski » avait fait avec leurs affaires, et là ils apprirent qu'on ne connaissait point d'avocat Sznadelski au tribunal et que s'ils avaient donné de l'argent à M. Sznadelski pour mener leurs affaires, c'était de l'argent perdu et qu'il fallait exiger de lui le remboursement ou alors entamer des poursuites contre lui. En effet, une pluie de petites « bagatelles » fondit sur Sznadelski de la part des paysans trompés, mais cela le faisait rire. « Sauve-toi, nu, ou je te dépouille ! » était le contenu de la philosophie à laquelle Sznadelski était attaché en ces sortes d'affaires. Mais l'affaire commençait à prendre une tournure de moins en moins agréable. Cela vint surtout de la part des paysans qui lui avaient remis des sommes plus grosses pour faire dispenser leurs fils du grand recrutement et qui, par la suite, furent poursuivis en justice, donc, ceux-ci commencèrent à le chicaner. C'étaient pour la plupart des gens aisés, influents dans les villages ; à présent ils étaient sûrs que Sznadelski s'était moqué d'eux et que leur argent était irrémédiablement perdu. Ils n'allèrent point porter plainte, mais, de toutes sortes de villages, des menaces parvinrent aux oreilles de Sznadelski de ne pas se risquer à se montrer dans telle ou autre localité. Sznadelski riait encore jusqu'au jour où il lui arriva une aventure désagréable dans une auberge. Il était attablé selon son habitude, avait demandé une deuxième quarte d'eau-de-vie à un tas de paysans qui, l'ayant entouré, buvaient, conversaient et l'écoutaient pérorer. Sznadelski parlait de « l'os paysan », de la nécessité de ne faire confiance à personne, à part l'empereur, des seigneurs, des curés, des avocats qui volaient le

monde, quand, tout à coup, un solide gaillard et, apparamment, fortement éméché, s'approcha de lui et lui dit avec un sourire de mêlé-cass :

— Tu me régalerais, monsieur, d'un petit verre, Dieu te donnerait de la santé !

— Si fait, compagnon, je ne demande pas mieux ! répliqua Sznadelski et, la bouteille en main, il remplit un verre et le tendit au gaillard.

— A votre santé ! fit celui-ci, le vidant d'un trait, et le tendit à nouveau. Sznadelski le remplit à nouveau en disant :

— J'aime des chevaliers de ce genre. S'il veut quelque chose, il le dit carrément, et ne se cache pas derrière le four comme une fille à marier devant un garçon.

— Ha, ha, ha ! ricana le gaillard, vidant le deuxième verre. Vous parlez d'or, monsieur. Je suis comme ça. J'ai le cœur sur les lèvres.

— Agis toujours de la sorte ! l'encouragea Sznadelski.

— C'est ce que je fais. Et avec vous aussi. Pour vous être montré bon, monsieur, pour m'avoir régalé de deux portions d'alcool,— ha, ha, ha,— je vous remercie infiniment ! Mais pour avoir extorqué trente pièces d'argent à mon oncle pour ce fameux recrutement — et il a vendu la vache, privant les enfants de lait, et vous a remis l'argent, et vous vous êtes moqué de lui et après ça on l'a conduit en ville, enchaîné comme un voleur, on l'a traîné en justice, pour ça, mon petit monsieur, attrapez, et d'un ! Et de deux ! Et encore une fois !

Et le gaillard envoya à toute volée à Sznadelski un soufflet, un deuxième et un troisième. Le sang couvrit son visage et, comme une botte de paille, il roula sous le comptoir, et le gaillard, avec un cri ivre, se rua sur lui. Les autres personnes présentes

arrivèrent à grand-peine à défendre Sznadelski et à le remettre aux mains de l'aubergiste qui, après l'avoir dégrisé, le cacha dans sa chambre et, le soir venu, le transporta dans sa voiture à Goumnyska.

Cette aventure et les menaces des paysans refroidirent considérablement l'ardeur de Sznadelski à l'égard de « l'os paysan ». Il dut abandonner ses voyages de rapine à travers les villages et il sentait avec terreur que l'avenir peu honorable d'écrivailleur obscur l'attendait, de celui qui, dans les auberges, pour un litre d'eau-de-vie, trois bocks de bière, un paquet de tabac, pour quelques sous, rédigeait aux gens des plaintes, des pourvois en cassation, des requêtes et des suppliques, subissait les caresses et les moqueries des ivrognes et dépendait de la grâce de chaque juge et de chaque adjoint qui pouvait rejeter toutes ses élaborations ou même le punir pour ses écrits clandestins. Il était encore jeune, ambitieux, désirait goûter à la vie et à ses plaisirs, mais était depuis longtemps déshabitué à se les procurer en suivant une voie droite et honnête. A l'heure actuelle, il sentait que le monde devenait trop étroit pour lui, comme pour le poisson pris dans les filets, et il méditait de plus en plus souvent sur les moyens de se tirer de cette situation embarrassante.

Depuis longtemps, du temps déjà où il avait été renvoyé du Palais de Justice, il chérissait la pensée de partir pour l'Amérique, et cette pensée ne l'avait pas lâché jusqu'à maintenant. Mais comment partir ? Sans sou ni maille, on ne pouvait s'ébranler, et s'en aller pour arriver là-bas et se retrouver sans un sou vaillant, signifiait partir pour une plus grande misère, un travail plus pénible ce que Sznadelski ne voulait à aucun prix. Non, s'il devait partir, il devait le faire la poche bien garnie pour pouvoir, là-bas, dans ce pays de dollars, s'accrocher à quelque chose.

Il lui importait peu comment et où il se procurerait de l'argent à ces fins. Dès l'abord il avait pensé qu'il arriverait à extorquer des paysans la somme nécessaire, mais il fut trompé dans cet espoir. Que faire maintenant ?

Il fut un temps où il songea à se tirer d'embarras avec l'argent de district et il s'était empressé dans ce but auprès du maréchal, espérant obtenir par lui la place de caissier de l'une des caisses. Mais le président du tribunal avait prévenu le maréchal de faire tout pour ne pas déclencher de scandale et on fit comprendre à Sznadelski que, pour le moment, toutes les places dans les caisses étaient occupées, et le maréchal ajouta de lui-même que l'on pourrait songer à un poste pour lui après la réalisation de la réforme des caisses. De sorte que Sznadelski aussi était intéressé à ce que la réforme prenne le plus vite corps et à ce que s'apaise l'opposition contre elle. C'est pour cela que Krzywotulski qui, par principe, s'était placé à la tête de l'opposition, était pour Sznadelski un ennemi, et il furetait avec zèle dans ses possessions, jusqu'à ce qu'il eût enfin trouvé la bûche qu'il pourrait au moment voulu lancer sous les pieds du comte.

XLI

Et l'affaire se présentait ainsi. Le comte Krzywotulski avait beau aimer l'opposition et discourir d'une manière populaire, pourtant il se comptait conservateur et voyait d'un œil négatif toutes sortes de réformes, à commencer par l'abolition de la corvée. Il soutenait encore toujours que l'abolition de la corvée avait ruiné matériellement les seigneurs et moralement le paysan, que sans la tutelle du sei-

gneur le paysan était voué à la mort, que dans les affaires économiques, publiques et juridiques, le seigneur était la seule instance naturelle pour le paysan. Le comte Krzywotulski ne reconnaissait ni les nouveaux magistrats, ni la nouvelle procédure, ni la nouvelle organisation criminelle. « Le seul paragraphe qui convienne au paysan est le bâton », disait-il, faisant voir que ni la prison ni les peines pécuniaires n'étaient bonnes au paysan. Il vivait jusqu'à présent dans les traditions du vieil ordre patrimonial et aimait beaucoup quand les gens venaient du village le prier d'être leur arbitre dans leurs affaires ; les « sujets fidèles » de ce genre étaient bien vus chez lui et avaient des faveurs au domaine : il gratifiait les premiers soit d'un tas de bois de la forêt, soit d'une terre en friche pour le pré, soit de tout autre allègement. Mais il arrivait parfois le contraire : le comte aimait à exécuter d'emblée ses arrêts et il n'y avait qu'un seul verdict pour le coupable : le nerf de bœuf. Il advenait donc que l'homme corrigé se sentait outragé et allait au tribunal porter plainte non seulement contre son adversaire, mais aussi contre le comte-juge. Il est vrai que d'ordinaire ces sortes de plaintes étaient accueillies par des rires, avec une feinte compassion on demandait au paysan si le fouet du comte lui avait fait très mal, si le comte l'avait corrigé lui-même, s'il n'avait pas écrit de pourvois en cassation contre le verdict et l'administration de la correction et s'il était allé de son plein gré chercher justice chez le comte. Sur ce l'affaire s'achevait et n'avait pas de conséquence désagréable pour le comte.

Mais il survint une toute autre affaire. Deux paysans se chamaillèrent dans le village du comte. L'un, l'outragé, alla se plaindre chez le comte et amena des témoins. Le comte entendit l'affaire et

envoya quérir l'adversaire, mais celui-ci déclara qu'il ne reconnaissait pas la justice du comte et qu'il n'irait pas au domaine. Le comte en fut terriblement indigné. Accompagné de ses hommes, il se rendit lui-même chez l'accusé et, l'ayant trouvé dans la cour, lui administra de sa propre main vingt-cinq coups de bâton. Il se peut qu'il s'en soit tiré cette fois aussi, parce que les paysans de son village étaient des hommes abrutis et découragés quant à la vérité de la justice, mais il advint que, juste à cette époque, Sznadelski se montra au village. Celui-ci comprit sur-le-champ que « l'on pouvait tirer quelque chose » de cette affaire, il écrivit au nom de l'homme corrigé une plainte au parquet pour violence publique, humiliation et graves lésions corporelles, enjoignit au paysan de faire certifier par le médecin les coups reçus et de joindre ce certificat au rapport, et lui-même se dépêcha d'annoncer cette nouvelle à M. le maréchal. Ce dernier comprit lui aussi la gravité du fait et, sans perdre un instant, se rendit en ville, tout droit chez le président de la Cour. Le président était déjà au courant de l'affaire du comte Krzywotulski et, quand le maréchal y fit légèrement allusion pendant l'entretien, il ne cacha pas sa désapprobation.

— Une très sale affaire ! Une très sale affaire ! répétait-il, fronçant son front.

— D'autant plus sale qu'on ne peut l'étouffer.

— On ne le peut pas ? répliqua le président d'un ton vif.

— On ne peut pas, M. le président. Le monde est très indigné, partout on ne parle de rien d'autre que des libertés prises par le comte. De surcroît, nous avons un littérateur en ville : il est capable de s'emparer de cette affaire et de nous dénigrer de nouveau à Vienne.

— Ah oui ! fit le président et il devint soucieux. Cela se passait justement après la deuxième correspondance d'Evguéni, et M. le président n'avait pas encore oublié tous les tracas que lui avait causés la première. Mais, d'autre part, la pensée de traîner en justice et de punir criminellement le comte Krzywotulski lui sembla si sauvage et si inouïe qu'après un moment de réflexion, il fixa le maréchal avec crainte et stupéfaction.

— Mais, enfin, que voulez-vous ? Dois-je punir le comte comme un simple malfaiteur ?

L'embarras de M. le président amusait le maréchal.

— Voyons, je crois que vous saurez mieux que moi, M. le président, ce qu'il faut faire avec lui. J'aurais peut-être une chose en vue : entamer l'instruction et inspirer un peu de crainte à M. le comte. Et là-bas ce sera l'affaire de la raison pratique du parquet éclairé de faire prendre la tournure voulue à l'affaire. Mais ce serait malhonnête à mon avis de voiler l'affaire avant l'instruction.

Le président consentit. On ouvrit l'instruction et le tout-puissant comte Krzywotulski fut forcé de se rendre en ville une première, puis une deuxième, puis une troisième fois et de subir les interrogatoires du juge d'instruction, d'écouter de longs discours sur les prescriptions de la loi, obligatoire actuellement, qui étaient pour lui quelque chose d'extrêmement nouveau et d'incompréhensible, et de se voir en fin de compte menacé d'échouer publiquement sur le banc des accusés et d'expier ses opinions patriarcales par quelques mois de prison. Tout cela était pour lui infiniment désagréable, d'autant plus désagréable que, grâce aux démarches du maréchal et de Sznadelski, l'affaire était devenue retentissante, dans ses moindres détails, dans le district, et

éveillait partout de vives conversations, de sympathie d'une part, de moqueries, de joie, et de raillerie de l'autre.

Lorsque de cette manière on eut créé des complications et que le maréchal crut comprendre que son adversaire s'était suffisamment amadoué, il se mit à la réalisation de son plan. Un jour, le comte Krzywotulski qui, depuis la malencontreuse instruction, ne sortait nulle part et ne recevait personne d'étranger chez lui, fut fort étonné en voyant entrer dans sa cour le réputé attelage à quatre chevaux de M. le maréchal et, de la calèche, sortir le maréchal en personne, vêtu d'une fourrure. Le comte accueillit son adversaire poliment, mais froidement, et, sans tarder, le maréchal exposa le but de sa visite.

— J'ai jugé nécessaire, mon cher comte, de vous déclarer mon respect et ma sympathie, dit-il affablement. Les mauvaises langues s'efforcent de nous séparer par toutes sortes de rumeurs, mais nous sommes tous deux bien trop haut placés pour que cette écume puisse nous atteindre. Et pour en venir d'emblée au but de ma présence chez vous,— veuillez m'excuser, M. le comte, pour ma courte visite, mais je suis terriblement occupé ! — voici ce dont il s'agit. Je vous prie, mon cher comte, de me faire l'honneur de venir chez moi, le 4 décembre. C'est la sainte Barbe, jour de fête de mon épouse... j'espère avoir une société, petite, mais bien choisie... Puis-je compter sur vous, mon cher comte ?

— Mais, M. le maréchal...

— Pas de « mais », mon cher voisin ! Pas de « mais » ! Cette demande ne vient pas tant de moi que de mon épouse, et vous n'allez pas lui refuser, mon cher comte.

— Ha, puisqu'il en est ainsi... consentit le comte à son corps défendant.

— Oui, oui, mon cher comte. Je vous en prie, je vous en prie fort. Et en mon nom aussi. Nous tenons fort tous deux à votre présence.

« Ah, le renard ! raisonna le comte, après le départ du maréchal. Quel intérêt peut-il avoir à faire le chien couchant devant moi ? Et ça justement maintenant ? Et il a trouvé un prétexte avec sa Barbe ! Jusqu'à présent, il me prévenait à cette occasion par un billet, et aujourd'hui, patatras ! Il se parade dans son attelage. « Nous tenons fort tous deux... » Hum, je flaire une spéculation là-dedans, mais je n'arrive pas à comprendre laquelle. Allons, comme si ou comme ça, j'ai donné ma parole, et je dois la tenir ».

XLII

La fête de Mme la maréchale devait être une fête de famille d'une extrême importance. Pour la célébrer dignement, le maréchal se risqua à faire une petite opération financière : il alla emprunter quelques milliers à un des Gottesmann, couvrir avec eux les frais de la fête, et racheter avec le reste quelques « méchantes » petites lettres de change et payer les pourcentages des dettes arriérées, au moins de celles dont l'ancienneté menaçait d'avoir pour lui de grands désagréments. Il accomplit la première partie de ce plan sans grande difficulté : après quelques jours de réflexion, le Juif donna la somme. Mais quand il en vint au paiement des lettres de change et des pourcentages et qu'il voulut obtenir des prolongations, il s'avéra, qu'à l'exception de deux ou trois lettres de change insignifiantes en somme, toutes les autres avaient été revendues. M. le maréchal en fut tout pétrifié, mais cela ne donna rien de gronder les Juifs, de leur faire des

remontrances, de les menacer, chacun d'eux alléguait les temps pénibles, le manque d'argent, l'impossibilité d'attendre plus longtemps... Le maréchal ne put même pas apprendre à qui les billets avaient été vendus. Celui-ci l'avait revendu dans un bureau, celui-là à un agent, un troisième à un monsieur inconnu. Cette découverte fut aussi désagréable au maréchal que le sentiment qu'éprouve le délinquant quand on lui met la corde au cou. Il se doutait que les Juifs mentaient, qu'ils savaient bien en quelles mains se trouvaient ses lettres de change et ses billets de créance, mais il n'arriva pas à leur faire avouer le nom de son mystérieux ennemi.

Le danger, par son mystère, lui sembla encore plus menaçant qu'il ne l'était en réalité, et il grelottait à la seule pensée qu'un de ces quatre matins, disons le jour même de la fête de son épouse, l'huissier pourrait venir chez lui et faire la saisie de tous ses biens. Il ne faisait part à personne de ses craintes, mais ce jour-là, il ne se risqua pas à dépenser un sou pour les vins, les étoffes et les friandises nécessaires à la fête familiale. L'argent prêté chez le Juif le brûlait, semblait être un bref sursis dont on aurait prolongé le délai de l'exécution de l'arrêt de mort. Il revint chez lui comme empoisonné par l'argent rangé dans son portefeuille et, sans mot dire, remit la somme à sa femme, la laissant libre d'agir à sa guise.

Madame la maréchale ne s'enquit pas trop de l'état psychique de son époux : c'était une dame pratique, nullement infectée par un romantisme sentimental. Ayant obtenu l'argent, elle s'attela énergiquement aux préparatifs de sa fête et laissa le maréchal en proie à ses soucis et à ses inquiétudes.

Comme il était en ville à une séance du conseil de district, il rencontra Schwartz qui, au courant des

préparatifs de la fête familiale, proposa aux maîtres du domaine ses services dans les emplettes et autres affaires. M. le maréchal accepta sa proposition d'un air indifférent et renfrogné, comme si cette fête fut pour lui aussi amère que le raifort.

— M. le maréchal a des soucis ? s'enquit l'ancien clerc, importun.

— De très grands même, soupira le maréchal et il les confessa à Schwartz.

— Oh, si ce n'est que cela, s'écria celui-ci, je peux vous fournir l'information sur-le-champ. Vos lettres de change sont entre les mains de Wagmann.

— De Wagmann ! De cette sangsue ! s'exclama le maréchal. D'où le savez-vous ?

— Oh, je le tiens depuis longtemps à l'œil. Cet homme est la cause de mon malheur, et je ne suis pas habitué à pardonner mes outrages. Il avait traité avec un Juif de Lvov la vente de toute votre dette, et celui-ci à son tour s'est adressé à moi pour avoir certains renseignements. D'ici j'ai appris que ce loup avait aiguisé ses dents contre vous, M. le maréchal. Oh, on peut s'attendre au pire de sa part.

M. le maréchal le savait bien lui-même sans les assurances de Schwartz, mais il ne savait pas l'essentiel : comment se protéger des dents de ce loup. Aussi, après avoir renvoyé Schwartz avec ses services chez Mme la maréchale à laquelle il le pria de ne pas mentionner ces affaires désagréables de dettes, lui-même, arpentant la belle salle de maréchalat dans la maison du conseil de district, commença à méditer sur ce qu'il devait faire. Mais il s'arrêta brusquement, un sourire illumina son visage, et il frappa même son front de la main. Seigneur Dieu ! Quel être étrange est l'homme ! Les pensées les plus proches, les plus naturelles lui viennent en tête le plus tard possible ! Il doit emprunter les

détours les plus raides, les plus éloignés pour arriver au but le plus proche ! Qu'y avait-il donc de plus simple que de convertir toutes ses lettres de change en un seul emprunt à la future caisse de district réformée ? On n'oserait pas lui refuser un emprunt aussi grand qu'il fut. Donc, puisse cette réforme se réaliser le plus tôt possible ! D'ailleurs cette affaire était presque conclue, l'opposition de Krzywotulski était maintenant très faible et, après la fête de Mme la maréchale elle cesserait d'exister entièrement. La liquidation des deux caisses existantes était une simple formalité, et avant Pâques, en plein carême, on pourrait se débarrasser de ce vampire qui tourmentait son âme. Il ne fallait qu'une seule chose : obtenir un sursis de Wagmann. Après avoir tout remâché, M. le maréchal attendit la tombée de la nuit et, ayant endossé un léger pardessus, il se rendit à pied chez Wagmann, se faufilant dans les rues et veillant à ce que personne ne le reconnut.

Wagmann reçut en toute humilité M. le maréchal, il le pria de prendre place et, lui-même, se tenant debout devant lui, demanda en quoi il pouvait le servir. Le maréchal eut un sourire contraint.

— J'entends dire que mes lettres de change sont chez vous.

— Oui, j'en ai quelques-unes.

— Vous vous êtes donné du mal pour les racheter.

— On les vendait, alors je les ai achetées.

— Quel but poursuiviez-vous en rachetant mes dettes ?

— Les affaires, M. le maréchal. Vous êtes une bonne firme, alors pourquoi ne dois-je pas acheter ?

— Et qu'en pensez-vous faire ?

— Ce que je pense en faire ? J'espère que M. le maréchal me remboursera. Les papiers sont bons.

— Ne craignez rien, M. Wagmann, je ne contesterai jamais ma signature.

— M. le maréchal, voudrait-il peut-être me rembourser une partie maintenant ?

— Voyez-vous, M. Wagmann, je pourrais bien rendre quelque chose, mais je pense que ce sera mieux de payer tout à la fois. Vous avez beaucoup de ces billets ?

— Il y en a pour cinquante mille, et pour un peu plus peut-être.

— Vous comprenez, j'ai une opération financière en vue qui me permettra de vous payer tout cela en une fois.

— Mais quand ?

— Avant Pâques au plus tard. Pouvez-vous patienter jusque-là ?

— Allons, M. le maréchal sait que *in Geldsachen hört die Gemütlichkeit auf* [1]. Je ne veux pas vous ruiner, parce que cela ne présente pas d'intérêt pour moi. Toutefois il serait bon de me payer au plus tôt. M. le maréchal sait que l'argent engendre l'argent, les pourcentages croissent.

— C'est moi qui perds. Que puis-je y faire ! Le temps viendra, et je vous rembourserai. Je vous prie seulement d'attendre Pâques, au plus tard.

— M. le maréchal sait bien que ces billets sont des oiseaux migrateurs. Aujourd'hui, ils sont entre mes mains, demain, il peut se trouver un marchand, et je les vendrai, et après je ne réponds de rien.

— Bien entendu, M. Wagmann, bien entendu. Je ne dis rien contre. Mais vous pouvez me faire deux politesses.

— Lesquelles ?

---

[1] Dans les affaires d'argent toute bonhomie cesse (all.)

— La première, la voici : tant que les papiers se trouvent entre vos mains, n'entreprenez aucune démarche avant Pâques. Jusque-là, j'espère m'acquitter de toutes mes dettes.

— C'est faisable. Et la deuxième ?

— La deuxième c'est : si vous vendez mes papiers à quelqu'un, faites-moi savoir à qui.

— Hum. Parfois un acheteur ne le désire pas.

M. le maréchal regarda Wagmann avec méfiance.

— Vous avez en vue un acheteur pareil ?

— En attendant, je... je n'en ai pas. Mais il peut s'en trouver un.

— Enfin, faites ce que bon vous semble, jeta le maréchal nonchalamment. Mais la première chose, vous me la promettez ?

— Soit.

— Vous pouvez donc aussi me promettre de me faire savoir quand vous allez vendre mes papiers.

— A votre aise.

— Parole d'honneur !

— Parole d'honneur.

M. le maréchal tendit gracieusement la main à Wagmann et s'en fut.

XLIII

La fête de Mme la maréchale fut bruyante et pompeuse et fit dignement prévaloir la tradition de « l'hospitalité des anciens Polonais » de la maison Brykalski. Presque toute la noblesse du district y assista, bien entendu, à l'exception des gentilshommes *« mojżeszowego wyznania »* [1] à l'égard desquels Mme la maréchale éprouvait une franche

[1] De religion juive (pol.)

antipathie. M. le président du tribunal du district invité spécialement « à tout prix » par le maréchal, fut également là. Vers le soir, le comte Krzywotulski arriva dans une calèche attelée à une paire de rouans pleins de feu ; tout comte qu'il fut, par opposition aux autres gentilshommes sans titre du district, il ne montait jamais un attelage de quatre chevaux.

Peu après sa venue, le dîner commença. Le maître et la maîtresse de maison s'empressaient autour de lui, donnant à entendre que tous avaient en fait attendu son arrivée. On annonça le dîner sur le coup de six heures. Le comte Krzywotulski fut placé à la place d'honneur à la droite de Mme la maréchale. A sa gauche s'assit M. le président, et à la droite du comte s'installa le maître de la maison. Le reste des convives occupa les autres places — il va de soi uniquement « les siens », les nobles, *nati et possessionati* [1]. La deuxième table, pour les petits employés d'Etat et les hôtes moins notables, était couverte dans le pavillon, et la troisième, pour les cochers et les domestiques, à l'office. Mme la maréchale observait rigoureusement les coutumes et l'étiquette. La première table devait avoir, selon la vieille coutume, douze « services », la deuxième, six, et la troisième, trois.

Le comte Krzywotulski qui, généralement parlant, avait ces derniers temps l'humeur morose en voyant le président parmi les hôtes, acheva de se renfrogner. Il était assis très mal à l'aise entre la maîtresse et le maître de la maison, entretenait mollement la conversation, mangeait et buvait très peu et, à l'invitation cordiale de Mme la maréchale de se servir, il répon-

---

[1] Selon la naissance et les biens (lat.)

dait poliment mais sans cette saillie qui ordinairement faisait de lui le boute-en-train de la société. Il sentait qu'on avait cherché à l'attirer dans un piège et qu'il n'arriverait sans doute pas à s'en tirer.

Pendant ce temps, une conversation animée ne concernant point, bien entendu, la politique, mais les chiens, les chevaux et les aventures de chasse, battait son plein à table. Entre le cinquième et le sixième service, M. le maréchal demanda le plus innocemment au monde à Krzywotulski s'il avait déjà lu l'étude du statut de la nouvelle caisse réformée, envoyée à tous les membres du conseil de district.

— Oui, j'ai reçu moi aussi cette élaboration, mais je me suis dit : cela ne vaut pas la peine de perdre mon temps et mon latin, répondit le comte.

— Toutefois, je vous prierais fort, mon cher comte, de la lire, répondit M. le maréchal très poliment. Et puis, j'espère qu'après sa lecture, toutes les préventions que vous avez contre cette réforme se dissiperont.

— Comment ça ? Ce nouveau statut laisserait-il les choses à l'état où elles étaient ?

— Mais non, au contraire, il est progressif, on peut dire, révolutionnaire, dit le maréchal avec un sourire.

— Vous savez bien, mon cher maréchal, que je suis ennemi de toute révolution.

— Et pourtant j'espère bien, mon cher comte, vous convertir à cette révolution, spécialement.

— Il faudrait qu'elle soit extraordinaire en quelque sorte.

— Elle l'est. Pensez donc, nous réformons en fait notre caisse de seigneur. C'est-à-dire que nous reportons la future caisse commune au statut de la caisse actuelle de paysan. Nous la faisons commune pour tous ceux qui au district ont besoin de crédit.

— Celui qui en a le plus besoin en prendra le plus, dit le comte, indifférent.

— Bien entendu, confirma le maréchal, feignant de ne pas avoir compris l'allusion personnelle. Des paragraphes spéciaux indiquent le maxima que peut atteindre le crédit pour les grandes possessions, et celui pour les petites.

— Un nouveau sujet de discorde, fit de nouveau le comte avec indifférence, dépeçant délicatement une cuisse de canard rôti.

— Point du tout. Ils sont comptés à partir des balances existant actuellement. Du reste, lors d'une discussion spéciale on peut changer les chiffres. Il ne s'agit que du principe. Deux caisses au district exigent donc une double administration, de doubles frais.

— C'est juste.

— En tout cas, je vous prie fort, mon cher comte...

— Mais bien sûr ! l'interrompit vivement le comte. C'est après tout mon devoir d'examiner le statut.

— Nous ne renonçons point à votre précieuse opposition, fit le maréchal avec un sourire affable. Au contraire, elle nous est désirable, mais nous ressentons que, dans la question principale, la vérité est de notre côté.

— Ah ça, maréchal, répliqua le comte un peu piqué, pour qui me prenez-vous en pensant que je puisse être dans l'opposition contre un juste projet ?

— En ce cas, nous nous entendrons ! s'exclama le maréchal gaiement et il tendit ses deux mains au comte. Celui-ci essuya avec la serviette les doigts de sa main droite et la tendit au maréchal.

Le dîner touchait lentement à sa fin. Lorsqu'on servit le dindon, on versa du champagne aux convives, et le comte Krzywotulski porta un toast à la santé de Mme la maréchale, ornement de toutes les

femmes polonaises et maîtresse du district. Le toast fut accueilli avec enthousiasme, le comte baisa la main de la maîtresse de maison, et, suivant son exemple, tous les autres convives le firent chacun à son tour. Après ça, on passa aux glaces, à la pâtisserie et aux fruits, et là, le maréchal remercia, dans un long discours fleuri, tous les convives pour l'honneur accordé et, se tournant spécialement vers le comte, glorifia chaleureusement l'entente et l'union de tous les hommes les plus notables et les plus graves du district, mit en garde contre la discorde dans leurs rangs en face de l'ennemi qui se dressait du bas et soulevait au combat toutes les forces obscures contre cette île d'harmonie, de traditions et de civilisation. Ce toast fut lui aussi accueilli avec un grand entrain et le maréchal et le comte se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Bien après neuf heures, les hôtes se levèrent de table. Les dames avec Mme la maréchale se rendirent dans ses appartements, et les hommes passèrent dans le cabinet du maréchal prendre du café et fumer un cigare. M. le maréchal marchait en tête, bras dessus, bras dessous avec le comte.

— Donc, cher comte, votre affaire est au tribunal ? s'enquit-il, comme à contre-cœur.

— Ah, répondit le comte dans un sourire jovial, eh bien, voilà mon vis-à-vis d'aujourd'hui,— et il tourna son visage et parla de sorte que le président qui le suivait, l'entende,— M. le président veut à tout prix me jeter, sur mes vieux jours, en prison.

— Libre à vous de plaisanter, M. le comte, libre à vous de plaisanter, fit le président un peu embarrassé.

— Voyons, dites en toute franchise : cela vous procurerait une grande satisfaction, à vous, les magistrats, de m'enfermer pour un ou deux mois, hein ?

Le président surmonta son embarras et prit un air grave.

— M. le comte, dit-il, Dieu seul sait tous les tracas que m'a causés jusqu'ici votre affaire. A cause d'elle,— je vous le dis *sub rosa* [1], bien que ce soit un secret officiel,— j'ai été déjà deux fois chez le président du tribunal du territoire et une fois chez le gouverneur général.

— Tiens, je ne savais pas que Gryts Galabourda,— c'est ainsi que se nommait le paysan que le comte avait corrigé,— était une si grande figure, que de si notables dignitaires s'intéressent au revers de sa vie. Ils n'ont pas exigé de photo ?

— C'est toujours comme ça avec vous, M. le comte ! proféra le président, hochant tristement la tête. Que de fois on aurait pu arranger cette malheureuse affaire, si seulement vous l'aviez voulu sérieusement, M. le comte !

— Moi ? Est-ce moi qui l'ai commencée ?

— Eh bien, à un certain point, oui, répliqua le président timidement.

— Pardon, cher président. Le bonhomme se présente chez moi avec une plainte, je l'écoute et je vois que l'affaire est claire, comme le soleil...

— Veuillez m'excuser, vénérable comte, l'interrompit le président. L'affaire n'est pas du tout aussi claire, et, surtout, vous n'aviez pas le droit de la juger, M. le comte.

— Eh, que me font vos droits écrits ! rétorqua le comte et il lâcha une grosse bouffée de fumée en plein visage du président.

— Je m'excuse, messieurs, intervint M. le maréchal, mais je crois que la discussion a dévié sur une voie impropre. Notre honorable président a dit

---

[1] En secret (lat.)

il y a un instant que l'affaire aurait pu être arrangée. Pardonnez-moi de m'en mêler, mais ii m'importe beaucoup, comme à toute la société en général, que cette affaire soit arrangée sans scandale. Cela est absolument indispensable pour l'autorité de notre ordre, de tout le district.

— Moi aussi, je le voudrais beaucoup, ajouta le président.

— En ce cas puis-je vous demander comment vous vous imaginez l'arrangement de cette affaire, M. le président ?

— Veuillez comprendre, messieurs, dit le président comme s'il s'excusait, je ne peux pas simplement prendre cette affaire et la mettre sous le tapis. Elle est trop publique, et de surcroît, nous avons un correspondant dans le district...

— Une vipère venimeuse ! ajouta le maréchal.

— Avec ça ce n'est pas moi qui mène l'affaire. L'instruction est close, les actes sont entre les mains du procureur...

— Qui cherche trouve, grogna le comte.

Le président se mordit les lèvres et se tut.

— Cher président, dit le maréchal, s'efforçant de l'amadouer et voyant que la remarque du comte l'avait piqué à vif, veuillez poursuivre. Nous sommes curieux de connaître l'issue possible de cette affaire. Je ne doute point que notre cher comte fera tout ce qui est en son pouvoir pour satisfaire les exigences du droit.

— L'issue ici est toute simple, répliqua le président calmé. Vous connaissez, messieurs, le vieil axiome judiciaire : *Wo kein Kläger, da kein Richter*[1]. Bien que dans le cas présent ce soit le parquet qui

---

[1] Là où il n'y a pas de demandeur, il n'y a pas de juge (all.)

mène les poursuites, cependant je ne doute pas et, de mon côté, je suis prêt à faire tout ce que je peux dans ce sens, que le parquet renonce aux poursuites, dès que le plaignant l'exigera.

— Grytsko Galabourda ! s'écria le comte. Eh bien quoi, n'avais-je pas dit qu'ici il était la personne principale.

— Je prends sur moi Grytsko Galabourda, dit le maréchal et demain encore j'espère l'amener au parquet avec une demande de ce genre.

Le comte Krzywotulski ouvrit de grands yeux.

— Il serait bon, poursuivit le président, qu'une députation de la communauté du plaignant se présente chez M. le procureur et chez moi et dépose un certificat...

— Ça aussi, je le prends sur moi ! s'empressa de dire le maréchal.

— Eh bien, il ne nous faut rien d'autre. Mais il nous faut avoir un appui, une couverture.

— Qu'à cela ne tienne ! Avec la popularité dont jouit notre cher comte ce sera la chose la plus aisée au monde. Alors, cher comte, tu n'as rien contre à ce que je prenne cette affaire entre mes mains ?

Sans mot dire, le comte lui tendit la main, après ça au président. Les trois hommes s'étaient réconciliés. Cette réconciliation clôtura l'affaire de la réforme des caisses de district et celle de Gryts Galabourda. Les 80 000 florins d'or paysans devaient aller sans opposition au rapiècement des trous dans les poches du maréchal, Gryts Galabourda dut se contenter, au lieu de voir punir son offenseur, de quelques dizaines de florins d'indemnité et désormais, dans le district, devait régner une union exemplaire entre les « personnes les plus nobles et les plus graves », les représentants de brillante tradition et de civilisation.

XLIV

Baran était dans sa petite chambre et se chauffait. La pièce reconstruite d'un ancien bûcher en logis de gardien était exiguë, faite de planches jointes et enduite de glaise, avec une fenêtre donnant sur la cour. Un petit poêle en fer répandait plus de fumée que de chaleur, et dehors, il gelait à pierre fendre. La petite fenêtre était entièrement prise de glace et de givre qui ne voulait pas fondre même quand le feu pétillait dans le poêle et qu'il était presque rouge en bas. Baran gelait des nuits entières, dormait couvert de tous les haillons qui se trouvaient dans sa petite maison, et ne se réchauffait qu'en travaillant dehors. Il semblait que le froid s'était niché pour de bon sous le toit de sa masure, se jetait à son cou aussitôt qu'il entrait, et plus la nuit avançait, plus il se pressait contre lui, le transissait jusqu'à la moelle des os. A proximité même du poêle le froid opiniâtre ne lâchait prise que d'un côté, ne cessant de menacer l'autre. Jamais encore l'hiver n'avait tant incommodé Baran. Il volait du bois, des copeaux et même les vieux ustensiles en bois de tous ses clients, toute la journée il ne faisait que fureter pour se procurer du bois et chauffait son poêle insatiable, le chauffait jusque tard dans la nuit et se réchauffait, chassait le froid opiniâtre qui, par son frôlement, éveillait, dans son corps, un frisson invincible.

Aujourd'hui aussi il était assis près de lui et se chauffait. Dans son poêle se consumaient des sciures de bois, des lattes prises de la palissade du voisin et des bûchettes de broc fracassé — maigre aliment pour le monstre avide de fer qui, chauffé à blanc en bas, à peine chaud en haut, menaçait de refroidir vite et de le laisser, le matin, aux prises

avec le gros gel. Il était déjà tard, dix heures avaient sonné à l'Hôtel de ville. Pourtant les rues étaient encore animées et bruyantes. C'était la Saint Sylvestre, la fin de l'année, et la population de la ville, surtout l'état moyen, fêtait ce jour-là, pas tant le jour que le soir. On réveillonnait. Celui qui avait une famille, passait la soirée en famille ; d'aucuns réveillonnaient chez des amis. Et celui qui n'avait personne, recherchait une société de garçons et passait la fête dans une brasserie, un café ou autres lieux de distraction. Mais, comme dans l'administration, les vieux garçons étaient en nombre, plus d'un homme marié préférait parfois s'amuser dans une société de célibataires qu'auprès de leurs lares et pénates, aussi rien d'étonnant à ce que, ce soir-là, l'animation et le bruit régnaient dans les rues de la ville et que, de-ci, de-là, passaient des groupes de messieurs vêtus de fourrure et de manteau chaud, parlant haut, et riant encore plus haut, entonnant même des chansons qui, après quelques notes, s'interrompaient, et passaient, grinçant des bottes sur la neige durcie par le gel, qui dans la journée, avait recouvert la terre d'un assez gros édredon duveteux.

Baran se pressait le plus étroitement possible contre son poêle et cueillait de l'oreille ces cris entrecoupés qui arrivaient de la rue, dans sa petite pièce. Ces moments de vie lointaine, étrangère, et presque incompréhensible pour lui, ne l'intéressaient pas. Il les repoussait, comme on repousse des mouches importunes, entièrement absorbé par ses propres soucis.

— Ah non, on ne me trompera pas ! disait-il avec un rire étrange de maniaque, s'adressant soit au poêle, soit à un interlocuteur invisible. Non, ce que je vois, je le vois. Bien que tu te sois tapi, que tu feignes d'être occupé, que tu te fasses passer pour saint et

pieux, mais je vois tout, je vois et je comprends. Chacune de tes paroles, je la comprends. Tu crois que je ne sais pas de quoi tu parles à ces paysans, à ces curés et à ces Juifs, quand tu t'enfermes avec eux dans ta chambre ! Oh, mon petit monsieur, verrouille ta porte même avec cent verrous,— tu ne me tromperas pas. Au contraire, pauvre malheureux, au contraire ! Cela témoigne justement contre toi. Tu te trahis toi-même. Je sens que l'heure de ton règne arrive, et tu t'apprêtes à paraître sur scène. Ris, ris ! Ton rire même te trahit. Ton rire même est plus éloquent que cent paroles.

Il regarda autour de lui, se tut et prêta une oreille attentive aux cris joyeux, aux chants avinés et aux pas bruyants provenant de là-bas, de la rue. Son front se plissa, un nuage le surplomba.

— Ou-ha ! Cric-crac ! Cric-crac ! contrefaisait-il ces bruits, l'air méchant et amer. La nuit n'existe plus pour eux. Peu leur importe qu'il y ait une noce demain ou le jugement dernier. Ils boivent, rient aux éclats, chantent. Ils sont assis dans les bureaux, font des procès, empruntent de l'argent, organisent des bals. Comme si rien ne se passait. Comme s'ils ne devinaient pas que la fin approche, que, dans un jour, dans deux, tout changera. Tout, tout ! Le soleil se lèvera à l'ouest, les eaux se mettront à couler en haut, l'ordre du monde chancellera. Et, attelé à une voiture de feu, il montera sur une haute montagne... Et sa voix tonnera comme le tonnerre. Et ses serviteurs se disperseront aux quatre coins du monde pour assermenter tous les gens. Tout le monde devra prêter serment, à lui, à l'ennemi, à l'antéchrist. Et avant le serment, chacun devra briser la croix, fouler le saint sacrement, renier Dieu... Et après le serment, on cauterisera sur le front de tous le cachet des antéchrists. Et celui qui ne voudra pas faire

prestation de serment, ira au supplice... à la torture... à la mort...

Baran parlait vite, les yeux braqués sur un coin sombre. La petite chandelle placée au bord de la litière, sur une casserole retournée le fond en l'air et qui s'y était collée par son propre suif, fumait ; sa lumière vacillait, et l'ombre de Baran vacillait aussi, sur le mur opposé. Baran continuait à fixer le coin et parlait haut, la voix haletante, et il éprouvait en lui une peur croissante de ses paroles. Ses yeux s'immobilisèrent, les étincelles d'un feu sauvage, incertain, s'y allumèrent, et ses mains tendues autour du poêle, se serrèrent en poings, pour se détendre, comme si elles s'efforçaient d'empoigner quelque chose d'insaisissable. Il poussa un rire sauvage.

— Ha, ha, ha ! Que leur importe ! Est-ce que sans cela ils ne sont pas à son service ? Est-ce qu'ils ne se sont pas tous entendus avec le diable ? Ils ne craignent point l'arrivée de l'antéchrist. Certes, ils ne s'opposeront pas à son appel, le suivront, à peine leur en donnera-t-il le signe, l'embrasseront, et accepteront son cachet, et seront à son service comme ils l'étaient jusqu'à présent. Voilà la raison de leur gaieté maintenant. Ils voient des signes dans le ciel et sur la terre, et, malgré tout, ils sont gais. Ils boivent, rient, chantent. Il y en a peut-être qui ne voient pas les signes. Ils sont privés de la vue, ils sont nés aveugles et vivent les yeux fermés. On dirait qu'ils regardent, qu'ils marchent, qu'ils comptent l'argent, qu'ils lisent, et ne voient pas ce qui est le plus important, le plus terrible. Ils ne voient pas ce qui fait trembler l'âme et figer le sang dans les veines, fait dresser les cheveux sur la tête. Ils ne voient pas les signes terribles de Dieu. Peut-être bien qu'ils les voient, mais de la même manière

que le veau qui regarde une nouvelle porte : leurs yeux sont grands ouverts, écarquillés, ils se tiennent debout et continuent leur chemin sans avoir compris de quoi il s'agissait.

Baran baissa la tête et devint tout triste. Son idée fixe, la prochaine venue de l'antéchrist, bouillonnait dans son âme, prenant les formes et les directions les plus diverses. Tout d'abord, chaque matin, il était allé en faction, pareil à une sentinelle, sous les fenêtres d'Evguéni. Ensuite il avait abandonné cet exercice — sans préméditation, semblant l'avoir oublié, et avait commencé à battre, chaque nuit, tous les sentiers et les buissons du jardin public, y cherchant les aides cachés et les serviteurs de l'antéchrist. Après deux ou trois semaines, il avait aussi abandonné cette occupation, mais, par contre, s'était trouvé quelque chose d'autre — courir chaque matin à la barrière et observer de la haute berge, derrière le pont, si les régiments de l'antéchrist ne venaient pas, qui, comme il le croyait, devaient arriver un beau matin justement de là-bas et conquérir la ville. Il avait ainsi couru pendant un temps assez long : ni la pluie ni le gel ne l'avait découragé. Il va de soi que depuis le jour où il s'était mis à la recherche de l'antéchrist et de ses aides, il avait négligé de plus en plus son service, mais peu lui importait. Les horribles visions de l'antéchrist et de l'imminence de la catastrophe le harcelaient à tout moment, et chaque rencontre avec Evguéni le remplissait d'effroi, lui donnait la chair de poule. Sa peau devenait toute jaune, il se recroquevillait et gardait un silence opiniâtre ; généralement parlant, il tâchait de voir le moins possible Evguéni, n'épiait qu'en cachette, de loin, et sans relâche, chacun de ses pas.

Mais, à l'heure actuelle, c'est-à-dire depuis quel-

ques semaines, il avait cessé de courir à la barrière. L'imminence de la catastrophe avait revêtu d'autres formes dans son imagination et poussé son esprit malade dans une autre direction. Il lui semblait qu'il devait coûte que coûte prévenir toutes ces personnes, aveugles et insouciantes, qui ne voulaient peut-être pas servir l'antéchrist, mais qui ne s'apprêtaient pas non plus à lutter contre lui, soit parce qu'elles étaient nées aveugles, soit par manque de perspicacité, soit par négligence. Dans son esprit s'ancrait de plus en plus fort une pensée — ouvrir les yeux de ces personnes-là, secouer leur insouciance, leur montrer le danger redoutable. Il ne pensait pas à la manière dont il le ferait, mais l'idée même hantait son esprit, chaque nuit, le rongeait comme le vers ronge le mur, et acquérait une force irrésistible.

— Non, on ne peut pas laisser les choses aller comme ça. Permettre que le roi des enfers les empoigne tous comme des indolents ? Non, non, ce serait pécher de le laisser faire. Je les réveillerai ! Je leur rebattrai les oreilles ! Il faut qu'ils voient, qu'ils se préparent ! Il faut qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils voient le gouffre horrible à leurs pieds. Je sais que cela ne lui plaira pas, mais que m'importe ? Il dira de s'emparer de moi, de me torturer, de m'écorcher vif, de me faire mourir à petit feu... Eh bien quoi ? Qu'importe ! Je suis prêt ! Mais je ne lui permettrai pas de fondre en tapinois sur la ville, comme un loup sur la bergerie. En avant ! En avant ! A l'ouvrage ! Il est grand temps ! Personne ne sait ni le jour ni l'heure de la venue du coquin, aussi inutile de lambiner !

Et, tout frémissant d'une émotion intérieure, Baran se leva, mit sur lui ce qu'il avait de plus chaud et sortit de sa petite chambre, après avoir éteint le

bout de la chandelle. Dehors, il faisait clair de lune ; la neige de la cour scintillait d'un éclat d'un bleu phosphorescent. Baran se mit précipitamment à chercher quelque chose. Au coin de sa masure, il y avait une petite hutte adossée au mur de cette masure. Dans cette hutte se trouvait un grand baquet, près de lui, deux battoirs. Baran prit, de la traverse, la grosse corde avec laquelle il montait le bois de la cave pour les clients, accrocha le baquet par les anses et l'attacha à son dos, de sorte que le fond se dressait devant lui, comme un gros tambour rond et, les deux battoirs en mains, il sortit par la porte de la cour, dans la rue.

L'horloge sonnait onze coups. Les rues voisines, inondées de clair de lune, étaient désertes. Une lampe répandait çà et là une lumière jaune, à l'angle de la rue. Çà et là les fenêtres étaient éclairées dans les auberges, des cris et des chants s'en échappaient ; bien loin, dans les faubourgs se faisaient entendre les voix transies des chanteurs de noël qui, moyennant un sou, entonnaient le cantique connu sous les fenêtres :

Nowy rok nastaje
Ochoty dodaje — hej nam, hej !
Kolęda, kolęda, kolęda ! [1]

Et, au dernier coup d'horloge, un roulement étrange se répercuta au-dessus de la ville endormie — sourd et si bruyant, comme si une lourde charrette chargée d'un gros coffre vide roulait sur une route caillouteuse et accidentée. Le roulement retentit, d'abord lent, modéré, deux coups, une pause, deux coups, une pause, comme si l'on voyageait pesamment sur des mottes. Mais voici que Baran déboucha

[1] Le Nouvel An approche, il nous donne de l'entrain,— du courage ! Des étrennes, des étrennes, des étrennes ! (pol.)

sur la place du Marché, nettoyée de la neige bien piétinée, et pressa le pas, en même temps ses mains travaillèrent plus vite des battoirs, les coups plurent plus drus, pareils à de grosses graines de grêle sur un toit tout neuf. Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta-ta ! Toujours plus fort, toujours plus sonore. Le roulement se répandait sur la place de glace unie, vibrait dans l'air froid et pur, frappait contre les fenêtres givrées, faisait tinter les carreaux, s'engouffrait dans les maisons, arrachait du sommeil les hommes endormis, emplissait d'angoisse les cœurs des gens, joyeux, qui attendaient l'heure du réveillon dans les sociétés. Un violent coup de tonnerre ne leur eût pas tant inspiré de terreur. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » fusaient de toutes parts les questions. Les dames pâlissaient, les hommes se pressaient contre les fenêtres, sortaient sur les balcons, attrapaient leur manteau et sortaient dans la rue. Toute la ville réveillée était en émoi. Même les chants et les cris avinés dans les auberges et les cafés s'étaient apaisés. Dans les faubourgs, de çà, de là, les chiens hurlaient sourdement, répondant au roulement étrange qui retentissait de plus en plus fréquent, de plus en plus fort, de plus en plus terrible, dans la nuit claire et étincelante.

— Qu'est-ce que c'est ? Ça brûle quelque part ? On cambriole ? entendait-on de tous côtés les appels bruyants. L'animation régna dans les rues. Les uns couraient par ci, les autres par là, parce que les uns croyaient entendre là-bas le roulement et les autres cherchaient la source de ce tintamarre autre part.

Deux sergents de ville de la garde municipale aperçurent les premiers Baran avec le baquet et les battoirs et foncèrent sur lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Stop ! lui crièrent-ils de loin.

Baran ne regardait pas derrière lui. Il marchait et battait du tambour de toutes ses forces. Il s'était mis en tête qu'il devait faire trois fois le tour de la place du Marché en tambourinant ainsi, puis le tour de l'église, traverser la rue principale et rentrer chez lui ensuite par une rue latérale. Il ne savait pas pourquoi il devait le faire justement de cette manière, mais il pensait que c'était son devoir.

— Stop ! Qui es-tu ? crièrent les sergents de ville, le rattrapant.

Baran ne fuyait pas, mais ne s'arrêtait pas non plus. Seules, ses mains battirent plus vite, les coups sur le fond du baquet retentirent avec plus de force.

— C'est Baran ! dit un des agents, après l'avoir rattrapé et identifié.

— Qu'est-ce que tu fais, Baran ? cria le deuxième.

— Je réveille, je réveille, dit Baran sourdement.

— Qui réveilles-tu donc ?

— Tous ceux qui ont des oreilles, qui ont une âme vivante.

— Pourquoi faire ?

— Pour qu'ils ne dorment pas. Pour qu'ils se méfient.

— Pourquoi doivent-ils se méfier ?

— L'ennemi est tout près. L'ennemi approche.

— Quel ennemi ?

— L'ennemi sur un char de feu. Il marchera dans les airs. Sa voix est comme un coup de tonnerre. Ses serviteurs vont apposer son cachet sur tous ceux qui sont ses adeptes. Il...

Ses paroles ultérieures furent assourdies par le bruit de tonnerre de ses battoirs.

— Tu es cinglé ou quoi, Baran ? cria l'agent. Laisse ça ! Tu vas réveiller monsieur le staroste.

— Vous-mêmes, vous êtes devenus aveugles et sourds ! hurla Baran en guise de réponse, sans cesser

de battre du baquet. Et moi, j'accomplis mon devoir. Je les réveille tous. Levez-vous, ne dormez pas, parce que l'ennemi est tout près !

— Mais on va t'arrêter !

— Vous n'oserez pas. Les bras se dessécheront à quiconque me touchera. Dieu m'a envoyé. J'accomplis la volonté de Dieu, et vous ? Qui servez-vous ? L'antéchrist !

A ces mots les sergents de ville, simples faubouriens, éprouvèrent un sentiment de terreur et commencèrent à faire le signe de la croix. Le roulement des battoirs de Baran leur sembla maintenant menaçant, prophétique, et ils se tinrent plantés, n'osant ni arrêter Baran ni lui faire cesser ce bruit. Celui-ci, tambourinant de toutes ses forces, poursuivit son chemin.

Un groupe de noceurs nocturnes qui, criant et parlant très haut, faisait la chasse au tambourineur, tombèrent sur les sergents de ville.

— Qui est-ce ? Qui est-ce qui tambourine ? demandèrent-ils.

— Baran, le gardien, Baran, répondirent les sergents de ville.

— Il est quoi timbré ?

— Il est devenu fou.

— Pourquoi ne l'enfermez-vous pas, ne l'arrêtez-vous pas ?

— Et pour quel méfait ?

— Mais il va réveiller toute la ville.

— Et alors ?

Or, le commissaire de la starostie se trouvait dans la compagnie et celui-ci leva aussitôt la voix :

— Allez l'arrêter de ce pas ! Qu'est-ce que c'est que ces bêtises que vous dégoisez ?

Les sergents de ville qui le reconnurent, firent le salut militaire.

— M. le commissaire, il doit avoir un accès de sa maladie.

— Il faut le ligoter ! Qu'il ne fasse pas de grabuge dans la ville.

Les autres hommes s'étaient déjà rués à la suite de Baran et clamaient :

— Attrapez-le ! Attrapez-le !

Ces cris soulevèrent un vacarme encore plus grand. De tous les coins, des auberges, des rues et des balcons retentirent les cris : « Attrapez-le ! Tenez-le ! Au voleur ! » De partout résonnaient les pas bruyants sur la neige durcie par le gel, le claquement des portes de maison, le grincement des portes de jardin, les aboiements et les hurlements de chiens — il se fit un chahut si fort qu'il assourdit presque les battements incessants du tambour de Baran. De surcroît, le ciel gris, clair il y a un instant, commença à se couvrir de nuages, et l'un d'eux, gris, énorme, cacha aussitôt la lune. En moins de quelques minutes, toute la ville fut plongée dans les ténèbres, les ombres engloutirent les contours des rues et des maisons, seule, la neige scintillait sous les pieds d'un éclat d'un bleu phosphorescent. On aurait dit qu'on avait recouvert subitement la ville réveillée et effarouchée d'un suaire noir. Et sous cette couverture retentissaient encore plus étrangement les cris avinés ou alarmés, le bruit des pas, le hurlement des chiens et, au-dessus de tout cela — le battement sec et frénétique des battoirs sur le baquet.

— Attrapez-la ! Tenez-le ! criaient les voix de tous les coins de la place du Marché. Mais Baran changea brusquement d'itinéraire et tourna de la place dans une de ces ruelles latérales et étroites, si nombreuses entre les maisons juives, sales et bâties sans plan. Les cris sur la place du Marché durent l'ef-

frayer lui aussi, parce que, sans savoir comment et pourquoi, il se mit à courir, sans cesser pour autant de battre du tambour. Parfois seulement lorsqu'il était à bout de souffle et que ses mains s'engourdissaient de fatigue, il s'arrêtait dans un coin sombre, se reposait un petit moment et se remettait à courir.

— Il est là ! Il est là ! C'est ici qu'il tapait ! Non, là-bas, au coin de la rue ! Non, ça doit être ici ! criaient à sa suite les poursuivants, et toute une meute de gardiens, de Juifs, de messieurs, de sergents de ville se ruèrent dans la ruelle étroite, frappant, criant, trébuchant, jurant, de temps à autre, poussant des exclamations communes:

— Tiens-le ! Attrape-le !

Tremblant de tout son corps, Baran sauta à travers une haie et se cacha derrière une petite dépendance. Toute la foule, pareille à un troupeau de bœufs, passa en courant près de lui. Lorsqu'ils se furent assez éloignés, Baran bondit hors de sa cachette et se mit à courir dans une autre ruelle et dans une autre direction, puis une centaine de pas plus loin, il tambourina subitement si fort sur le baquet que le tympan faillit éclater.

— Attrape-le ! Tiens-le ! Le voilà ! Eh bien, ne l'avais-je pas dit ! entendait-on de loin les cris de la chasse, et quelques minutes plus tard, la terre gémit sous les pieds d'une cohue déchaînée qui, avec force cris, bruits, rires, exclamations et jurons, courait maintenant à perdre haleine après Baran. Ils ne savaient pas eux-mêmes pourquoi ils couraient, ce qu'ils voulaient de Baran. C'était une sorte de mouvement instinctif dans lequel avait sombré la conscience individuelle de chacun d'eux. Il se peut que s'ils eussent rattrapé maintenant Baran, une remarque pleine d'humour les eut faits éclater

de rire, mais il était non moins possible qu'en ce cas quelqu'un eût levé la main sur Baran, et suivant son exemple, tous se seraient jetés sur lui comme des bêtes et l'auraient tué raide mort, avant qu'il ne leur vint l'idée de se demander ce qu'ils faisaient et pourquoi ils agissaient ainsi.

Pendant ce temps, Baran courait sans répit. Maintenant il ne tambourinait plus coup sur coup, il courait sans mot dire par les ruelles étroites, sautait çà et là par-dessus des haies et poursuivait sa course à travers jardins, d'une ruelle à l'autre, ne s'arrêtait qu'aux carrefours, dans les ruelles perdues et sombres où tout était désert et répandait le roulement bruyant des sons du tambour improvisé. Ce roulement était comme le signal d'alarme pour la foule de ses poursuivants. On entendait fuser leurs exclamations des ruelles voisines et des places éloignées, les haies craquaient, les pas lourds claquaient et les cris se répandaient avec une obstination forcenée :

— Tiens-le ! Attrape-le !

Cette poursuite sauvage et stupide durait depuis une heure presque. Baran avait plus de dix fois embrouillé ses traces, sauté de côté, laissé passer ses poursuivants devant lui, changé la direction de sa fuite. Il courait sans itinéraire précis dans les rues, s'orientant seulement d'après les cris et les claquements qui retentissaient tantôt derrière lui, tantôt à sa gauche, tantôt à sa droite. Il avait déjà parcouru une bonne partie de la ville, semant partout une terreur supersitieuse, l'inquiétude et la peur. Tout en nage, haletant et harrassé, il respirait à peine, le sang martelait ses tempes, des cercles rouges dansaient devant ses yeux, sa gorge était oppressée, et une angoisse terrible accablait son cœur. Il courait maintenant de toutes ses forces, comme si, ayant accompli un horrible crime, il dési-

rait se cacher quelque part, souhaitait être à la maison. Mais voici que la ruelle étroite s'acheva devant lui, et il déboucha sur une large place. Juste en ce moment la lune se montra de derrière un nuage et découvrit à sa vue les contours d'une haute maison aux tours pointues et avec des croix en or. C'était une église. Il se mit aussitôt en tête qu'il devait à tout prix faire le tour de cette église en tambourinant de toutes ses forces, qu'il devait le faire, même si la terre allait s'entrouvrir devant lui. Et il saisit ses battoirs et en frappa le baquet dans un dernier effort, de toutes ses forces.

— Attrape-le ! Tiens-le ! hurlaient les hommes à ses trousses, débouchant de plusieurs ruelles sur la place, au milieu de laquelle se dressait l'église entourée d'un petit square. Mais Baran n'écoutait plus ces cris, il courait tout en tambourinant autour de l'église, vers la grande porte d'entrée.

— Le voilà ! Il est là ! criaient les poursuiveurs de tous côtés en l'apercevant. La place se remplit de gens haletants, couverts de neige, les uns armés de cannes élégantes, d'autres de pieux arrachés aux haies. On les entendait souffler péniblement ; certains râlaient, d'autres avaient des quintes de toux ; nombreux étaient ceux qui, dans leur course, tenaient leur chapeau.

Tout à coup le roulement du tambour de Baran s'apaisa. Sa silhouette sombre que tous distinguaient clairement, disparut comme par enchantement. Les hommes mis aux trousses de Baran se turent, retenant leur souffle, seul, le bruit de centaines de pas ébranlait la terre. Le reste des poursuiveurs approchait.

— Où est-il ? Qu'est-ce qu'il y a ? demandaient les derniers arrivés, poussant les premiers qui s'étaient arrêtés comme pétrifiés. Devant eux, Baran

allongé sur la neige, les battoirs et le baquet rejetés de côté, se tordait et battait de tout son corps la neige, en proie à des convulsions épileptiques. La lune inondait son visage livide de sa lumière blafarde. Un râle sourd sortait de sa gorge, ses lèvres vomissaient une écume mélangée à du sang.

Tous les hommes se tinrent muets un bon moment. D'aucuns faisaient le signe de la croix, d'autres détournaient les yeux, ne pouvant supporter cette horrible vue. Finalement, le commissaire ordonna à quelques gardiens de le relever et de le transporter dans la plus proche auberge, pour qu'il ne gèle pas sur la neige, jusqu'à ce qu'il reprenne ses sens, et la foule rassemblée si inopinément commença à se disperser lentement, accablée et toute honteuse.

XLV

Schwartz et Sznadelski furent presque les derniers à se détacher de cette foule.

Ils étaient cette nuit chez Stalski. L'ayant rencontré vers huit heures, ils avaient passé quelques heures à l'auberge à boire de la bière et à discuter. Stalski était déjà passablement ivre, et vers dix heures il se leva et dit à ses deux compagnons :

— On ne va pas rester ici, hein ? Venez chez moi. On va réveillonner en famille.

Sznadelski commença à se récuser.

— Il est peut-être trop tard. Nous allons causer de l'embarras à votre femme ?

— Eh, que vous importe ma femme ! Ne vous mettez pas martel en tête à cause d'elle ! Venez ! Nous pouvons ne pas l'inviter.

Et, après avoir acheté dans une petite boutique toutes sortes de victuailles et de boissons, Stalski

héla un fiacre, et tous les trois se rendirent chez lui. Il faisait noir dans le salon, mais il y avait encore de la lumière chez Régine. Stalski commença à frapper à la porte. Ils durent attendre assez longtemps jusqu'à ce que la servante sortit de la cuisine, une bougie à la main, et vint leur ouvrir. Régine bien que ne dormant pas, comme d'habitude, ne sortit pas de sa chambre à coucher.

— Votre femme dort sans doute déjà, murmura Sznadelski, se débarrassant de son manteau.

— Non, elle ne dort pas, dit Stalski en riant haut. Je vous en prie, messieurs, sans cérémonie. Soyez comme chez vous.

Il commença à donner des dispositions à la cuisinière de mettre vite le samovar et d'apporter la vaisselle nécessaire. Quelques minutes plus tard, les trois compagnons étaient attablés, trinquaient, buvaient et mangeaient. La conversation, menée d'abord timidement et dans un murmure, montait de plus en plus. Sznadelski racontait des anecdotes piquantes qui provoquaient des éclats de rire bruyants, et Schwartz essaya même d'entonner une chanson.

A ce moment la porte de la chambre à gauche s'ouvrit sans bruit et Régine s'y montra, vêtue de noir, pâle comme modelée dans de la cire. D'une voix à peine perceptible, elle proféra :

— Je m'excuse, messieurs, mais je me sens un peu mal aujourd'hui... Je vous prierais de faire un peu moins de bruit.

Schwartz et Sznadelski se tournèrent machinalement sur leur chaise du côté d'où venait la voix et ce n'est qu'alors qu'ils songèrent à se lever. Mais Stalski devait attendre une saillie de ce genre de la part de sa femme, parce que, sans un mot, il se dressa sur ses pieds, courut à elle et, la prenant par

la taille, d'un geste énergique la fit entrer dans le salon.

— Voyons, ma petite Régine, dit-il d'une voix douceâtre, en appuyant sur les mots, peut-on être si peu gentille envers mes hôtes ! Viens ici ! Permets-moi de te les présenter. M. Sznadelski. M. Schwartz. De braves garçons. Prêts à rendre n'importe quel service, n'est-ce pas, messieurs ?...

— Oh, de grand cœur ! De toute notre âme ! firent Schwartz et Sznadelski en chœur tout en saluant.

— Je t'en prie, ne nous fais pas ici de comédie de maladie ! reprit Stalski. Je sais, tu as un petit mal de tête — un peu à cause de ton insomnie, oui, oui, et un peu, peut-être, parce que tu es furieuse... c'est-à-dire indignée, oui, indignée. On va te prescrire un remède. Tiens, bois ça — ça va te passer à l'instant même.

Il poussa Régine vers la table, sans égard à sa résistance, la fit asseoir sur une chaise, et lui ayant versé un verre de liqueur, le lui tendit. D'un geste léger, elle repoussa sa main. Mais, au même instant, cette main trembla trop fort et trop artificiellement de sorte que toute la liqueur se répandit sur le visage et la robe de Régine.

— Voyons, Régine ! Comment peut-on être aussi imprudente ! dit Stalski de sa voix immuablement douceâtre. Tu vois, tout s'est répandu !

A l'instant même il se détourna d'elle et, avec l'air le plus indifférent, se mit à parler à Sznadelski de choses absolument étrangères. Régine se leva et s'apprêta à quitter le salon.

— Mais reste donc avec nous ! dit Stalski, interrompant sa conversation avec Sznadelski.

Cependant, Régine, couvrant d'un mouchoir son

visage arrosé de liqueur et de larmes chaudes, sortit de la pièce.

— Vous avez offensé votre femme, dit Sznadelski.

— C'est par pédagogie, répondit Stalski en ricanant.

— Comment ça ?

— Tout simplement. Elle est très ambitieuse. Alors, je veux un peu faire fléchir, briser son ambition.

— Mais votre femme se sent peut-être vraiment mal ? ajouta Schwartz.

— Ne la croyez pas. Ne croyez pas à une de ses paroles ! Toutes les femmes sont des comédiennes. Elle se sent mal ! Ne vous en faites pas, elle trouvera toujours en elle assez de force, de courage et de réflexion pour faire une saloperie, de la peine à son mari. Mais quand il s'agit de lui faire plaisir — là, alors non, elle est malade.

— Allons, je vois que vous avez tiré une philosophie amère de votre vie conjugale, remarqua Sznadelski.

— Monsieur ! dit Stalski, s'affalant dans le fauteuil et allumant un cigare. J'en ai par-dessus la tête de cette vie et de cette philosophie ! Et si quelqu'un m'affranchissait de cet ornement du foyer familial aujourd'hui — il montra de la tête la porte par laquelle Régine était sortie,— je le considérerais comme mon plus grand bienfaiteur.

— Oh, vous daignez plaisanter, monsieur ! fit Schwartz.

— Monsieur, je n'ai pas la tête à plaisanter ! répliqua Stalski gravement. Je voudrais vous en voir faire l'expérience et vivre dix ans avec elle comme moi, alors nous pourrions en parler. Vous savez, je croyais enfin que la destinée allait m'en débarrasser...

A ce moment ses propos furent interrompus par un bruit et un fracas étranges qui parvenaient du dehors. Depuis un quart d'heure environ retentissait un roulement sourd rappelant le grondement lointain du tonnerre, mais les personnes présentes occupées à ce qui se passait dans le salon, n'y prêtaient guère attention. Mais le roulement éclata à proximité, il craqua comme une vieille maison de bois qui s'effondre ou comme si on avait fait rouler du grenier des pierres et, en même temps, des bruits de pas se firent entendre dans la rue, et des cris vifs clamèrent :

— Tiens-le ! Attrape-le !

Tous bondirent de leur siège.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Une maison croule ou quoi ? On poursuit quelqu'un ? Serait-ce un voleur ? Est-ce qu'on cambriole ?

Le tintamarre se rapprochait. Le roulement cessa, et l'instant d'après, un grondement brusque retentit si près qu'on l'aurait cru de l'autre côté du mur. Schwartz et Sznadelski se jetèrent vers leurs manteaux.

— Seigneur, qu'est-ce donc ? Y aurait-il un incendie quelque part ?

— Tiens-le ! Attrape-le ! des cris frénétiques montaient de la rue et, pareille à un orage, la poursuite massive passa en trombe devant les fenêtres. Schwartz et Sznadelski étaient déjà en manteaux et, ayant pris congé de Stalski, bondirent dans la rue et s'évanouirent dans les ténèbres. Le tintamarre s'éloigna aussi vite qu'il était apparu. Stalski écouta un bon moment près de la fenêtre, puis revint à table, versa un verre d'eau-de-vie et le vida, s'en versa un deuxième et le sécha, il pensait à quelque chose, se souriait à lui-même, puis il se versa une troisième rasade et l'avala.

XLVI

Pendant ce temps Schwartz et Sznadelski suivaient à la hâte le groupe de gens qui couraient après l'étrange tambourineur. Ils ne couraient pas et étaient restés en queue. Ils étaient curieux de savoir ce qui s'était passé en fait, mais personne, parmi ceux qu'ils rencontraient dans la rue, ne put leur dire quelque chose de concret. C'étaient ceux qui, fatigués par la course, s'arrêtaient pour reprendre haleine ou revenaient chez eux, après s'être assurés qu'il n'y avait aucun danger. Les uns disaient qu'un fou s'était échappé, d'autres que l'on était aux trousses d'un assassin. Un gardien ivre qui avait plongé en pleine course dans la neige, disait en geignant que c'était un esprit malin qui semait la terreur dans la ville et prédisait la fin du monde. Ce n'est que vers la fin, quand Schwartz et Sznadelski arrivèrent à l'église et y trouvèrent toute la cohue rassemblée autour de Baran que le mot de l'énigme leur fut révélé en détails par les sergents de ville. Lorsqu'on emmena Baran, ils allumèrent des cigarettes et, s'emmitouflant dans leur manteau, s'en furent eux aussi.

Sur la place on entendait encore, de loin en loin, le bruit de pas des gens qui se hâtaient de rentrer chez eux, alors que d'autres se dépêchaient de revenir à l'auberge et d'achever la soirée interrompue par cette aventure imprévue. Schwartz et Sznadelski marchaient lentement, se dirigeant vers la place du Marché.

— Il est drôle, ce Stalski, dit Sznadelski en crachant. Je ne comprends pas ce qu'il voulait montrer en nous faisant le spectacle de cette scène.

— Ha, ha, ha ! ricana Schwartz. Je crois que tous les deux, ils se sont entendus.

— Comment ça, entendus ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Voyons, c'est bien simple ! Il veut nous faire croire qu'il y a une discorde entre eux, qu'il voudrait que l'on courtise sa femme et, ensuite, à deux, ils plumeraient ce quelqu'un. Je connais le coup.

— Oui, mais nous deux, nous ne sommes pas de ces oiseaux bleus que l'on puisse plumer. Nous appartenons plutôt à ceux qui peuvent plumer eux-mêmes, là où c'est seulement possible.

— Ben, peut-être que nous devons lui servir à faire une réclame ?

— Possible, répliqua Sznadelski après réflexion. Eh bien, même s'il en est ainsi. Ce service, nous pouvons le leur rendre. On pourrait en tirer, il se peut, un certain avantage.

— De lui, je doute fort, ajouta Schwartz.

— Tu es bête ! Est-ce lui que j'ai en vue ?...

Ils se turent, chacun devait élaborer en pensée un plan ultérieur d'action. Ils marchèrent un temps sans mot dire, jusqu'à ce qu'un autre objet n'eût attiré leur attention. Ils passaient justement devant la maison où demeurait Wagmann. La maison avait deux fronts : le premier, à un étage, donnait sur la place du Marché, l'autre qui avait un rez-de-chaussée, ressemblant à une annexe donnait sur la rue latérale qu'ils suivaient. Cette annexe était séparée de la rue par un petit jardin et une haie munie d'une porte. Aux fenêtres de la demeure de Wagmann filtrait, à travers les volets clos, de la lumière.

— Wagmann habite ici ? marmonna Sznadelski, d'un ton nonchalant.

— Oui, ici, répliqua Schwartz, les yeux braqués vers les volets.

— La canaille ne doit pas encore dormir.

— Il compte son argent.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Baran a dit qu'il le trouvait chaque soir penché sur son fric et ses billets de change.

— Ah, si l'on pouvait maintenant jeter un coup d'œil sur ce qu'il fait !

— On lui prêterait un coup de main.

Les deux gentlemen se turent et se tinrent un moment plantés dans la rue, en face des fenêtres de Wagmann, et observèrent, l'œil attentif, les raies de lumière qui filtraient à travers les fentes des volets. Puis ils se remirent en route. La conversation dérapait de nouveau. L'imagination travaillait chez les deux hommes mûs par une nouvelle impulsion, creusant des passages et des fossés obscurs pour la vie future.

— Ecoute, Sznadelski, dit enfin Schwartz, tu penses encore parfois à ton ancien plan ?

— Lequel ?

— Celui de filer en Amérique.

— Comment feras-tu pour filer, si tu n'as pas de quoi payer ?

— Et s'il y avait de quoi ?

— Ma foi, alors il vaudrait mieux rester sur place.

— Certes, si l'on pouvait gagner le gros lot ou déterrer la jument d'or à Mykhalkivtsi. Mais moi, je pense autrement : si l'on a vraiment bien envie de se débiner en Amérique, il faut aussi avoir fortement envie de s'en procurer les moyens. Et si l'on doit se procurer les moyens, cela peut être même à un prix qui rende impossible la végétation sur place.

— Moi aussi, j'y ai pensé, dit Sznadelski tristement, et rien. Pas de chance.

Il poussa un profond soupir, et ses joues se mirent à le démanger sous l'influence du souvenir trop

vif de sa rencontre désagréable avec le gaillard de l'auberge.

— Pas de chance ! continua Schwartz avec un calme philosophique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça veut dire que tu n'as pas cherché ta chance dans le chemin, à la place qu'il fallait, là où elle est, où elle t'attend, peut-être. Voilà ce que cela signifie. Voyons, dis-moi, s'il te plaît, qu'est-ce que c'est que cette spéculation : se faire passer pour un avocat de paysan ? Tu gagneras beaucoup à cette peine ? Et ça te suffira pour longtemps ?

— La spéculation n'est pas aussi mauvaise qu'il te le semble, dit Sznadelski, sagace. Il faut seulement avoir en mains une bonne affaire et la leur soumettre. Voilà, mon cher ! Moi, avec mon grand recrutement, j'aurais pu me faire une fortune, si ce maudit avocat n'y avait pas fait obstacle.

— Tu aurais pu faire une fortune ! dit Schwartz d'un ton méprisant. Allons, dis-moi, combien tu aurais pu gagner à cette affaire ?

— Jusqu'au Nouvel An, j'aurais eu dans les deux mille.

— Deux mille ! Eh bien, est-ce de l'argent, ça ? Et avec cette somme insignifiante, tu aurais dû filer outre-mer pour devenir, un ou deux mois plus tard, garçon de café ou pâtre des troupeaux des autres. Non, grand merci! Je ne l'aurais jamais fait.

— J'ai pensé aussi à autre chose, mais en attendant ça ne donne rien non plus. J'ai pensé obtenir, par l'intermédiaire du maréchal, une place à la caisse de district et, une fois installé, m'emparer d'elle...

— Ha, ha, ha ! Schwartz rit à gorge déployée. Eh bien, vieux, je ne t'aurais pas cru aussi enfant de chœur.

— Enfant de chœur ! Comment ça ?

— Par l'intermédiaire du maréchal parvenir à la caisse ! Tu ne sais donc pas que, s'il y avait quelque chose là-bas, le maréchal, le premier, aurait raflé le magot, jusqu'au dernier sou !

— Le maréchal ?

— Mais bien entendu, il l'aurait fait légalement, sur lettres de change, sur billets, sur hypothèques de ses biens. Mais essaie, toi, de t'y chauffer les mains, quand au lieu d'argent, il n'y a que des papiers !

— Le maréchal aurait-il des dettes ?

— Le maréchal est jusqu'aux oreilles dans les dettes. Tiens, tu le demanderais à celui-là ! Et Schwartz indiqua d'un signe de tête les fenêtres de Wagmann.

— A Wagmann ? Prêterait-il de l'argent au maréchal ?

— Oh, bien pis. Il a ses lettres de change.

— Comment ça, il les a ?

— Il les a rachetées à tous les Juifs.

— Pourquoi faire ?

— Il veut certainement l'avoir entre ses mains. Affaire de dire : si je veux, je te gracie, et si je ne veux pas, je te tords le cou. Oh, le maréchal se trémousse entre ses serres. Il a su obtenir avec grand-peine un moratoire jusqu'à Pâques. C'est qu'il n'a entrepris toute cette réforme avec les caisses de district que dans le seul but de racheter ses lettres de change à Wagmann avec l'argent de la caisse des paysans.

— Tiens, tiens ! Et moi qui ne me doutais de rien ! Tu vois ça, comme c'est fait habilement ! s'écriait coup sur coup Sznadelski. Bien sûr, en ce cas, inutile pour moi de convoiter cette place.

— Bien sûr que non ! confirma Schwartz.

— Pas la peine non plus que je m'empresse auprès du maréchal, ajouta Sznadelski.

— Oh là, tu as tort. Je pense que ce n'est pas du temps perdu, observa Schwartz.

— Qu'est-ce que tu as en vue ?

— Tu sais, j'ai un petit plan en tête. Si tu y consentais... Et le maréchal pourrait en tirer plus de profit que de sa réforme de caisse.

— Voyons, voyons, voyons ! Vas-y, déballe ton plan !

— Tu comprends, si nous pouvons glaner quelque chose, c'est seulement ici, chez ce marron-là, dit Schwartz dans un murmure en se penchant vers Sznadelski.

— Tu as en vue Wagmann ?

— Oui.

— Et le maréchal...

— Si on volait, par exemple, aujourd'hui, toutes les lettres de change à Wagmann et si on les remettait au maréchal pour qu'il les jette au feu, dis, toi-même, qu'est-ce que cela signifierait pour le maréchal ?

— Une nouvelle venue au monde, répliqua Sznadelski gravement et, l'instant d'après, il ajouta : Pour cinq ans au moins, jusqu'à ce qu'il ne refasse de nouvelles dettes.

— Ha, ha, ha ! Tu as bien dit. Allons, mais ça ne nous regarde pas. Mais je suis sûr que si quelqu'un — eh bien, disons toi, par exemple — lui suggérait cette idée, il s'y cramponnerait des pieds et des mains.

— Je ne te comprends pas, répliqua Sznadelski. Tu veux dire qu'il irait voler chez Wagmann ?

— Allons, que dis-tu là ? Il ne s'agit pas de cela. Ce n'est pas la peine de le faire. Il peut aider autrement les personnes concernées.

— Comment ça ?

— Tu es drôle, Sznadelski. Tu demandes encore.

C'est comme si tu n'avais jamais été au tribunal et ne savais pas comment se font les enquêtes dans ces cas-là. Tu comprends maintenant ! Le Juif ne va donc pas se taire, il va faire du bruit, il va retourner le ciel et la terre. Et puis tu as l'instruction, la police, les gendarmes, les télégrammes envoyés aux quatre coins du pays... Si on traitait tout ça chez nous sérieusement, nous ne pourrions même pas prendre le large avec de l'argent en poche. Mais si le maréchal souffle par-ci, par-là, confidentiellement, une parole — oh, toute générale, sans se compromettre — tu sais, *quia judaeus* [1],— alors tout peut prendre pour nous une tournure telle, que pas un cheveu ne nous tombera de la tête.

Sznadelski était tout oreille, toutefois toutes ces combinaisons ne l'excitèrent pas outre mesure.

— Je vois que tu t'es combiné un plan, fit-il à Schwartz.

— Oui. Je lui ai consacré une masse de temps et de peine.

— Ici, il faut compter sur toutes sortes d'éventualités. Tu crois qu'il est si facile de pénétrer la nuit chez Wagmann ?

— Certes, non. Mais j'espère fort trouver le bon moment avec l'aide de ce fou de Baran. Tu sais, il a une tête, celui-là, que si on le presse bien, il te chantera tout ce qu'il sait et fera tout ce que tu lui diras de faire.

— La voie n'est pas trop sûre.

— Rien ne presse. On va attendre la bonne occasion.

— Soit. Et encore. Ce loup ne doit pas avoir toujours de l'argent liquide dans son antre. Bon, disons

---

[1] Parce qu'il est Juif (lat.)

que nous nous amenons et que nous trouvons chez lui un tas de lettres de change et de billets ? En quoi cela nous profitera-t-il ?

— Ne crains rien. Il a toujours maintenant de l'argent liquide chez lui. Je ne sais pas combien, mais il en a. Du reste, on peut toujours tâter le pavé parmi les courtiers juifs.

— Hum. Et tu crois que de cette farine on fera du pain ? demanda Sznadelski, pensif.

— Je pensais m'engager tout seul dans cette expédition, mais réflexion faite, je trouve qu'à deux ce sera mieux. Si tu es prêt à t'associer à moi, je crois que l'affaire peut avoir une bonne issue.

— Eh bien, on est toujours libre de ne pas le faire, mais rien n'empêche d'y réfléchir, de préparer le terrain. Et là, tu vois venir l'occasion...

— Je ne vois pas de meilleure possibilité. Au surplus, tu sais, la seule pensée de faire une saloperie à ce chien me remplit de joie et me donne de l'envie.

— Cela va de soi. Cette pensée m'exalte aussi. D'accord, frère ! Nous allons tous deux surveiller ce loup et, au moment opportun, on tombera sur lui.

— N'oublie pas seulement à l'occasion d'en faire allusion au maréchal.

— Je crois que ça aussi c'est faisable.

Sur ce les deux gentlemen entrèrent à l'auberge où il y avait encore de la lumière, refoulant, par la porte ouverte, des bouffées d'air froid dans la pièce, lourde de chaleur, pleine encore de joyeux convives qui réveillonnaient.

XLVII

La promenade nocturne de Baran à travers la ville fit beaucoup de bruit. Dans tous les milieux, en ce jour de l'An on ne parlait de rien d'autre que de cette aventure peu commune. Monsieur le staroste était courroucé contre la police qui n'avait pas su empêcher ce scandale. Le commissaire de police réprimandait les sergents de ville qui n'avaient pas arrêté Baran. Les médecins se disputaient sur le nom à attribuer au genre de sa maladie et s'il ne fallait pas l'enfermer dans une maison de fous. Quant au peuple, les uns prophétisaient un incendie qui, soi-disant, menaçait la ville, d'autres imploraient le Seigneur de détourner d'eux le choléra ou autre épidémie redoutable, et les vieilles femmes et les servantes se signaient près des puits et parlaient à voix basse d'horribles fantômes et de la proche venue de l'antéchrist. M. le curé prit même pour thème de son sermon cette aventure nocturne et arracha de profonds soupirs de la poitrine de ses auditeurs avec les tableaux de la corruption en ville et les durs châtiments qui attendaient les corrompus. Il éclaircit le battement de Baran comme l'appel d'un homme malade et dément, mais touché par le doigt de Dieu, un appel à tous à se réveiller du sommeil pécheur et à veiller à leurs âmes qui étaient prêtes à tomber entre les serres de l'ennemi diabolique.

Dans cette histoire Wagmann joua du malheur. M. le commissaire que le staroste avait fortement réprimandé, le fit venir chez lui et, après avoir rejeté sur lui toute la responsabilité pour l'action de son gardien, le blâma fort et, au surplus, lui infligea une amende de 50 florins. C'est avec cette nouvelle

que Wagmann arriva chez Evguéni pour s'entretenir sur ce qu'il avait à faire.

— Avant tout — ne payez pas ! dit Evguéni.

— Le commissaire m'a menacé d'exécution.

— Nous dresserons un recours. Rien ne justifie cet arrêt. Il le sait et n'osera pas vous contraindre au payement.

— *Waï mir ! Waï mir !* se lamentait Wagmann. C'est ma récompense pour avoir pris à mon service un pauvre homme de votre croyance. Sans moi, il serait mort de faim, parce que personne ne voulait l'engager. Et, maintenant, je dois encore payer une amende pour lui.

— N'ayez pas peur, M. Wagmann ! dit Evguéni en souriant. Je garde l'espoir que vous ne payerez rien. Bon, mais que ferez-vous avec Baran ?

— Qu'est-ce que je peux faire ? Je peux le céder aujourd'hui même à M. le commissaire ou à M. le staroste. Je n'en ai pas besoin. Voyez-vous, le travail qu'il me fait ! Il ne vaut pas la chaumière qu'il habite.

— Allons, allons, ne dites pas ça, M. Wagmann. Il fait quand même quelque chose. Il ferme et ouvre la porte d'entrée au moins.

La conversation se déroulait dans le cabinet d'Evguéni au premier, parce qu'à l'occasion des fêtes, l'étude était fermée l'après-midi. L'affaire du recours arrangé, Wagmann cligna de l'œil d'un air significatif et aborda un autre sujet.

— Eh bien, j'ai entendu dire que vous avez été à Bourkotyne, M. l'avocat ?

— Oui.

— Et vous avez vu la forêt dont je vous ai parlé ?

— Oh, comme ça... je l'ai vue en passant.

— Eh bien, à combien l'évaluez-vous, M. l'avocat ?

— Ma foi, les chênes sont beaux. Mais je m'y connais si peu.

— Ah, M. l'avocat ! Je vous le dis, moi, et vous pouvez me croire, que cette forêt à elle seule vaut cinquante mille florins.

— C'est possible, quoique j'en doute fort.

— Vous ne me croyez pas ?

— Je vous répète, M. Wagmann, que je ne comprends rien à cette affaire.

— Bon, mais vous avez parlé aux paysans ?

— Les paysans ne veulent pas entendre parler d'achat.

— Naturellement. Je m'en doutais bien. Est-ce possible, eux, et acheter. Ils ont une peur terrible rien qu'en pensant à tant d'argent, quoiqu'ils dépensent encore plus en bagatelles. Ils ne vont se mettre à geindre et à se lamenter que lorsqu'on leur refilera sous le nez de gros profits. Eh bien, et vous-même, M. l'avocat ?

— Que j'achète, moi, Bourkotyne ?

— Ma foi ! Pourquoi non ? Je vous donnerai un coup de main.

— Non, M. Wagmann. J'ai bien médité cette affaire. Je ne peux pas m'y engager.

— Pourquoi ça ?

— Je devrais alors abandonner ma profession d'avocat et me consacrer à l'économie rurale. Je devrais nettoyer le domaine des dettes, me faire esclave et quitter le travail auquel je me suis fait.

— Pourquoi l'abandonner ? On peut être propriétaire foncier et avocat.

— Non, on ne peut pas, M. Wagmann. Et même si l'on peut, moi, j'en suis incapable. Ce domaine se dresserait en muraille entre moi et les paysans. Comment pourrais-je défendre leurs intérêts, si je me sentais seigneur ? C'est-à-dire leur adversaire ?

— Veuillez m'excuser, monsieur, mais je ne vous comprends pas, fit Wagmann. Pourquoi, possédant une propriété, devriez-vous vous considérer comme seigneur, comme quelque chose d'autre que les paysans ? Disons, j'ai une propriété, et un pauvre Juif, un gueux, vient me voir, et moi, je sais qu'il est pauvre, et pourtant je me sens le même Juif que lui. Et s'il a besoin d'aide ou de conseil, il ne tient pas compte du fait que je suis riche et lui pauvre, mais il vient chez moi et chez un autre encore comme moi.

— Je ne peux pas vous dire, M. Wagmann, pourquoi il en est ainsi chez vous, et autrement chez nous. Je ne sais pas non plus, si chez vous ça se passe justement de la manière que vous le dites. Mais chez nous,— soit parce que c'est dans notre caractère, soit parce que c'est ainsi depuis longtemps — toujours est-il que celui qui devient riche, se détourne entièrement, de cœur et de visage, du peuple dont il est issu.

— Et vous avez peur d'agir de la même manière ? demanda Wagmann en souriant.

— Ma foi, l'homme ne peut répondre de personne, à moins du loup dans le bois. Mais l'essentiel est que je veux être un homme libre, le maître de ma destinée. Et en acquérant un domaine, même à des conditions les plus avantageuses, je devrais me faire l'esclave de ces conditions. Non, je ne veux pas de cela.

— Cependant avec cette spéculation avec la forêt, vous amasseriez une jolie fortune dans quelques années.

— Ce n'est pas aussi sûr que vous le croyez, M. Wagmann. Et au cours de ces quelques années il peut se passer beaucoup de choses.

— Enfin, faites comme bon vous semble. Toutefois, je vous le conseillerais de grand cœur.

— Je vous en suis très reconnaissant, dit Evguéni, mais je ne peux pas profiter de votre conseil. Je vais en reparler aux paysans de Bourkotyne.

— Pressez-vous, parce que j'ai un bon acheteur en vue pour ces papiers.

— Oh, attendez un peu avec la vente.

— Je ne peux pas attendre longtemps. Vous savez, je voulais tenir en secret le fait que ces papiers étaient en ma possession. Pendant ce temps le maréchal en a eu vent. Et cela m'est très désagréable.

— Soyez sûr qu'il ne l'a pas appris de moi, dit Evguéni avec chaleur.

— Oh, je n'ai pas pensé à vous, M. l'avocat. Je vous connais bien. Je m'en doute déjà... Il y va un peu ici de ma faute. J'ai traité cette affaire d'achat avec un banquier de Lvov et il a dû l'ébruiter. Toujours est-il que, maintenant, je voudrais m'en défaire au plus vite. Vous savez, M. l'avocat, que M. le maréchal est venu me voir en personne à ce sujet. Il m'a prié de ne pas vendre ses papiers et de ne pas faire d'exécution jusqu'au carême et il me payerait tout ce qu'il me doit pendant le carême.

— Et d'où prendra-t-il de l'argent ?

— Ha, ha, ha ! Wagmann éclata de rire. Dès l'abord je me suis aussi creusé la cervelle, mais ensuite je l'ai appris. Vous savez, M. l'avocat, que près la section de district, il y une caisse...

— Deux caisses, corrigea Evguéni.

— Eh, c'est beaucoup dire ! L'une est toujours vide et à cause de cela elle est nommée caisse de seigneur. Et l'autre est la caisse de paysans. M. le maréchal veut s'approprier entièrement cette caisse-ci, la transformer en caisse de seigneur, en retirer tout l'argent et me payer avec cet argent mes papiers.

Evguéni avait entendu parler de la réforme de la caisse de paysans, mais sans tous les détails qu'il venait d'apprendre présentement. Il avait entendu que l'affaire s'était préparée au conseil de district et que la section de district l'avait presque ratifiée. Ce n'est que maintenant qu'il comprit clairement ce que c'etait que cette réforme, et il résolut, sans perdre un instant, d'entraver le projet trop ingénieux de M. le maréchal. Il se leva, faisant comprendre à Wagmann que leur conversation était achevée. Wagmann se leva aussi.

— Alors, M. l'avocat, vous persistez toujours ? Vous ne voulez pas acheter Bourkotyne ?

— Je ne peux pas, M. Wagmann. Je suis un homme pauvre.

— C'est un conte ça.

— Non, ce n'est pas un conte. Et puis, je veux aider les pauvres.

— En possédant un domaine, vous pourriez mieux les aider.

— Toute la force ne réside pas dans le domaine.

— Toute la force de la maison n'est pas non plus dans le fondement, et pourtant sans lui la maison ne tiendra pas. M. l'avocat, croyez-moi ! Tant que vous, les Ukrainiens, n'avez pas vos propriétaires fonciers et vos millionnaires, aussi longtemps vous n'êtes pas une nation, mais un tas de gueux et d'esclaves.

— Eh bien, et vous, les Juifs, répondit Evguéni. Dieu merci, vous avez en quantité suffisante vos millionnaires et vos propriétaires fonciers, mais dites-moi, êtes-vous une nation, ici, en Galicie ?

Wagmann se mordit les lèvres et fit un geste de la main.

— Ah, à quoi bon parler de tout cela ! Donc, vous ne voulez pas avoir affaire à moi ?

— Non, M. Wagmann. Pour moi, non.

— En ce cas, permettez-moi de vous présenter mes salutations. Et si je pouvais vous être utile en quelque chose...

— Bien entendu, bien entendu ! Je trouverai mon chemin vers vous comme vous l'avez trouvé vers moi.

XLVIII

Le jour du marché le plus proche, Evguéni, s'étant débarrassé, vers midi, de quelques procès, se dépêcha de se rendre à son étude. Il avait l'intention d'aller aussitôt en ville, de jeter un coup d'œil dans les auberges où descendaient les curés des environs, venant au marché de la ville, et d'y chercher les révérends Zvarytch et Séménovytch qui devaient être avec lui référendaires au vitché et, en attendant, étaient membres de son comité. Entrant dans son étude, il les y trouva tous deux, à sa plus grande joie.

— Ah, bonjour, chers hôtes ! s'exclama-t-il, radieux, serrant leurs mains. Je voulais justement courir en ville vous chercher. C'est formidablement bien que nous nous rencontrions comme ça ! Veuillez venir avec moi, nous allons monter dans mon appartement et discuter brièvement de certains problèmes.

— Nous sommes venus avec la même intention chez vous, M. l'avocat, répliqua le curé Zvarytch avec un petit embarras dans la voix. Mais Evguéni ne prêta pas trop attention à la nuance chagrine de son ton et, ayant donné à la hâte quelques indications à son stagiaire qui expliquait quelque chose à un tas de paysans, rejoignit les révérends dans l'entrée et les conduisit au premier, dans son appartement privé.

— Veuillez prendre place ! Un cigare, mon révérend ? Je vous en prie ! Alors, quoi de neuf avec les préparatifs de notre vitché ?

— Quoi de neuf ? Cela ne s'annonce pas mal. Partout, les paysans accueillent la nouvelle du vitché avec une grande joie. On peut s'attendre à une participation massive, dit le curé Séménovytch.

— Ils viendront, ils viendront ! ajouta le révérend Zvarytch, mélancolique.

— A merveille ! C'est parfait ! C'est le plus important.

— Je ne sais pas si c'est le plus important, reprit le curé Zvarytch encore plus tristement.

— Vous pensez que non ? demanda Evguéni vivement.

— Je pense qu'il est facile de rassembler des tas de gens, et plus difficile de leur dire quelque chose de sensé, de les instruire...

— Pardonnez-moi, mon révérend, mais je crois qu'il y va un peu de votre faute. Je crains justement que nos intellectuels — certains d'eux — ne veuillent trop instruire, trop moraliser l'assemblée. C'est décidément un quiproquo. Un vitché n'est pas une école. Et si quelqu'un doit vraiment y apprendre quelque chose, ce n'est pas cette masse assemblée, mais nous, les intellectuels, les référendaires.

— Oui ! s'écrièrent les deux curés un peu vexés. En ce cas, je ne comprends pas pourquoi nous devons nous donner de la peine avec les exposés, ajouta le révérend Séménovytch.

— M. le curé, veuillez ne pas vous fâcher, mais essayez de comprendre mon point de vue. Le vitché devrait en effet être une école d'instruction mutuelle pour le peuple et pour les intellectuels, mais selon quelle conception ? Il faut bien le tirer au clair pour ne pas commettre de fautes. Nous, les intellectuels,

nous devons indiquer au peuple les formes légales, lui délier la langue et tâcher d'apprendre à connaître ses besoins, ses torts et ses offenses, sa mentalité.

— Mais nous savons tout cela, nous le savons très bien ! s'écrièrent de nouveau les deux curés en chœur. Cela peut vous intéresser, vous, les citadins, mais pas nous.

Evguéni sourit. Il gardait la mémoire de pas mal de preuves qui attestaient la manière dont nos leaders ruraux pouvaient ne pas voir et ne pas comprendre des tas de faits de la vie de campagne qui se déroulait sous leurs yeux. Pourtant, il prononça avec douceur :

— Soit ! — même si c'était pour nous. Mais je suis sûr que déjà le premier vitché vous révélera à vous aussi plus d'une surprise. Ou peut-être non — mais enfin, il ne s'agit pas de cela. Seulement ne pensez pas qu'à un vitché de ce genre vous puissiez faire quelque chose avec des sermons et des leçons. Le peuple attend du vitché quelque chose d'autre et il en a le droit. Cela doit être pour le peuple une école de politique, de vie politique.

— Voilà, une école quand même ! reprit le curé Séménovytch, tout content.

— Oui, une école de vie politique c'est comme une école de natation. Personne au monde n'a encore appris à nager en étant debout sur la berge et en écoutant les explications et les exhortations théoriques. La première chose ici c'est la tentative personnelle, l'activité personnelle, le savoir-faire personnel et le courage personnel. Voilà ce que nous devons apprendre à nos paysans aux vitchés. Ils doivent parler eux-mêmes, apprendre à exprimer leurs exigences et leurs torts, défendre leurs propres aspirations contre les seigneurs et contre le pouvoir.

— Nous le savons, marmonna le révérend Zvarytch. Avant tout ils se défendront contre nous, les curés.

— C'est contrariant, si vous vous y attendez, dit Evguéni. Il me semble que ces choses-là ne devraient pas avoir lieu. Du tact, de l'esprit et du patriotisme des curés devrait dépendre que les paysans ne se lèvent pas contre eux. Du reste si même pareil malheur devait avoir lieu, comment pensez-vous, mes révérends : vaut-il mieux soulever le peuple à l'activité politique, éveiller en lui la conscience politique et la notion de sa cause ou bien le laisser enfant ignorant que toutes sortes de charlatans politiques peuvent mener à leur guise ?

— Tout ça ce sont des phrases, M. l'avocat, répliqua le curé Séménovytch. Il faut avant tout instruire le peuple, et seulement après lui donner accès à la politique.

— Il est bien regrettable alors que notre constitution permette à des ignorants de voter, c'est-à-dire qu'elle remet en dernière instance le gouvernail de la politique entre leurs mains.

Cette perspective refroidit un peu les deux curés, mais l'instant d'après, le révérend Séménovytch ajouta :

— C'est bien regrettable. Je serais, moi, pour le cens de gens instruits admis à voter.

— Bien, dit Evguéni en riant, nous allons changer la constitution en notre faveur ! Cependant même pour obtenir cela, nous devons entraîner le gros des électeurs dans cette direction, semer et populariser cette pensée aux vitchés. Si vous voulez, exposez-la !

— Libre à vous de plaisanter, M. l'avocat, dit le curé Séménovytch un peu confus, mais le révérend

Zvarytch et moi, nous sommes venus en fait chez vous avec une toute autre affaire.

— Laquelle donc ?

— De nous dispenser d'être référendaires au vitché.

— Comment ça, vous ne voulez pas faire d'exposé ?

— Ce n'est pas que nous ne le voulons pas, mais nous ne le pouvons pas. Et puis quels orateurs faisons-nous ? Toute une semaine je me suis creusé la cervelle et je n'arrive point à trouver de thème sur lequel je pourrais disserter.

— Juste Dieu, mon révérend ! Des thèmes ? Mais vous dites vous-même que vous connaissez à fond la vie et les besoins du peuple dans le district. Parlez-en ! Commencez seulement ! Vous allez voir que les paysans, un à un, se lèveront aussitôt à votre suite, et les discours se mettront à pleuvoir.

— Voyons, M. l'avocat, vous ne connaissez pas nos paysans ! Ce sont des imbéciles ! Pas un ne sait en public ouvrir la bouche. Eux, ils auraient à prononcer des discours ? Jamais de la vie ! Ça fera un scandale, et c'est tout !

— N'ayez pas peur ! Je m'en porte garant. Prononcez seulement un bon discours, un discours intéressant.

— Non, monsieur, je ne dirai rien du tout. Généralement parlant, je ne peux pas prendre part à ce vitché et je vous prie de me dispenser des obligations de membre de comité.

— Et moi aussi, dit le révérend Zvarytch.

— Vous aussi ? demanda Evguéni, stupéfait. Mais, mes révérends, ce n'est pas moi qui vous ai élus membres de comité, par conséquent, je ne peux pas vous en dispenser. Nous avons été tous les trois élus

par le congrès. Tous les trois, nous sommes liés par notre honneur. Comment ça ?

— M. l'avocat, *ad impossibile nemo tenetur* [1], proféra le curé Séménovytch. Vous savez, je suis jusqu'à présent à la chapellerie. Je fais des démarches pour obtenir une paroisse. Et je suis certain que si je prends la parole au vitché, on va me proclamer agitateur dangereux, et toutes mes démarches auront été vaines.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit au congrès même ?

— Pourquoi ne l'ai-je pas dit ? Figurez-vous que le père doyen qui était aussi, ici, chez vous, au congrès, m'a rencontré quelques jours plus tard, m'a pris à l'écart et m'a dit : « Tout ça c'est très beau que vous vouliez prendre la parole au vitché, mais par égard à votre demande, je ne vous le conseillerais pas ! » Et si je ne me rends pas à son avis, vous savez ce que cela signifie pour moi.

— Je comprends, je comprends, dit Evguéni qui sentit sa gorge se serrer à ces mots. Voyons, et à vous, révérend Zvarytch, vous l'aurait-on aussi déconseillé ?

— Non, mais je me suis ravisé moi-même. Je ne suis pas un parleur, je ne saurai rien dire.

— Mais vous prêchez bien vos sermons ?

— Je les lis du recueil de Dobrianski [2].

— Eh bien, faites ce que bon vous semble, dit Evguéni, découragé. Et moi, je voulais justement vous chercher pour discuter la question de l'accélération du terme, si l'on convoque le vitché.

— De l'accélération ? Pourquoi faire ?

---

[1] Aux choses impossibles, personne n'est tenu (lat.)

[2] Il s'agit du recueil de sermons « Science d'église » édité par le curé Anton Dobrianski (1810—1877). (N.d.T.)

Evguéni les mit brièvement au courant du projet du maréchal qui voulait procéder à la réforme des caisses. Les deux curés en avaient entendu parler, mais ne savaient pas au juste où menait cette affaire. Maintenant, lorsque Evguéni le leur eût expliqué, ils en furent offusqués.

— Il n'y a pas à perdre un instant, dit Evguéni. Il faut battre le tocsin, il faut faire circuler le bruit parmi les paysans, faire du tapage dans le district.

— Cela donnera quelque chose ? demanda le curé Zvarytch, incrédule. Maintenant que les seigneurs se sont mis à convoiter cette caisse, ils l'engloutiront.

— Ou ne l'engloutiront pas. Ils n'oseront peut-être pas. Ils ne veulent qu'une chose : que tout se déroule en cachette, et nous allons les en empêcher.

— Ce sera une Sodome dans le district. Les persécutions, les poursuites, toutes sortes de saletés commenceront, dit le révérend Séménovytch, pensif.

— Ma foi, oui ! On ne peut pas faire d'omelette sans casser les œufs.

— C'est vrai. Seulement, je ne veux pas être cet œuf, répliqua le curé Séménovytch.

— Ni moi non plus, ajouta le révérend Zvarytch.

— Et moi, je considérerais que c'est un péché de laisser tomber cette affaire justement maintenant, déclara Evguéni d'un ton décidé, se levant de sa chaise. Si vous y renoncez, je dois la prendre tout seul sur moi.

— Ce sera pour le mieux, s'écrièrent les deux curés, tout contents. Nous vous aiderons dans la mesure du possible, mais en tant que curés, et curés dépendants, nous ne pouvons pas nous afficher,— vous voudrez bien l'avouer.

Evguéni se mordit les lèvres pour ne pas dire de

paroles désagréables. Il sentait qu'il aurait désormais à faire l'expérience de beaucoup de choses de ce genre en politique pratique et, que de savoir tenir sa langue au moment opportun était, dans cette politique, un des gages principaux du succès.

Profondément accablé, Evguéni revint dans son étude, après avoir reconduit les deux curés. Les voilà, les promoteurs et les pères du peuple, les intellectuels et les civilisateurs ! Evguéni les connaissait bien tous les deux, connaissait leur sincérité et leur sympathie à l'égard de la cause populaire, mais, d'autre part, il comprenait aussi leur situation critique. La politique ce n'est pas une discussion menée aux fêtes paroissiales et aux réunions ! Elle exige non seulement une langue bien affilée et une forte poitrine, mais aussi un cœur vaillant, un caractère puissant et de l'acharnement et cet esprit d'indépendance que, pendant des siècles entiers, toutes sortes de facteurs tuaient et étouffaient en nous. Il était absent chez ces deux hommes sincères, et s'ils l'avaient, il ne se manifestait qu'à de rares exceptions. Que faire maintenant ? Fallait-il remettre de nouveau cette affaire, convoquer un nouveau congrès « des pères du district », tenir conseil et débattre, élire un nouveau comité et, quelques semaines plus tard, se retrouver avec lui à la même place ? Ou bien fallait-il prendre sur soi toute l'affaire ?

Tout à ces pensées, Evguéni entra dans son étude, et là son œil accrocha sur-le-champ la haute silhouette droite du vieux Demko de Bourkotyne.

— Ah, bonjour, Demko ! s'écria-t-il et il lui tendit la main.

— Bonjour, monsieur ! répondit Demko, serrant doucement de ses deux mains celle d'Evguéni.

— Quel bon vent vous amène chez nous ? Vous avez affaire au tribunal ?

— Non, Dieu merci. Je suis venu avec ces gens-là,— il montra trois autres paysans qui, sans un mot, le saluèrent,— nous sommes venus vous remercier, M. l'avocat, de nous avoir mis en garde contre ce M. Sznadelski — vous vous rappelez, celui qui s'était jeté sur vous ?

— Eh bien, vous vous êtes rendus compte que je vous disais la vérité ? demanda Evguéni aux paysans.

— Oh, et comment, monsieur, mais comme ce sage Polonais qui a fermé son écurie quand on lui a volé ses chevaux, dit un des paysans.

— En outre, poursuivit Demko, nous sommes venus nous enquérir à propos du vitché.

— De quel vitché ?

— Notre curé nous a dit que vous aviez l'intention de rassembler le monde en ville à un vitché.

— Enfin, oui. Qu'en pensez-vous ?

— On voudrait savoir quand ce sera ?

— Pourquoi ça ?

— On vous amènerait tous les villages de notre coin. Tant de misères nous étouffent qu'on n'est plus en état de souffrir. Quand le monde a entendu qu'il devait y avoir un vitché, il a poussé un soupir d'aise. Chacun veut épancher sa misère. Chacun serait heureux que le monde entier apprenne ses torts.

A ces paroles, le cœur d'Evguéni tressaillit d'allégresse. Il invita les paysans à monter chez lui, les fit asseoir à la même place que les curés avaient occupée un instant auparavant et, ayant discuté avec eux la date et l'ordre du jour du vitché, il fut d'avis qu'on le convoquerait dans une huitaine, le jour du marché le plus proche. Il le convoquerait lui-même, et, à part lui, Demko et un autre paysan encore feraient les exposés. Après leur départ, Evguéni loua

tambour battant, pour le jour du marché suivant, une spacieuse resserre dans une auberge et alla ensuite porter une requête à la starostie que de mardi en huit, il convoquait en ville un vitché populaire.

XLIX

Dans son bureau M. le staroste était occupé à une conversation animée avec le comte Krzywotulski, quand le commissaire apporta la requête qu'il venait de recevoir par courrier et la déposa sur la table, devant le staroste.

— Qu'est-ce que c'est ? dit le staroste, dépliant le pli, les yeux fixés sur la requête écrite en ukrainien.

Le commissaire eut un sourire significatif, mais ne dit mot. M. le staroste qui, apparemment, ne comprenait rien au *rubrum* [1], déplia la feuille de papier marqué où était exposée la requête, et se remit à parcourir les lettres d'un air impuissant. Il ne savait pas lire en ukrainien.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il au commissaire. Je ne sais pas déchiffrer cette chinoiserie-là.

— C'est la requête de l'avocat Rafalovytch.

— Que veut-il ?

— Il informe la starostie que le mardi de la semaine prochaine, il convoque un vitché.

— Quoi, quoi, qu'est-ce que vous dites ?

— Un vitché, une réunion publique.

— Ici ? Dans notre ville ?

— Dame oui. Et avec l'ordre du jour suivant.

Le commissaire, accentuant à la polonaise les mots ukrainiens, lut l'alinéa conforme de la requête.

---

[1] Requête écrite sur la moitié d'une feuille de papier, avec l'adresse et un court exposé de la requête à la fin. (N.d.T.)

— Ils sont devenus fous ou quoi ? Qu'est-ce qui leur faut ? demanda le staroste, entrant en colère.

— Rien de plus n'est porté dans la requête, expliqua le commissaire.

— Veuillez m'excuser, M. le staroste, de me mêler à une conversation officielle, intervint le comte Krzywotulski. Mais il me semble qu'on mentionne « affaires de district » en deuxième lieu. Je me doute un peu de quoi on va parler là-bas.

— De quoi donc ?

— De la réforme de la caisse... On en parle partout, dans le district, aussi rien d'étonnant si nos pédagogues vont prendre cette affaire comme prétexte de leur propagande. J'avais prévenu notre cher maréchal que cela pourrait provoquer de l'aigreur.

— Puisque c'est comme ça, je ne peux pas permettre que ce vitché se déroule. La délibération de cette affaire peut provoquer de plus grands troubles encore, amener au désordre.

— Bien entendu, à vous de savoir mieux que quiconque, M. le staroste, répliqua Krzywotulski calmement. Mais moi, à votre place, monsieur, j'agirais autrement.

— Comment donc ?

— Je permettrais que ce vitché se déroule. Les gens n'ont qu'à parler tout leur saoul, ils ne s'en sentiront que mieux. On pourrait bien leur expliquer l'affaire...

— Les explications ne donneront rien, dit le staroste d'une voix embarrassée. L'affaire de la réforme de cette caisse jouit d'une grande impopularité.

— Est-ce que vous tenez vraiment tant à ce que cette caisse soit réformée, comme le souhaite le maréchal ? reprit le comte avec une indifférence maligne. Ces mots piquèrent au vif M. le staroste, c'est

comme s'il se fut assis tout nu sur une gerbe d'orties. Il écarquilla des yeux effarés sur Krzywotulski, s'attendant avec crainte à un coup de sa part. Puis il dit vivement :

— Moi ? Mon Dieu, je ne suis point du tout intéressé à cette affaire. Pour moi, il ne s'agit que d'une chose : que le calme règne dans le district.

— Justement, vous avez toutes les raisons de permettre ce vitché. Parce que si la réforme impopulaire est ratifiée et si les gens n'ont pas l'occasion de vider leur poche, cela peut causer de plus grands désordres. Et si, soulevant cette question, le vitché éveille, dans le district, un mouvement et des protestations contre la réforme et retient son transfert, le malheur n'est vraiment pas grand, car, à mon avis, la réforme est inutile et néfaste aux intérêts des paysans.

— Vous le pensez, M. le comte ? demanda le staroste d'une voix contrite.

— Oui.

— Ha, en ce cas...

Il n'acheva pas diplomatiquement sa phrase et passa à un autre sujet de conversation.

Ce même jour, le maréchal Brykalski fit son apparition dans le bureau du staroste. Comme tous les hobereaux notables du district, chaque fois qu'il était en ville, il avait l'habitude de passer au moins pour quelques minutes à la starostie et s'informer de l'état et du cours de la politique intérieure ou, comme on le disait dans le jargon de la société, de flairer la direction du vent. Le staroste accueillit le maréchal près de la porte de son bureau et lui tendit vivement les deux mains.

— Ah, je vous salue, mon cher maréchal ! Quoi de neuf chez vous ? Tout va bien, n'est-ce pas ? J'ai une nouvelle, une nouvelle piquante.

— Piquante, c'est-à-dire : mordante, répliqua le maréchal en souriant.

— Ma foi, cela dépend pour qui. Nos chers démagogues convoquent une assemblée nationale en ville.

— Une assemblée nationale ? Laquelle ?

— De paysans.

Et M. le staroste expliqua qui la convoquait et son ordre du jour.

— Je m'en doute ! dit le maréchal. Je me doute de quelles affaires de district il sera question... Eh bien, et vous, M. le staroste ? Vous l'avez permis, ce vitché ?

— Je pense qu'il n'y a pas de raison de l'interdire, répliqua le staroste avec une feinte bonhomie.

M. le maréchal bondit de son fauteuil.

— Il n'y a pas de raison ! s'écria-t-il. Mais c'est une révolte, un commencement de troubles ! Après cela nous ne pouvons être sûrs ni de notre vie ni de nos biens.

— Allons, je ne pense pas, dit le staroste, laissant tranquillement tomber ces paroles.

M. le maréchal devint grave.

— M. le staroste, n'oubliez pas que vous répondez du calme et de l'ordre dans le district.

— Je le sais, mais je ne comprends pas en quoi, ici, ils sont menacés.

— Ah, vous plaisantez, M. le staroste ! Vous ne comprenez pas !... Allons, il ne faut pas être très génial pour le comprendre. A en juger seulement par la note marginale de ce monsieur qui convoque le vitché, on peut se douter de l'esprit dont ces exposés seront inspirés. Il y aura des incitations démagogiques, des instigations, des diffamations et un travail de sape contre la considération et le pouvoir — enfin, tout ce qui chez nous se répandait par gouttes jusqu'à présent, dans les coins sombres, en

cachette, montera sur la tribune, hurlera comme une sirène, obtiendra, pour ainsi dire, une sanction légale. M. le staroste, M. le staroste ! Je pense que votre premier devoir est de sauver le district de cette épidémie.

— J'ose attirer votre attention, M. le maréchal, sur le fait qu'il existe également une loi sur les réunions qui permet de convoquer des assemblées avec le programme présenté ici, et que, outre toutes sortes d'autres obligations, mon devoir est aussi de respecter la loi.

— Ha, ha, ha, ha ! éclata de rire le maréchal. C'est merveilleux ! C'est vraiment formidable ! M. le staroste s'est souvenu de l'existence de la loi — et ça justement au moment le moins opportun. Au diable, si c'est vrai, notre cher maître ! La loi ! Bien sûr, nous en avons quelque peu entendu parler, mais nous savons trop bien que la loi c'est une théorie, que c'est très beau dans les livres, sur le papier, mais la pratique, la réalité vivante a ses lois spéciales, bien loin d'être aussi nettes, aussi arrondies, mais, par contre, pleines de ramifications, de courbes et d'autres variétés. Je ne conteste ni le respect ni la considération à cette loi sur le papier,— Dieu m'en préserve ! Elle n'a qu'à vivre et se tenir dans vos codes pour de longues années. Je ne désirais qu'attirer votre attention, M. le staroste, sur les rapports spéciaux existant dans notre district qui, à mon avis, et c'est ma profonde conviction, ne nous permettent en aucun cas, actuellement, le luxe d'inaugurer une farce politico-démagogique.

Le staroste, assis dans son fauteuil en face du maréchal, la main posée sur son menton frais rasé, encadré, par le haut, de favoris poivre et sel, écoutait ces paroles d'une oreille attentive. Son visage devint sans vie, presque inexpressif, dépourvu de ce

sourire narquois avec lequel, sur le moment, il avait accueilli le maréchal, s'efforçant de le pousser à la conversation. Et quand le maréchal, à bout de souffle, interrompit son exposé, M. le staroste dit :

— C'est à tort que vous me persuadez, M. le maréchal, de ce que je sais moi-même. Je n'ai pas encore donné mon consentement à ce vitché et, en tout cas, j'ai encore quelques jours devant moi. Entretemps, je dois accomplir toutes les formalités légales et, en attendant, je voudrais entendre de vous, M. le maréchal, tout à fait confidentiellement, ce que pensent les gens du district de cette affaire.

— Oh, M. le staroste, s'écria le maréchal, mais il ne peut y avoir deux opinions ici ! Indubitablement, tous pensent comme moi. J'en réponds sur ma tête.

— En ce cas vous seriez déjà sans tête, M. le maréchal, reprit le staroste avec un sourire de nouveau malicieux.

— Comment ça, sans tête ?

— C'est bien simple ! J'en avais déjà touché deux mots à certaines personnes et elles ont émis l'opinion qu'il fallait absolument permettre le vitché.

— Est-ce possible ! s'écria le maréchal, bondissant de son siège et, seulement alors, il s'avisa que cette exclamation était indélicate. Aussi se rassit-il sur-le-champ et, avec un salut au staroste, dit :

— Veuillez me pardonner, M. le staroste, cela m'a échappé involontairement. Je suis loin de douter — Seigneur Dieu, mais oui, mais oui ! J'aurais dû tout de suite le savoir. Nous avons une personne qui a en tout et partout une opinion différente du gros des citoyens. Je ne vais pas la nommer, mais je suis sûr et certain que vous êtes justement tombé sur elle, M. le staroste.

Le staroste sourit gaiement.

— Je comprends très bien que cette nouvelle intrigue fait venir l'eau au moulin de ce monsieur. Mais j'espère bien que vous connaissez le juste prix de son opinion, M. le staroste...

— Je vous assure, mon cher maréchal, que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que le calme et l'harmonie ne soient pas troublés dans le district.

Cette assurance calma M. le maréchal, mais, cependant, rentrant chez lui, à Bourkotyne, et entendant de différents côtés les conversations des paysans sur le proche vitché, il n'attendait pas avec beaucoup de calme le jour du prochain marché.

Mais ces jours-ci, M. le staroste connaissait encore plus d'embarras et de soucis. C'était un bureaucrate de la vieille école, formé dans l'esprit du système absolu, quand personne ne tenait compte de la volonté et des aspirations du peuple, et sous couleur de patentes et d'intimations impériales, la bureaucratie régnait en maîtresse toute-puissante et sans restriction. Et à l'heure présente, bien que plus de vingt ans se fussent écoulés depuis l'instauration de la constitution, M. le staroste vivait et se comportait dans le district en satrape absolument indépendant et despotique, sans l'autorisation et la volonté duquel rien n'avait le droit de se dérouler dans le pays. Il lui restait encore quelques années jusqu'à sa retraite, et il désirait les servir dans le calme et se retirer avec l'attestation de fonctionnaire modèle et avec une décoration. La seule pensée que, dans son district, sous son gouvernement, un mouvement populaire devait commencer, qui — il en était saintement persuadé — poursuivait, dans une perspective lointaine, des buts révolutionnaires, hostiles au régime politique actuel,— cette seule pensée lui était désagréable, l'étouffait comme un col trop étroit. Avec

quel plaisir et par la force d'un seul sonore *quos ego*[1] aurait-il étouffé dans son germe, balayé de la surface de la terre, toutes les manifestations autour de la naissance de ce mouvement ! Mais, enfin, possédant même des connaissances très superficielles et imparfaites des « nouvelles » lois, il voyait bien qu'on n'avait pas le droit de le faire. Sa longue pratique bureaucratique lui avait probablement enseigné cette grande vérité que chaque loi était une porte et qu'un administrateur chevronné et habile pouvait l'ouvrir devant qui il voulait et la fermer devant qui il savait. Cependant le fait même qu'Evguéni, jeune avocat, nonobstant ses avertissements paternels, se fut quand même risqué à lui causer ce désagrément et à convoquer le premier, dans ce district, et, généralement parlant en dehors de Lvov, un vitché populaire,— ce fait même emplissait son cœur de chagrin et de dépit. M. le staroste médita longuement sur sa façon d'agir dans ce cas, puis manda le commissaire et lui enjoignit de convoquer Evguéni à la starostie pour le lendemain.

Lorsque Evguéni se présenta le jour suivant à l'heure fixée, M. le staroste le reçut très poliment, le pria de prendre place, lui offrit un cigare, et lorsque Evguéni non moins poliment remercia et demanda en quoi il pouvait être utile à M. le staroste, celui-ci remit sur son visage le masque du père embarrassé et lui dit d'un ton de triste bonhomie :

— M. l'avocat ! Vous n'êtes pas un homme bon ! Je croyais que nous allions vivre en amis et, pendant ce temps — mon Dieu, que de soucis vous me causez coup sur coup ! D'abord, toutes ces histoires avec ce physicien, puis avec ce Sznadelski, tous ces

---

[1] Je devrais (lat.)

rapports, ces coups de discipline,— voyons, dites, vous en aviez besoin ?

— Moi ? dit Evguéni, surpris. L'ai-je donc fait pour mon propre compte ? Et avant toute chose, ai-je fait quelque chose de mal, d'injuste ?

— Monsieur, monsieur, proféra le staroste d'une voix encore plus triste. A vous regarder de côté, vous avez l'air d'un homme intelligent et vous parler comme un enfant. Je m'adresse à vous, le cœur sincère, comme un père, aussi veuillez ne pas m'en vouloir. Toutefois, parole d'honneur, j'ai pitié de vous. Vous vous nuisez vous-même. Dieu vous a donné du talent, de l'énergie, une étude, tout marche bien,— mariez-vous donc, fondez une famille, souciez-vous d'elle... Mais non, il vous prend l'envie de vous fourrer dans des aventures de ce genre...

— Excusez-moi, M. le staroste, essaya de protester Evguéni, mais le staroste ne le laissa pas achever.

— Allons, allons, ne vous offensez pas ! Je ne vous le dis pas par méchanceté. Mais une fois vous pouvez bien écouter la franche pensée d'un vieux bureaucrate. Depuis longtemps je voulais vous parler à cœur ouvert, ne m'en veuillez donc pas, si je profite de cette occasion. Que vous disais-je déjà ? Ah oui, des aventures... J'ai employé ce mot avec préméditation et j'y tiens. Parce que, dites-moi, comment appeler autrement toutes vos démarches dans des affaires qui, à vrai dire, pourraient ne point vous intéresser ? Des affaires qui ne vous rapporteront rien, ni profit, ni honneur, ni gloire, à part les invectives, la compromission, l'irritation, l'indignation et l'hostilité de beaucoup de vos adversaires influents ? Comment l'appeler sinon aventurisme, donquichottisme ? Et pourquoi en avez-vous besoin, je vous le demande encore une fois ? Pourquoi ?

— Excusez-moi, M. le staroste, mais ma profession est telle qu'elle me fait défendre les innocents et les offensés.

— M. l'avocat ! s'écria le staroste avec une expression de gravité paternelle dans la voix. Ne me parlez pas comme à un collégien auquel les belles phrases en imposent ! Oh oui, moi aussi, j'ai été autrefois au gymnase et j'ai lu passionnément « Le roi Lear » de Shakespeare, et j'ai pleuré d'émotion aux paroles « il n'y a pas de coupables au monde ». Mais plus tard, j'ai compris que Shakespeare n'avait pas mis sans raison ses paroles dans la bouche d'un fou. Si, si, ces paroles sont justement les antipodes de la vérité. De notre point de vue officiel, administratif, il n'y a pas de coupables au monde, mais affirmer que le gouvernement porte préjudice à quelqu'un c'est soit un crime, soit de la folie. Je ne plaisante pas, monsieur, et ce n'est pas un paradoxe. Et c'est pour cela que je vous plains sincèrement en voyant que vous empruntez, à mon avis, un chemin absolument faux et dangereux, où je dois et devrai lutter contre vous de toutes mes forces, par tous les moyens, vous entendez ? — par tous les moyens !

— Je vous assure, M. le staroste, répliqua Evguéni en souriant, je ne m'attendais pas un instant à trouver en vous un allié dans mon travail.

— Eh bien, il ne manquerait plus que cela ! grogna le staroste.

— Quant à lutter contre moi, eh bien, libre à vous, M. le staroste. Je ne peux désirer qu'une chose, c'est que cette lutte suive un chemin strictement légal, comme moi, je me suis tenu et me tiendrai rigoureusement aux prescriptions de la loi.

— Et vous vous portez garant que tout ce mouve-

ment que vous voulez monter suivra un chemin légal et dans les limites de la loi ?

— En ce qui me concerne, j'en réponds entièrement. Quant aux autres, là, ça va dépendre beaucoup si les autorités elles-mêmes, par leurs actions illicites et une provocation préméditée ne pousseront les gens dans une voie irrégulière.

— Monsieur, veuillez ne pas oublier à qui vous parlez ! gronda le staroste, rejetant peu à peu de son visage le masque du bon père.

— Je parle *pro futuro* [1], aussi ne fais-je de reproches ou d'objections à personne. Mais comme les actions et les provocations illicites de la part des autorités — pardon, de la part d'organes isolés, sont fort possibles, ça, je l'espère bien vous ne voudrez pas le nier, M. le staroste.

Le staroste se tut un bon moment, semblant plongé dans une profonde rêverie. Puis il tendit la main à Evguéni et lui dit avec une cordialité peu commune :

— M. Rafalovytch, n'en parlons pas. Votre main, je vous prie. Soyons amis !

Rafalovytch le regarda avec des yeux ronds d'étonnement, mais ne lui tendit pas la main.

— Votre main, je vous prie ! dit le staroste. Rendez-moi le petit service que je vais vous demander. D'accord, vous me le promettez ?

— Je ne sais pas, si je pourrai faire ce que vous voulez, M. le staroste.

— Mais si, mais si, vous le pouvez ! Pourquoi non ? Cela ne dépend que de vous.

— Qu'est-ce donc ?

— Mais promettez d'abord !

— Pardonnez-moi, M. le staroste, je suis jeune,

---

[1] Pour le futur, l'avenir (lat.)

d'accord, mais quand même trop vieux pour jouer à cache-cache.

— Ah, cet Ukrainien entêté ! dit le staroste, masquant sa colère sous un sourire paternel. Pas moyen de l'approcher. Enfin, rien à faire, il faut y aller carrément. Eh bien, écoutez, monsieur, ce que je voulais vous demander. Faites-le pour moi, spécialement pour moi : remettez votre vitché à plus tard, disons, au printemps ou aux environs de juillet.

— Je ne peux pas, M. le staroste, répliqua Evguéni d'un ton résolu.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas ?

— De graves problèmes couvent maintenant dans le district, il faut les discuter, les expliquer au peuple.

— Vous avez en vue la réforme de la caisse ?

— Entre autres, ça aussi.

— Et si justement pour cela je défendais le vitché ?

— Pour cela ?

— Oui, pour ne pas susciter d'excitation dans le district.

— Mais cette affaire provoque déjà maintenant de l'excitation et si le vitché est défendu à cause de cela, tout le peuple sera capable de dire que les autorités politiques couvrent les agissements indélicats du conseil de district. A vous de juger, M. le staroste, si cela contribuera au calme dans le district.

— Voulez-vous ne pas m'apprendre ce que je dois faire ! Je sais ce que je fais, et je vous déclare que votre vitché n'aura pas lieu.

— Est-ce une interdiction formelle ? demanda Evguéni en se levant.

M. le staroste était mécontent de lui-même de s'être emporté et, penché sur son bureau, se mit à

feuilleter des papiers en grommelant des choses sous son nez. Finalement, il se surmonta.

— N-non. Vous obtiendrez la résolution par écrit. Au revoir.

— Mes respects.

Evguéni salua et sortit. Lorsque ses pas retentirent et que la porte de l'antichambre se ferma derrière lui, M. le staroste écrivit quelques mots sur un quart de papier officiel, sonna l'huissier et dit d'une voix sévère en lui remettant ce papier :

— Cours de ce pas chez Motio Parnass ! C'est une convocation pour lui. Qu'il vienne ici sur-le-champ !

Motio Parnass était le propriétaire de l'auberge où devait se dérouler le vitché.

L

L'après-midi du jour suivant Motio Parnass accourut chez Evguéni et, déposant devant lui un billet de cinq florins, lui dit timidement :

— Je m'excuse, M. l'avocat...

— Qu'y a-t-il, M. Parnass ?

— Je vous rends votre acompte.

— Mon acompte ?

— Voyons, vous m'avez donné un acompte pour la loca...

— Et alors ?

— Je vous le rends. Je ne peux pas vous louer la remise.

— Pourquoi ça ? Le prix serait-il trop bas ?

— Eh, quoi le prix ! Est-ce que j'ai marchandé avec vous le prix ? Ce que vous m'avez offert, monsieur, je l'ai pris.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous savez, monsieur... j'ai peur... vous savez, c'est une remise en bois... il y aura beaucoup de monde là-bas... avec des pipes, des cigarettes... un malheur est vite arrivé...

— Mais, M. Parnass ! Nous ne laisserons entrer personne avec des pipes et des cigarettes.

— Tout de même j'ai peur. Vous savez, monsieur, c'est une vieille boîte... Et si elle allait crouler...

Evguéni éclata de rire.

— Eh bien, peut-être la terre ne tiendra pas le coup et se mettra à trembler, hein ?

— Libre à vous de plaisanter, monsieur ! Oui ! Oui ! Mais reprenez votre acompte. Je vous jure que je ne peux pas la louer !

— Vous ne pouvez pas ? Pourquoi ?

— Que vais-je vous dire, fit le Juif avec un clin d'œil rusé. Vous le savez sans moi.

— Le staroste l'a interdit ?

— Je ne l'ai pas dit.

— Mais vous ne le niez pas. Et si vous ne vous rendiez pas à son ordre ?

— Ah, M. l'avocat ! Comment oserais-je le faire ? Je suis un pauvre homme. M. le staroste et M. le commissaire de police peuvent m'anéantir. Je regrette infiniment de ne pouvoir vous être utile, M. l'avocat, mais je vous jure que je ne peux pas — je vous le jure !

Evguéni reprit son acompte et, ayant pris congé de Parnass, se rendit en ville chercher un autre local pour le vitché. Il éprouvait la sensation de l'homme qui s'est heurté dans les ténèbres à un mur et ne sait pas où sortir et comment l'escalader ou le dépasser.

Passant près de la maison de Wagmann, Evguéni vit de loin, devant la porte familière, une calèche attelée à une paire de rouans, et debout près d'elle

Wagmann saluer coup sur coup le comte Krzywotulski qui lui parlait avec bienveillance. Mais jusqu'à ce que Evguéni se fût approché, le comte serra cordialement la main de Wagmann, monta dans sa calèche et disparut l'instant d'après, laissant derrière lui une légère poussière de neige glacée.

— Bonjour, M. Wagmann ! dit Evguéni, arrivant près de Wagmann. Tiens, je ne savais pas que le comte était aussi votre client.

— Vous savez, monsieur, que l'usurier et le curé lisent le mieux dans les âmes humaines. Les gens disent à tous les deux des choses qu'ils ne répéteront à personne d'autre.

— Mais tout le monde considère le comte Krzywotulski comme un sac à écus.

— Ma foi, les gens ont le droit de le considérer tel qu'ils veulent. Où allez-vous, M. l'avocat ?

— Vous savez, M. Wagmann, j'ai des embarras.

— Voyons, quels embarras ? s'intéressa Wagmann.

Evguéni lui raconta son entretien avec Parnass et mentionna en passant son intention de chercher un autre local pour le vitché.

— Hum, peine perdue, monsieur, répliqua Wagmann. Si M. le staroste le veut, chaque Juif vous fera la même chose : il prendra l'acompte, mais vous le rendra après. Même au dernier moment, il vous le rapportera.

— Que faire? A moins d'aller dans le faubourg et de louer un hangar chez un faubourien ?

— Ce sera difficile. Les hangars sont encore pleins de paille qu'on n'a pas encore battue.

— J'en trouverai peut-être un, dit Evguéni ne perdant pas tout espoir, et il se mit à la recherche d'un fiacre pour se rendre dans le faubourg. Wagmann marchait à ses côtés et se taisait, méditant, apparemment, quelque chose. Finalement, il s'arrêta.

— Non, M. l'avocat ! Je vais vous conseiller quelque chose.

— Quoi donc ?

— Confiez-moi cette affaire. Aujourd'hui encore, et au plus tard demain, je vous apporterai des nouvelles. Mais à bien considérer... enfin, on verra bien. Et si jamais mon plan venait à échouer, vous avez encore le temps demain de trouver un hangar dans le faubourg.

— Demain, c'est le dernier jour. Il faudra de nouveau aller à la starostie déclarer le nouveau local. Eh bien, et vous, que pensez-vous faire ?

— Qu'est-ce que cela vous regarde ? J'ai mon plan. Veuillez rentrer chez vous, M. l'avocat, et attendre. Je crois que tout s'arrangera.

Evguéni ne lui posa plus de questions et s'en fut chez lui, et Wagmann se rendit dans la maison de M. le bourgmestre.

— Ah, M. Wagmann ! Vous vous faites très rare ! Veuillez prendre place ! dit le bourgmestre, recevant Wagmann dans son cabinet. Ils étaient des amis d'enfance, mais leurs chemins se séparèrent plus tard et bien que, vivant dans la même ville, ils se rencontraient rarement, d'autant plus qu'ils appartenaient en tant que Juifs même à des camps différents : le bourgmestre, Juif civilisé, appartenait au parti des soi-disant Juifs allemands parmi lesquels certains qui, comme le bourgmestre, jouaient le rôle de patriotes polonais,— et Wagmann appartenait aux Juifs orthodoxes, les hassids. Toutefois le bourgmestre connaissait trop bien Wagmann, surtout sa force d'argent pour avoir à le regarder d'un œil hostile ou méprisant, et de son côté Wagmann croyait fermement que l'habit allemand et le patriotisme polonais n'avaient pas refroidi le cœur de Juif du bourgmestre.

— En quoi puis-je vous servir, M. Wagmann ? dit

le bourgmestre, après que Wagmann se fut assis en face de lui. Quel bon vent vous amène ?

— Une petite affaire.

— Dieu veuille qu'elle fût bonne ! répliqua le bourgmestre en souriant, tombant involontairement dans le ton de la conversation juive.

— Vous savez, M. le bourgmestre : pour le riche il n'y a pas de mauvaise affaire, et pour le pauvre il n'y a pas de bonne. Et moi, je viens vous voir avec une très pauvre affaire.

— Voyons, vous plaisantez !

— Ce serait trop long à raconter. C'est une histoire embrouillée. Si l'on regarde de côté, c'est une petite bêtise ! Mais si l'on regarde de plus près, ses racines remontent beaucoup plus haut. Quand on y réfléchit, le cerveau de l'homme peut éclater. Vous avez entendu, M. le bourgmestre, ce qu'on fait là-bas, en Russie ? Comme on se rue sur les Juifs là-bas ? Aïe, aïe, cela fait horreur rien que d'y penser !

C'était précisément à l'époque des premiers troubles qui avaient fortement impressionné les Juifs de Galicie.

— Aïe, aïe, répéta Wagmann, portant les mains à ses peyoss. Femmes, enfants, vieillards mi-dévêtus et affamés sont jetés dans la rue, en plein froid. Et que de domaines et de biens ont été détruits et pillés !

— Nous n'y pouvons rien, M. Wagmann, répliqua le bourgmestre froidement. Vous le savez vous-même : tout ce que nous avons pu faire, nous l'avons fait. Nous avons organisé des cotisations...

— Monsieur, je ne parle pas de cotisations ! Qu'est-ce donc que les cotisations ! Elles ne peuvent dédommager qu'en partie les pertes subies. Mais rien, pas une cotisation ne dédommagera les souf-

frances que les gens ont connues et connaissent, la peur, la faim, les coups et les incommodités.

— L'affaire des hommes est de souffrir, dit le bourgmestre qui commençait in petto à se demander où, à vrai dire, voulait en venir Wagmann avec cette conversation.

— L'affaire des hommes est de souffrir,— oui, oui, c'est l'affaire des hommes ! répéta Wagmann. Mais l'affaire d'un homme intelligent est d'éviter dans la mesure du possible la souffrance, de la prévenir, d'agir de sorte que les hommes ne souffrent pas. Pensez un peu, M. le bourgmestre, à cause de quoi ces gens-là souffrent-ils ? A cause de ce qu'ils sont Juifs. A cause de rien d'autre. On dit, les Juifs sont des sangsues, des hommes sans foi. Mais il y avait pour la plupart, parmi ceux qui sont passés par de rudes épreuves là-bas, en Russie, de pauvres gueux, des revendeurs, des tailleurs, des cordonniers et d'autres petits artisans. A cause de quoi ont-ils été éprouvés ? N'est-ce pas à cause seulement du fait qu'ils étaient Juifs ?

— Les très riches Juifs, les plus grands capitalistes et industriels n'ont pas connu tout ça, parce qu'ils résident à Kiev, à Varsovie et à Saint-Pétersbourg, et se portent fort bien, répliqua le bourgmestre avec une emphase démocratique.

— Voilà, voilà, justement ! fit Wagmann. Et, maintenant, pensez un peu si, Dieu nous en préserve, pareil malheur nous arrivait ici.

— A nous ! s'écria le bourgmestre comme piqué. D'où vous vient cette idée ? Vous en avez entendu parler ? On vous a menacé ?

— Ah, M. le bourgmestre ! Est-ce donc quelque chose d'impossible ? Est-ce qu'il faut attendre jusqu'à ce que nous entendions des menaces ou, peut-être, des glapissements ?

— Allons, chez nous c'est quelque chose d'autre, chez nous les choses n'aboutiront jamais à cela, dit le bourgmestre calmé en un instant. Là-bas aussi, cela ne se serait jamais produit, si le gouvernement lui-même ne l'avait pas permis tout doucement. Que dis-je : tout doucement ? Il y avait des fonctionnaires qui encourageaient ouvertement les goïs aux agressions et aux pillages ! Et chez nous, ces choses-là sont impossibles.

— Impossibles ! Oh, M. le bourgmestre, personne de nous ne sait ce qui est possible chez Dieu et ce qui est impossible. Et puis les relations chez nous ne sont guère meilleures qu'en Russie. Le monde est pauvre, obscur...

— Est-ce donc uniquement la faute aux Juifs ?

— Je ne dis pas que ce soient uniquement les Juifs, mais le peuple nous considère comme leurs plus grandes sangsues, et il suffit d'un tout petit trouble — d'une toute petite étincelle, et vous voyez le feu jaillir, et les Juifs — nous tous, coupables et innocents — nous allons répondre pour tous ces péchés que plus d'une fois ni eux, ni leurs parents, ni leurs aïeux n'ont commis. Je crois que c'est fort possible et ça m'inquiète beaucoup. Depuis longtemps.

— Mais nous n'y pouvons rien, répliqua le bourgmestre.

— Vraiment ? Pas possible qu'on ne puisse trouver d'issue ! Et c'est vous, un homme instruit, un savant, qui le dites ! Allons, je ne veux pas y croire. Ou alors vous ne vous sentez plus Juif ou bien vous n'avez jamais cherché à réfléchir à cette affaire.

— Si je me sens Juif ? dit le bourgmestre, pensivement. Je vous le dis en toute franchise, M. Wagmann : ce n'est pas un si grand plaisir de se sentir Juif. Toute ma vie je me débats contre ce sentiment,

je m'efforce de l'assoupir en moi, de l'étouffer, de le déraciner, et je n'y parviens pas. Je ne parle pas de religion, c'est une autre affaire qui n'a rien de commun avec ce sentiment de communauté et de solidarité avec la masse crasseuse et obscure des Juifs. Je suis fidèle à ma religion...

— Autant que cela vous arrange, l'interrompit Wagmann avec reproche. Pardonnez-moi, M. le bourgmestre, mais puisque nous parlons en toute franchise, parlons jusqu'au bout. Avouez que, pour vous et vos semblables, cette religion vous est cordialement indifférente, que vous vous êtes fait d'elle un oreiller sur lequel votre conscience peut dormir commodément, vous n'en avez retenu que les formes, et l'esprit, vous l'avez entièrement chassé.

— Qu'est-ce qui vous prend, M. Wagmann ? dit le bourgmestre, ouvrant de grands yeux. Vous êtes venu me voir pour discuter d'une toute petite affaire et vous vous insinuez tout doucement, en pantoufles, dans mon âme.

— Pardonnez-moi, M. le bourgmestre, sourit Wagmann. Je n'ai pas dit que mon affaire était petite. Elle est seulement minime, c'est-à-dire qu'elle ne peut être évaluée en argent et elle ne donnera pas de profit sur-le-champ. Mais elle est grande, très grande, et notre entretien mène tout droit à son explication. Voyez-vous : nos Juifs... sont une masse... Eh bien, que sont-ils ? Qui se sentent-ils ? La religion leur a tout remplacé. Ils voient en elle le verbe de Dieu, ils le répètent dans leurs prières, il y en a qui s'y recueillent — et voilà tout. Peu leur importe le milieu où ils vivent, le pays qu'ils habitent, les gens et le régime. Non, je m'exprime mal, cela les concerne, mais seulement autant que tout ça c'est un champ pour eux où ils peuvent récolter, sans avoir semé. Est-ce qu'ils se sentent citoyens de ce pays ?

Est-ce qu'ils se soucient de son bien-être, de ses succès, de sa gloire ? Peu leur importe. Ils se sentent entièrement étrangers, et ne se soucient des lois, de l'ordre dans le pays que dans la mesure où ceux-ci ne les empêchent pas d'être Juifs et d'exploiter le reste de la population.

— Vous, et ces paroles, M. Wagmann ! dit le bourgmestre tout surpris. Mais c'est comme si vous les aviez sorties de mon âme. C'est pour cette raison que moi et mes pareils, nous nous sommes séparés de cette masse juive, nous avons commencé à penser à l'histoire de ce pays, à nous mêler de ses intérêts publics, à agir dans le domaine social.

— Je comprends, je comprends, répliqua Wagmann en souriant. Moi aussi, dans le temps j'ai médité tout cela, je suis passé par votre école,— je n'ai pas en vue le gymnase, mais la politique, il s'est fallu de peu que je prenne part à l'insurrection, après j'ai vécu à Vienne et j'ai porté l'habit allemand, et j'ai discuté avec tout un tas de personnes intelligentes de choses raisonnables. J'ai appris à bien connaître plus d'un de vos nouveaux Juifs que nous appelons les assimilés, et je vous avoue qu'ils m'ont déçu et je m'en suis détaché.

— Déçu ? Tiens, tiens, je serais curieux de savoir pourquoi ?

— Je vais vous le dire. Il m'a semblé — il se peut que je me trompe, mais j'ai eu cette impression — que ces nouveaux Juifs avaient déchiré leur vieille âme juive en deux : ils ont rejeté une moitié, l'autre, ils l'ont gardée, seulement, par malheur, ils ont gardé la pire et rejeté la meilleure.

— Ah oui ! s'écria le bourgmestre, frappé. Alors, les peyoss, la kippa et autre chose sont pour vous la meilleure moitié ?

— Excusez-moi, M. le bourgmestre, répliqua Wag-

mann gravement, je parle de l'âme et pas des formes qui signifient très peu pour moi.

— Et pour moi, rien, répliqua le bourgmestre avec emphase.

— Là aussi vous voudrez bien m'excuser, si je vous dis que pour vous elles signifient beaucoup plus que pour moi.

Le bourgmestre éclata d'un rire sonore et tapa son genou de sa main.

— Eh bien, c'est la première fois que cela m'arrive d'avoir une conversation théologique pareille dans ce cabinet ! s'exclama-t-il gaiement. Mais parlez, parlez, la conversation commence à être intéressante quoique, ma parole, je ne sache pas à quoi tout cela peut aboutir.

— Vous allez le voir, répliqua Wagmann tranquillement. Donc, je répète, tous vos nouveaux Juifs, les assimilés ou les assimilateurs ont, à mon avis, déchiré leur vieille âme juive en deux parties. Comment est-elle cette vieille âme juive ? Voyez-vous en elle s'étaient rassemblés le feu des vieux prophètes, l'ardeur, l'aveuglement — si vous voulez — et encore le sens public de ceux qui défendaient Jérusalem contre les Romains, qui avec Bar-Kochba soulevaient l'insurrection qui, avec Jehuda Ben Halevi, vinrent pleurer d'Espagne sur les ruines de Jérusalem et allèrent mourir avec les hassids de Galicie dans la vallée de Josaphat. Tout ça c'était une moitié de cette âme. Et l'autre, c'était celle qui avait été formée en Egypte, dans le dur esclavage, qui, dans le désert, s'était prosternée devant le veau d'or, qui s'était révoltée contre Moïse qui avait conquis Chanaan, faisant mourir les Chananéens jusqu'au dernier, qui, plus tard, n'avait pas voulu revenir de Babylone en Palestine, qui faisait des affaires d'usure et d'argent à Ninive, à Alexandrie et à Rome — en un mot, vous

savez ce que c'est que cette moitié. C'est celle qui veut dominer le monde, mais décline toute responsabilité d'elle que la domination impose. Cette moitié qui, ayant manqué aux prescriptions des Saintes Écritures — faire l'apprentissage chez l'abeille et la fourmi, allait depuis longtemps s'instruire chez l'araignée, et depuis longtemps l'a emportée sur toutes ses ruses.

— Vous commencez à être poétique, M. Wagmann, dit le bourgmestre sèchement et avec une note de dédain dans la voix, et cela ne vous va pas.

— Vous voulez dire que moi, usurier et sangsue de district, je ne devrais pas juger aussi sévèrement les autres, riposta Wagmann avec un sourire froid. Oh, ne craignez rien, je ne vais pas me ménager non plus, je sais bien ce que je vaux, et c'est parce que je le sais que j'ose émettre mon opinion sur les autres. Mais de moi, je vais parler vers la fin, et, maintenant, veuillez entendre mon opinion sur vous et les vôtres. Vous avez commencé votre assimilation en rejetant en premier lieu de votre cœur tout le reste de ce sens public qui faisait, autrefois, la force de notre nation. Vous ne le reconnaissez pas, à vous-même vous ne l'avouez même pas. Vous dites que vous n'avez rejeté de vous que l'encroûtement juif, que vous avez renoncé aux peyoss, aux robes et aux autres attributs, mais vous ne voulez pas voir que ce reniement des formalités n'est pas une formalité pour vous-même, mais un indice de changement profond dans votre âme. Vous avez cessé d'aimer votre tribu, ses traditions, vous avez cessé de croire à son avenir. De tout le bien national, vous n'avez sauvegardé que votre « moi », votre famille, comme un copeau d'un navire naufragé. Vous vous êtes cramponné à ce copeau et vous tâchez de l'amarrer à un autre navire, de trouver une autre patrie, de

vous acheter une autre mère, une marâtre. Ne vous leurrez-vous pas vous-même, quand vous croyez que cette autre mère vous aimera et vous attirera à elle comme ses propres enfants ? Et est-ce que vous ne trompez pas cette mère adoptive en l'assurant que vous l'aimez plus que votre mère à vous ? Je ne sais pas ce que vous dira votre cœur sur vos propres sentiments, mais en ce qui concerne votre mère adoptive, vous pouvez être sûr que, pas un instant, son cœur ne s'est ouvert ou ne s'ouvrira pour vous, que pour elle vous êtes toujours des étrangers, que, dans le fond de son âme, elle vous hait, et que plus vous chercherez à gagner ses bonnes grâces, à la flatter, plus elle vous méprisera.

M. le bourgmestre pâlit. Les paroles de Wagmann l'avaient piqué au vif, mais il s'efforçait encore de lutter contre ses sentiments.

— Vous nous jugez bien sévèrement, Wagmann, sévèrement et injustement.

— Peut-être. Dieu seul est juste, celui qui voit tout ce que chacun de nous cache au fond de son cœur. Mais celui-là, M. le bourgmestre,— écoutez, moi aussi j'ai mes pensées hérétiques — celui-là, à mon avis, ne juge point, ne juge personne pour rien, il ne fait qu'aimer, et c'est pour cela qu'il est tellement au-dessus de nous, pour cela qu'il est Dieu. Il n'y a que nous, pauvres bougres, aveugles, misérables, qui jugeons et haïssons. Eh bien, je ne suis peut-être pas aussi injuste qu'il vous le semble. Je vois aussi les bons côtés de votre mouvement d'assimilation, bien que ceux-ci ne soient pas très importants.

— Je serais curieux d'apprendre comment ils sont d'après vous, répliqua le bourgmestre.

— Il existe une tradition dans notre ancienne patrie, en Asie, où la chaleur est grande, et les sources peu nombreuses et où l'eau potable vaut parfois

son pesant d'or : le pèlerin qui, dans le désert, a trouvé une source et y a étanché sa soif, a lavé ses mains et son visage dans ses flots, y jette en partant une petite pièce d'or. C'est comme s'il voulait remercier la source de son bienfait. Ainsi, vous et tous les assimilés, vous me paraissez depuis longtemps être cette pièce d'or que la nation juive jette dans la source d'où il lui a fallu boire l'eau et s'y rafraîchir. Vous êtes notre tribut à ces peuples et à ces pays qui, à une heure critique, vous ont abrités et protégés. Mais n'exigez point que ce tribut soit trop grand. Ce ne serait donc pas raisonnable d'exiger du pèlerin, pour qu'en récompense pour l'eau du puits qu'il a bue, il y saute lui-même et s'y noie. Ce que vous faites et que vos semblables ont fait plus d'une fois est justifié du point de vue historique et est indispensable et même utile à la nation juive, mais ne peut être son programme, parce que ce ne serait pas un programme, mais un suicide.

— Mais en quoi, à votre avis, cela est-il utile à la nation juive ? s'enquit le bourgmestre, cette fois-ci, sans note de raillerie dans la voix.

— En quoi cela est-il utile ? Mais c'est clair. Vous êtes nos intermédiaires entre nous et ces nations qui nous ont accueillis. Vous êtes comme un pont jeté par-dessus un gouffre, et nous pouvons vivre, derrière votre dos, une vie tout à fait indépendante, notre vie, sans éveiller de trop grande suspicion, de trop grande haine. Jadis, au moyen âge, quand nous vivions parmi des peuples étrangers, entièrement détachés d'eux, quand ce pont n'existait pas, nous n'avions pas la vie aussi facile. Il est vrai que vous le savez mieux que moi.

— Voyons, ma foi, c'est curieux, c'est très curieux d'entendre de vous de pareilles opinions, M. Wagmann. Je n'aurais jamais espéré...

— Pardon, M. le bourgmestre, dit Wagmann. Encore un petit instant de patience. Je n'ai pas encore achevé, je ne suis pas arrivé à ce but auquel ma conversation visait et à cette affaire qui m'a fait venir ici. Vous avouerez maintenant que je ne suis point un ennemi de votre assimilation comme les vulgaires hassids, que, dans une certaine mesure, je reconnais sa rationalité et même son utilité. Mais il y a une chose qui réduit de beaucoup sa valeur et révèle son hypocrisie. C'est le fait que les Juifs s'assimilent ordinairement non pas à ceux qui leur sont plus proches, mais à ceux qui sont les plus forts. En Allemagne, ils sont Allemands, je le comprends; mais pourquoi, en Tchécoslovaquie, sont-ils aussi Allemands ? En Hongrie, ils sont Hongrois, en Galicie, ils sont Polonais, mais pourquoi à Varsovie et à Kiev sont-ils des Moskals ? Pourquoi les Juifs ne s'assimilent-ils pas aux nations faibles, opprimées, outragées et pauvres ? Pourquoi n'y a-t-il pas de Juifs-Slovaques, de Juifs-Ukrainiens ?

Le bourgmestre grimaça. Il lui était désagréable d'élucider cette question vue sous cet angle.

— Il se peut que nous soyons ainsi faits, poursuivait Wagmann, que nous ne suivons pas la voix du cœur même lorsqu'il s'agit pour nous de mère adoptive, mais nous demandons en premier lieu : *Wus tojgt mir dus*[1] ? Seulement tout cela projette une certaine ombre sur la sincérité de toute cette œuvre d'assimilation et — ce qui est le plus fatal — diminue considérablement la valeur de cette assimilation aux yeux de ceux auxquels vous vous assimilez. Ils sont bêtes, bêtes il est vrai, mais quand même ils ont des yeux, et si ce n'est pas maintenant, ce sera un peu plus tard, ils sauront voir des choses...

[1] Quel profit en aurai-je ? (héb.)

— Ecoutez, Wagmann ! En voilà assez. Vous commencez à parler comme cet avocat ukrainien qui me reprochait mon patriotisme polonais.

— Et il avait raison, dit Wagmann, parce que le patriotisme polonais, ici, en terre ukrainienne, est tout à fait déplacé.

— Eh bien, il ne manquerait plus que vous vous mettiez à me convertir au patriotisme ukrainien ! dit le bourgmestre avec un rire grossier.

— Dieu me préserve ! A mon avis, pas un Juif ne peut et ne devrait être ni patriote polonais ni ukrainien. Et il n'en a pas besoin. Il n'a qu'à rester Juif,— cela suffit. On peut donc bien être Juif et aimer le pays où nous sommes nés et être utile ou au moins ne pas nuire à ce peuple qui, bien que nous étant étranger, est pourtant lié à tous les souvenirs de notre vie. Il me semble que si nous nous tenions à ce point de vue, toute assimilation serait inutile. Parce que pensez donc, est-ce qu'on exige de nous cette assimilation ? Je crois que non. Mais, en revanche, tout le monde veut que nous soyons des membres honnêtes et utiles de cette société dans laquelle nous vivons.

— Ho, ho, après la théologie, de la moralisation ! dit le bourgmestre d'une voix de nouveau âpre.

— A laquelle, moi, usurier et sangsue de district, derechef je n'ai pas droit, répartit Wagmann amèrement. Mais je ne veux donc moraliser personne, peu m'importe. Je voulais seulement exprimer mon opinion...

— Que vous-même ne partagez point ! l'interrompit le bourgmestre.

— Justement que je partage moi-même, du moins depuis quelques années, depuis que cette affaire a commencé à s'éclaircir dans mon esprit. Voyez-vous, quand mon fils est mort, j'en étais profondément

affecté. Je me trouvais dans un état comme si la terre s'était ouverte sous mes pieds. Je ne voyais plus de route devant moi, je n'avais plus de but. Je me demandais : pourquoi je vis ici-bas ? Pour qui est-ce que je rassemblais et amassais toute cette fortune ? Souffrant moi-même, j'ai commencé à comprendre les souffrances des autres, de ceux qui n'avaient pas d'abris, qui ne savaient pas ce qu'ils allaient manger le lendemain, qui n'avaient rien à se mettre sous la dent aujourd'hui, qui regardaient souffrir leurs enfants. Oh, avant cela, en tant qu'usurier de paysans, j'en ai vu des misères, mais elles ne me touchaient pas. Tout cela ne m'émouvait pas, était loin de mon cœur. J'amassais mon tas et ne me souciais de rien d'autre. Maintenant que mon fils n'y est plus, mes yeux se sont ouverts et j'ai commencé à réfléchir. Vous savez, plus d'une fois il m'a semblé que je devenais fou. Ma tête éclatait, j'étais comme abasourdi. Que vais-je vous dire encore ! Je me suis avisé qu'il fallait prendre le bâton par un autre bout. Avant, je dépouillais et suçais le sang des paysans, actuellement j'ai commencé à m'occuper de ceux qui m'avaient enlevé mon enfant, et je me suis mis à aider les paysans dans leur misère. Je le faisais imperceptiblement, je prêtais aux uns de l'argent pour acheter un lopin de terre, mais à de petits pourcentages dont, plus tard, je faisais don d'une grande partie à mon débiteur, je me dénichais des intermédiaires — des curés, des maîtres d'école, et par eux, j'avançais de plus grandes sommes pour l'achat de métairies ou de plus grandes possessions de terre pour les paysans. Personne ne le savait et ne le sait, mais quand Pidlisky, Gorbové, Sokyrtchany et autres villages de plusieurs districts circonvoisins ont acquis les métairies des seigneurs, racheté les terres qui, avant ça, avaient été vendues

aux enchères à des Juifs, tout s'était fait avec mon concours, avec mon argent. Avec le temps, j'ai médité plus profondément cette affaire et j'ai cru voir qu'une œuvre de ce genre pouvait aussi être utile à notre nation juive. Voyez-vous, ces troubles en Ukraine m'ont montré que, œuvrant à la ruine et à l'exploitation du peuple ukrainien nous, les Juifs, nous agissons de la même manière que le tsigane qui, assis sur une branche de chêne, coupe lui-même cette branche. Vivant en sol ukrainien, nous amassons au-dessus de nos têtes le feu de la haine ukrainienne. En aspirant même à l'assimilation, nous nous assimilons seulement à ceux qui étouffent et exploitent ces Ukrainiens et par la même nous accroissons le fardeau qui les accable. Et nous oublions que plus de la moitié de la tribu juive vit actuellement en sol ukrainien et que la haine amassée durant des siècles entiers peut éclater avec une si grande force, acquérir des proportions si démesurées que nos protecteurs, Polonais et Moskals, ne pourront pas nous aider. Et j'ai cru qu'il était indispensable de commencer à bâtir un pont partant de nous à la berge ukrainienne, de commencer à faire quelque chose au moins de tel que ces Ukrainiens ne puissent pas penser seulement du mal de nous. Je sais que lorsqu'ils commenceront à bouger, à s'éveiller, à prendre des forces, beaucoup de Juifs se tourneront alors vers eux. Mais je crois que le plus important est de les aider maintenant, quand ils sont encore faibles, quand ils ploient encore et n'arrivent pas à se redresser.

— C'est une spéculation très délicate, M. Wagmann, et je ne sais pas si vous trouverez beaucoup de Juifs qui voudront vous suivre.

— Oh, je sais moi-même qu'il n'y en aura pas beaucoup. Et je n'en ai pas besoin de beaucoup.

Jusqu'à présent je n'ai soufflé mot à personne de ces réflexions. Vous êtes le premier auquel je les ai confiées, parce que, sous votre habit allemand, je vois que vous n'avez pas entièrement étouffé votre cœur juif, que vous n'avez pas encore tout à fait déchiré en deux votre vieille âme juive.

— Merci pour le compliment, reprit le bourgmestre en souriant, seulement, je ne vois toujours pas le but de notre conversation.

— A présent, je peux vous confier ce but et je n'ai pas besoin de craindre que vous vous moquerez de moi et me mettrez à la porte comme un fou. Voyez-vous, dans quelques jours, une assemblée nationale de paysans doit se dérouler ici, en ville.

— J'en ai entendu parler. Je crois que cela ne donnera rien, le staroste ne le permettra pas.

— Voyez-vous, il serait bien aise de l'interdire, mais il a un peu peur de ce jeune avocat qui convoque cette assemblée. C'est pour cette raison que le staroste cherche un moyen détourné et il vient de donner l'ordre à Parnass de ne pas louer sa remise.

— Il n'a qu'à la louer chez quelqu'un d'autre.

— Ce sera la même chose chez tous les autres. M. le staroste menace le Juif, il trouvera quelque chose d'autre pour le faubourien et, bon gré mal gré, il interdira la réunion. Et moi, je voudrais beaucoup que celle-ci se déroule.

— Vous ?

— Oui. Voyez-vous, j'y ai aussi mon petit intérêt. Cette réunion de paysans sera essentiellement portée sur la réforme de la caisse de district.

— Ah, c'est donc contre le maréchal Brykalski que vous en avez ! dit le bourgmestre en riant.

— Oui. C'est lui qui a le plus contribué à la perte de mon enfant, c'est à cause de lui que mon fils est

allé mordre la poussière, et je voudrais m'acquitter. Et je crois que, maintenant, le temps est venu.

— Allons, je ne me mêle pas de vos plans. Mais je ne comprends pas en quoi je pourrais vous aider.

— User de votre influence sur M. le staroste et faire en sorte qu'il permette cette assemblée.

— Je crois que ce sera difficile. Vous savez vous-même que si le staroste s'obstine, il devient têtu comme une mule.

— Il y a aussi des moyens contre une mule têtue. On peut le prendre par la ruse.

— Comment ça ?

— Le sais-je, moi ? Il peut y avoir toutes sortes de moyens. Je pensais qu'avec votre esprit de juriste vous trouveriez plutôt que moi quelque chose. Ma foi, j'ai bien un plan en tête.

Et Wagmann, penché vers le bourgmestre, se mit à lui chuchoter quelque chose à l'oreille. C'était sa vieille habitude d'usurier, parce que, dans le cabinet, il n'y avait personne qui put être aux écoutes.

A mesure que Wagmann chuchotait, le visage du bourgmestre se rassénérait de plus en plus, et à la fin il éclata d'un rire sonore.

— Vous êtes devenu fou, M. Wagmann ! En voilà un plan ! Ha, ha, ha !

— Allons, je ne dis pas que ce plan soit le meilleur, fit Wagmann, souriant à son tour, mais je vous livre ce que j'ai. Disposez-en à votre guise. Dites-moi seulement une chose : êtes-vous d'accord pour faire tout ce que vous pourrez dans cette affaire ?

— Eh bien, soit. C'est un rôle un peu étrange et insolite pour moi, mais, enfin, je ne risque rien dans cette affaire.

— Bien au contraire, vous y gagnez.

— Ah, je me soucie peu du profit. Mais enfin, qu'y puis-je, je vous donne ma parole. Je ferai tout

ce que je pourrai, et votre plan, je l'examinerai plus minutieusement. Aujourd'hui même je vais passer chez Parnass et lui parler. Dois-je en toucher un mot à cet avocat ukrainien ?

— Non, il ne faut pas. Au cas de besoin, je le lui dirai moi-même.

— Eh bien, s'il en est ainsi, tout va bien. Demain, je parlerai au staroste et je vous informerai du résultat.

Là-dessus ils se quittèrent.

LI

Le lendemain, le staroste attendait tout impatient, dans son bureau, une nouvelle requête d'Evguéni qui déclarerait la location d'un nouveau local où devrait se dérouler le vitché. Il donna des ordres au greffe de lui apporter la nouvelle demande dès qu'elle serait déclarée et méditait d'avance sur les moyens de l'anéantir également et de ne pas permettre que se tienne ce vitché, mais de façon que Evguéni ne puisse l'accuser de procéder à de manifestes actes illicites. Or les heures passaient, et la requête n'était toujours pas présentée.

« Qu'est-ce donc, réfléchissait le staroste, arpentant à grandes enjambées son bureau. Est-ce que Parnass se serait, en dépit de tout, laissé tenter par l'argent et lui aurait cédé la remise sans tenir compte de mon conseil ? Je ne le pense pas. Le Juif a peur et il était moite de sueur en sortant hier, d'ici. Ou peut-être ce monsieur, voyant qu'on lui refusait la remise a-t-il décidé de remettre ce fichu vitché ? Ce serait très raisonnable de sa part. Mais voilà je pense qu'il ne le fera pas, parce que ce serait raisonnable.

L'Ukrainien est têtu, surtout lorsqu'il s'agit de faire une bêtise, un dégât ou des désagréments à un autre, là alors pas une force au monde ne le détournerait de cette intention. Enfin qu'il fasse ce qu'il veut. Le local de Parnass, il ne l'aura pas, et si, aujourd'hui, il ne me déclare pas le louage d'un nouveau local, ce sera de sa faute si j'ordonne aux gendarmes de disperser son vitché ».

M. le staroste était plongé dans ces réflexions énergiques quand le bourgmestre vint le trouver.

— Ah, M. Resselberg, bonjour ! Quoi de neuf ?

— Merci, M. le staroste. Tout va bien.

— Qu'est-ce qui vous amène chez moi, M. Resselberg ?

— Une petite requête. A vrai dire deux.

— Oh là ! s'écria le staroste en riant. Qu'est-ce qu'il y a ?

— L'une vient de ce pauvre Parnass.

— De Motio ?

— Oui.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il lui faut ?

— Vous savez, M. le staroste, hier il est accouru chez moi au bord des larmes. « M. le bourgmestre, m'a-t-il dit, sauvez-moi ! Une bonne affaire m'est tombée en mains. Une réunion de paysans devait se tenir dans mon auberge — l'avocat Rafalovytch payait pour le local, et, de plus, je comptais sur un bénéfice ». Vous savez bien, M. le staroste, qu'à cette sorte de réunion, on cause beaucoup et les gorges se déssèchent de toutes ces conversations — ha, ha, ha ! — et une gorge sèche, il faut bien l'humecter. Motio a chez lui quelques tonneaux de bière qui — il me l'a avoué carrément — est devenue un peu sure. Il ne peut pas la servir à ses habitués, mais à cette occasion elle serait partie. Eh bien, maintenant il se désespère. Une si belle affaire, une

affaire en or, et vous ne lui permettez pas, M. le staroste, de louer le local.

— Et je ne le permettrai pas ! Je ne peux donc pas permettre à cause de la bière aigrie de Motio que l'on ameute à mon nez tout le district.

— C'est juste ! Parfaitement juste ! Qu'ils aillent donc ameuter dans le faubourg. A quoi bon faire gagner de l'argent au Juif ?

— Dans le faubourg ?

— Mais oui. Rafalovytch a déjà loué un hangar chez un faubourien. J'espère bien que là-bas la réunion sera moins dangereuse, et Motio, eh bien, il n'a qu'à verser sa bière à l'instant même dans le ruisseau...

— Je ne sais rien sur aucune réunion dans le faubourg et je ne la permettrai pas ! répliqua le staroste.

— Veuillez me pardonner, M. le staroste, mais je voudrais vous exposer une demande — pas la mienne, celle de Motio, avec laquelle je suis venu ici.

— Comment ça, encore une demande ? Mais vous avez donc entendu...

— Je m'excuse, M. le staroste. Je n'ai rien pu entendre, parce que je n'ai pas encore dit ce que je voulais. Je vous demanderais — c'est-à-dire Motio Parnass vous prie, par mon intermédiaire, que vous n'interdisiez pas cette réunion.

— Ah oui, voilà ce qu'il lui faut ! s'écria le staroste.

— Veuillez bien me comprendre. Je ne demande pas que vous permettiez la réunion,— que m'importe qu'elle se déroule ou non. A vous de savoir mieux que quiconque, si elle doit avoir lieu ou non. Il nous importe seulement qu'on ne l'interdise pas m a i n t e n a n t.

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— Mais c'est si simple ! Vous l'interdisez aujourd'hui chez Parnass, et ils iront la faire dans le faubourg. Là-bas, ils loueront un local chez un homme qui n'aura pas peur de votre ordre, M. le staroste. Vous devrez alors interdire cette réunion, et là les recours vont commencer, enfin toutes sortes d'embarras. Et le plus important c'est que ce M. Rafalovytch trouvera encore assez de temps pour télégraphier au gouvernement général, au ministère et il sera capable d'arriver à ce que cette réunion se déroule, en dépit de tout, le jour convenu, seulement pas chez Parnass et contre votre volonté, M. le staroste.

— Ah ça, on verra bien ! répliqua le staroste avec fougue.

— Je ne dis pas que cela se fera ainsi, mais vous ne pouvez nier vous-même que c'est fort possible. Et ne vaudrait-il pas mieux faire autrement ? Si, vraiment, vous ne voulez pas que cette réunion aie lieu, tenez-vous-en simplement à la forme, à la lettre de la loi. Le vitché est annoncé, toutes les formalités sont remplies — c'est bien. Le jour convenu le vitché se rassemble, le monde vient en foule dans la remise — de Parnass, à quoi bon les envoyer dans le faubourg ? — et là, patatras, vous arrivez, M. le staroste, avec l'architecte municipal et vous déclarez que la remise menace de s'effondrer et que le vitché ne peut pas s'y dérouler. Sur le moment on ne pourra pas faire de recours contre la déclaration de l'architecte, à moins d'y envoyer une commission spéciale. Donc, vous êtes pleinement couvert contre le reproche de procédé arbitraire, et les personnes rassemblées seront forcées de se disperser bredouilles. Et avant que tous ne se séparent — c'est Motio qui pense ainsi — ils viendront bien boire un pot pour se consoler et feront gagner ainsi un peu d'argent à Motio.

— Hum ! marmonna le staroste, écoutant ce conseil astucieux. *Das lässt sich hören, lässt sich hören* [1]. Vraiment, ce serait peut-être mieux que de commencer les querelles dès maintenant. Messieurs les démagogues n'ont qu'à chérir l'espoir jusqu'à la dernière minute; au dernier moment la déception s'abattra en foudre sur eux, et ils perdront d'autant plus sûrement la tête.

— Donc, vous êtes d'accord, M. le staroste, pour ne pas interdire la réunion, maintenant ?

— Peu m'importe, soit. Je l'interdirai à la dernière minute.

— Donc, je peux dire à Parnass qu'il reprenne son acompte de Rafalovytch ?

— Qu'il le reprenne.

— Merci, M. le staroste ! Je vous remercie infiniment. Ce serait une affaire réglée, celle de Motio. Et l'autre, c'est la mienne.

— Il s'agit certainement du commerce des spiritueux ?

— Non. A ma plus grande honte, de nouveau une affaire politique.

— Laquelle ?

— Vous savez, M. le staroste, que, sous peu, doivent se dérouler les élections au consistoire. Mais nous voyons un grand mécontentement, de l'exaspération parmi nos Juifs... Les intrigues s'ourdissent, les uns creusent sous les autres des fossés. Ils se rassemblent à l'école, alors au lieu de prier Dieu, ils crient, se querellent, s'arrachent les peyoss et les barbes.

— Tiens, et moi, je n'en ai pas entendu parler !

— On dirait que c'est notre affaire privée, mais

---

[1] On peut l'admettre, on peut l'admettre (à la bonne heure, à la bonne heure) (all.)

elle acquiert une telle ampleur qu'on arrive à peine à la mater. Alors les Juifs ont eu l'idée de convoquer, eux aussi, une assemblée comme celle des paysans.

— Vous ? Une assemblée ? Juive ! s'écria le staroste, prenant sa tête dans ses mains. C'est la fin du monde ou quoi ?

— Non, M. le staroste. Nous avons pensé — certains d'entre nous — par-ci et par-là, et nous avons eu l'idée que le meilleur moyen c'était de laisser les gens parler tout leur saoul. Ils n'ont qu'à s'exprimer, dire les griefs qu'ils ont les uns contre les autres.

— Mais c'est une chose inouïe — une réunion de Juifs ! dit le staroste qui ne cessait de s'étonner.

— Une réunion de paysans est aussi une chose inouïe.

— Et où voudriez-vous tenir cette réunion ? Je crains que l'on ne vous crée d'ennuis en ville.

— Oh, ne craignez rien, M. le staroste ! Je réponds du calme et de l'ordre. Et la réunion, je la convoquerai dans mon auberge, en dehors de la ville, au-delà de la rivière, derrière le pont, à Vygoda. Il y a là-bas une grande resserre à voitures, c'est loin de la ville, et ils pourront crier tant qu'ils voudront pendant les débats — personne ne les entendra.

— Et vous ne plaisantez pas des fois, M. Resselberg ? Vous voulez vraiment convoquer une réunion de Juifs ?

— Je ne plaisante pas le moins du monde. Tenez, je vous présente ma requête pour avoir votre autorisation.

Et le bourgmestre tendit au staroste une feuille de papier pliée d'une manière officielle. Le staroste la déplia et la parcourut des yeux.

— Ha, ha, ha ! Une réunion concernant l'élection

du conseil dirigeant la communauté juive. Ma foi, nous n'avions pas encore cela !

— Mais vous l'aurez.

— Dites, et les autres points c'est pourquoi ? L'organisation politique ? L'état économique du district ?

— Est-ce que ces choses-là n'intéressent pas les Juifs ? On en parle partout, et nous ne devrions pas y penser ?

— Mais c'est vous maintenant qui me causez de nouveaux embarras. Je n'arrive pas à me démêler avec ces Ukrainiens et là, patatras, une nouvelle affaire sur le dos ! Les Juifs qui exhibent une organisation politique.

— N'ayez donc pas peur, M. le staroste ! dit le bourgmestre pour le calmer. Parler c'est une chose, agir c'en est une autre. Les gens veulent parler, laissons-les parler. Mais il y a encore loin de la parole à l'action. Et nos gens sont ainsi faits qu'ils doivent vider tout leur sac, et alors ils se sentent mieux.

— Aïe, aïe, aïe ! s'écria le staroste, après un nouveau coup d'œil à la requête. Qu'est-ce donc ? Vous voulez que votre réunion se tienne le même jour que celle des paysans ?

— Je pense qu'une chose n'empêche pas l'autre. Et cela nous arrange le mieux, parce que beaucoup de Juifs viendront au marché. Et ce sont justement eux qui sont les plus mécontents du consistoire actuel.

— Eh bien, je me figure l'odeur qui régnera à votre réunion ! Il faudra y envoyer le commissaire.

— Nous payerons le commissaire pour sa présence.

Le staroste éclata de rire.

— Vous ne lui devez rien.

— Nous le savons bien que d'après la loi nous ne lui devons rien. Mais la loi ne parle pas non plus de refroidissement, de chaleur étouffante et d'autres

saloperies que l'on peut contracter à ces sortes de réunions. Nous saurons récompenser le service, vous pouvez en être sûr, M. le staroste. Donc, je peux m'en aller avec le sentiment radieux que mes deux demandes seront accomplies ?

— A condition que vous preniez sur vous toute la responsabilité pour la deuxième réunion.

— Bien entendu ! Bien entendu ! C'est moi qui la convoque, à moi de répondre ! Mes hommages, M. le staroste ! Heureux de mon côté de vous servir en ce que je pourrai.

Et M. le bourgmestre sortit du bureau du staroste très content, riant sous cape du bel esprit de Wagmann qui avait fait tomber dans le panneau l'énergique père du district.

LII

Le vitché devait avoir lieu un mardi — jour de marché dans la ville. La veille, lundi, Stalski était à table avec Régine, ils déjeunaient. Régine était livide. Ses lèvres étaient pâles, ses paupières rouges, ses yeux brillaient d'un étrange éclat, et des rides profondes labouraient son front, ses cheveux, autrefois dorés, avaient terni, perdu leur éclat et, çà et là, étaient saupoudrés de blanc. Elle était assise à table sans mot dire et, à part quelques cuillères de bouillon et quelques bourgeons de chou-fleur, ne prenait rien.

Stalski était d'excellente humeur, consommait avec appétit et parlait sans prendre garde si Régine mangeait ou non.

— Ho, demain, ton « adorateur » convoque une réunion de paysans. Il se jette dans la grande politique. Il veut certainement être député, père du peu-

ple! Ha, ha, ha! Il monte un cheval rapide, mais j'espère bien qu'il se rompra le cou. Chez nous on n'attend que l'occasion de lui nuire, on ne lui permettra pas de se couvrir de duvet. Tiens, prends la réunion de demain. Il croit faire peur à quelqu'un. En attendant il ferait mieux de prendre garde à ce qu'on ne lui brise pas les os. On ne dit pas pour rien: « N'éveillez pas l'eau qui dort ».

Régine ouvrit des yeux terrifiés sur Stalski, mais pas un son ne s'échappa de ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu as à me reluquer de la sorte? grogna Stalski grossièrement. Tu veux me transpercer du regard? Ah oui, c'est vrai, ajouta-t-il l'instant d'après, passant du ton malicieux au ton railleur, ton petit cœur tressaille, frémit pour ton bien-aimé. Allons, allons, ne crains rien! Il est intelligent et ne se laissera pas si facilement emmailloter. Mais là où il faudrait vraiment risquer, t'en fais pas, il placera devant lui ces paysans idiots et se cachera derrière eux. Oh, on les connaît, ceux-là! Tous ils sont nés pour être des généraux. Mais voilà, parfois la balle atteint aussi le général. Il devrait se le tenir pour dit.

Régine ne détachait pas de lui des yeux effarés. Stalski riait aux éclats.

— Tu vois ça comme elle s'est effrayée! N'aie pas peur, je ne te le tuerai pas. Tu auras encore plus d'une fois l'occasion de t'en réjouir — au moins de loin. Toi-même, tu es fautive, tu n'as pas su l'attirer chez nous. Tu aurais pu l'admirer à volonté, si, dès sa première visite, tu n'avais pas fait de scènes idiotes. Eh bien, dis, ce n'est pas vrai... après tu pleures que je te tyrannise, que je t'enferme, que je te détache des gens, alors que c'est toi-même qui, avec tes caprices, mets les gens à la porte. C'est moi qui pourrais me plaindre que je me suis détaché à cause de toi de toute bonne société. Si j'avais une femme

belle, raisonnable, humaine, une femme que j'espérais trouver en toi, ma carrière aurait été toute autre. Nous aurions été reçus dans toutes les sociétés, et puis au travail on m'aurait regardé avec d'autres yeux. Et comme ça : je végète dans ce misérable bureau, on me traite comme un chien, je rentre à la maison et là, c'est un enfer. Cet épouvantail-là se promène avec une mine éternellement renfrognée, mécontente, triste, les yeux humidifiés pas des larmes, elle ne vous dira jamais une parole gentille, elle me regarde comme si j'avais tué son père et sa mère,— et vis après ça, dans ce paradis-là ! Sois gai, sois bon, sois intelligent ! Pouah !

Et Stalski, dépité, jeta sur la table le couteau et la fourchette qu'il tenait jusque-là dans ses mains.

Régine pencha son visage et restait assise sans mot dire.

— Eh bien, qu'est-ce que tu te tais ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Dis-moi, ai-je raison ou non ? Il faut bien que tu avoues que j'ai raison. Ce n'est pas tout de te plaindre que, pendant dix ans, j'ai vécu avec toi, comme si tu n'existais pas au monde. Mais demande, demande à ta propre conscience à qui la faute ? N'est-ce pas à cause de ta propre obstination, de ton acharnement, de ta méchanceté ? Un ménage est basé sur d'incessantes concessions réciproques. Tu me cèdes, toi, et moi, je te cède; tu me fais une bonne chose, je t'en ferai deux. Et si tu t'obstines contre ma volonté, je m'obstinerai contre toi. Tu me fais une saloperie, je t'en ferai dix. Tu te souviens, dans le temps, je t'avais priée, implorée : « Attention, Régine, ne me fais pas ça, ne chasse pas Oryssia ! » Quel mal t'avait-elle fait ? Elle faisait son travail, ne volait pas, ne trichait pas, et cela me plaisait. Et toi, tu as dit non et non. Et tu as fait ta volonté — tu l'as mise à la porte, et avec elle tu as chassé

l'harmonie de notre maison. Tu voulais me briser sous ta pantoufle, et moi, pauvre fille, je ne suis pas fait de cette pâte pour être brisé. Et maintenant tu vois toi-même qui y a trouvé son compte.

Régine pencha encore plus bas son visage et ne dit mot. Les larmes commencèrent à couler de ses yeux. Stalski partit d'un éclat de rire.

— Ha, ha, ha ! Je vois que mes paroles ont touché la corde sentimentale de ton cœur. C'est un très bon signe. Les larmes ramollissent les caractères endurcis. Elles ont en elles quelque chose qui rappelle le vin : elles délient la langue. Allons, ma petite Régine, raconte-moi une fois en toute franchise l'histoire que tu avais avec ce Rafalovytch ? Dis, comment vous avez fait connaissance, comment vous vous êtes aimés, puis séparés ? Pourquoi ne l'as-tu pas épousé ? C'est toi qui ne voulais pas de lui ou lui de toi ? C'est ta tante qui vous a séparés ou peut-être c'était un de ces amours secrets comme dans cette chanson allemande :

Kein Feuer, kein Feuer
Brennt so heiß,
Wie die heimliche Liebe
Von der niemand nichst weiß [1]

Régine devint cramoisie. Elle se leva de sa chaise et voulut sortir, mais Stalski l'attrapa par la taille et la fit rasseoir de force.

— Allons, allons, ne te fâche pas ! Pourquoi te sauver ? Je me sens d'excellente humeur aujourd'hui et je voulais te parler comme à une bonne épouse. Et toi, tu ne démords pas. Eh bien, Régine ! Souris donc ! Déride ton front ! Je te réveille !

---

[1] Pas un feu, pas un feu ne brûle si ardemment
Que l'amour secret dont personne ne sait rien (all.)

Et, l'ayant pris par les épaules, il la secoua fortement. Les larmes jaillirent de nouveau de ses yeux.

— Oh, la sotte ! s'écria Stalski et il lui tourna le dos. Je suis bon avec elle, et elle s'en balance. Ecoute, Régine, dit-il d'une voix plus douce, se tournant de nouveau vers elle : je ne te comprends vraiment pas. Qu'est-ce qu'il te faut ? Est-ce que je te contrains, je t'enferme, je ne te laisse pas sortir ? Tu vois bien toi-même que la plupart du temps je ne suis pas à la maison. Pourquoi ne te trouves-tu pas de société, ne te distrais-tu pas, ne t'amuses-tu pas ? Je comprends, tu aurais envie d'une autre société que celle de femmes. Je sais, dans ton cœur brûle encore l'amour pour ce... pour ton... voyons, tu sais qui j'ai en vue. Que faire, agis à ta guise ! Est-ce que je te défends de l'aimer ? Je te dirai plus. Je te l'avoue en toute franchise... Sans savoir qu'avant ton mariage vous vous connaissiez, je l'ai invité à dessein chez nous, dans l'espoir que tu t'éprendrais de lui, que tu réjouirais ton cœur...

— Fi donc ! s'écria Régine, et des étincelles d'indignation jaillirent de ses yeux.

— Dis donc, ne te fâche pas, ne te fâche pas ! riposta Stalski, caustique. Ne fais pas la sainte nitouche et la dévote. Je sais que tu en avais bien envie. Le lendemain déjà tu avais un rendez-vous avec lui,— allons, avoue-le ! Et vous avez marchandé quelque chose, mais, il paraît qu'il a rabaissé le prix, et tu as refusé. Oh, avoue que je te connais !

— Fi donc ! s'écria Régine encore une fois en appuyant sur les mots et elle se leva de nouveau pour s'éloigner de cet homme ignoble.

— Reste donc assise ! dit Stalski dans un rire, et il l'enfonça dans sa chaise. Gronde comme une chatte, mais reste assise. Ecoute jusqu'au bout ce que je veux te dire en toute franchise. Qui sait si l'envie

me prendra de si tôt de te parler aussi sincèrement, profite donc de l'occasion. Alors de quoi je te parlais déjà ?... Ah oui, de ton amour ! Ma chérie, je te jure que je ne te retiens pas ! Fixe-lui tes rendez-vous, va toi-même chez lui — aujourd'hui même ! Je ne te dirai pas un mot. Je serai même content quand, le cœur rassasié, tu m'accueilleras la mine gaie, souriante, rose. Regarde donc de quoi tu as l'air ! Etant éternellement seule, et avec toutes ces querelles, tu es fanée comme un vieux champignon. Voyons, à quoi ressembles-tu ? Tu n'as pas honte de te ruiner ainsi ! Allons, Régine, envoie promener tout ça ! Je t'absous de toutes les prétendues obligations morales, je te donne carte blanche, je te prie même : ne t'astreins à rien, écoute la voix de ton cœur ! Tu verras, nous y gagnerons tous les deux.

A ces mots, Régine devint pâle comme un linge. Ses lèvres tremblèrent nerveusement, elle porta ses mains à sa poitrine, comme si elle y avait ressenti une douleur atroce et, se dressant sur ses pieds, elle s'écria :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Ne me laisse pas devenir folle !

Et elle s'arracha des mains de Stalski qui s'efforça encore une fois de la retenir, se sauva dans sa chambre et s'y enferma de l'intérieur.

Et Stalski, l'ayant suivie des yeux jusqu'à la porte, sourit et, se frottant les mains, roucoula à mi-voix :

— Allons, allons ! Nous verrons si elle mordra à cet hameçon ! Et je crois que ça mord.

LIII

La nuit vient. Dehors le jour est tombé, et le ciel s'est couvert de nuages lourds. La neige tombe doucement en gros flocons épais. L'horloge de la ville a sonné quatre coups, mais il fait déjà noir dans la chambre. Régine marche d'un pas lent et uni,— dix pas en avant et six pas en arrière, sans trêve, comme un prisonnier dans sa geôle. La porte de sa chambre est fermée de l'intérieur comme elle l'avait fermée après s'être arrachée des bras de son mari. Seule, sa tête qui lui fait horriblement mal, est nouée avec une serviette humide; son visage et ses lèvres sont, si possible, encore plus pâles qu'à l'heure du déjeuner, et ses grands yeux noirs brûlent d'un feu frénétique. Elle marche le visage penché et elle parle à tout moment, soit à elle-même, soit à quelqu'un d'invisible en gesticulant légèrement des mains ; elle ne parle pas très haut, d'une manière cohérente, de sorte que de derrière la porte sa voix résonne comme le doux murmure d'une source de bois, à la fois tendre et mélancolique.

— Ecoute, Guénio ! Quand j'étais enfant, nous vivions dans une petite maison en bois près de la forêt. En face de nos fenêtres se dressait une haute montagne chauve. Quand le soleil se levait, il roulait jusqu'à nos fenêtres, juste de derrière la cime de cette montagne. Et quand il se couchait, ses rayons pourprés brillaient le plus longtemps sur cette cime. Je l'aimais beaucoup ce sommet, nu, hérissé de grosses pierres grises avec, au milieu, une large clairière de sable qui rappelait une grosse toile blanche tendue entre les appentis. Parfois, le matin, je me levais et je courais aussitôt à la fenêtre et je regardais cette cime se baigner dans le soleil qui n'atteignait pas encore notre vallée. Toute la journée, quoique je

fasse : que je me baigne dans la rivière ou que je joue, j'aimais bien promener mes regards sur cette cime, et le soir, pas une fois, je ne pouvais en détacher ma vue. Quelque chose m'attirait à elle. Ce jeu éternel de lumière et d'ombre et de diverses couleurs qui chatoyaient sur les rochers, sur la clairière de sable, sur les ravins et la forêt sombre en bas,— tout cela charmait mon âme d'enfant. Plus d'une fois j'éprouvais l'envie de me retrouver sur cette cime, de respirer cet air superbe, pourpre et doré. Plus d'une fois je voyais en rêve que je dégringolais, que je planais au-dessus des ravins et des vallées comme un vautour gris,— tout droit vers cette cime. J'éprouvais en moi quelque chose de très doux et de si terrible à la fois qu'en rêve j'en avais le souffle coupé, quand je regardais du haut de la montagne les profondeurs noires du gouffre à mes pieds. Je criais de joie et d'effroi et je me réveillais avec le regret de ne pas être un oiseau et de ne pouvoir voler là-haut et me poser sur cette cime merveilleuse.

— Mais une fois, regardant attentivement cette cime au moment où le soleil déclinait dans l'après-midi et l'inondait de sa plus forte lumière, je vis, au beau milieu de la clairière de sable, quelque chose qui rappelait une étincelle d'argent, un petit morceau de soleil qui se serait détaché du ciel et tombé sur la cime de la montagne. Le long rayon argenté me frappa tout droit dans les yeux, de cette place, frissonnant au-dessus de la forêt noire, chatoyant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. « Qu'est-ce que c'est ? » ai-je pensé. J'avais entendu parler de diamants qui lançaient des feux semblables ; j'avais entendu parler de vipères qui portaient des couronnes de diamants, et, dans mon cœur d'enfant s'agita un sentiment d'angoisse, d'inquiétude. Un aigle aurait-il tué une de ces vipères, et sa couronne gisait

au milieu du sable et scintillait au soleil ? L'idée me vint alors de monter sur la cime et de m'emparer de cette couronne. La peur m'étreignait à la seule pensée que je devrais aller par cette épaisse forêt noire qui ceinturait largement la montagne chauve, mais je surmontai ma peur. Je me décidais longuement, pendant quelques jours, je surveillais l'étincelle de diamant sur la cime, voulant voir si elle disparaîtrait ou ne s'égarerait pas. Mais non, elle continuait de brûler et de briller à la même place, de m'attirer par sa vive lumière. Finalement, je commençai à la voir en rêve — et je ne résistai plus. Un jour, après le déjeuner, je mis un morceau de pain avec du beurre dans ma poche, je me glissai furtivement hors de la maison et je m'en fuis. Il va de soi que je m'égarai dans la forêt et ce n'est que vers le soir que des bergers me trouvèrent et me ramenèrent à la maison. Ma mère m'administra une correction, mon père me gronda et, quand tout en larmes, je leur parlai de la couronne de diamant sur le sommet de la montagne, mes parents se moquèrent de moi et me dirent que c'était sans doute un éclat de verre de bouteille que des ingénieurs avaient cassé en haut, lors des mesurages sur la cime. Je me tus, mais au fond de moi-même, je n'y croyais pas. « Non, un éclat de verre ne peut pas produire ce rayon ! » pensais-je. Et, quand le lendemain, le soleil déclina dans l'après-midi et éclaira la clairière de sable, je tournai en premier lieu mes yeux vers cette place. Oh, malheur, l'étincelle de diamant n'y était plus ! Elle avait disparu et je ne la revis plus.

— Ecoute, Guénio ! Ne te moque pas de moi que j'évoque ces choses-là en un moment pareil. Ce souvenir remplit mon âme maintenant, et ce rayon de diamant scintille et chatoie comme jamais à mes yeux, s'étend en fil merveilleux d'un haut sommet

libre et ensoleillé, jusqu'au fond même de mon cœur. Je comprends maintenant : c'est mon rêve de bonheur, un rêve qui, au moins une fois, s'éveille dans chaque être, l'entraîne et le fait monter bien haut, sur de claires étendues. Bien sûr la plupart de ceux qui vont chercher ce merveilleux diamant s'égarent dans la forêt sombre ou bien trouvent des éclats de verre. Mais cela ne veut pas dire encore qu'il n'y a point de diamants et qu'il est impossible d'en trouver.

— Ecoute, Guénio ! Je comprends fort bien — oh, trop bien que ce diamant c'était toi, ton amour. Maintenant, comme jamais, je sens l'éclat, la force et la magie de son reflet. Pardonne-moi, Guénio ! Je l'avais senti avant, mais j'étais privée de décision ferme pour suivre sa voix. J'étais bête, abrutie, aveuglée par mon éducation. Je croyais que je trouverais ces diamants en nombre sur le chemin de ma vie, qu'il suffirait que je me penche par-ci ou par-là pour que l'un d'eux me tombe entre les mains. Toutes mes amies parlaient tant de ces diamants... nous ne nous imaginions même pas que nous trouverions tant d'éclats de verre sur notre chemin !...

Ce n'est que maintenant, Guénio, quand ma jeunesse s'est passée, que ma beauté s'est flétrie, quand le chagrin a miné mes forces, quand le malheur m'a sauté à la gorge comme un chien et me fait ployer et s'efforce de me noyer dans la boue, seulement maintenant j'ai compris ce que valait le plus petit diamant de sincère amour ! Et comme l'on ne peut pas vivre sans lui ! J 'ai compris que la vie sans lui est un désert, une ménagerie de bêtes terribles et insatiables. Guénio, Guénio, peux-tu te figurer toutes les souffrances que j'ai endurées dans une ménagerie de cette espèce, pendant ces dix ans ! Parce qu'au moment décisif je me suis égarée, je n'ai pas trouvé de force en mon âme, j'ai manqué de volonté pour

suivre la voix de mon cœur ! Dis, le châtiment serait-il juste ? Ce n'est pas possible ! Je suis punie — soit ! J'ai péché contre moi-même, contre ma propre âme, et je suis pour le châtiment. Mais l'administration de la peine ! Non, je demande un recours en grâce et je proteste avec véhémence avec toutes les forces de mon âme contre l'administration d'un châtiment aussi inhumain.

— Guénio, tu es donc avocat. Tu es le défenseur des outragés. Ne vois-tu pas, ne ressens-tu pas avec ton âme les torts qu'on m'a faits, mon horrible souffrance ? Ne me prendras-tu pas sous ta protection, ne me défendras-tu pas ? Oh, Guénio, sauve-moi ! Je n'ai plus de forces. Ma raison s'embrouille, ma tête éclate. Tu comprends, ici, on arrache mon âme jour après jour, on me foule dans la boue, on me pique avec des aiguilles chauffées à blanc. Vois-tu, ici, on piétine jour après jour avec des pieds sales ce qui m'est le plus pur, le plus sacré ! Tu as bien entendu aujourd'hui — tu as entendu où il me poussait ! Oh, je le connais, je sais ce qu'il veut. Il n'a pas en lui un brin de sincérité, tout en lui est mensonge, saleté et vilenie ! Il me hait, parce que je ne lui ressemble pas. Il sent que mon âme est pure et serait heureux de m'avilir, de me rendre ignoble pour pouvoir alors me fouler et m'humilier avec plus de droit ! Guénio, Guénio ! Tu m'assurais que tu m'aimais. Est-ce possible que l'on puisse aimer et regarder tranquillement souffrir et se tordre sous la torture la femme qu'on aime ? Pourquoi m'as-tu entièrement oubliée, t'es-tu détourné de moi, ne te montres-tu jamais, ne viens-tu pas, ne t'intéresses-tu pas si je vis, et ce qui se passe avec moi ? Tu as vu se refermer derrière moi la porte de la prison et tu n'as même pas essayé de secouer le verrou ?

Elle allait et venait, tordant ses mains, et sa con-

versation assourdie se transforma en lourds sanglots, en lamentations, comme si elle pleurait un défunt. De sous ses paupières rougies et gonflées deux ruisseaux de larmes coulaient lentement — hôtes fréquents sur son visage où se dessinaient deux traits zigzagants, comme deux sillons creusés par ces larmes.

Tout d'un coup, elle s'arrêta et prit sa tête à deux mains.

— Malheur, malheur à moi ! Je suis une aveugle et une étourdie ! Que dis-je là ! Qu'est-ce que j'espère ! Ne l'ai-je donc point repoussé moi-même ! Ne m'avait-il pas tendu la main, n'avait-il pas été prêt à me sacrifier sa vie, tout son avenir ? Et je l'ai repoussé, je me suis détournée de lui ! Guénio, mon cher amour ! Qu'est-ce que tu as pensé de moi en cet instant ? Aurais-tu cru que je parlais ainsi par orgueil ? Oh, mon Dieu,— moi et l'orgueil ! Je suis une mendiante qui serait heureuse de ramasser une miette, le plus petit brin de ce qui fait vivre les gens,— moi, j'aurais dû dédaigner ce trésor infini que tu mettais à mes pieds ! Guénio, Guénio, au nom du Dieu vivant, ne pense pas cela de moi ! Ce n'était que de la lâcheté ! Je suis tellement déshabituée à recevoir des dons de la vie, que ma main ne se tend pas pour les accueillir. Au surplus on a tout fait pour abrutir, anésthésier mon âme, on l'a entourée d'une palissade de toutes sortes de prescriptions... D'un enclos étroit même un oiseau ne peut prendre son vol. Un chardonneret qui est resté longtemps enfermé dans une cage, ne se risquera pas tout de suite à prendre le large. Guénio, Guénio ! Si tu savais ce qui se passait alors en mon âme ! Comme mon cœur bondissait à tes paroles ! Comment chacun de mes nerfs jusqu'au plus petit tressaillait ! Et quand mes lèvres maudites t'interrompirent, quand

mon visage — malgré moi — se détourna de toi, ah, comme mon pauvre cœur, inondé de sang, était fou de douleur ! Et mon âme arrosée de larmes chaudes, comme Madeleine la pécheresse, était à tes pieds et elle les embrassait et criait imperceptiblement : « Ne crois pas à mes lèvres ! Ne crois pas à mon visage ! Ne te tais pas, ne te tiens pas aussi immobile ! Arrête-moi de force ! Sauve-moi devant moi-même, devant ma bêtise et ma lâcheté qui prennent le dessus sur moi ! » Mais tu ne disais mot et te tenais immobile, et mes ennemies, la bêtise et la lâcheté, m'ont vaincue, elles ont ligoté mon âme et l'ont traînée comme une captive derrière elles. Elle versait des larmes silencieuses et regardait après toi d'un œil muet, elle implorait ton aide, mais tu n'as pas bougé le petit doigt.

— Guénio, mon amour, dis, cet instant serait-il passé pour toujours ? Est-ce que plus jamais pareille occasion ne se reproduira ? Serai-je forcée de sombrer à jamais dans cette mer de désespoir qui, déjà maintenant, m'arrive à la gorge ? Guénio, Guénio ! C'est le dernier moment, à présent, la dernière heure ! Sauve-moi ! N'écoute pas ce que diront mes lèvres. Oh, c'est parce qu'elles sont congelées, lasses, lâches. Prête l'oreille au cri de mon cœur, à la prière de mes yeux ! Ne m'abandonne pas ! Ne me repousse pas maintenant ! Je suis si malheureuse, Guénio, si misérable, si brisée. Je n'ai personne au monde, à part toi seul, Guénio, mon amour, vers qui je pourrais me tourner en pensée ! Ne me repousse pas ! Engage-moi à ton service, au moins comme ta servante, pour que seulement je ne doive plus vivre et étouffer ici, entre ces murs qui m'étaient un enfer et une torture tous ces dix ans.

— Toi, tu devrais m'oublier ? Tu devrais, après notre dernière rencontre, me dédaigner tout à fait,

m'arracher de ton cœur comme une mauvaise herbe inutile, me déraciner comme une ortie ? Mon Dieu ! Ne me permets pas d'avoir ces pensées ! Ce serait horrible ! Cela signifierait arracher des mains d'un noyé sa dernière planche de salut. Cela ne peut être. Dans mon cœur, je sens le rayon de diamant de ton amour, Guénio. Il brille, scintille, chatoie et me réchauffe comme par le passé — non, encore plus vivement, encore mieux, mieux que jamais. Ce n'est pas une illusion ! C'est une intuition, je le sais. Elle me tenait en vie jusqu'à présent, me redonnait de la force dans la souffrance, ne me laissait pas sombrer dans le désespoir,— elle ne m'a pas abandonnée jusqu'ici. Si, tu m'aimes, Guénio ! Je le sens, j'y crois et je vis avec cette foi. Donc, il n'y a pas à hésiter. Ça suffit de souffrir les humiliations et les railleries. La coupe est pleine. Il est temps de faire le pas décisif, et je le ferai tranquillement. Il n'y a pas de retour — à moins d'aller dans la tombe... Au revoir, Guénio !

Elle s'anima, dénoua la serviette de sa tête et la jeta dans un coin, courut à la commode, l'ouvrit et commença à s'habiller. Sans réfléchir, elle mit les vêtements noirs qu'elle portait d'ordinaire, se coiffa et mit de petites boucles d'oreilles en brillants à ses oreilles. Puis elle tira un petit coffret en bois du fond de la commode, l'ouvrit et en sortit ses bijoux et quelques billets de banque hypothétique — toute sa dot. Elle mit tout ça dans un petit sac de voyage en cuir, endossa sa fourrure, passa des caoutchoucs sur ses souliers et, la porte refermée derrière elle, elle fourra la clef dans sa poche et sortit dans la rue.

Il faisait déjà nuit noire, une de ces nuits d'hiver en ville, un peu blafarde à cause des lumières qui scintillaient à travers les fenêtres et des lampes des réverbères qui brillaient de loin en loin au bord des

rues, blafardes, enfin, à cause de la neige qui couvrait la rue et les toits, et qui tombaient doucement en gros flocons sur la terre. Huit heures sonnèrent à l'Hôtel de ville. Régine frissonna. Le sentiment éprouvé quand elle avait pénétré dans la forêt noire pendant sa promenade, au sommet de la montagne, se ranima dans son esprit. Le monde où elle s'aventurait maintenant, ayant quitté pour toujours — croyait-elle — le seuil de sa maison, lui parut froid, déplaisant. Elle gagnait une mer inconnue où l'attendaient Dieu sait quelles aventures — étant, pour la première fois de sa vie, maîtresse indépendante de son bon plaisir. Son cœur se serrait sous l'impulsion d'un sentiment d'anxiété, le souffle lui manquait dans la poitrine, et elle hâta le pas.

« Ne te retourne pas ! Ne te retourne pas ! » lui murmurait une voix à l'oreille et, tout d'un coup, comme mue par une force étrangère, elle se retourna et parcourut des yeux le nid familial qu'elle venait d'abandonner. Un lourd soupir s'échappa de sa poitrine.

— C'est fini avec mes espérances ! Je sens qu'il faudra revenir dans ce maudit trou, murmurait-elle, poursuivant lentement son chemin, s'enfonçant dans la neige mouvante et reprenant avec peine haleine. Je me suis retournée, et cela signifie que la puissance de cette maison a eu le dessus sur moi, qu'elle me reprendra à elle. Et si je revenais sur mes pas ?

Elle s'arrêta, réfléchit. Mais, brusquement, la pensée traversa son esprit que Stalski était rentré et, voyant qu'elle n'y était pas, s'était lancé à sa poursuite. Elle entendit une voix dans la rue qui lui sembla être celle de Stalski, et ce fut pour elle comme un coup d'étrier. Rencontrer Stalski, se retrouver à ses côtés, écouter ses paroles — non, non ! Autant vaut mourir !

Et, ramassant ses forces, elle se mit à marcher, à courir presque, en direction de la place du Marché. Elle s'arrêta, toute en nage, fatiguée, hors d'haleine dans une rue latérale, juste en face de la maison de Wagmann. Elle dut reprendre son souffle, se calmer. A ce moment, un homme en court vêtement d'ouvrier, grand, un peu voûté, sortit par le portillon de la palissade qui séparait la maison de Wagmann de la rue, et braqua sur elle des yeux déments. Régine ne lui porta pas attention : elle était tellement absorbée par elle-même, par ses pensées, qu'elle n'aurait pu reconnaître un homme beaucoup plus familier que Baran. Mais Baran la reconnut sur-le-champ. A sa vue des souvenirs se réveillèrent dans sa tête malade. Quelqu'un lui avait dit pour une cause de tenir cette dame à l'œil. Qui ? Pour quelle raison ? Il ne put se le rappeler sur le coup, mais, toutefois, quand Régine poursuivit son chemin, il la suivit de loin, prudemment. Ce n'est que lorsqu'elle entra dans la cour de sa maison et monta l'escalier qui menait au premier, à l'appartement d'Evguéni, que tout se fit clair dans sa tête. Il éclata de rire, tapa son front de sa main et, sans réfléchir, courut à toutes jambes à l'auberge qu'il connaissait bien et où, il espérait trouver Stalski à cette heure.

LIV

Evguéni était assis à son bureau et écrivait.

Il était sûr que son rêve chéri se réaliserait, que le premier vitché populaire se tiendrait le lendemain. Il n'avait pas obtenu de prohibition de la starostie : Parnass était revenu le lendemain même et avait repris son acompte en déclarant que le staroste n'a-

vait plus rien contre que la réunion se déroule dans son auberge. Présentement, il ne lui restait plus qu'à élaborer les résolutions que le vitché devrait ratifier le lendemain, et Evguéni s'en occupait précisément.

A cet instant, on frappa timidement à la porte.

— Entrez ! dit Evguéni, se demandant, interloqué, qui pouvait venir chez lui à une heure aussi tardive.

La porte s'ouvrit lentement et une haute silhouette de femme, tout en noir, le visage recouvert d'un voile épais s'y montra.

Evguéni bondit de son siège et alla à la rencontre de la dame qui, sans un mot, rabattit la porte derrière elle, la ferma à clef, puis tournée vers lui, releva le voile.

— Ah, c'est vous, madame ! s'écria Evguéni plus étonné que ravi à la vue de Régine en un endroit aussi inhabituel et à une heure aussi indue.

— Ma venue vous surprend ? N'est-ce pas ? fit Régine avec un léger sourire.

— Je vous avoue, madame, que je me serais plutôt attendu à ma mort qu'à votre venue.

— Excusez-moi, monsieur, dit Régine, sans bouger de place, je n'avais pas les moyens de vous prévenir... D'ailleurs, je ne sais pas si cela aurait été nécessaire... Je vous dérange peut-être ?

— Non, madame. J'ai presque fini. Ce peu qui me reste je le ferai demain. Voyons, venez plus près. Veuillez prendre place et vous mettre à l'aise, madame.

Régine s'assit sur une chaise, à droite du bureau, mais elle n'enleva ni sa fourrure ni ses caoutchoucs. Evguéni s'installa à sa place habituelle et la fixa d'un œil tranquille, teinté de douce mélancolie.

— En quoi puis-je vous servir, madame ? demanda-t-il, après un instant de silence, voyant que Ré-

gine le regardait fixement de ses yeux noirs, comme si elle s'efforçait de lire quelque chose dans ses yeux, sur son visage et dans toute son apparence, mais elle-même ne disait mot.

— Servir ? Me servir ? répéta-t-elle, inconsciente. Que vous dirais-je ? Il faudrait conter et conter...

— Pourquoi en ce cas n'ôtez-vous pas votre fourrure et vos caoutchoucs ? Il fait bon chez moi, autrement vous risquez de prendre froid ! Je vous en prie, permettez-moi de vous aider.

Régine se débarrassa de sa fourrure avec l'aide d'Evguéni, puis se rassit sur la chaise et le regarda sans un mot. Son visage était pâle, seuls, ses yeux brillaient d'un feu étrange, et ses lèvres fines remuaient, comme si elles disaient quelque chose, mais sans voix.

— Monsieur... si vous avez affaire... je ne vous dérange pas... je resterai un petit moment... faites, monsieur, comme si je n'étais pas là, dit-elle d'une voix à peine perceptible, entrecoupée par une émotion intérieure.

— Mais, madame... Régine ! s'écria Evguéni. Qu'avez-vous ? Vous êtes pâle... vous tremblez... vos mains sont froides...

Il prit ses mains dans les siennes et la regarda bien en face.

— Ce n'est rien, ce n'est rien... je me sens bien, murmurait Régine, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Vous pleurez ! Il vous est arrivé quelque chose !... Votre venue à une heure aussi tardive... Seigneur Dieu, votre mari vous aurait-il...

— Chut ! Ne me parlez pas de lui ! A quoi bon ? Rien d'extraordinaire ne s'est passé !

— Mais qu'est-ce qui vous a chassée de la maison ? Pourquoi êtes-vous...

— Rien ne m'a chassée. Je... je suis sortie toute seule me promener... J'ai vu de la lumière à vos fenêtres...

— Ah, madame ! Ne dites pas cela ! Vos larmes, toute votre silhouette vous contredisent. Je ne veux pas me mêler de vos affaires conjugales, je n'ai pas le droit d'exiger que vous vous confiez à moi... Mais quand même... puisque vous êtes venue chez moi, c'est certainement pour chercher de l'aide, un conseil, donc, dites en quoi puis-je vous aider ? Je veux croire que vous ne doutez pas que je sois prêt à faire pour vous tout ce qui est en mon pouvoir ?

Pendant ce temps Régine s'était calmée un peu. La chaleur de la pièce, la conversation tranquille avec Evguéni et son regard doux et sûr calmèrent peu à peu la tempête qui faisait rage en elle.

— Vous avez deviné, fit-elle. Je suis venue vous demander aide et conseil.

— Eh bien, que s'est-il passé chez vous ?

— Rien d'extraordinaire, seulement tout ce qui se passe jour après jour, à tout moment, a dépassé la mesure de ma patience. Je ne peux plus vivre avec lui. Il me resterait, soit à devenir folle, soit à écourter mes jours, soit...

Elle s'interrompit et se remit à dévisager Evguéni d'une manière anxieuse, attentive, comme si elle s'efforçait d'y lire son arrêt de vie ou de mort.

— Soit à briser les liens de cette odieuse union, dit Evguéni tranquillement. Vous auriez dû le faire depuis longtemps.

— J'ai décidé de le faire maintenant.

— Et vous êtes venue me demander conseil dans cette affaire ?

— Demander conseil ? redemanda Régine, stupéfaite. De quel conseil peut-il être question ici ?

— Eh bien, je pense... un divorce légal, vous savez c'est une affaire...

Régine l'interrompit par un rire sonore et amer.

— Ah oui, vous pensez au divorce ! Ah oui, c'est vrai, vous êtes juriste, avocat ! L'intérêt de l'avocat avant tout.

— Je m'excuse, madame, si j'ai mal compris votre intention, mais je l'ai vraiment comprise de cette manière. Si vous avez quelque chose d'autre en vue, veuillez me l'exposer, madame.

Régine devint encore plus pâle, ses lèvres tremblèrent, et, la tête basse, elle dit d'une voix à peine audible :

— Non... je n'ai plus rien à vous dire... je voulais vraiment... seulement... le divorce...

Elle couvrit son visage de ses mains et se mit à sangloter éperdument.

Evguéni comprit qu'elle avait un poids sur le cœur qu'elle ne pouvait pas raconter, et il se mit à la consoler après avoir repris ses mains froides dans les siennes.

— Mais, madame, pour l'amour de Dieu ! Que faites-vous ? Vous avez un poids sur le cœur. Faites-m'en part ! Si seulement je puis vous aider, je suis prêt à tout faire pour vous.

Tout doucement Régine retira ses mains, y enfouit de nouveau son visage et pleura. Evguéni ne savait que faire et il décida d'attendre tranquillement la fin de cette crise de larmes. Mais, brusquement, elle découvrit son visage, essuya ses yeux avec un mouchoir et les releva pour la première fois sur Evguéni d'un air résolu et dur.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle. Je suis une sotte. Je viens de noyer, dans ces larmes, le reste de ma folâtrerie juvénile. C'est arrivé, et suffit d'en par-

ler. Et puisque c'est arrivé, alors, à vrai dire... à vrai dire, je n'ai plus rien à vous conter.

— Vous parlez, madame, par énigmes que je ne puis deviner, fit Evguéni. Et vous m'affligez beaucoup par votre manque de confiance.

— Mon manque de confiance ? Moi en vous ?... Eh bien, si vous ramenez notre entretien à la confiance, soit ! Je vous dirai en toute franchise ce qui m'a amenée chez vous. Maintenant, je sais que c'était une illusion, que, me débarrassant d'elle, je me débarrasse... allons, peu importe ! C'est fini ! Sachez donc que je venais chez vous pour ne plus revenir à mon mari, pour m'arracher à cet enfer qui avait été ma vie jusqu'à présent, pour me donner à vous, être votre servante, votre esclave, qui vous voulez — seulement pour ne plus revenir là-bas... chez ce...

— Madame ! s'écria Evguéni, ouvrant sur elle de grands yeux stupéfaits.

— Ne vous étonnez pas et ne vous effrayez pas ! Maintenant, je sais que c'était de la folie, une sotte illusion. Dès le premier instant, à peine entrée ici, quand j'ai entendu votre voix, j'ai compris que tout était fini pour moi, que dans votre cœur cette flamme auprès de laquelle je voulais réchauffer le mien, s'était éteinte.

— Madame,— Evguéni voulut dire quelque chose, mais elle l'interrompit.

— Non, non, ne dites rien ! N'objectez pas, parce que ce ne serait pas vrai. Je ne voudrais pas qu'à mes yeux vous jetiez une ombre d'hypocrisie sur vous. Et puis ne vous excusez pas, parce qu'il n'y a pas de quoi. L'amour ne dépend pas de notre volonté, il vient à nous que nous le voulions ou non, disparaît sans qu'il en soit de notre faute. Et puis, pourquoi devriez-vous m'aimer ? Qui étais-je pour vous jusqu'ici ? Que vous ai-je donné à part ce que

vous vous êtes fait de moi dans vos rêves ? Non, ne parlons pas d'amour. Ne parlons pas de moi !

— Non, madame, dit Evguéni. Moi non plus, je ne vais pas parler d'amour. Je vois moi-même que le temps de nos amours est passé et que nulle force au monde ne le fera revenir. Mais nous devons absolument parler de vous. Je comprends fort bien que vous ne pouvez plus continuer à vivre comme vous viviez jusqu'ici.

— Oh, qu'importe ! dit Régine avec un geste de la main.

— Que vous ne pouvez même pas revenir dans la maison de votre mari. Du reste, je ne sais pas comment vous vous êtes quittés...

— Je vous dis que rien d'extraordinaire ne s'est passé entre nous. Vous n'avez pas besoin de vous faire du souci. Non, monsieur, laissons ça. Voilà ce que je voulais vous dire. J'apprends que vous convoquez une assemblée populaire pour demain.

— Oui, madame. Ça doit être le premier pas, le début un peu plus étendu de ma carrière publique. Je veux appliquer toutes mes forces à amener ce peuple à un peu de conscience, l'habituer à jouir de ses droits, à lutter contre ses offenseurs, dit Evguéni avec ardeur.

— Voilà où vous entraîne votre cœur ! fit Régine avec regret, et elle ajouta l'instant d'après : Allons, agissez ! Quel dommage que je ne sois pas un homme, que je ne puisse vous seconder par mon travail, mon savoir, du moins par mes poings !

— Vous, madame ?

— Oh, monsieur, si vous saviez que de fois en pensée j'aspirais à sortir dans un monde plus large, là, où se déroule une bataille honnête, manifeste, où les gens souffrent pour de grandes causes, mais qui remportent aussi des victoires ! Mais que faire, il ne

m'était pas donné, il ne m'était rien donné ! Vous savez, c'est comme on dit dans la chanson :

> Comme le destin du chanvre est de pourrir dans la boue,
> Le mien est de vivre avec l'homme abhorré.

— Voyons, n'en parlons plus. C'est arrivé et il faut que ça aille jusqu'au bout. Mais votre cause à vous, il faut qu'elle se répande de plus en plus. Je vous souhaite les meilleurs succès et j'espère que vous réussirez. Et pour vous prouver que mes vœux ne sont pas des phrases en l'air, je vous prie d'accepter ce peu que je possède, prenez-le pour le fonds principal que votre organisation doit posséder.

A ces mots, Régine déposa, sur le bureau d'Evguéni, son sac de voyage qu'elle tenait jusque-là passé par l'anse à son bras gauche.

— Non, madame, répliqua Evguéni, ne faites pas ça ! Nous n'avons pas besoin de fonds pour notre œuvre.

— Vous en aurez besoin ! reprit Régine et elle commença à chausser hâtivement ses caoutchoucs.

— Mais le plus important est ceci : nous n'avons pas le droit d'accepter ce don de vous à un moment pareil. Je ne sais pas ce qui se trouve dans votre sac, mais je présume que ce sont toutes vos ressources dont vous pouviez disposer à cette heure, qui pouvaient être pour vous la base d'une vie indépendante. Veuillez comprendre, madame, que je ne puis accepter de vous ce fonds-là, vous retirer votre appui à l'heure la plus critique pour vous.

— Peu importe ! L'heure la plus critique est passée ! fit Régine et elle se mit à endosser à la hâte sa fourrure. Je n'ai besoin d'aucun soutien, et vous devez accepter ce que je vous donne. D'autant plus que...

A ce moment les pas lourds de quelques personnes retentirent dans l'escalier. Une main tira le bouton de la porte du cabinet d'Evguéni et, s'étant persuadée qu'elle était fermée, frappa violemment à la porte.

Evguéni se dressa sur ses pieds et fit un pas en avant, puis, se tournant vers Régine, lui montra des yeux une porte latérale qui menait dans sa chambre à coucher et qui était entrebâillée. Elle y entra à pas de loup et la referma derrière elle.

Les coups se répétèrent. Dans le petit couloir, devant le cabinet, on entendait rire et parler.

— Qui est là ? demanda Evguéni.

— Ouvrez ! répondit une grosse voix.

— Qui demande ?

— Ouvrez ! Au nom de la loi ! reprit la même voix, et les coups retentirent avec plus de violence.

— Tiens, tiens ! Au nom de la loi ! s'écria Evguéni, ironique, et il fourra pour plus de sûreté, dans sa poche, un revolver chargé qui reposait au fond du tiroir de son bureau. Dites qui défonce ma porte, sinon je n'ouvre pas.

— Ouvrez donc, monsieur, la peste soit de vous ! Je l'exige, moi, Stalski ! hurla une voix rauque, et des coups de poings et de pieds forcenés s'abattirent sur la porte.

LV

Ce lundi-là, Baran était très agité toute la matinée. Depuis l'incident du Nouvel An il vivait comme dans un demi-sommeil. Le jour il allait et venait dans la cour, vaquait à de petits travaux, coupait et fendait du bois, portait de l'eau à la buanderie qui se trouvait dans le sous-sol ou allait faire

les commissions des clients. Il se débrouillait assez bien dans ce travail, mais ne disait presque rien ou, à proprement parler, maugréait à tout moment des choses dans sa barbe. La nuit, tapi dans sa masure, il se parlait à voix haute, disait mille choses incohérentes qui, pareilles aux éclats de verre bariolés d'un kaléidoscope, lui passaient par la tête, s'assemblant dans des milliers de figures et de rapports tout à fait imprévus. Il y avait la blanchisseuse frivole, et la chatte grise du voisin, la vieille femme qui cueillait les os des tas d'ordures, et le poivrot qui beuglait dans la taverne, l'antéchrist qui devait venir d'un jour à l'autre, et Evguéni, et les paysans, et les curés, et tout cela se confondait et se mélangeait dans sa tête et faisait le thème de ses monologues solitaires. Et plus la nuit avançait, plus son agitation croissait, à onze heures il sortait dehors, attachait le baquet sur lui et se rendait sur la place du Marché. Il est vrai que les incitations de Wagmann et celles des sergents de ville avaient influencé sa volonté malade à tel point qu'il n'emportait plus les battoirs et ne frappait sur le baquet qu'avec ses poings. Un des agents lui avait encore fait une faveur et lui avait offert de vieux gants en toile pour que ses mains ne gèlent point. Baran accomplissait consciencieusement l'ordre reçu et chaque fois qu'il allait faire sa ronde nocturne, enfilait ses gants de sorte que le son du baquet était à peine audible. Après avoir fait trois fois le tour de la place du Marché et une fois celui de l'église et frappé si fort des mains qu'elles le brûlaient, Baran rentrait chez lui, remettait le baquet dans la petite remise et, tout habillé, se jetait sur son grabat et dormait à poings fermés jusqu'au matin.

Mais ce jour-là, depuis le matin, il était terriblement agité. On ne saurait dire au juste : soit après

le réveil, soit lorsqu'il se fut levé, soit quand il sortit la première fois de la maison, la pensée traversa son esprit que ce jour-là, justement ce jour, l'antéchrist devait paraître en ville. Et cette pensée commença à tournoyer et à bourdonner dans sa tête comme une guêpe. Tout ce qu'il voyait autour de lui, tout ce qu'il touchait, la confirmait. L'eau glaciale où il s'était lavé, lui avait paru chaude, comme de l'eau bouillante — ce n'est pas sans raison que c'était s o n signe. Quand il sortit dans la cour, un grand chien noir qu'il ne connaissait pas, regarda de la rue par la porte ouverte — c'était s o n messager. Un corbeau croassa au-dessus de sa tête — c'était s o n prophète. Une bonne femme traversa la rue avec des brocs d'eau, la fumée sortait en tournoyant de la cheminée et s'étalait sur la cour, le feu sous la chaudière de la buanderie craquait et giclait des charbons brûlants au milieu de la pièce — tout, tout cela c'était s e s signes !

Tout à coup, l'idée lui vint qu'il arriverait de l'Est avec son armée — du côté de Vygoda, s'arrêterait sur le pont et enverrait, en premier lieu, son avant-garde en ville pour qu'elle arbore son drapeau sur l'Hôtel de ville. Il était sûr que cela se produirait tout à l'heure et, peut-être était-ce déjà arrivé. Et, laissant ses brocs d'eau devant la porte de la buanderie, il bondit, mortellement inquiet, dans son taudis, endossa une pelisse courte, cadeau récent de Wagmann et, se parlant sans trêve et gesticulant, il alla vite hors de la ville, sur le pont, à Vygoda.

Après les grands froids, l'air était devenu plus doux. En ville, il dégelait, mais en rase campagne une bise glaciale soufflait et faisait tournoyer une petite neige fine. La rivière était prise de glace et, de loin en loin seulement, sur les petites cascades et les rapides, l'eau avait percé la grosse couche de

glace et bouillonnait dans les fissures, vomissant çà et là de petits ruisseaux qui se déversaient sur la surface et gelaient tout doucement, s'imbibant dans la neige qui recouvrait la glace. La plus grande fissure était juste sous le pont, du côté où l'eau, se brisant aux gros billots de chêne qu'on avait enfoncés ici pour fendre la glace, formait un peu plus bas un profond remous qui tournait et bouillonnait, se cassant de temps à autre en petits morceaux de glace que l'eau charriait du haut et se fracassait ici, soit aux billots, soit aux angles aigus des glaçons en tout petits éclats. On avait nommé cet endroit Bouillonnement. Les pêcheurs et les nageurs l'évitaient même en rase eau et, maintenant, quand l'eau « enflait » sous la glace, conséquence d'une vague plus chaude, il était terrible dans sa beauté sauvage. Sans savoir comment et pourquoi, Baran s'arrêta au milieu du pont et fixa longtemps l'embouchure écumeuse, prêtant l'oreille au craquement de la glace. Il vit passer dans son imagination la vision de cette terrible nuit, quand il avait apporté, dans ses bras, comme une enfant, sa femme étranglée et l'avait jetée de cet endroit, dans le Bouillonnement. Il regardait à présent l'eau sans émotion apparente, mais avec une curiosité purement enfantine. Il lui semblait que, du fond du Bouillonnement, de ces bouffées d'écume qui couraient autour de la surface de l'eau, il verrait apparaître une petite main de femme qui lui ferait un signe de la main, lui indiquerait un endroit, lui donnerait un indice. Cette nouvelle pensée chassa à l'instant même de son âme les visions qui la tourmentaient jusque-là ; il oublia l'antéchrist et ses légions, oublia Vygoda et le mont derrière lequel il devait surgir et, souriant, il était debout sur le pont et guignait d'un œil curieux le Bouillonnement.

— Bien sûr, bien sûr, se disait-il à lui-même, elle m'appelait. Elle a quelque chose à me dire. C'est drôle qu'elle ait tenu le coup ici, si longtemps. Il fait froid, et c'est mouillé. Eh bien, si elle veut revenir chez moi, je n'ai rien contre. C'est après tout ma femme légitime ! Ce serait un péché de ne pas l'accueillir. Seulement, écoute, Zossia, plus question du tout de me faire les coups d'autrefois ! Dieu t'en préserve ! Tu sais bien que je n'ai pas été un mauvais mari pour toi, alors pourquoi m'as-tu fait tout ça ? Je le suis encore toujours, je te le jure ! Je ne te dirai rien, je ne te ferai pas de reproches. Que tout s'en aille à cette heure. Mais retiens-le pour l'avenir ! Sois bonne, sois telle que tu l'étais au début, ma chérie, ma petite chatte, ma poulette, ma jolie ! D'accord ?

Puis une nouvelle pensée germa tout d'un coup dans son esprit. Si elle lui revient aujourd'hui, où la mènera-t-il ? Dans sa masure ? Voyons, ce serait ridicule ! Et il courut à toutes jambes vers la ville et, s'en allant, il se tourna une fois de plus vers le Bouillonnement, et dit :

— Je vais revenir, Zossia, je vais revenir ! N'aie pas peur, je reviendrai à temps. Il faut que j'aille d'abord préparer la maison. C'est que sans toi, ma chérie, je n'ai pas eu la vie aisée. Tout le monde m'a abandonné, je suis devenu serviteur de Juif, gardien, et je vis dans une de ces masures, dans un de ces taudis que toi, tu aurais eu peur d'y enfermer ton petit chien, pour la nuit. Oui, mon trésor, tous les deux, nous avons bien souffert tout ce temps. Mais, maintenant, tout est fini. Tu reviens, j'ai gagné beaucoup d'argent à mon service, je vais louer un bel appartement de trois pièces et d'une cuisine chez Wagmann — au premier, eh oui ! Je vais acheter de beaux meubles, des tapis, des glaces — tout cela pour

ma pauvre petite Zossia, pour qu'elle sache comme je l'aime.

Et il rentra en ville, heureux comme jamais, dans un état de belle humeur, tout en choisissant minutieusement tous les meubles, tout l'aménagement de son futur appartement, sans prêter attention à rien et à personne.

L'après-midi était fort avancé, quand il arriva sur la place du Marché. Barbottant dans la neige profonde et molle, il fut vite fatigué, tout en nage, et ressentit une faim de loup. Sans trop réfléchir, il entra dans une auberge qui lui était familière. Le patron auquel il rendait souvent divers services : il rapportait de l'eau, fendait du bois, roulait les tonneaux ou lui réparait toutes sortes d'ustensiles, le salua amicalement et, sans attendre sa commande, déposa devant lui un bon verre d'eau-de-vie et un petit pain.

Baran le regarda d'un œil attentif et vigilant et sourit.

— Ah oui, ah oui, je vous connais. Vous êtes Mochko. Vous êtes un brave homme. Ma femme Zossia disait aussi que vous étiez un brave homme. Elle vous connaît. Oh, vous allez voir, elle va vous remettre du premier coup d'œil. Il n'est pas bon d'oublier les braves gens.

Mochko était au courant de la maladie de Baran qui, ces derniers temps, avait sensiblement empiré et, la main sur son épaule, lui dit :

— Tenez, Baran, buvez et mangez ! Vous avez faim.

— Oh, qu'importe ma faim ! répliqua Baran, radieux. Encore aujourd'hui, et c'est tout. C'est le dernier jour. Aujourd'hui elle revient, et toutes mes misères vont finir. Vous savez, Mochko, ajouta-t-il dans un murmure, se penchant vers l'aubergiste, j'ai

beaucoup d'argent ! Il est rangé, caché... Je n'en disais rien exprès à personne. Je me faisais exprès si pauvre. Mais vous allez voir à partir de demain, quand ma Zossia sera là ! Allons, allons, je ne veux rien dire d'avance. A votre santé, Mochko !

Et il but l'alcool, puis se mit à manger le petit pain, le cassant en petits morceaux, le mâchant et l'avalant, manifestement, sans aucun appétit. Mais entre-temps, il parlait, parlait sans arrêt. La pensée de l'argent caché s'était maintenant emparée de son esprit, et il se mit à raconter une histoire inouïe, comme il avait tué, avec douze brigands, un riche seigneur, l'avait dépouillé de sa fortune, avait trompé ses compagnons, et lui-même s'était approprié toute la somme et l'avait cachée en lieu sûr. Ses anciens compagnons le guettaient à présent hors de la ville, s'apprêtaient à le tuer, s'étaient faits disciples de l'antéchrist pour que, par son intermédiaire, ils puissent le capturer, mais il ne les craignait pas. Tant qu'il était seul, il avait peur. Mais Zossia revenait aujourd'hui, et elle avait en elle une si grande force qui repousserait toutes les flèches ennemies. Ce n'était pas sans raison qu'elle vivait dans le Bouillonnement, y était en service, qu'elle souffrait la misère, pour connaître les sortilèges et pouvoir le préserver de toutes sortes de maléfices.

L'auberge était déserte. De loin en loin un ouvrier ou un citadin entrait, prenait debout un petit verre d'alcool, payait et s'en allait. Baran était assis, accoudé dans un coin, la tête penchée, et il parlait — bas, puis de plus en plus bas. Le reste du petit pain reposait devant lui — il ne le voyait pas. Depuis longtemps Mochko ne l'écoutait plus — il ne le remarquait pas et continuait à parler sans arrêt jusqu'à ce que sa tête ne se fût enfin posée sur la table. Il s'était endormi.

Lorsqu'il se réveilla, il était déjà sept heures. Devant lui, la fenêtre était noire, une lampe brûlait au-dessus du comptoir et, aux tables, les habitués buvaient de la bière, discutaient et riaient. Baran se dressa sur ses pieds et éprouva une sensation de peur. Que faisait-il donc ? Il devait aller chez Wagmann louer un appartement, acheter des meubles ! Et il faisait déjà nuit. Sans mot dire, il sortit précipitamment de l'auberge, dans la rue.

Dehors, la neige tombait, douce, sans trêve. Le ciel s'était recouvert de lourds nuages, et les réverbères à pétrole des rues étaient visibles, comme à travers un tamis. Baran n'était pas loin de la maison de Wagmann. Un instant plus tard, Wagmann sortit en personne et vint lui ouvrir. Il ne tenait pas de domestique, seulement une femme de charge qui, le souper préparé, s'en était allée chez elle. La femme de Wagmann était partie dans la matinée, dans une petite ville voisine, à la noce d'une de ses parentes. A la vue de Baran, Wagmann le fit entrer dans sa chambre qui lui servait de chambre à coucher et d'office et où, à côté du lit, se trouvait un grand coffre-fort. S'étant assis dans son fauteuil démodé tendu de cuir, Wagmann se tourna vers Baran qui se tenait, par habitude, sur le pas de la porte.

— Alors, Baran, quoi de neuf ?

— Tout va bien, monsieur, répliqua Baran, gaiement.

— Qu'est-ce qui va bien ?

— Elle revient aujourd'hui.

— Qui ça, elle ?

— Mais, voyons, ma Zossia. Je viens de l'apprendre tout récemment. Et je me suis rappelé l'argent — vous savez bien, monsieur, mon argent que j'ai caché. Depuis qu'elle m'a quitté, je l'ai oublié — comme si on m'avait envoûté. Et, à présent, tout est

redevenu clair à mes yeux. Il doit y en avoir environ quarante ou cinquante mille ducats, je crois — rien que de l'or — ben oui, parce que le papier, il aurait pourri. Nous aurons vraiment de quoi vivre tous deux jusqu'à nos vieux jours. Eh bien, ne l'avons-nous pas mérité ? N'avons-nous pas, pendant tant d'années, souffert la misère ? Je le disais toujours moi que tant que le Bon Dieu envoie la misère, il l'envoie, et puis quand il voit que l'homme ne se fait pas de mauvais sang, alors il commence à envoyer le bien.

Wagmann comprit que Baran était malade et il voulut détourner sa pensée dans d'autres voies.

— On est venu de la buanderie, aujourd'hui, demander après vous. On a dit que, quand vous êtes sorti ce matin de la maison, vous n'êtes pas revenu pour le dîner.

— Et je n'y reviendrai pas ! riposta Baran, gaiement. Qu'est-ce donc que ce dîner à la buanderie ! A partir de demain tout va changer chez moi. Ecoutez, M. Wagmann, je voulais vous demander de me louer un bel appartement. Vous comprenez bien que si elle revient, je ne peux pas vivre avec elle là, où je vis à l'heure actuelle. Je pense... Cet appartement que Rafalovytch occupe, au premier, il est libre à partir de demain, n'est-ce pas ?

— M'aurait-il donné congé ? demanda Wagmann, ne voulant pas objecter ouvertement.

— Oh, mais à partir de demain il va demeurer à l'Hôtel de ville. Il sera notre bourgmestre, il va faire mettre des signes à ses gens, et celui qui refusera son cachet, il le mettra à la torture, à la mort !

— Ecoutez, Baran, dit Wagmann, faisant une nouvelle tentative de détourner la pensée de Baran dans une autre voie, j'aurais une petite demande à vous faire. Ne pourriez-vous pas aller porter cette lettre

à la poste ? Il va être la demie de huit heures. Allez-y tout de suite, parce qu'on ferme dans une demi-heure. Vous allez la recommander. Tenez, prenez cet argent. Combien y a-t-il ici ?

— Quinze sous, répondit Baran, prenant l'argent.

— Comment devez-vous expédier la lettre ?

— En recommandée. Qu'est-ce que vous avez à me demander, monsieur, comme si j'étais un enfant ? Pensez-vous, monsieur, que je sois devenu fou ? Oh, j'y vais !

Il prit la lettre et l'argent et sortit de la chambre.

— Rentrez aussitôt et rapportez-moi le récépissé ! cria Wagmann à sa suite.

— Je serai là dans un instant ! répondit Baran du dehors. Mais quand il franchit le portillon et se retrouva dans la rue, un obstacle se dressa sur son chemin qui fit dévier à l'instant même ses pas et ses pensées dans une autre direction. Il se heurta presque à Régine, la reconnut et, au même instant, commença à se rappeler que quelqu'un lui avait dit naguère de la surveiller. Creusant vainement sa cervelle pour se rappeler quand et qui lui avait dit de le faire, il la suivit sans la perdre de vue. Ce n'est que lorsqu'il la vit entrer dans le corridor de « sa » maison et monter l'escalier qui menait à l'appartement de Rafalovytch qu'il se souvint de l'ordre de Stalski et, avec un éclat de rire frénétique, il courut à toutes jambes au petit restaurant où Stalski passait habituellement ses soirées. Cette fois aussi, il l'y trouva. A une même table d'un cabinet séparé étaient assis, avec des bocks pleins de bière, Stalski, Schwartz et Sznadelski et deux autres messieurs encore. Baran se tint à la porte du cabinet et, braquant des yeux brillants d'un feu dément et un large sourire aux lèvres, il fit un signe du doigt sans dire un mot.

— C'est toi, Baran ? fit Stalski. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as à me dire quelque chose ?

Sans un mot, Baran eut un rire significatif et hocha la tête du côté où demeurait Rafalovytch.

— Quoi ? s'écria Stalski, devinant aussitôt ce dont il s'agissait. C'est ce que je t'avais dit ?

Baran affirma d'un signe de tête et partit d'un nouvel éclat de rire.

— Maintenant ?

Baran opina du bonnet et fit un geste signifiant une étreinte et des baisers.

Stalski bondit sur ses pieds.

— Messieurs. Je vous prie d'être mes témoins. Ne me demandez rien, venez seulement. Pour un petit moment. Laissons la bière. Suivez-moi. Vous verrez quelque chose d'intéressant.

Et tous quittèrent sans un mot le restaurant et se dirigèrent, Stalski en tête, vers le logement d'Evguéni. Après avoir longuement frappé à la porte, quand le bruit dans le corridor souleva un trouble dans toute la maison, Evguéni ouvrit. Guidés par Stalski tous les hommes s'attroupèrent dans la chambre. Une vapeur froide se précipita du dehors à travers la porte demeurée ouverte, dans le logement.

— Monsieur ! s'écria Stalski d'une voix pathétique, s'arrêtant juste en face d'Evguéni, où est ma femme ?

— Je n'en sais rien, M. Stalski, répondit Evguéni, tout pâle, mais d'une voix unie et tranquille. Elle n'est pas chez moi.

— Si, monsieur, elle est chez vous ! répliqua Stalski, élevant la voix. Et je vous demande de ne pas la cacher, mais de me la livrer.

— Je vous assure qu'elle n'est pas là, dit Evguéni sans démordre.

— Vous mentez, monsieur ! rugit Stalski et, bondissant vers le bureau, il saisit le sac de voyage de

Régine qu'elle avait laissé. Vous voyez, en voici la preuve ! Son sac de voyage ! Son nom est gravé ici, sur la serrure. Messieurs, veuillez voir.

— Vous vous trompez, M. Stalski, répartit Evguéni, toujours calme. Votre femme n'est pas ici.

— *Corpus delicti*, mon petit monsieur ! *Corpus delicti !* [1] criait Stalski, triomphant, secouant le sac de voyage. Ceci n'est pas venu tout seul de chez moi et n'est pas tombé sur votre bureau. Où est-elle ? Montrez-la !

— Monsieur, calmez-vous ! Je vais tout vous expliquer !

— Où est ma femme, voleur ! hurlait Stalski, marchant sur Evguéni. Celui-ci fit un pas en arrière.

— Monsieur Stalski, dit-il d'un ton vif. Ne vous oubliez pas ! Vous êtes chez moi, vous avez forcé ma porte en compagnie, vous m'agressez... vous m'offensez... retenez bien que je ne le laisserai pas passer comme ça.

— Où est ma femme ? criait Stalski. Rends-moi ma femme, et après parle et fais ce que tu veux.

— Je vous le répète, elle n'est pas ici. Elle était venue à l'étude, mais ne m'y a pas trouvé, alors elle a attendu et s'en est allée, oubliant ce sac de voyage.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Elle était là il y a un instant et elle doit y être. Allons, messieurs, dit-il, se tournant vers la compagnie. Fouillons un peu ce petit nid-là.

— Restez sur place et ne bougez pas ! cria Evguéni.

— Quoi, tu vas me le défendre ? Espèce de morveux ! rugit Stalski et il alla à la porte de la chambre à coucher. Au même instant, Evguéni bondit vers lui, d'une main il le saisit à la gorge et pressa si

[1] Corps du délit (lat.)

fort que Stalski eut à peine le temps de dire ouf ! et d'écarquiller les yeux, de l'autre il lui envoya un coup si violent à la poitrine que Stalski partit en flèche, derrière la porte à travers le petit corridor exigu et roula avec fracas dans l'escalier.

— Hors d'ici ! cria Evguéni aux autres qui, debout, ne savaient que faire. Sznadelski s'avança le premier vers Evguéni, mais juste à ce moment un revolver dont la bouche se trouvait à quelques centimètres des yeux de Sznadelski, brilla dans la main de l'avocat.

— Je vous en prie : par ici ! dit Evguéni, tenant le revolver dans sa main tendue.

Deux messieurs restés derrière filèrent les premiers de la pièce, suivis de Sznadelski qui marchait à reculons. Evguéni referma la porte sur eux. Ensuite il prit la lampe de son bureau et, après un coup frappé à la porte de sa chambre à coucher, il entra. Une bougie brûlait dans la pièce. Il n'y avait pas de traces de Régine. Seule, la petite porte qui menait de la chambre à coucher à une entrée minuscule qui donnait sur le corridor, indiquait par où elle avait disparu. Evguéni jeta un coup d'œil dans l'entrée, dans le corridor. Régine n'était nulle part.

LVI

Baran n'avait pas assisté aux événements qui s'étaient déroulés dans le logement d'Evguéni. Lorsque toute la compagnie guidée par Stalski était sortie de l'auberge, Baran les avait aussi suivis. Mais voici que dans la rue, Schwartz le prit par l'épaule et demanda à voix basse :

— D'où viens-tu, Baran ?

— J'étais chez Wagmann.

— Il est chez lui ?
— Oui.
— Tout seul ?
— Tout seul.
— Qu'est-ce qu'il fait ?
— Je ne sais pas. Il compte certainement son argent. Il m'a envoyé à la poste.
— A la poste ?
— Oui. Avec cette lettre-ci. Il m'a ordonné de la faire recommander et de revenir aussitôt avec le récépissé.
— Donne-moi cette lettre ! murmura Schwartz.
— Mais je dois la porter à la poste, objecta Baran.
— Je la porterai moi-même. Donne !
— Et le récépissé ?
— Je le porterai à Wagmann. J'ai quand même à lui parler.
— Ah bon, faites comme vous voulez. Voici l'argent pour la lettre recommandée.
— Pas la peine. Va à l'auberge et fais-toi servir une bière. Je vais revenir.
— Vous allez la recommander avec votre argent ?
— Oui. Va et ne t'en fais pas.

Baran s'en fut à l'auberge. Schwartz courut à sa suite et, bondissant dans le cabinet où s'était tenue la compagnie et où se trouvaient encore les bocks de bière à peine entamée, il jeta un coup d'œil à la lettre qui était tombée d'une manière si étrange entre ses mains. Elle était adressée au comte Krzywotulski.

— Qu'est-ce donc ? murmura Schwartz et, sans réfléchir plus longuement, il décacheta l'enveloppe. Une feuille de papier et un reçu s'y trouvaient. La carte était écrite en allemand : « En me payant pour les papiers que vous savez, vous avez oublié chez moi votre reçu, M. le comte. Je vous l'expédie par voie de courrier. Wagmann ». Et le reçu légalisé par

le notaire confirmait que, pour les lettres de crédit au nom de M. Brykalski en hypothèque de ses biens pour une somme de 70 000 guldens, le comte Krzywotulski avait payé à son propriétaire Wagmann la somme convenue de 50 000 guldens. La somme obtenue, Wagmann avait remis les papiers au comte et renonçait à tout droit ultérieur. La lettre portait la date de ce jour.

Après avoir parcouru des yeux la lettre et le reçu, Schwartz clappa des lèvres, cacha les papiers dans sa poche et, fonçant en flèche de l'auberge, courut à toutes jambes vers le logement d'Evguéni. Là, il s'arrêta à la grille d'entrée et, s'étant trouvé une place sombre entre la palissade et un stère de bois qui se trouvait dans la cour, il se cacha et se mit à attendre.

A l'instant même des coups forcenés à la porte et des cris parvinrent à son ouïe du premier étage. Puis il se fit un silence, ensuite une haute silhouette de femme, tout en noir, cachée derrière un voile et emmitouflée dans une fourrure, passa comme une ombre auprès de lui. Des bruits de voix rappelant une vive querelle parvenaient du premier. Puis il y eut de nouveaux cris, un bruit de chute d'un corps lourd dans l'escalier, ensuite des claquements de pas et les vociférations frénétiques de Stalski :

— Voleur ! Rends-moi ma femme ! Police ! Par ici ! Au secours ! On m'a volé ma femme.

— Mais, taisez-vous donc ! Chut ! Ne faites pas de scandale ! disaient les compagnons de Stalski, faisant tout pour l'apaiser et se sentant gênés de s'être laissés embarquer dans cette histoire où ils commençaient à soupçonner une simple agression de la part de Stalski.

— Non, je ne veux pas me taire ! Je ne le veux pas ! vociférait Stalski, debout dans la cour. Je vais rester

ici et je ne bougerai pas. Je vais crier toute la nuit jusqu'à ce qu'il me rende ma femme !

Toute la maison était en émoi. Les gens se pressaient dans les corridors, les fenêtres et les entrées, chuchotaient, poussaient des oh ! et des ah !

— M. Stalski, dit Schwartz, s'approchant de lui, veuillez vous calmer. Votre femme n'est pas ici.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que je l'ai vue sortir d'ici.

— Sortir ! Comment ça ?

— Tout simplement. La maison a deux issues. Vous êtes entré par devant, elle est sortie par derrière.

— Il y a longtemps ?

— Ma foi, un quart d'heure environ.

— Et où est-elle allée ?

— Je n'en sais rien.

— Certainement à la maison, dit une voix de la compagnie. Vous avez inutilement fait un beau tapage.

— Inutilement ? Oh non ! Je ne fais jamais rien inutilement. Je ne pardonne pas mes offenses. Messieurs, suivez-moi ! Nous la rattraperons peut-être encore en chemin.

— C'est plus difficile, reprit Schwartz. Vraisemblablement, elle a pris un traîneau qui passait par ici et elle est partie.

— Et moi, je pense qu'il vous faut avant tout vous calmer, dit un de ses compagnons. Vous calmer et analyser méticuleusement cette affaire.

— Ce ne sont pas des plaisanteries. C'est avoir affaire à un avocat, ajouta un autre.

— Voilà ce que je conseille : entrons encore un petit moment au restaurant, finissons notre bière, et après nous pourrions aller chez vous voir si votre femme y est.

Stalski ne fut pas très ravi, mais ses compagnons l'entraînèrent presque de force après eux. Sznadelski les suivit aussi, mais quand ils arrivèrent à une place obscure où la rue tournait et où il n'y avait pas de réverbères, Schwartz le tira subrepticement par la manche. Il se retourna et s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Psst ! Restons en arrière ! Viens là dans cette ruelle ! murmura Schwartz.

— Et alors ? Tu as quelque chose d'intéressant ? s'enquit Sznadelski.

— Ma foi, oui ! On va chez Wagmann.

— Pour quoi faire ?

— Tu le sais bien. Demain, on part pour l'Amérique.

— Comment ça ? Tu as quelque chose de sûr en mains ?

— Bien entendu. Ce qui est sûr c'est qu'il y a de l'argent. Et il est seul à la maison. Et il attend Baran,— donc, la porte est ouverte. Et même si non, il viendra l'ouvrir en entendant frapper.

— Eh bien, quoi ?

— Viens ! Chemin faisant nous discuterons. Tout ça c'est très curieux !

Et, bras dessus, bras dessous, ils s'en allèrent du côté opposé, vers la maison de Wagmann.

L'espoir de Schwartz que Wagmann, attendant le retour de Baran, laisserait la porte d'entrée ouverte, se réalisa. Mieux encore, il oublia de fermer la porte du corridor qui menait à sa chambre. Assis près de la table, plongé dans ses comptes, il était si absorbé qu'il ne songeait point à la porte. Quand le loquet claqua, il demanda sans se retourner et relever les yeux :

— C'est vous, Baran ?

— C'est moi, entendit-il une voix qui n'était pas celle de Baran.

Wagmann se retourna. Sznadelski se tenait devant lui. Wagmann pâlit, à l'instant même son cœur cessa de battre. Il comprit que tout cela pouvait avoir des conséquences funestes et demeurait pétrifié.

— Vous... vous venez chez moi ? dit-il, tirant avec peine les sons de sa gorge. Mais au même instant Schwartz surgit de derrière le dos de Sznadelski et bondit vers Wagmann. Celui-ci tenta de se dresser sur ses pieds, mais Sznadelski, d'une main, pressa son épaule et lui ferma la bouche, de l'autre. Wagmann essaya de crier, tendit les bras pour repousser Sznadelski, mais, à l'instant même, Schwartz passa un cordon, fin et solide, à son cou et le serra de toutes ses forces. Wagmann ouvrit de grands yeux, la voix mourut dans sa gorge.

— Lâche l'épaule ! Tire le cordon ! murmura Schwartz. Sznadelski obtempéra à son ordre. Lorsqu'ils l'eurent fortement serré — Schwartz d'un côté, et Sznadelski de l'autre, Wagmann qui était assis sur sa chaise, battit sauvagement des pieds. Ils ne lâchèrent pas prise, tirèrent de plus en plus fort. Il fit encore quelques gestes des bras et des jambes, et ce fut tout.

— Il est mort ! murmura Sznadelski, tout tremblant à la vue de l'horrible visage de Wagmann.

— Non, il vit encore ! reprit Schwartz dans un souffle. Aide-moi !

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Le mettre ici ! A ce crochet. On pensera qu'il s'est pendu lui-même.

Tous deux soulevèrent Wagmann, puis Schwartz noua les deux bouts du cordon au crochet fixé bien haut dans le mur — autrefois, un grand tableau y était accroché — et, montant bien haut le corps, ils

le laissèrent pendre. Wagmann gigota encore un instant des jambes, puis sa tête retomba sur sa poitrine — il était mort.

— Et, maintenant, vite, cherchons l'argent ! La porte est fermée ?

— Non ! souffla Sznadelski avec effroi en voyant qu'elle était grande ouverte.

— Ferme-la !

Pendant que Sznadelski fermait la porte, Schwartz fouilla les poches de Wagmann, y cherchant la clef du coffre-fort. L'ayant trouvée, il ouvrit la caisse. L'argent était rangé en tas — des billets de banque, des pièces d'or et d'argent — en tout 50 000 que Wagmann avait touché ce jour-là de Krzywotulski. Schwartz les rafla dans un petit sac qui se trouvait dans le coffre et le fourra dans sa poche.

— Ça nous suffira ! dit-il, radieux.

— Il n'y a plus d'argent liquide ? demanda Sznadelski, inspectant les tiroirs du bureau.

— Non. Des lettres de change, des notes de dettes — peste soit d'elles, c'est pas pour nous. Filons !

Et ils sortirent. En partant, ils fermèrent la porte de la chambre de Wagmann à clef, et la clef, ils la jetèrent à l'intérieur, écartant avec force le bas du battant de la porte pas trop solide. Puis ils sortirent dans la rue qui était déserte à ce moment. Une neige épaisse tombait dehors : bien haut, au-dessus de la ville, le vent soufflait dans les sommets des arbres. La ville dormait.

— Où allons-nous maintenant ? demanda Sznadelski, claquant des dents d'épouvante.

— Allons au restaurant, chez les nôtres ! dit Schwartz.

— Chez eux ! Non, je ne peux pas. Je tremble de tout mon corps. Je dois avoir le visage défait. On le remarquera aussitôt.

— Pouah ! En voilà une mollasse ! dit Schwartz. Qu'à cela ne tienne, reste dans la rue ! Je vais y aller tout seul. Il faut absolument que, maintenant, on nous voie au restaurant. Cela va détourner de nous les soupçons, au moins les premiers temps.

Ils descendirent la rue, pataugeant dans la neige profonde qui avait recouvert la terre dans la soirée. Arrivés près du restaurant, Sznadelski resta dehors, et Schwartz entra à l'intérieur.

— M. Stalski est là ? demanda-t-il au patron.

— Non. Il vient de partir il y a un instant avec ces messieurs.

— Alors, il s'est pressé celui-là. Et moi, je le cherche.

— Il est rentré chez lui. Vous le rattraperez peut-être, monsieur.

A ce moment, tournant la tête, Schwartz vit Baran dormir au-dessus de sa bière inachevée. Il s'approcha de lui, le secoua par les épaules et lui cria :

— Hé, Baran ! Lève-toi !

— Quoi ! s'écria Baran à travers son somme et il commença à se frotter les yeux.

— Eh bien, quoi, tu dors ici ? Tu n'as pas de place chez toi ? Allons, lève-toi, rentre à la maison !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Baran à moitié endormi.

— Il est l'heure d'aller tambouriner à travers la ville. Tu l'as oublié ? dit Schwartz en plaisantant.

— De tambouriner ? Ah oui, ah oui ! Je l'ai complètement oublié. C'est bien, c'est bien.

Et il sortit du restaurant, se grattant la nuque. Schwartz éclata de rire.

— Il est vraiment capable de faire ce que je dis et d'aller tambouriner ! proféra-t-il gaiement, se tournant vers le patron. Et en ce cas, M. le commis-

saire sera capable de m'infliger une amende pour incitation.

— Ha, ha, ha ! répliqua le patron en riant. Et moi, j'attesterai qu'il en était ainsi.

Schwartz se mit lui aussi à rire, puis ayant souhaité une bonne nuit au patron, il sortit.

Sznadelski était dans la rue et claquait fortement des dents.

— Tu ne te sens pas mieux ? demanda Schwartz dans un souffle.

— Non. Tout brûle en moi. Et alors, ils ne sont pas là ?

— Non. Ils sont tous allés chez Stalski. Allons-y nous aussi !

— Je ne peux pas ! Jamais, je ne le pourrai.

— Alors, allons dans une autre auberge. Nous prendrons un cabinet. Tu boiras un coup et tu te réchaufferas. Ou bien tu te coucheras un peu.

— Non, je ne me coucherai pas. J'ai peur.

— Allons, ne sois pas un enfant. Qu'est-ce que c'est que cette lubie encore ! Prends-toi en mains ! L'affaire a marché comme sur des roulettes.

— Tu... tu m'as trompé, dit Sznadelski timidement. Je ne pensais pas que ce serait comme ça... nous prendrons ce qu'il y a... Bon, nous le bâillonnerons... mais à ça... à ça je ne me serais pas attendu.

— Des bêtises ! A quoi bon y penser ! Allons ! Tu te reposeras un peu, et après je serai d'avis de passer encore, obligatoirement, chez Stalski.

Schwartz prit Sznadelski par le bras et le conduisit par une ruelle transversale vers la place du Marché.

LVII

C'est la nuit.

Le vent souffle sourdement au-dessus de la ville. La neige tombe, menue, des nuages pesants, mais le vent la met en lambeaux et la fait tourbillonner dans une danse frénétique, et la porte, la jette, puis la relève, jusqu'à ce que, moulue en une fine farine épaisse, il la rejette enfin à terre. Mais là aussi il ne lui permet pas de se reposer. Il la fait rouler dans les rues, l'amoncelle pour l'écraser de nouveau, la soulève en poteaux, en brumes, en frappe les fenêtres, saupoudre le visage, les yeux, le col des passants, en bouche toutes les fissures, comble les fosses, recouvre les traces et les sentiers.

La ville sommeille, comme recroquevillée de froid, sous cette tourmente. Çà et là seulement, un passant isolé marche voûté, lutte contre le vent et la bourrasque de neige qui s'abattent en même temps sur lui de tous côtés, et où qu'il ne se tourne, elle lui tombe dans les yeux. De rares lumières scintillent aux fenêtres qui vacillent faiblement derrière le voile de neige.

Une de ces lumières tremblote dans la chambre à coucher de Régine. Celle-ci vêtue de noir, va et vient, comme à l'accoutumé, dans sa chambre, mais ne dit mot. Elle tient sa tête dans ses mains, comme si elle craignait que celle-ci n'éclate, et marche les yeux fixés sur un espace vague, sans rien voir autour d'elle, sans penser à rien. Sa fourrure est étalée sur le lit — comme elle l'a enlevée, quand elle est rentrée, il y a un quart d'heure de cela ; elle n'a pas enlevé ses caoutchoucs, ce qui rend sa démarche légère, feutrée, comme celle d'un fantôme glissant sur de l'herbe, sans la faire plier.

Brusquement, sur le perron, on entend le bruit de quelques bottes battant la neige. Puis la porte grinça, des voix se firent entendre.

— Elle est à la maison. Vous verrez que c'est une histoire à dormir debout ! fit une voix.

— Et moi, je crois qu'elle n'est pas à la maison ! dit Stalski très haut.

— Vous l'entendez marcher ? reprit la première voix.

— Et quand même elle y serait, elle était néanmoins chez lui, dit Stalski.

Des pas retentissent dans la pièce. Stalski allume la lampe. On entend un bruit de chaises déplacées. Une main touche le loquet de sa porte. Celle-ci n'est pas fermée. La voici qui s'ouvre. Stalski paraît sur le seuil.

— Ah, bonsoir, madame ! dit-il. Seriez-vous assez aimable, madame, de vous montrer pour un instant ?

Régine ne le regarde pas, ne s'arrête pas, continue de marcher, tournant le dos à son mari.

— Régine, tu entends ? Viens là ! dit Stalski doucement, mais d'une voix énergique.

Elle se tait comme si elle ne l'entendait pas. Il s'approche d'elle, la prend par les épaules et la fait sortir dans le salon. Les deux messieurs qui s'y trouvent, se lèvent de leur siège et restent debout pendant toute la scène ultérieure.

— Dis-nous, ma petite Régine, dit Stalski d'une voix cauteleuse, après l'avoir conduite au milieu du salon et s'être placé devant elle, tu es sortie quelque part, ce soir ?

Régine le regarde, semblant ne pas entendre ou comprendre ses questions. Elle est pâle comme un linge, et le reflet jaunâtre de la lumière de pétrole colore le bas de son visage d'une horrible nuance verdâtre.

— Ah, tu ne contestes pas ! dit Stalski. Donc, c'est vrai. Tu es sortie. Tu n'étais pas à la maison. Ne pourrait-on pas savoir, beau masque, où tu es allée toute seule si tard, et par un si mauvais temps ? Nous serions très curieux de l'apprendre !

Régine se tait, le fixant de ses grands yeux noirs.

— Tu ne dis rien ? Tu as peut-être oublié ? La mémoire te fait défaut ? Permets que je te le rappelle. Non loin de la place du Marché, là-bas à l'angle. Tu vois, une maison à un étage, devant elle, une large cour ceinturée d'une palissade... Un jeune monsieur, un célibataire, une de nos connaissances... une de nos très bonnes connaissances demeure au premier. Est-ce lui qui t'a invitée à venir prendre du thé ou t'es-tu décidée, de ton propre gré, à lui rendre visite ?

Régine se tait, elle ne le quitte pas des yeux. Ses paroles ont l'air de ne produire aucune impression sur elle. Elle ne pâlit ni ne rougit, elle ne pleure pas, ne se trouble pas, elle se tient calme. Les messieurs qui se tiennent à l'écart et observent cette scène, sentent la peur les gagner. L'un d'eux s'adresse à Stalski.

— Monsieur le clerc ! Votre femme est assurément malade. Laissez ça maintenant !

— Malade ! s'écria Stalski gaiement. A Dieu ne plaise ! Oh, on se connaît trop bien ! On connaît toutes ces ruses et ces feintes. Vous ne nous en imposerez, beau masque, ni avec ces yeux grands ouverts, ni avec ce silence, ni avec cette simulation de stupeur. Nous comprenons tout ça très bien et nous gardons l'espoir que nous finirons par nous entendre. Donc, je te demande encore une fois. Dis : tu es allée ce soir chez Rafalovytch ? Pourquoi y es-tu allée ? Qu'est-ce que tu as fait là-bas ? Etant ton mari, j'ai le droit de le savoir.

Régine se tait. Stalski se tord les mains, hoche la tête.

— Femme, femme ! Tu n'as pas honte ! Voilà dix ans que nous partageons notre vie, et, maintenant, tu me fais ce scandale ! Dis-moi, ici, en présence de témoins, t'ai-je donné le moindre prétexte d'être mécontente ? Et qui l'aurait pensé : une femme si dévote, si pieuse — et là, d'emblée, elle a oublié toutes les lois divines, a foulé aux pieds le commandement de Dieu, traîné dans la boue son honneur, m'a couvert de honte aux yeux du monde ! Régine ! Juste Dieu ! Qu'as-tu fait ? Voyons, dis, prononce un mot ! Il faut que je sache, que dois-je penser de toi ?

Il la prit par les épaules et la secoua. Elle se taisait.

— Voyons, Régine ! commença-t-il d'une voix plus vive. En voilà assez. Trêve de comédie ! Dis : tu étais ce soir chez Rafalovytch, oui ou non ?

Cette question Stalski aurait pu la poser au montant de la porte — la réponse aurait été la même. Tout à coup, il se souvint de quelque chose et courut à sa bure.

— Ah, j'ai besoin de le lui demander ? Nous avons là le corpus delicti !

Il sortit de la poche le sac de voyage de Régine qu'il avait trouvé sur le bureau d'Evguéni.

— C'est à toi, n'est-ce pas ? Tiens, ton nom est gravé sur la boucle. C'était sur son bureau. Tu l'as déposé toi-même, n'est-ce pas ? Et, maintenant, on va voir ce qui s'y trouve.

Il ouvrit le sac de voyage, en tira les papiers de valeur, versa les bijoux sur la table.

— Ah, voilà ! s'écria-t-il. Messieurs, vous voyez ! Cette histoire romantique a une base matérielle assez solide. L'amour idéal, voyez-vous ça. Le tribun du peuple et la victime innocente de la tyrannie conju-

gale — un beau couple, en vérité ! Et le sens moral, le voici : voler le tyran et déguerpir. Ha, ha, ha !

Il éclata de rire, son visage s'injecta de sang.

— Allons, dis, maintenant : qu'est-ce que tout cela voulait dire ! Pourquoi lui as-tu porté ça ? Pourquoi as-tu déposé ça, sur son bureau ? Parle !

Il s'approcha lentement d'elle. Les feux d'une féroce colère, d'une cruauté rappelant celle avec laquelle il avait torturé le chat pendant trois jours flamboyaient dans ses yeux.

— Tu te tais ? Voleuse ! Femme adultère ! Tiens, attrape pour ça ! Tiens ! Tiens !

Et, bondissant vers elle, il lui administra à toute volée des gifles — une, deux, une troisième. Elle ploya, comme le roseau sous un ouragan. Elle commença à saigner de la bouche et du nez, mais pas un son, pas un gémissement ne passa par ses lèvres. Un des messieurs saisit Stalski par la main.

— M. Stalski ! Que faites-vous ? Avez-vous perdu la tête ?

— Que non ! cria Stalski. Mais je dois montrer à cette vipère que je ne veux pas être une victime patiente et soumise de ses amours. Elle veut de l'amour sur le tard — alors, marche dans la rue ! Bon voyage ! Mais je ne permettrai pas de souiller l'honneur de ma maison. Tu entends, toi !

Et, se penchant vers elle, il lui cracha à la face.

Les messieurs, témoins de cette scène ignoble, en furent excédés. Ils saisirent leur chapeau, prirent congé de Stalski et, sans un regard à la malheureuse Régine, confus l'on ne sait pourquoi jusqu'au fond de leur âme, quittèrent le salon et disparurent dans la tourmente qui se démenait dehors. Stalski referma la porte derrière eux.

LVIII

Régine se tenait encore à la même place muette, immobile, les yeux fixés sur la flamme de la lampe.

— Ha, ha, ha, ha ! dit Stalski, riant à gorge déployée, en revenant de la porte et se laissant tomber sur le sofa, près de la table. Et alors, ma petite Régine ? Dis, j'ai bien joué le rôle du mari moralement outragé ? Le rôle de l'époux blessé dans ses sentiments les plus sacrés ? Ha, ha, ha ! C'était magnifique, quand j'ai commencé à te faire la morale ! Et alors, tu as mal à ton minois ? Allons, allons, essuie-toi le visage et ne te fâche pas. C'était indispensable — et pour toi, et pour moi. Je ne l'ai pas fait par méchanceté, mon ange, mais pour notre bien. De la main d'un homme aimé, on accepte tout, n'est-ce pas, mon petit ? Je sais que tu es bonne, tu ne m'en garderas pas rancune. Tu comprendras un peu plus tard, quand tu seras plus vieille, le pourquoi de cette scène en présence de témoins. Et si Dieu te donne un peu plus d'esprit, tu m'en remercieras peut-être un jour. A présent, suffit de te tenir plantée là et de me regarder comme si j'étais un cannibale ! Allons, calme-toi ! Dis un mot !

En disant cela, il essaya de lui sourire, mais ne put regarder plus longtemps son visage. Celui-ci était horrible à voir — avec les traces d'ancienne beauté, tout barbouillé de sang, livide et des yeux brillants d'un feu sauvage, il rappelait celui d'une méduse.

— Oh, et puis je m'en fiche ! Fais ce que bon te semble ! Pense ce que tu veux ! Je m'en balance éperdument. Ce qui importe c'est qu'à partir d'aujourd'hui tu dois faire mes quatre volontés et danser comme je le veux. Dès que quelque chose va clocher —

je te flanque à la porte, je te jette dans la rue et je vais te dénoncer moi-même à la police, j'ordonnerai qu'on te porte sur la liste de ces femmes — tu sais lesquelles ! Oh, ma poulette, longtemps je l'ai attendu, cet instant ! Ce sera mon triomphe, ma satisfaction pour Oryska, tu te souviens ? J'ai bonne mémoire, et puis je connais suffisamment le calcul pour payer à celui qui m'a fait un tort, de lui en faire dix, et en y ajoutant un onzième en excédent. Je t'avais dit à l'époque : tu le regretteras — tu n'as pas voulu écouter ! Maintenant, tu en as pour ton compte !

Il se leva du sofa, s'approcha d'elle, mais recula aussitôt, comme si une main l'avait repoussé.

— Pouah ! dit-il en se détournant. Tous ces embarras que doit endurer un homme avec ces diables de femmes ! On préférerait battre au fléau une soixantaine de gerbes de blé plutôt que de trouver langue commune avec elles. De tout ça, j'en ai la gorge sèche ! Dis donc, est-ce qu'il y a une goutte d'alcool dans le buffet ?

Il alla au meuble, en tira une bouteille d'eau-de-vie et, sans chercher de verre, revint à table.

— La voilà, ma bonne amie, bien meilleure que cet épouvantail-là aux grands yeux ! Celle-ci ne me trompera jamais. Elle ne sait pas beaucoup, mais ce qu'elle sait, elle l'accorde toujours pareillement. À la tienne, épouvantail !

Et, le goulot à la bouche, il se mit à glouglouter. La moitié du contenu de la bouteille avalée, il la reposa sur la table et reprit place sur le sofa.

— Ah, que c'est bon ! C'est comme si un feu s'était répandu dans mes veines. Eh bien, Régine, bois, bois un coup ! *Na frasunek dobry trunek!*[1] Allons ! Bois

[1] Le vin chasse la mélancolie (pol.)

un coup — tu verras, tout passera aussitôt ! Tu oublieras tout ! Et après, on ira faire dodo... tous les deux... comme mari et femme... hein ? Qu'en penses-tu ?

Et, avec un ricanement cynique, il se leva et s'approcha d'elle. Mais, de nouveau, il sentit une force mystérieuse le repousser — cela le mit en colère.

— Peste soit de toi ! Hors de ma vue, diablesse ! Tu ne bois ni ne parle, tu me fais passer, avec tes yeux de sorcière, le goût de tout ! Allons, file au lit !

Il la poussa d'un coup à la poitrine. Elle recula d'un pas et se tint de nouveau immobile. Stalski reprit la bouteille et but jusqu'à ce qu'il l'eût vidée toute. Ensuite il s'assit sur une chaise, s'accouda à la table, pencha sa tête, marmonna encore un moment et s'endormit.

Régine se tient, muette, immobile. Elle ne pense à rien. Les yeux grands ouverts, elle contemple la flamme de la lampe, mais ne voit rien autour d'elle. Des fragments d'images isolées pareilles à des lambeaux d'étoffe bariolée qu'un ouragan terrible aurait jetés, passent dans son esprit. Une pierre étincelante sur une cime ensoleillée, le visage d'Evguéni, jeune, frais comme il l'était dans le temps où tous deux descendaient la rue en revenant de l'école de musique... le roulement des fiacres... la figure de sa tante... elle croît, s'approche, devient un affreux masque pourri, ouvre des lèvres décomposées, montre des dents ébréchées et une langue mangée par les vers et bredouille les mots maudits :

— Que Dieu vous bénisse ! Que Dieu vous bénisse !

Puis elle revoit la pierre étincelante sur la cime ensoleillée... et une petite fille couchée dans son lit... et, penchée sur elle, le visage de sa vieille nounou...

et une chanson très, très triste monte tout doucement :

Oh, saule, saule crêpu,
Qui donc t'a frisé ?
La nuit noire m'a moutonné
Ma racine, le rapide l'a affouillée.

Puis elle revoit la pierre étincelante sur la cime ensoleillée... et une petite fille perdue dans le bois... et le visage d'Oryska, plein, rouge, aux grosses lèvres charnues et aux yeux impudemment souriants... et de nouveau sa tante dans le cercueil... et une main de mort sortie de la bière qui l'appelle... et de nouveau la très, très triste chanson, comme un bourdonnement plaintif de mouche prise dans une toile d'araignée :

Dis, m'amie, ne vas-tu pas pleurer
Si ton bien-aimé va tressauter ?

Et puis elle revoit la pierre étincelante sur la cime ensoleillée... et le visage fâné d'Evguéni, un visage de vieux, privé de la fleur de la jeunesse, du charme de l'amour... et quelque chose de difforme, de froid, de piétiné, d'écrasé qu'on avait jeté dans la boîte à ordures, mais encore en vie, quelque chose qu'on n'avait pas achevé, et la chanson plaintive remonte comme un cri de désespoir :

Que si, mon aimé, je vais pleurer :
Et nos petits, qui va les élever ?

Ensuite elle voit une plate-bande de violettes, de giroflées, d'asters. Or ce ne sont ni des asters, ni des violettes, ni des giroflées, mais d'étranges plantes aux visages d'enfant... des fillettes aux yeux bleus, des garçonnets... on entend des rires d'enfants, du bruit... et du dehors le hurlement de la bourrasque... et un léger coup à la fenêtre... et elle tourna lentement son visage — ses yeux s'arrêtèrent sur le buf-

fet ouvert. Sur l'étagère il y avait un couperet avec lequel, le matin, elle avait fendu du sucre et un marteau. Ses yeux s'immobilisèrent sur ces objets, et dans ses oreilles vibra à nouveau la mélodie plaintive, comme un piaulement désespéré de mouche prise dans une toile d'araignée :

Dis, m'amie, ne vas-tu pas pleurer
Si ton bien-aimé va tressauter ?

« Oui, vraiment, va-t-il tressauter ? » dit brutalement une voix à son oreille. Elle tressaillit, regarda de tous côtés, il n'y avait personne à côté d'elle. Stalski dormait, la tête appuyée sur ses bras croisés, et la calvitie naissante au sommet de sa tête reluisait à la lueur de la lampe. Les yeux de Régine se posèrent sur cette calvitie et elle crut voir briller, du sommet de la tête de Stalski, un petit rayon pareil à celui qui avait scintillé jadis de la cime ensoleillée.

« Oui, vraiment, va-t-il tressauter ? » répéta la même voix étrangère et terrible, et elle tressaillit de nouveau et regarda de tous côtés, mais il n'y avait personne à côté d'elle. Elle tendit l'oreille, tout son esprit, et comprit que cette voix partait du plus profond de son âme, du fond de son cœur. Elle en fut épouvantée, parce qu'elle sentait monter en elle une force redoutable, indépendante de sa volonté, plus forte qu'elle. Elle lutta un instant encore sans mot dire contre cette force, mais celle-ci était brutale, invincible.

« Ha, ha, ha ! ricanait cette force. Voyons, quel mal y a-t-il à essayer s'il va tressauter ? »

Et, comme à contre-cœur, Régine se dressa sur la pointe des pieds, puis elle leva une jambe, fit un pas et se remit sur la pointe des pieds. Tout était calme, on n'entendait pas le bruit de son pas. Dehors, la tempête faisait rage, frappait à coups de neige les

fenêtres — encore un pas. La lampe vacille sur la table — un petit ver cogne au mur : un, deux, trois, quatre coups — et il se tait. Un craquement éclate dans sa chambre à coucher — son cœur défaille — le silence se rétablit — encore un pas. Elle tend la main vers le buffet, prend le couperet dans la main gauche, le marteau dans la droite — le silence règne toujours. La bourrasque hurle, la neige cogne aux vitres, le petit ver frappe au mur : un, deux trois, quatre coups — et de nouveau il se tait. Pourquoi seulement quatre coups ? « Parce qu'il n'en faut pas plus, dit la grosse voix brutale. Quatre coups suffisent ». Pas de bruit. Elle se redresse, va hardiment à la table, applique doucement la lame du couperet sur le sommet de la tête de Stalski — sa main ne tremble pas, elle lève la main droite avec le marteau — et, de toutes ses forces, frappe quatre fois sur le bord plat du couperet.

Celui-ci de la largeur d'une bonne main plonge jusqu'au bord dans le cerveau.

— Gh-gh-gh ! hoqueta Stalski. D'un geste mécanique, sa tête remonta, suivi de tout le corps, celui-ci bascula en arrière et, avec un bruit sourd, tomba avec la chaise, sur le plancher. La tête heurta le parquet, le couperet sauta de la plaie, le sang mêlé de cervelle se mit aussitôt à jaillir. Stalski frappa des pieds, s'efforça de saisir quelque chose avec les mains... une fois... une autre... plus faiblement... encore plus faiblement... c'était tout...

Régine est debout et le regarde. Dans ses oreilles vibre de nouveau la mélodie :

Oh, saule, saule crêpu,
Qui donc t'a frisé ?

Dehors la tourmente fait rage. Quelque chose semble soupirer péniblement dans sa chambre à coucher.

« C'est maman », pense-t-elle, et elle n'en est nullement étonnée ou effrayée. Le petit ver frappa au mur : un, deux, trois, quatre coups. « Oui, quatre coups suffisent », dit une voix en elle — pas la voix précédente, brutale, mais une toute petite voix, très plaintive, comme le dernier sanglot d'un cœur brisé.

Brusquement, à travers la tourmente et le bruit de la bourrasque de neige, se firent entendre d'autres tons — aigus, vifs. « Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta ! » Une marche tambourinée par des battoirs en bois sur une caisse en bois. « On m'appelle ! On m'appelle ! » songea-t-elle, et elle se dressa sur ses pieds.

Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta ! le bruit se faisait entendre de plus en plus près.

— Tout à l'heure ! Tout à l'heure ! murmurait Régine, elle bondit dans sa chambre et commença à endosser sa fourrure.

Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta ! Tra-ta-ta ! le bruit retentissait à travers le hurlement de la tempête, juste devant ses fenêtres.

— Je viens ! Je viens ! dit-elle d'une voix toute calme et, sans souffler la lampe, sans fermer la porte à clef, elle quitta la chambre. Elle se mit à suivre la voix. La neige tombait menue, tournoyait, couvrait les yeux, coupait le souffle. Les pieds s'enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux. Régine marchait, suivait à pas pressés le bruit des coups de tambour. Finalement, elle s'approcha assez près pour voir, à une dizaine de pas devant elle, la haute silhouette voûtée du joueur qui, travaillant des battoirs sur le baquet, marchait lentement, luttant contre le vent et pataugeant dans la neige mouvante. Il marchait sans se retourner, droit devant lui, soufflait péniblement, de sorte que dans les instants où il ne frappait pas du baquet, on entendait son halètement même à travers le bruit de la tempête.

Marchant sur les pas de Baran, toujours à une même distance, Régine s'éloigna de sa maison d'une centaine de pas environ. Si maintenant elle s'était retournée, elle n'aurait non seulement pu voir sa porte, mais ni son entrée, ni la porte du jardin, ni même les taches jaunes qui tombaient des fenêtres éclairées dans la rue. La tempête de neige était trop dense. Mais les deux silhouettes d'hommes qui surgirent du côté opposé de la rue, aperçurent ces taches jaunes.

— Je ne te l'avais pas dit ? Stalski ne dort pas encore ! Tu vois, il y a de la lumière chez lui. On va aller voir ! dit Schwartz, menant Sznadelski par le bras qui, emmitouflé dans son long manteau au col relevé, marchait voûté, comme s'il résistait.

— Pourquoi me traînes-tu chez lui ? dit-il. Qu'est-ce qu'on vient faire ici à une heure aussi tardive ?

— Il le faut, il le faut ! Fie-toi à moi ! dit Schwartz et il ouvrit le portillon du jardin.

— Mais je me sens mal, je tremble, je grelotte de fièvre !

— Ça ne fait rien ! Chacun comprendra que tu es gelé, que tu as pris froid. Tu peux ne pas te mêler à la conversation. Laisse-moi faire !

— Tu sais, tu m'étonnes ! reprit Sznadelski, claquant des dents.

Pendant ce temps Schwartz franchit le perron, frappa à la porte et, n'entendant pas de voix de l'intérieur, pressa le loquet. La porte s'ouvrit. Elle n'était pas fermée.

— Oh, qu'est-ce donc ? dit-il, se tournant vers Sznadelski, il ouvrit la porte et entra dans le salon.

— Ah ! ce son s'échappa de sa gorge, puis il resta planté comme une borne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sznadelski et il

entra à son tour dans la pièce ; il jeta un regard et, se cramponnant des deux mains au montant de la porte, il resta muet de stupeur. Ils demeurèrent ainsi un bon moment, incapables d'émettre un son. Le visage mort de Stalski avec le cri de douleur qui s'y était figé reposait sur le plancher ; les dents au vent, les yeux grands ouverts et les poings serrés accordaient au cadavre une expression de terrible férocité et de cruauté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? murmura Sznadelski, se reprenant le premier et se tournant vers Schwartz.

— On l'a abattu, fit Schwartz, surmontant son émotion.

— Mais qui ça ?

— Sans doute, elle. Ou peut-être...

Il réfléchit.

— Ou peut-être qui ?

— Ou peut-être Rafalovytch.

— Rafalovytch ?

— Oui. Pour se venger du scandale qu'il lui a fait.

— En ce cas où est-elle ?

— On va voir.

Et Schwartz jeta un coup d'œil dans la chambre à coucher de Régine.

— Elle n'y est pas. Il se peut qu'elle se soit enfuie et ne soit pas revenue. Ou bien elle s'est entendue avec Rafalovytch...

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Réveiller la servante, les voisins ? Faire du tapage ?

— Pourquoi faire ? demanda Schwartz. Qu'est-ce que cela nous regarde ? Quel avantage avons-nous à l'ébruiter ?

— Je ne sais pas, moi...

— Au contraire, je pense : si ce meurtre est découvert seulement demain, tant mieux. Laissons ce soin

à la servante. Mieux encore — soufflons les lampes et fermons la porte de la rue.

— T'es cinglé ou quoi ? Et si on nous trouve ici ? On peut nous soupçonner de ce meurtre.

— Qui nous trouvera ici ? La servante doit avoir le sommeil dur, si elle ne s'est pas réveillée pendant la bagarre. Et personne ne viendra de la rue. Sors ! Je vais arranger tout ça.

Et Sznadelski sortit doucement du salon. Schwartz souffla la lampe dans la chambre de Régine, puis, s'étant approché du cadavre de Stalski, il promena ses regards tout autour.

— Oh, mais on a répandu du capital ici ! murmura-t-il, voyant sur la table les papiers de valeur et la bijouterie de Régine. Ça pourra servir en chemin !

Il rafla le tout et le cacha dans sa poche, puis éteignit la lampe et sortit à tâtons de la pièce. La clef était sur la porte, à l'extérieur. Ayant fermé le salon à clef, Schwartz la retira et la jeta dans la neige profonde. Ensuite, il enfonça profondément son bonnet sur les yeux, releva son col sur la tête et courut rejoindre Sznadelski.

Pendant ce temps Régine allait après Baran, de plus en plus loin. Le bruit du tambour en bois qui, pareil à un appel puissant mais inconnu l'attirait, la poussait de plus en plus dans les ténèbres, dans la tempête et la rafale de neige. Elle se disait des choses, mais la bourrasque lui arrachait les paroles de la bouche et les dispersait dans la vaste étendue. Elle marchait sans se retourner, sans regarder où menait le chemin. Les maisons de la ville étaient depuis longtemps restées par derrière ; des deux côtés de la rue s'étendaient en rangées les petites maisons basses du faubourg, toutes recouvertes de neige, pareilles à de grandes meules. Un chadouf grinçait çà et là, un tilleul creux dépouillé de ses

feuilles craquait sous la poussée du vent. On entendait à peine le bruit du tambour de Baran dans le hurlement de la tempête qui se déchaînait de plus en plus fort. Mais voici que ces petites maisons disparurent à leur tour, il n'y avait plus de rue sous les pieds, partout c'était la neige profonde, mais tout autour de la route on distinguait un parapet en bois. C'était le pont. Baran poursuivit son chemin, tambourinant avec une vigueur redoublée. Régine se souvenait vaguement de ce pont, et des images, une suite d'images vacillaient dans son esprit et elle suivait Baran, la tête basse, chuchotant sans trêve :

— Je viens, je viens ! Je viens, je viens !

Mais voici que Baran s'arrêta au milieu du pont, se pencha par-dessus le parapet, s'efforça de jeter un coup d'œil en bas. On ne voyait rien là-bas, seul, à travers le hurlement de la tourmente, montait le glouglou sonore de l'eau qui n'avait pas eu le temps de geler et qui se brisait rageusement contre la pierre et les billots de chêne. C'était le Bouillonnement qui ne dormait pas, il menait sa musique sauvage accordée au gémissement non moins sauvage du vent dans les racinaux et les poutres du liage du pont.

Régine s'approcha de Baran, s'accouda à son tour au parapet et commença à regarder en bas. Baran ne fut nullement étonné de la voir. Il se mit seulement à rire très haut et de la main montra en bas, le Bouillonnement. Régine suivait des yeux la direction que lui indiquait Baran, mais ses yeux ne purent rien déceler. Alors, elle essaya d'escalader le parapet, mais ne put y parvenir. Ses souliers, sa fourrure, sa jupe — tout était couvert de neige. Alors elle se pencha et se glissa sous le parapet, frôlant presque la neige de son visage. Debout de l'autre côté du parapet, au bord du pont, elle se remit à scruter fixement les profondeurs. Elle dut voir quelque chose

de terrible dans les ténèbres, parce qu'elle fut saisie d'effroi et se cramponna des deux mains au parapet.

— Ha, ha, ha ! ricana Baran. C'est pas beau, là-bas, hein ?

Régine se redressa et le regarda.

— Allons, allons, du courage, ne craignez rien ! dit-il. Eh bien !

Et d'un vigoureux élan, il la précipita du pont. Elle poussa un cri, mais au même instant on entendit sa tête heurter la pierre, son corps plonger dans l'eau, puis on n'entendit plus rien, hormis le hurlement du vent et le clapotis sourd de l'eau dans le Bouillonnement.

— Ha, ha, ha ! ricana de nouveau Baran et, saisissant ses battoirs, il en frappa de toutes ses forces le baquet. Il fit à plusieurs reprises un signe de tête, comme s'il disait adieu, et tout en tambourinant, il s'en fut — non pas vers le pont, mais derrière lui, en direction de Vygoda, dans les champs. La neige avait recouvert la route — peu lui importait. Il marchait, tombait dans la neige qui lui arrivait, par endroits, jusqu'aux genoux, jusqu'à la taille, il s'y empêtrait, luttait contre le vent qui se démenait avec une force terrible en rase campagne. Depuis longtemps, il avait perdu ses battoirs, le baquet était resté dans la neige, néanmoins il poursuivait son chemin, semblant narguer la tourmente qui balayait aussitôt ses traces. Il discutait avec lui-même, souriait, gesticulait, comme s'il se dépêchait d'arriver à un but inconnu, mais peu éloigné...

LIX

Le matin du lendemain, le vent tomba et il cessa de neiger. Pourtant le ciel restait couvert et lugubre. Le jour commençait à poindre très lente-

ment et tard. Quelque chose de lourd, une espèce d'accablement, de lassitude flottait dans l'air. Vers neuf heures la place du Marché commença seulement à se remplir tout doucement de paysans arrivés à la foire. Les traîneaux attelés à des haridelles velues glissaient vers la ville à travers les champs infinis de neige. Les chevaux s'enlisaient jusqu'au ventre dans les amoncellements. La neige fondait sur eux et gelait à nouveau, pendait en glaçons qui tintaient comme des colliers en verre à chaque mouvement plus brusque. Les charretiers devaient descendre à tout moment des traîneaux, patauger jusqu'aux genoux dans la neige, à la recherche de la route. Ce jour-là, le trajet était dur et déplorable.

Cependant les traîneaux se suivaient, arrivant de toutes parts, de tous les villages, par toutes les routes et tous les chemins. De graves paysans cultivateurs, vêtus de fourrure sur lesquelles ils avaient passé des bures ou des manteaux de toile et coiffés de haut bonnet à poil, étaient assis sur les traîneaux. Les charretiers — de jeunes garçons, laissaient pendre leurs jambes chaussées de grosses bottes, amassant la neige avec elles. Quoique l'ouverture du vitché fût fixée pour onze heures seulement, depuis neuf heures déjà, de petits groupes d'abord qui grossirent peu à peu, commencèrent à se rassembler près de l'auberge de Motio Parnass. Les uns venaient, d'autres partaient ; on se saluait, on discutait d'affaires domestiques, évitant avec une certaine angoisse ce qui présentement les intéressait le plus — l'affaire du vitché. Vers dix heures, on vit apparaître quelques curés parmi les paysans. Ceux-ci les saluaient, il y en avait qui baisaient la main des curés qu'ils connaissaient. A présent, les conversations s'avivèrent dans les groupes — on discutait du vitché et des questions posées à l'ordre du jour. D'un geste

lent, chacun à son tour, ils tiraient, de derrière leur chemise et de leur large ceinture, les convocations pliées par lesquelles Rafalovytch convoquait le monde au vitché et dont, par l'intermédiaire de ses connaissances, il avait distribué quelques milliers d'exemplaires dans tout le district. Ceux qui savaient lire commencèrent à déchiffrer l'appel à haute voix ; du groupe des auditeurs illettrés on entendit des mots d'approbation, puis des exclamations. Quand on arriva à l'endroit : « Après avoir raflé les caisses publiques des villages et formé avec elles la soi-disant caisse de paysans, nos tuteurs veulent maintenant mettre la main sur votre argent et l'employer au rapiècement de leurs poches trouées » — de tous côtés fusèrent alors des cris d'indignation et de menace : « Ils ne verront pas cela ! C'est notre rude labeur ! Il leur en cuira quelque jour ! »

Vers dix heures et demie Evguéni vint au vitché. Il salua les paysans qu'il connaissait pour la plupart personnellement. Sur la place du Marché tout un tas de gens s'était rassemblée autour de lui et qui, maintenant, le suivait en foule à l'auberge. Un joyeux brouhaha montait du groupe. Sur tous les visages on pouvait lire la gaieté, l'espérance et une attente anxieuse. Quelques curés se frayèrent passage à travers la cohue vers Evguéni, lui serrèrent la main et demandèrent dans un murmure si la starostie avait vraiment permis le vitché, si elle n'avait pas fait de difficultés, si l'on pouvait espérer que tout se déroulerait sans embûche.

— Mais bien sûr ! répondit Evguéni gaiement. Vous pouvez être absolument tranquilles. Nous suivons une voie légale et n'avons aucun besoin de nous cacher. Or, en ce cas, nous n'avons peur d'aucun piège.

L'auberge de Motio était ouverte. La veille déjà

on avait nettoyé et vidé, aux frais d'Evguéni, la remise où devait se tenir le vitché. Motio avait donné des planches dont on avait fait un petit podium, on y avait placé une table et quelques chaises. Les participants au vitché devaient se tenir debout ; les crèches et les rateliers tenaient lieu de loges et de galeries. Les murs de planches étaient çà et là troués,— donc on pouvait ne pas craindre une trop grande chaleur. Motio en robe de sabbat faisait les honneurs de sa maison ; sa femme debout derrière le comptoir, l'air morose, versait et déposait sur le zinc de la bière dont se régalaient à tour de rôle les participants au vitché.

La remise fut comble instantanément et, pendant ce temps, des flots toujours nouveaux arrivaient de la ville. Le cœur d'Evguéni battait d'allégresse à la vue de ces tas de paysans qui n'avaient peut-être pas une grande intelligence mais qui étaient sincèrement intéressés à ce phénomène nouveau et sans précédent et qui devait devenir désormais un facteur important dans leur vie. Le mouvement politique, la seule faculté de penser à des affaires politiques plus larges, la lecture de journaux politiques, et par la suite l'organisation politique et la lutte — tout cela était des choses jusque-là étrangères à la paysannerie, incompréhensibles, ses anciens tuteurs lui avaient donc dépeint tout cela comme des choses lointaines, inaccessibles à la mentalité du paysan, et plus d'une fois comme des choses défendues tout simplement. A présent, pour la première fois, les intellectuels se mettaient à leur parler de cette politique mystérieuse. Qu'est-ce que cela allait donner ? Comment tout cela allait-il se dérouler ? Le gouvernement allait-il vraiment le permettre ? Ce n'est pas étonnant que les personnes présentes y compris les curés et Evguéni

lui-même attendaient avec une certaine angoisse le déroulement ultérieur des événements.

Dix heures trois quarts viennent de sonner. Qu'est-ce qu'il y a que personne ne se montre de la starostie ? C'est vrai que, dans la rue, en face de l'auberge, six gendarmes apparurent. Ils commencèrent à se promener dans la rue, deux par deux, leur fusil hérissé de baïonnette. Ils marchaient sans mot dire, se frayant un passage à travers la foule des paysans. Certains, que leur seule vue effrayait, se prosternaient bien bas, mais ils ne répondaient point à leurs humbles hommages. Parfois seulement, à la vue d'un paysan de leur connaissance, ils lui demandaient où il allait et, apprenant qu'il allait au vitché, ils ne disaient plus rien et poursuivaient leur chemin. En passant près de l'auberge et en voyant un intellectuel dans la rue, ils lui tournaient le dos, comme s'ils ne voulaient point voir l'auberge, comme si les centaines de personnes rassemblées là-bas et tout autour d'elle n'existaient point pour eux.

Mais soudain, il se fit une rumeur et un brouhaha dans la foule.

— Le staroste vient ! Le staroste vient !

En effet, devant l'auberge on vit paraître le staroste escorté de l'architecte, de deux autres messieurs et du bourgmestre. Sans un mot, les paysans lui rendirent leurs respects et le laissèrent passer, il suivit ce passage, droit comme un cierge, jusqu'au podium. Les autres messieurs lui emboîtèrent le pas. Evguéni s'y trouvait déjà en compagnie de quelques curés et de deux paysans, les rapporteurs. M. le staroste salua Evguéni très courtoisement et, monté sur le podium, parcourut des yeux l'immense remise, bondée de têtes de paysans.

— Ma foi, une nombreuse assemblée ! Une assemblée nombreuse ! dit-il, se tournant vers Evguéni. On

peut vraiment vous en faire le compliment, M. l'avocat.

— La misère chasse le loup de la forêt et fait venir les paysans au vitché, M. le staroste, répondit Evguéni en souriant.

— Dommage seulement que leur peine soit vaine aujourd'hui, riposta le staroste avec une feinte compassion.

— Comment ça, vaine ?

— Je n'y suis pour rien, M. l'avocat, ma parole, je n'y suis pour rien ! ajouta le staroste précipitamment.

— Mais je ne comprends pas ce qui s'est passé.

— Eh bien voilà, M. l'architecte de la ville, après inspection de cette maison avec une commission spéciale, a déclaré sous serment officiel que celle-ci présentait un danger pour la vie et la santé d'une assemblée aussi nombreuse. Et c'est pour cela... cela m'est très déplaisant, M. l'avocat... je vous assure... d'autant plus déplaisant que l'assemblée est vraiment très bonne...

— Donc, M. le staroste ?

— Je répète : ce n'est pas moi. Le compte-rendu de M. l'architecte a été une vraie surprise pour moi.

— Cela veut dire que notre vitché n'aura pas lieu aujourd'hui ? demanda Evguéni tout pâle.

— Hélas, non ! Veuillez l'annoncer de ce pas aux personnes réunies et ordonnez-leur de vider le local sur-le-champ.

Cette conversation se déroulait à mi-voix, de sorte que seulement ceux qui se trouvaient dans le voisinage immédiat pouvaient l'entendre. Pendant ce temps, une rumeur sourde provenant des centaines de personnes rassemblées régnait dans la remise. D'aucuns qui commençaient à avoir chaud dans leur fourrure, se mirent à exiger l'ouverture du vitché.

Mais tout d'un coup, on sentit monter un tapage, une angoisse dans les premiers rangs de ceux qui se trouvaient le plus près du podium.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? demandait-on vivement et à mi-voix de toutes parts. Des bribes de paroles, des mouvements, des exclamations furent les réponses à ces questions. La rumeur croissait d'instant en instant.

— Du calme, je vous prie ! cria Evguéni, s'avançant d'un pas.

— Silence ! Silence ! Taisez-vous là-bas ! Ecoutez ! entendait-on de tous les coins de la remise. Une demi minute s'écoula avant que le calme ne se rétablît.

— Frères paysans ! dit Evguéni. Je vous remercie de tout mon cœur qu'en dépit du mauvais temps et de la bourrasque, vous ayez répondu si nombreux à mon appel. Par cela même vous avez prouvé que vous comprenez votre situation et que vous désirez sincèrement penser à son amélioration. Vous avez prouvé que vous voulez œuvrer vous-mêmes, lutter vous-mêmes contre le mal qui vous presse de tous côtés. Vous avez montré comment mentent impudemment ou s'abusent exprès ceux qui vous considèrent comme des béjaunes, comme un troupeau de moutons que le berger doit garder et tondre.

— M. l'avocat, l'interrompit le staroste, je m'excuse. Je ne vous permets pas de parler de ce ton. Je vous prie de...

— Je termine, et quant au ton, M. le staroste, soyez tranquille. Je sais de quel ton je dois discourir et je suis prêt à répondre pour chacune de mes paroles.

— De quoi ! De quoi ! Liberté d'expression ! cria un des curés de la foule.

— Liberté d'expression ! Liberté d'expression ! répétèrent quelques dizaines de paysans.

— Chers frères ! reprit Evguéni. La liberté d'expression que nous possédons aujourd'hui rappelle le veau attaché à une corde très courte. M. le staroste vient de m'informer justement que notre vitché ne peut se dérouler aujourd'hui.

— Hein ! Comment ça ? Pourquoi ça ? hurla toute la foule dans un long cri.

— Calmez-vous, je vous prie ! s'écria Evguéni, et l'instant d'après il continua : Vous voyez cette remise — regardez-la bien. Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas qu'elle n'est pas très vieille encore, et puis nous ne sommes pas des Samsons pour pouvoir l'élargir de nos épaules. Or, M. l'architecte de la ville — le voici, regardez-le bien ! — a attesté sous serment qu'elle menaçait de s'effondrer et qu'il ne garantissait pas votre sécurité.

— Il ment ! Il ment impudemment ! Honte à l'architecte ! Il a fait un faux serment ! s'exclama-t-on.

— Chers frères ! Montrez-vous reconnaissants envers notre tuteur que voici qui veille si bien à notre vie et à notre santé. Et maintenant, voyez-vous, M. le staroste exige que nous nous dispersions.

— Nous ne nous en irons pas ! Nous ne nous en irons pas ! Nous allons délibérer jusqu'à ce que cette masure croule ! hurlaient des voix de la foule.

— Au nom de la loi, je dissous l'assemblée ! cria le staroste d'une voix brusque. Dispersez-vous, sinon je vais donner l'ordre aux gendarmes d'évacuer le local ! Et celui qui va crier et résister, je vais le faire arrêter.

Ces paroles produisirent leur effet. Un silence profond s'établit dans la remise. Tous virent que l'affaire était sérieuse.

— A la bonne heure ! A la bonne heure ! crièrent des centaines de bouches. L'oppression produite par les paroles du staroste avait disparu en un instant.

Mais le bourgmestre s'avança et, avant que quiconque eût repris ses esprits, il débita ce qui suit — c'est vrai en polonais :

— Vénérable assemblée ! J'ai l'honneur de vous informer que moi aussi, j'ai convoqué une réunion avec le même ordre du jour. C'est vrai que j'ai convoqué des Juifs, toutefois si quelqu'un de vous désire prendre part à notre réunion, il y sera le bienvenu — à Vygoda, hors de la ville !

Evguéni faillit bondir de surprise. Il comprit aussitôt ce que cela voulait dire.

— Nous y allons tous ! Tous ! cria-t-il, se tournant vers l'assistance, et son cri : « Tous ! Tous ! » se répercuta en écho, un écho de cent voix. Avec ce cri à la bouche, les paysans commencèrent à sortir en foule de l'auberge de Parnass. Le bourgmestre qui avait pris Evguéni par le bras, tous deux entourés de paysans heureux, allèrent en avant. Le staroste, l'architecte et les autres messieurs venus avec eux, se tenaient sur le podium comme s'ils avaient reçu une douche froide, et attendaient que la remise fut vide pour qu'ils puissent sortir librement.

— Eh bien, M. le bourgmestre m'en a fait un sale coup ! dit le staroste à l'architecte. Mais j'espère bien le lui revaloir.

— Qui s'y serait attendu ! gémissait l'architecte. Un homme si bien ! Un si bon patriote !

— Eh, un Juif reste un Juif ! ajouta un des messieurs d'une voix sarcastique, et tous s'en revinrent, la tête basse, à la starostie.

LX

M. le staroste trouva le maréchal Brykalski dans son bureau.

— Eh bien ? Vous l'avez interdit, le vitché ? de-

manda aussitôt celui-ci, après les premières salutations.

— Oui, mais seulement à moitié.

— Comment ça, à moitié ?

— Tout simplement, chassé d'une place, il doit se dérouler dans une autre.

— C'est possible ça ?

Le staroste expliqua au maréchal la supercherie dont le bourgmestre avait usée pour le faire tomber dans le panneau.

— Ah ça ! s'écria le maréchal. Jamais je ne me serais attendu à un coup pareil de lui.

— Une conspiration de paysans et de Juifs, M. le maréchal ! répliqua le staroste d'un ton mi-badin.

— Et vous n'avez pas les moyens d'anéantir cette conspiration, M. le staroste ?

— Que puis-je faire ? Le commissaire s'est rendu à la réunion du bourgmestre. Nous pensions que ce serait une réunion uniquement de Juifs, et pour cela je ne lui ai pas donné d'instructions spéciales.

— Oui, mais le caractère de la réunion va changer avec la présence des paysans. C'est un prétexte à sa dissolution.

— Non, M. le maréchal. Le vitché est annoncé comme public. Donc, chacun a le droit d'y aller.

— Eh bien, c'est M. Rafalovytch qui va s'en donner à cœur joie. Ah, *ad vocem !* [1] Vous avez entendu, M. le staroste, les affaires galantes que ce monsieur avait cette nuit ?

— Non, je n'en sais rien.

— Oh, ce sont des histoires intéressantes !

Et avec l'exagération qui lui était propre, le maréchal relata l'histoire de l'agression nocturne de Stalski dans le logement de Rafalovytch, tournant,

[1] A propos (lat.)

bien entendu, l'affaire de sorte que l'enlèvement de la femme de Stalski par Rafalovytch était un fait indubitable.

— Est-ce possible ! s'écriait à tout moment le staroste pendant le récit. Mais d'où le tenez-vous, M. le maréchal ?

— Un des témoins de cette aventure vient justement de me le raconter. Du reste tout le monde en parle en ville.

A ce moment l'huissier entra et tendit une lettre au staroste. Celui-ci la parcourut des yeux et sauta de surprise.

— Figurez-vous, M. le maréchal : un rapport de la police ! On a trouvé Stalski assassiné ce matin, dans son appartement. Sa femme a disparu sans laisser de traces.

— Vous voyez. C'est lui. C'est son œuvre. Si ce n'est pas lui, c'est donc quelqu'un qui l'a fait sur son initiative.

— Ah ! Cela nous montre l'affaire sous une autre lumière ! fit le staroste, frottant son front de la main, comme s'il voulait en extraire cette nouvelle lumière.

— Je vous conseillerais d'arrêter ce petit monsieur en plein vitché, parmi les paysans. Cela le fera tomber une fois pour toutes à leurs yeux, il leur deviendra odieux, émit le maréchal d'un ton résolu.

— Bien entendu ! Bien entendu ! Seulement, je ne peux pas le faire de mon propre chef.

— Le Palais de Justice n'est pas loin, rétorqua le maréchal. En ce moment, il se sentait un stratège très sage qui donnait des ordres et des instructions dont dépendait la fin d'une grande bataille.

Sans perdre de temps, ils sortirent tous deux précipitamment de la starostie et se rendirent directement chez le président du tribunal.

Pendant ce temps, à Vygoda le vitché battait son plein dans une ambiance enthousiaste, voire joyeuse. Il y avait très peu de Juifs ; le bourgmestre savait fort bien d'avance que pour tout Juif le marché était cent fois plus important qu'une organisation politique de district. Et puis les Juifs qui étaient venus par curiosité, se tenaient à l'écart et s'étaient perdus dans la cohue, quand la grande auberge fut pleine de paysans arrivés en foule de la ville sous la conduite du bourgmestre et de Rafalovytch. Le commissaire agissant au nom de la starostie attendait déjà et il ouvrit de gros yeux à la vue du corps de ce « vitché » juif. Il essaya de résister, mais le bourgmestre lui expliqua qu'il n'y avait pas lieu de protester, parce que ni le caractère ni l'ordre du jour du vitché ne changerait pour cela. Le commissaire qui, dans le cas présent, n'avait pas d'instructions précises de la starostie et ne voulant pas avoir maille à partir avec le bourgmestre, se calma et décida d'attendre la suite des événements.

Le bourgmestre prit le premier la parole devant l'assemblée. Il s'excusa auprès de la « respectable » assistance de parler polonais, dit quelques mots sur l'importance de ces réunions, complimenta les paysans d'être venus en si grand nombre, lança une piqûre à l'adresse des Juifs et des intellectuels qui étaient si peu nombreux ici, bien que les affiches l'eussent annoncée. « A notre honte, même Wagmann, notre rapporteur qui devait parler du premier point dans la question de l'élection d'un nouveau conseil de dirigeants de communautés, n'est pas venu ». (Il y eut des rires et des bravos dans la salle). Pour cette raison l'orateur priait l'assemblée d'intervertir l'ordre du jour et de mettre le premier point actuel à la deuxième place et de commencer par le deuxième : les affaires du district.

Des applaudissements et des cris généraux couvrirent la fin de l'allocution du bourgmestre. Sur la proposition d'Evguéni, on élut unanimement M. le bourgmestre président de cette assemblée populaire, la première dans ce district, et on le remercia pour cette hospitalité imprévue. Ensuite Evguéni prit la parole en tant que rapporteur du deuxième point.

Avec des paroles ardentes et vives, il dépeignit la triste situation de la population dans le district, la pauvreté, le manque de protection, le pillage, l'usure, l'ignorance. Puis après avoir relaté minutieusement l'histoire de la soi-disant « caisse de paysan », il expliqua l'idée de la prétendue réforme à la base du nouveau projet. Il dit clairement qu'il s'agissait là de la mainmise sur l'argent du paysan pour sauver les biens des seigneurs, à l'heure où les maisons paysannes et leurs champs étaient vendus aux enchères parce que, plus d'une fois, ils n'avaient pas pu assurer le remboursement de quelques florins. Le discours toucha l'assistance au plus profond du cœur dès les premières paroles. Presque chaque phrase provoquait de bruyants cris d'approbation dans le local. Les yeux des hommes brillaient, leurs lèvres tremblaient, certains paysans, plus vieux, avaient les yeux humidifiés par les larmes.

— Frères paysans ! disait Evguéni. Montrons que nous ne sommes pas des enfants, que nous ne nous laisserons pas mener par le bout du nez. Ne permettons pas que l'on mette la main sur notre rude labeur. Levons une voix sonore contre cette tentative des seigneurs de nous reprendre notre bien, une voix si sonore que même les sourds nous entendent. Dressons-nous comme une seule personne contre elle ! On n'ose pas ratifier ce nouveau projet au conseil de district. (Des cris : « Non, on n'ose pas ! On n'ose pas ! ») Obligeons tous les membres du conseil, élus

de la curie du village, à être contre cette réforme. De chaque village, envoyons des requêtes contre elle au conseil de district et à la section régionale. Et si nos tuteurs notables mais misérables ne prennent pas tout cela en considération et donnent suite malgré tout à cette réforme, nous avons encore un moyen entre nos mains : chaque commune exigera par voie de justice la restitution de l'argent qu'elle a placé dans la caisse de district. Et ce procès, elle le gagnera.

Ce discours redonna aussitôt du cœur à la foule. Les paysans commencèrent un à un à monter sur le podium et à prendre la parole. Ces hommes dont à juger par l'apparence on aurait pu dire qu'ils savaient à peine compter jusqu'à cinq, s'avérèrent d'emblée des orateurs peu ordinaires. C'est que le thème — la misère, et l'indigence de la vie rurale, l'exploitation des usuriers, l'abus des fonctionnaires et des petites sangsues de district — ce thème-là, tous le connaissaient trop bien, chacun en était excédé. Les uns parlaient de leur misère gravement, tristement, avec ce laconisme qui, souvent, allait plus au cœur que les discours fleuris. D'autres — et ils étaient en majorité — dépeignaient leur misère plaisamment, avec des comparaisons expressives, des exemples et des saillies bouffonnes. « Tiens, tiens, nos paroissiens se sont mis à parler par paraboles ! » dit le révérend Zvarytch à Évguéni quand, à tout moment, l'assemblée partait d'un rire sonore et général, ou récompensait l'orateur par des applaudissements frénétiques et des cris d'approbation. Le bourgmestre même qui, dès l'abord, avait contemplé d'un œil sceptique les premiers orateurs en pelisse et en «grosses» bottes, changea vite d'avis et riait jusqu'aux larmes dans sa chaise présidentielle, il applaudissait et, se penchant vers Évguéni avec un visage rasséréné, il dit :

— Eh bien, M. l'avocat, tous mes compliments pour vos orateurs. Ils pourraient faire de l'effet à chaque réunion.

— Ouais, leur institutrice, la misère galicienne, pourrait produire une vive impression dans toute l'Europe, si celle-ci en savait un peu plus, répliqua Evguéni.

— Ma foi, la misère par elle-même ne fera pas tout. N'offensez pas votre peuple. Il faut admirer le talent inné de ces gens que la misère n'a ni étouffé ni fait mourir. Le curieux de l'affaire pour moi, je vous l'avoue, c'est leur humour qui pétille comme des feux, de la cendre.

Le thème — l'indigence dans le district — était inépuisable. Les paysans mis en train en auraient parlé inlassablement. Evguéni pria les orateurs de se limiter à ce qui fut dit et proposa à l'assemblée de voter la résolution. On y protestait contre la réforme projetée de la caisse, on appelait à agiter dans cet esprit dans les villages et à déposer des protestations écrites au conseil du district et à la section régionale. La résolution fut adoptée avec des cris enthousiastes.

— A présent, nous passons au deuxième point de notre ordre du jour, dit le bourgmestre, mais, juste à ce moment, il se passa une chose qui changea d'emblée l'atmosphère du vitché. Les paroles du bourgmestre furent assourdies par une rumeur provenant du dehors. On entendait crier à la porte d'entrée de l'auberge : « Rangez-vous ! Rangez-vous ! Faites de la place ! M. le staroste vient ! » Evguéni se dressa sur ses pieds, pressentant une nouvelle lâcheté. M. le commissaire bondit lui aussi de son siège et se mit à regarder attentivement ce qui se passait. Les personnes rassemblées se rangèrent avec peine des deux côtés, formant au milieu une haie pas trop

large. M. le staroste était accompagné du commissaire de police et d'un simple caporal armé d'une épée et coiffé d'un bonnet à cornes. Un silence de mort s'établit dans le local. Chacun se sentit mourir de peur ; tous comprirent que cette apparition ne présageait rien de bon.

— Qui est président ici ? demanda M. le staroste d'un ton sévère et officiel, après être monté sur le podium et sans un regard à personne.

— Moi, M. le staroste, dit le bourgmestre.

— Je vous déclare que nous venons ici au nom de la loi. M. l'avocat Rafalovytch, ajouta-t-il, se tournant vers Evguéni. Il m'est très déplaisant d'interrompre votre agréable occupation, mais...

— Au nom de la loi, je vous arrête, monsieur ! dit le commissaire de police, s'approchant d'Evguéni et lui mettant la main sur l'épaule.

Evguéni tressaillit, comme si une vipère l'avait frôlé.

— Puis-je savoir pour quel motif vous m'arrêtez ?

— Voilà le mandat d'arrêt ! dit le commissaire, lui tendant une demi-feuille de papier.

Evguéni devint tout pâle. Les lettres dansaient devant ses yeux. Son cœur battait à coups précipités et semblait mourir par moment dans sa poitrine. Lorsqu'il se maîtrisa après un violent effort de volonté, il arriva à lire les paroles fatales du mandat : « Etant donné que vous êtes sérieusement soupçonné d'avoir accompli un crime contre le § 136 de la loi criminelle ».

— Quoi ? émit-il d'une voix à peine audible, suffoquant de bouleversement. De crime concernant le § 136 ? C'est-à-dire, d'assassinat ? Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie mal à propos ?

— Non, monsieur, ce n'est pas une plaisanterie ! rétorqua le staroste. Cette nuit un crime terrible a

été commis sur la personne de Stalski. Vous n'allez pas nier que vous le connaissiez. Vous n'allez pas nier que cette nuit vous avez eu une rencontre pas trop amicale. Vous n'allez pas nier qu'avec sa femme...

— Monsieur ! s'écria Evguéni, et tout son sang reflua vers son cœur et ses mains tremblèrent.

— Bon, mais ça ne me regarde pas, répliqua le staroste, indifférent. Vous allez vous expliquer au tribunal. Police, emmenez-le !

Toute l'assemblée se tenait plus morte que vive. Ceux qui étaient dans les derniers rangs n'avaient pas entendu et compris ce qui se passait dans la remise, mais néanmoins tout le local sentait qu'il se passait quelque chose de mauvais. Entre-temps Evguéni avait recouvré toute sa présence d'esprit.

— Chers frères ! dit-il, se tournant vers les paysans. On est venu m'arrêter. Je ne sais pas par quel prodige les soupçons pèsent sur moi que soi-disant cette nuit j'ai assassiné un homme avec lequel je me suis querellé hier. Je vous jure sur Dieu et sur ma conscience que je suis innocent. Mais puisque le tribunal ordonne de m'appréhender, je ne peux pas m'opposer. Je conserve l'espoir que mon innocence sera vite prouvée. Aussi je vous quitte absolument tranquille. Ne perdez pas courage ! Poursuivez votre œuvre pour que nos ennemis ne puissent se réjouir de notre défaillance. Et, maintenant, je vous souhaite une bonne santé ! Continuez tranquillement à délibérer. Je vais où l'on m'emmène. Ma conscience tranquille me donnera la force de supporter encore cette pénible épreuve. Adieu !

Escorté des policiers, il descendit du podium et sortit. Un traîneau attendait dehors où l'on fit monter Evguéni ; les policiers prirent place des deux côtés ; les chevaux partirent, et une poussière de neige cacha bientôt le traîneau de la vue des paysans

qui étaient sórtis en foule de l'auberge, accompagnant Evguéni des yeux.

Après le départ d'Evguéni, l'état d'âme du vitché rappelait celui d'une maison d'où l'on avait levé le corps d'un défunt. M. le bourgmestre était assis sur sa chaise présidentielle et se sentait très mal à l'aise, beaucoup de paysans étaient sortis à la suite d'Evguéni et n'étaient plus revenus, et M. le staroste dardait de ses yeux perçants ceux qui étaient restés, comme s'il leur demandait ce qu'ils faisaient ici en fait et qui ils attendaient. Le révérend Zvarytch s'en remit le premier. Il demanda la parole et émit la proposition suivante : en vue de l'aventure imprévue de ce jour et sans oublier ce qui avait été statué à la réunion, continuer à agiter pour le vitché qui serait convoqué dès que les circonstances le permettraient. Il acheva par des paroles d'encouragement et d'espoir que l'histoire qui avait fait d'Evguéni une victime, passerait vite et ne causerait pas de préjudice à la cause et au mouvement populaires dans le district. Cette allocution réconforta l'assistance. La proposition du révérend Zvarytch fut acceptée, et on leva le vitché, d'autant plus que les Juifs qui devaient soi-disant délibérer encore sur l'élection des dirigeants de la communauté, s'étaient rendus en ville aussitôt après la sortie d'Evguéni. C'est ainsi que s'acheva ce premier vitché de district. Discutant vivement, les paysans se rendaient par groupes de Vygoda en ville. Le staroste et le bourgmestre partirent en avant en fiacre. Le fait récent de l'appréhension de l'avocat, de surcroît soupçonné de meurtre, éliminait tout autre thème de conversation. Le bourgmestre s'informait des détails, des circonstances accablantes qui avaient nécessité l'arrestation. Le staroste se sentait mécontent de lui-même, comme un peu fautif, il expliquait, se disculpait.

— Je crains que vous ne vous soyez tous dépêchés ! dit le bourgmestre, hochant la tête. Ce n'est pas une bagatelle. L'avocat était sur place. On aurait pu attendre, mieux élucider l'affaire. Cette arrestation va faire du bruit dans tout le pays. Et puis croyez-moi, l'idée naîtra que cette arrestation est intentionnelle, et ceci, pas seulement dans les sphères ukrainiennes.

— Intentionnelle ! s'écria le staroste comme piqué. Et c'est vous qui me le dites, M. le bourgmestre !

— Vous avez là la preuve que c'est cette pensée qui vient d'elle-même le plus promptement à l'esprit. Et s'il n'existe pas de certitude absolue de la culpabilité de Rafalovytch,— et je crains qu'il n'y en ait pas,— cela est sur le point de tourner en une nouvelle compromission de nos autorités.

Le staroste baissa la tête et se tut.

Quand ils arrivèrent sur la place du Marché, le fiacre s'arrêta dans la rue, en face de la maison de Wagmann. La rue était pleine de monde et dans cette foule on voyait la haute silhouette de Sznadelski qui, pâle, débraillé, parlait avec animation et à haute voix.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? s'écrièrent ensemble les deux notables, sautant des deux côtés du fiacre.

— Le Juif s'est pendu, répondit une revendeuse.

— Quel Juif ?

— Le propriétaire de la maison.

— Wagmann ?

D'un bond, le bourgmestre fut près de Sznadelski. Celui-ci parlait avec une animation frénétique et fiévreuse — précipitamment, en phrases entrecoupées, se tournant de tous côtés :

— Il n'y a pas encore une demi-heure... J'étais poussé à bout, j'avais un besoin urgent d'argent. Je

m'amène, la porte d'entrée est ouverte, et celle de la pièce, fermée... Sa femme est partie quelque part et n'est pas revenue jusqu'à présent. La servante n'y est pas non plus... Je regarde à travers le trou de la serrure : je vois qu'il se tient debout, en face du mur opposé. J'appelle, je frappe,— il ne bouge pas. La police a été obligée de mander un serrurier, parce que la porte était fermée de l'intérieur, et on en avait retiré la clef. Bien entendu, lui-même !

Le staroste était déjà à l'intérieur de la maison où la police exerçait ses fonctions et, quelques minutes plus tard, ayant entendu le rapport de l'inspecteur et, n'accordant pas une trop grande importance à cette affaire, il courut chez le président du tribunal pour s'entendre avec lui au sujet de l'appréhension d'Evguéni.

Dans l'antichambre du président, il vit Schwartz. Celui-ci lui raconta qu'il était venu ici avec M. le maréchal qui se trouvait justement chez le président, que M. le président avait précisément envoyé quérir le juge d'instruction et que lui, Schwartz, pouvait donner quelques explications à cette affaire. Après ça le staroste entra dans le bureau du président.

— Ah, voilà M. le staroste ! s'écria le maréchal gaiement. Eh bien, quoi de neuf ?

— C'est une journée de malheur aujourd'hui, M. le maréchal ! dit le staroste. Je viens d'apprendre que notre très cher Wagmann s'est pendu.

— Quoi ? Wagmann ?

— Il s'est pendu ?

— Oui, il s'est pendu. Dans sa chambre. Près de son coffre-fort qu'il a laissé ouvert.

— Mais c'est peut-être de nouveau un assassinat ? demanda le président.

— Je doute. On ne voit ni trace de meurtre ni trace de pillage. Du reste on a emporté le corps pour

procéder à l'autopsie, et la police mène l'enquête sur place. Mais, je le répète, il est fort douteux que ce soit un assassinat. La porte de la chambre était fermée de l'intérieur, et la clef se trouvait au milieu de la pièce.

— Au milieu de la pièce ? Pourquoi pas dans le trou de la serrure ? remarqua le président.

— Et je crois qu'il ne manque rien dans le coffre-fort. D'ailleurs nous verrons ce que nous dira la police. Qu'importe ! Wagmann n'est pas un personnage très important. Une sangsue de moins dans le district.

— Ma foi, oui ! Mais quand même ce suicide me paraît énigmatique, dit le président. Wagmann n'avait pas l'air d'un homme obsédé par des idées de suicide.

— Au contraire, intervint le maréchal. Depuis la mort de son fils, il était toujours triste. On dit qu'il en était fort affecté, qu'il pleurait la nuit. Peut-être bien que tout cela l'a achevé.

— C'est possible, dit le staroste, pensif.

— Voyons, et notre démagogue ? A-t-il manifesté de la résistance pendant l'arrestation ?

— Non, répliqua le staroste encore plus pensif. Contre toute attente, il était tranquille.

— S'est-il effrayé ? Est-ce qu'il tremblait ?

— Eh bien, vous savez la nouvelle du meurtre de Stalski avait l'air d'être une grande surprise pour lui. En partant, il a assuré toute l'assistance de son innocence.

— Eh bien, ce serait vraiment un phénomène assez extraordinaire, répliqua le président, que le lendemain même du crime l'assassin organise contre la volonté des autorités une assemblée publique et y discourt jusqu'à l'instant de son appréhension.

— Il n'y aurait là rien d'impossible, dit le staroste.

Il y a toutes sortes de phénomènes. Mais de mon côté je l'ai observé attentivement tout le temps et je suis venu à la conclusion que ce monsieur était soit un criminel extrêmement raffiné, soit qu'il était coupable du meurtre de Stalski, comme vous et moi.

A ce moment on frappa à la porte, et le juge d'instruction qui avait déjà eu le temps d'entendre en gros Rafalovytch avant de donner l'ordre de le reconduire en prison, fit son apparition.

— Eh bien, quoi ? demanda le président.

— Il nie, bien entendu, répliqua le juge d'instruction, laconique.

— Il nie tout ?

— Non. Au contraire. Il m'a relaté d'une manière toute franche toute l'histoire de sa rencontre avec Stalski et avec Mme Stalski.

— Ah, donc il connaissait aussi cette dame ?

— Oui. C'est pour ainsi dire *sa Jugendliebe* [1]. Hier soir, elle a décidé de quitter son mari, elle est venue chez lui, lui a offert son sac de voyage pour des fonds de propagande. Il ne sait pas ce qui se trouvait dans le sac. Là-dessus, Stalski est venu avec des témoins — elle s'est retirée dans sa chambre à coucher. Il a mis Stalski à la porte — il a tout raconté comme l'ont déposé les témoins. Dans la chambre à coucher, Mme Stalski ne s'y trouvait plus et depuis il ne l'a plus revue.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Et vous le croyez ?

— Je vous avoue, M. le président, que je lui ai déclaré nettement que je ne le croyais pas et que je n'avais pas le droit de le croire. Rien ne vient prouver ces dernières affirmations. Où est Mme Stalski ?

---

[1] Ses premières amours (all.)

Où est passé ce qui se trouvait dans le sac de voyage — voilà des questions dont l'éclaircissement pourrait débrouiller l'affaire du crime. Et à ces questions-là, il ne trouve aucune réponse.

— Oui, mais les témoins affirment qu'elle était à la maison après cela et qu'il y avait eu une querelle entre elle et Stalski, remarqua le président.

— Oui, c'est vrai, dit le juge d'instruction, mais cela ne prouve pas du tout que Rafalovytch ne soit pas sorti après de la maison et ne soit pas allé chez les Stalski, n'ait pas tué, et n'ait pas aidé sa femme à se cacher quelque part.

— Et vous trouvez excessive l'hypothèse qu'elle l'ait tué elle-même ?

— Excessive ou non, elle est peu vraisemblable. Le coup porté était très violent, quoique asséné pendant le sommeil. Le couperet, pas trop aigu, a plongé jusqu'au manche, dans le crâne.

— Donc, à votre avis, maintenant ?...

— A mon avis, il faut découvrir où est Mme Stalski. Elle pourra mieux nous expliquer les derniers moments fatals.

— Ah, Schwartz est là, s'écria M. le maréchal. Il dit qu'il possède quelques détails qui pourraient éclaircir cette affaire.

On fit venir Schwartz.

— Je viens justement d'écrire une convocation à M. Schwartz pour demain, dit le juge d'instruction. Il s'avère que M. Schwartz faisait partie de la compagnie qui s'amusait avec Stalski au restaurant au moment où le gardien — ah oui, il faudra convoquer encore ce gardien ! — donc, quand celui-ci a rapporté à Stalski la rencontre de sa femme avec Rafalovytch. Eh bien, M. Schwartz, qu'avez-vous à nous dire ?

Schwartz relata brièvement les événements de la veille. Lorsque Stalski s'était rendu avec les témoins

chez Rafalovytch, il était resté au restaurant, il ne voulait pas se mêler à cette histoire désagréable. Ensuite il avait rencontré Sznadelski qui était tombé malade de bouleversement. Tous deux s'en étaient allés à la maison. Mais ce matin, à neuf heures, il avait vu Mme Stalski à la gare. Elle est partie, lui semblait-il, à destination de Lvov.

C'était une révélation très importante.

— Je vais télégraphier à toutes les stations et à la police de Lvov, dit le juge d'instruction. La première chose pour l'instruction est de retrouver cette dame.

— Ne pourrais-je pas vous servir en quelque chose ? dit Schwartz. Faire, par exemple, le tour des stations les plus proches et m'informer oralement si elle n'est pas descendue à l'une d'elles ? A la rigueur, pousser jusqu'à Lvov ?

Le président se tourna vers le juge d'instruction.

— Qu'en pensez-vous, M. le conseiller ?

— Ma foi, ce ne serait pas mal. C'est toujours mieux d'avoir un homme qui connaît personnellement la personne concernée que d'envoyer par télégraphe son portrait qui n'atteindra quand même pas toujours son but.

— D'accord, consentit le président. Vous partirez, bien entendu, en tant qu'agent privé. Je vais vous donner mon billet.

— Si vous tenez, M. le président, à ce que tout se fasse rapidement, il serait bon de la faire sur-le-champ. Le train part à une heure.

— Mais d'où vous prendrai-je l'argent pour le chemin ? Je ne peux pas le faire sans la décision de la chambre de conseil.

— Pour le moment j'ai quelques florins sur moi, et après je vous télégraphierai où m'envoyer l'argent.

— Puisqu'il en est ainsi, à Dieu va ! dit le président et, après avoir griffonné quelques mots sur son

billet et l'avoir fourré dans une enveloppe, il le remit à Schwartz. Celui-ci salua tous les hommes présents et sortit précipitamment de cette maison où, sous l'influence des déductions du juge d'instruction qu'il avait entendues derrière la porte, et sous l'influence de ses questions, il commençait à avoir chaud et à se sentir mal à l'aise.

S'étant esquivé du Palais, Schwartz courut à la maison où il espérait trouver Sznadelski. Mais sur la place du Marché, il vit venir à sa rencontre une foule de gens et, parmi eux, Sznadelski, débraillé, tout rouge de la fièvre qui le brûlait, enroué, et à peine vivant, continuait à clamer son récit en phrases entrecoupées, incohérentes sur sa découverte du corps de Wagmann mort. Schwartz fut glacé, lorsqu'il comprit la situation. Il savait que Sznadelski était malade, que la fièvre le dévorait. Toute la nuit, il n'avait fait que parler de Wagmann. Avec le matin, il s'était un peu calmé après que Schwartz eut appliqué de la neige sur sa tête. Schwartz n'avait pas non plus l'âme tranquille. La ville, les endroits où il avait fait des ravages la nuit, l'attiraient. Il était passé à plusieurs reprises près des fenêtres de Wagmann, mais voyant que tout était calme, il s'apprêtait à aller chez Stalski, quand M. le maréchal le rencontra dans la rue. Il lui raconta l'aventure nocturne entre Stalski et Rafalovytch, omettant de mentionner qu'il avait vu Stalski assassiné.

Lorsque le maréchal accourut chez le staroste avec cette nouvelle, Schwartz pourchassé par l'angoisse se rendit à la hâte chez lui où demeurait également Sznadelski. Celui-ci venait de se réveiller et s'apprêtait à sortir, bien que la fièvre le dévorât encore. Schwartz le calma, le remit au lit, appliqua de la neige sur sa tête et le pria de ne pas sortir avant qu'il ne revienne. Sznadelski promit, et Schwartz s'en fut en quête

d'une bonne occasion. Il rencontra une fois de plus le maréchal et alla avec lui chez le président. Pendant ce temps Sznadelski s'habilla et courut à la maison de Wagmann où il provoqua en effet un grand tumulte, découvrant le cadavre de Wagmann.

Schwartz comprit le danger de la situation. Un homme malade, à demi conscient, qui était encore entièrement sous l'impression du crime commis la veille, et tout autour une foule de gens, et là-bas le juge d'instruction qui était déjà bien près du dénouement de tous les mystères de la nuit passée... les recherches de la police dans l'appartement de Wagmann... et il se pourrait que le comte Krzywotulski s'amène encore et le manque de fonds liquide dans le coffre-fort de Wagmann serait découvert — tout cela fondit sur lui. Il s'approcha subrepticement de Sznadelski et, l'ayant pris par le bras, lui chuchota :

— Viens à la maison !

— Hein ? murmura Sznadelski à son tour et il tressaillit tout entier au contact de Schwartz. C'est toi ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Viens à la maison ! murmura Schwartz avec insistance, et il l'entraîna à sa suite. Sznadelski marchait, parlant sans cesse de Wagmann, de cordon, de clef au milieu de la chambre et de coffre-fort qui était en ordre, en ordre parfait...

— Juste Dieu, bonhomme, tais-toi ! lui souffla Schwartz, après l'avoir fait sortir de la foule. Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi es-tu sorti de la maison ? Tu ne sais pas toi-même ce qui se passe avec toi !

Sznadelski ouvrit de grands yeux sur lui. Il comprit plus avec son instinct qu'avec sa raison le danger et se laissa entraîner sans résister. Une demi-heure plus tard tous les deux étaient prêts. Un fiacre les conduisit à la gare. Schwartz prit deux billets

pour une station pas trop éloignée où la voie ferrée bifurquait. Là, au lieu de prendre des billets pour Lvov, il les prit pour Przemysl. A Przemysl, il acheta des billets pour Cracovie, cette fois-ci, de deuxième classe ; il donna un gulden au conducteur et obtint un compartiment à part où il s'enferma avec Sznadelski, malade. De Cracovie, il prit des billets pour Berlin. Lorsqu'ils arrivèrent à Berlin, Sznadelski était couché tout à fait inconscient, dévoré par une grosse fièvre, il criait, sautait de sa couchette et retombait, gémissait, puis bredouillait des choses incompréhensibles. Bon gré, mal gré, Schwartz fut forcé de le laisser. Sur le conseil du conducteur, il l'amena dans un hôpital privé où l'on constata une fluxion de poitrine, négligée dès le commencement. Schwartz l'inscrivit sous un faux nom, paya pour la cure un mois d'avance, donna son adresse — également fausse — à Berlin et, sans perdre de temps, fila à Bremerhaffen, et de là-bas, outre-mer sous un faux nom.

L'arrestation arbitraire d'Evguéni dura plus longtemps qu'il ne l'avait espéré dès l'abord. C'est vrai que le juge d'instruction, après quelques jours de pénibles recherches assidues, en vint à la conclusion que les dépositions d'Evguéni étaient absolument véridiques et que la vraisemblance de sa culpabilité ou de sa complicité au meurtre de Stalski était minime. Mais pourtant la chambre de conseil, influencée par le staroste et le président, ne consentait pas à lever l'écrou ; ces dignitaires craignaient de se voir reprocher une arrestation intentionnelle, et le juge d'instruction obtenait sans cesse de nouvelles dispositions — suppléer l'instruction. Les circonstances semblaient s'être concertées contre Evguéni. Les deux témoins les plus importants qui auraient pu expliquer l'affaire, Régine et Baran, avaient disparu

sans laisser de traces ; et voici qu'au surplus deux autres témoins importants — Schwartz et Sznadelski — avaient disparu à tout jamais. C'est vrai qu'on avait pensé d'emblée qu'ils n'auraient rien d'important à déposer, mais plus l'instruction avançait, plus le juge d'instruction trouvait énigmatique leur rôle pendant cette nuit fatale.

Mais voici que huit jours après l'arrestation d'Evguéni, le comte Krzywotulski arriva en ville. Il avait été malade et n'avait appris que tout récemment le suicide de Wagmann. Venu en ville, il se rendit directement chez le président du tribunal et lui demanda si l'on avait retrouvé dans le coffre-fort de Wagmann les 50 000 florins qu'il lui avait remis la veille du suicide en paiement contre des papiers de valeur. Le président ouvrit de grands yeux. C'était une nouveauté. On n'avait pas retrouvé d'argent liquide dans le coffre-fort. Et bien que l'autopsie n'eût révélé aucune trace de meurtre, l'affaire se compliquait à présent par la vraisemblance d'un cambriolage. La fuite ingénieuse de Schwartz, la conduite de Sznadelski lors de la découverte du corps de Wagmann étaient des faits qui les mettaient en suspicion. Le juge d'instruction fit la perquisition du logement de Schwartz et y trouva le reçu de Wagmann au nom de Krzywotulski, et la lettre de Wagmann. Cela jeta d'emblée une mauvaise lumière sur l'affaire — et des lettres d'avis furent expédiées à la suite des deux gentlemen.

Pendant ce temps l'arrestation d'Evguéni se répercuta en écho sonore dans toute la presse du pays et retentit aussi à Vienne. Son accusation d'un meurtre aussi terrible avait au début cloué le bec à ses sympathisants, écarté tout soupçon quant au caractère politique de ce procès. C'est vrai que le fait d'avoir été appréhendé en plein vitché et avec la parti-

cipation du staroste, jetait sur-le-champ une lumière étrange sur tout l'événement. Toutefois la presse se retenait de faire des commentaires. Par contre quelques avocats ukrainiens s'adressèrent au tribunal avec la demande de plaider la cause d'Evguéni, et le journal viennois qui avait publié ses articles envoya son correspondant pour élucider l'affaire sur place. Celui-ci alla enquêter chez les curés, les citadins, les employés, eut un long entretien avec le bourgmestre, et sa correspondance explosa comme un coup de foudre sur l'échafaudage artificiel de soupçons et d'hypothèses dont dès l'abord on avait emmailloté Evguéni. En outre ce correspondant dépeignit d'une manière fâcheuse l'état d'esprit général de la population, son impuissance devant les abus et il présenta l'œuvre d'Evguéni sur ce fond comme un rayon de lumière dans le royaume des ténèbres. Le staroste enrageait, le président grattait sa calvitie, et M. le maréchal — eh, M. le maréchal avait d'autres soucis en tête qui ne lui permettaient pas de s'occuper trop vivement du procès d'Evguéni.

Le district bouillonnait. Les paysans menaçaient de rompre les os aux maires des communes et aux membres du conseil de district s'ils donnaient leur consentement à la réforme de la caisse. Le projet de réforme que le maréchal avait désiré réaliser en douce, parut dans la presse grâce au compte-rendu du vitché et obtint une mordante critique et la réprobation des journaux ukrainiens et de quelques journaux polonais. M. le maréchal dut en faire son deuil, d'autant plus qu'à l'heure actuelle il ne lui était d'aucune utilité. Peu après le vitché, le comte Krzywotulski vint le voir et demanda à avoir un entretien en tête à tête. La conversation fut assez longue, et son résultat fut que M. le maréchal renonça à toutes ses dignités au district, « vendit » de son

plein gré tous ses biens au comte et partit vivre avec le reste de son capital à Lvov où il obtint bientôt un poste près d'une grande institution autonome.

On était à la mi-carême, quand des faits qui tirèrent au clair l'affaire d'Evguéni, jaillirent presque coup sur coup. Il commençait à dégeler. Les corbeaux et les renards découvrirent, dans un champ, le corps gelé de Baran qui reposait jusque-là recouvert de neige, et les pêcheurs tirèrent du Bouillonnement le cadavre de Régine. En fin de compte on ramena Sznadelski de Berlin qui, s'étant rétabli un peu à l'hôpital, avoua son vrai nom et se trahit par cela devant la police. Sa maladie était incurable : la fluxion de poitrine invétérée avait développé un début de tuberculose. Placé devant le tribunal, il raconta en détail le crime de Wagmann et sa visite avec Schwartz dans la maison de Stalski. Le suicide de Régine rendait vraisemblable l'hypothèse qu'elle avait elle-même assassiné son mari, et l'on pouvait déduire du récit de Sznadelski que personne d'autre que Schwartz ne s'était approprié des objets précieux qui se trouvaient dans le sac de voyage de Régine et que Stalski avait en présence de témoins vidé le contenu du sac. Tout cela changea aussitôt le cours de l'affaire. Evguéni fut élargi, et l'enquête, quant au meurtre de Stalski, reléguée, mais à sa place on intenta, contre Sznadelski, un procès pour le meurtre de Wagmann. Mais il se pendit dans son cachot sans attendre l'acte d'accusation.

Sorti de prison, le lendemain même Evguéni se présenta au bureau de M. le staroste.

— Ah, M. l'avocat ! Je vous salue ! dit le staroste, le saluant avec une courtoisie forcée. Je vous assure qu'il m'était très désagréable... cette méprise fatale... Mais, vous avouerez, M. l'avocat, que les circonstances s'étaient... Eh bien, je suis content, très con-

tent que tout se soit éclairci et que nous aurons de nouveau le plaisir...

Et il secoua sincèrement la main d'Evguéni.

— Je vous suis très reconnaissant, M. le staroste, pour vos sentiments humains, répliqua Evguéni tranquillement. Mais j'ai une prière à vous adresser, M. le staroste.

— Je vous en prie ! Je vous en prie ! En quoi puis-je vous être utile ?

— Vous me devez une petite réhabilitation, M. le staroste.

— Moi ? A vous ?

— Oui. Vous aviez été si aimable, M. le staroste, d'assister à mon arrestation pendant le vitché. Je crois que ce ne sera pas une injustice de ma part de vous prier de me rendre mon honneur en public, devant un même vitché et de déclarer officiellement...

— Mais, monsieur, cela ne me regarde pas ! s'écria le staroste.

— Je comprends. Ce sera un peu incorrect. Mais juste autant que fut incorrecte votre conduite pendant mon appréhension. J'espère que votre humanisme se manifestera en plein ici, M. le staroste. Sinon je serais forcé d'user d'autres moyens, juridiques, cette fois. J'ai l'honneur de vous présenter une requête concernant le vitché que je convoque pour le prochain jour de marché à Vygoda. J'espère que cette fois-ci il n'y aura plus d'obstacles.

Evguéni salua poliment et sortit. Et M. le staroste arpenta encore longtemps son bureau, après son départ, frotta son front, grogna et cracha, agita les bras et marmonna à part lui, puis, résigné, il s'affala dans son fauteuil officiel et soupira péniblement :

— Peste soit de lui ! Que je fasse comme si ou comme ça, mon ordre est certainement perdu !